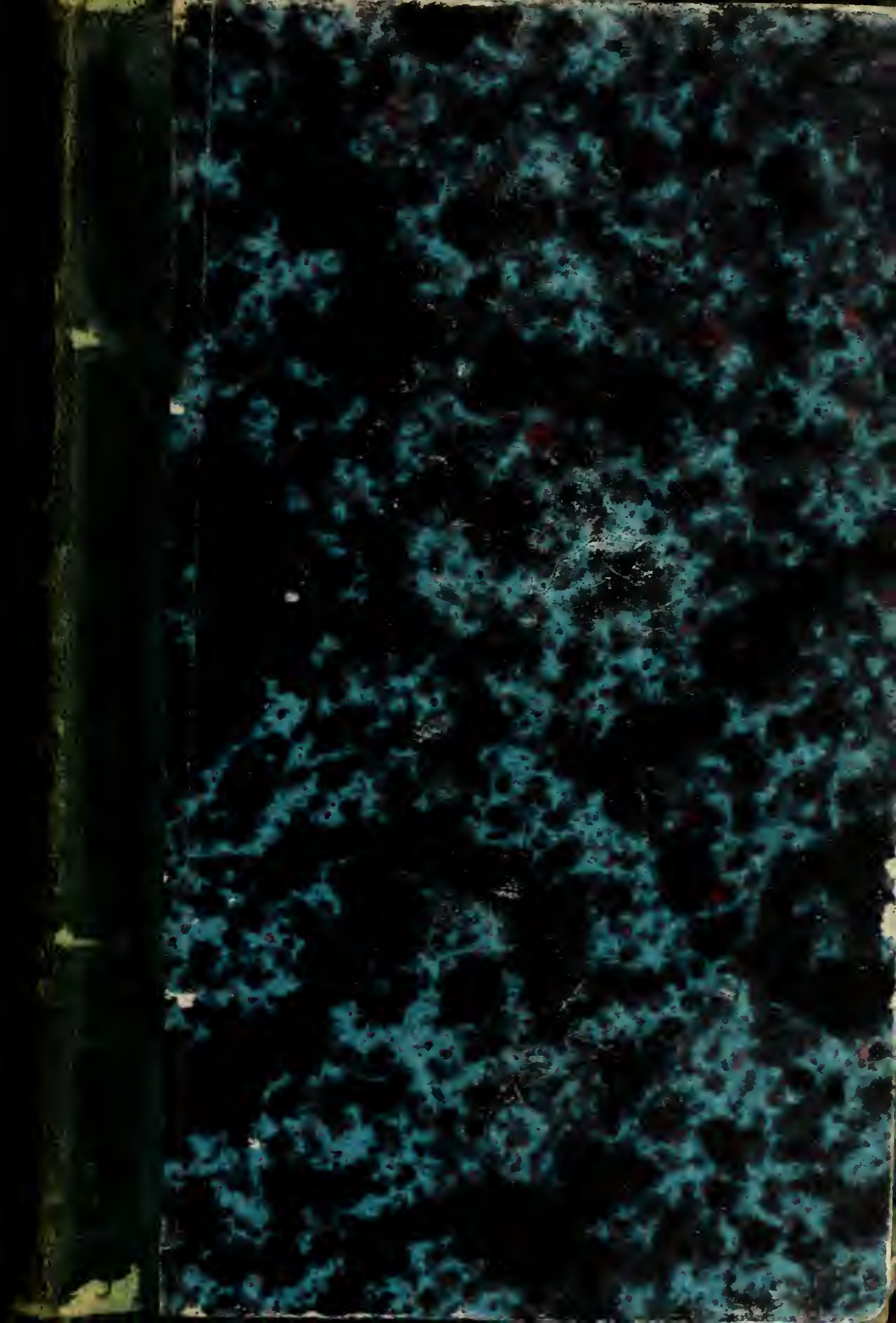
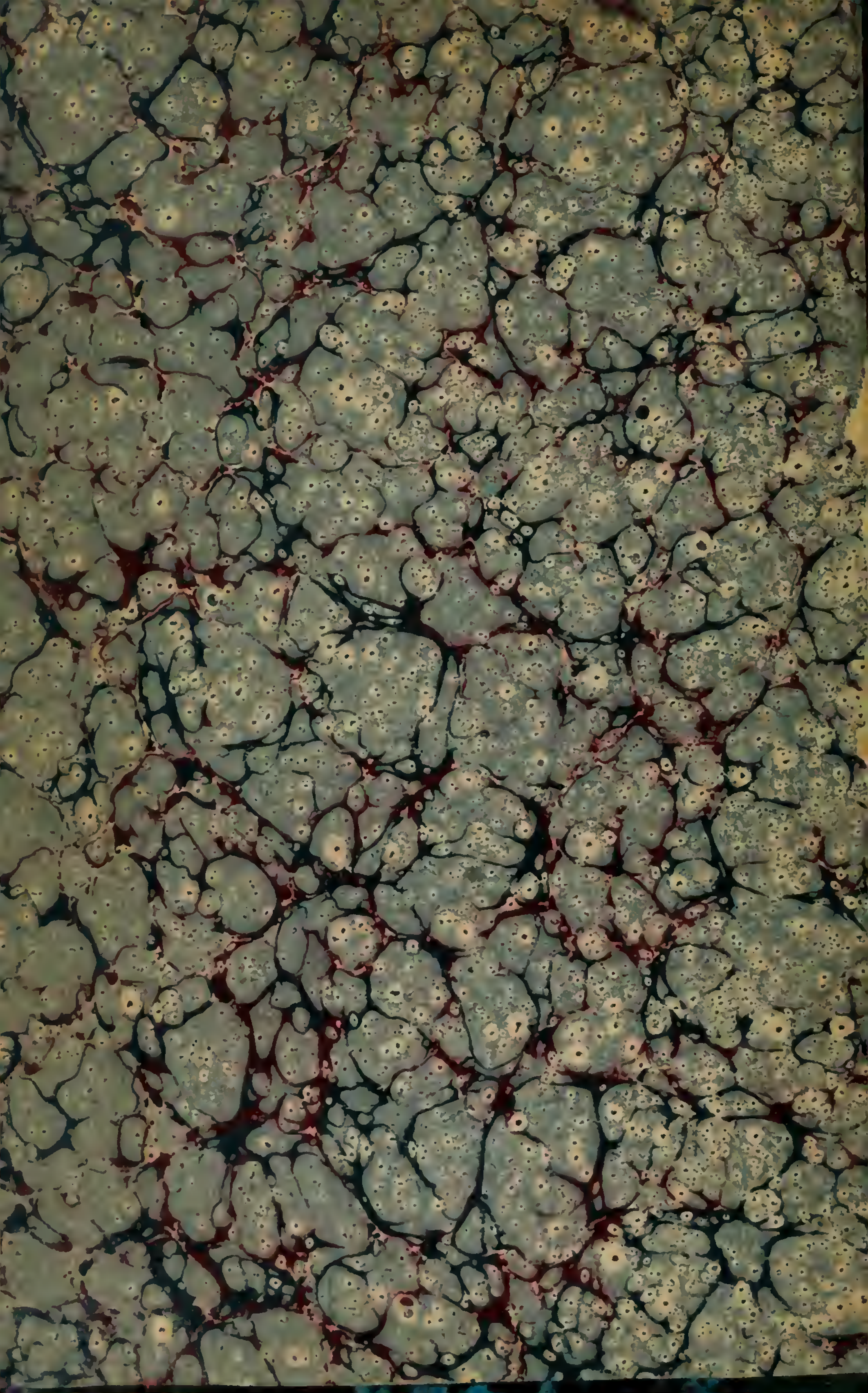
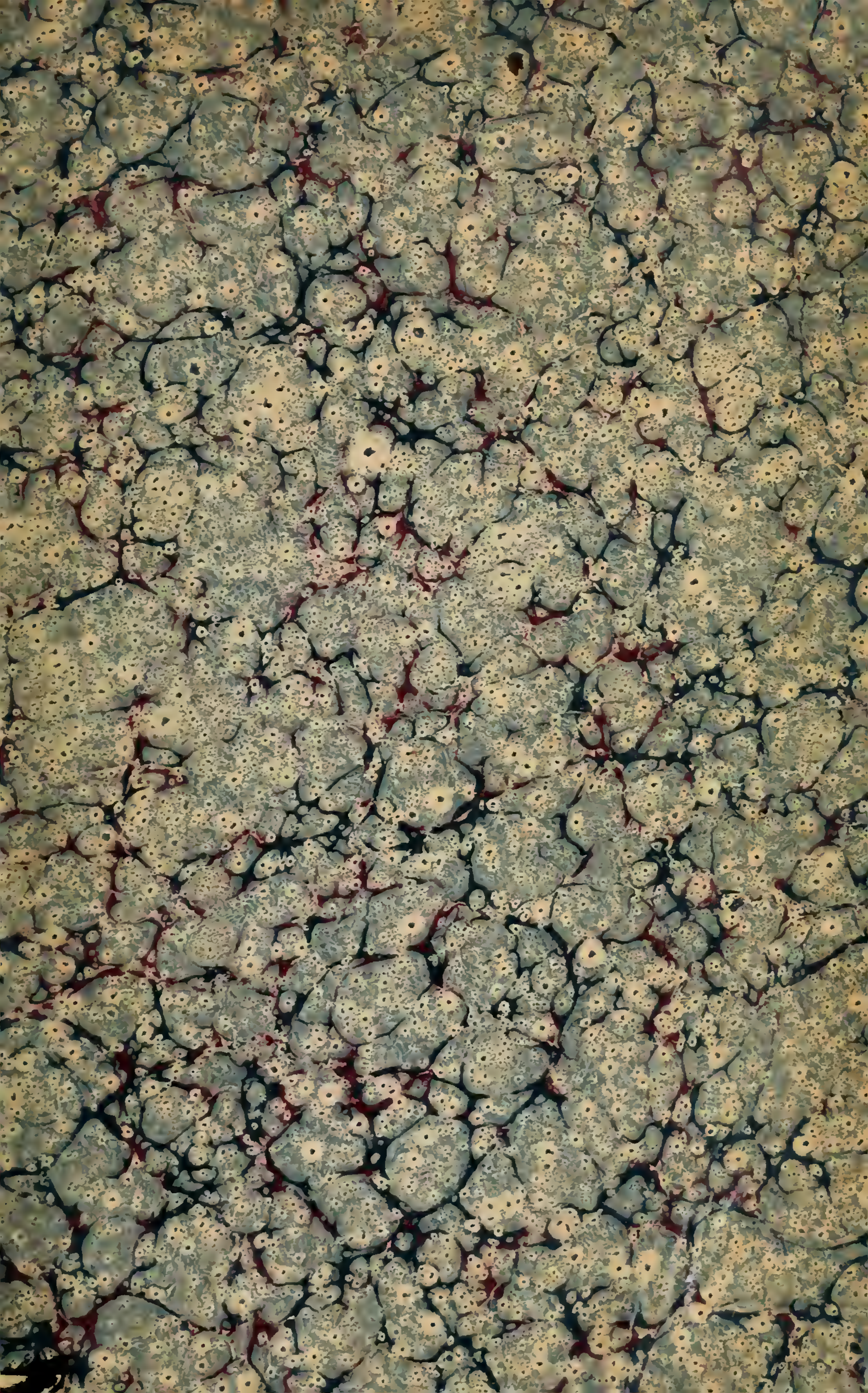






CORRESPONDANCE

DE

LAMARTINE

CORBEIL. — TYP. ET STÉR. CRÉTE.

CORRESPONDANCE

DE

LAMARTINE

PUBLIÉE

PAR Mme VALENTINE DE LAMARTINE

DEUXIÈME ÉDITION

TOME TROISIÈME

(1827 — 1838)

PARIS

HACHETTE ET Cie | FURNE, JOUVET ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79 | 45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

ÉDITEURS

MDCCCLXXXII

CORRESPONDANCE

DE

LAMARTINE

ANNÉE 1827

CCCLXXVIII

A monsieur le marquis de la Maisonfort

Ministre plénipotentiaire en Toscane, actuellement rue Saint-Dominique, à côté du Ministère de la guerre, Paris.

Florence, 2 janvier 1827.

Je reprends la plume, monsieur le marquis, pour vous dire qu'hier au bal de la cour, le grand-duc m'a parlé de vous avec l'intérêt le plus flatteur et le mieux senti. J'avais remis au comte Fossombroni l'avant-veille votre lettre de remerciement. S. A. I. l'avait lue. « J'ai été enchanté de cette lettre, m'a-t-il dit. Elle me montre et par son style et par la fermeté même du *caractère* que ni l'esprit ni la main de M. de la Maisonfort n'ont souffert de son accident en route. C'est une joie pour moi. Je l'aime beaucoup. C'est un homme d'esprit, mais de plus, a-t-il

ajouté, il a une qualité que j'apprécie davantage encore, c'est qu'il est bon. » Vous pensez bien que je n'ai pas dit le contraire, et je pense que cette conversation tout à fait spontanée sur votre compte vous sera agréable et bonne à savoir. J'en dis un mot dans ma dépêche de ce matin.

Adieu, monsieur le marquis. Je suis accablé d'affaires, d'écritures et de dîners et de visites et de bals. A revoir.

CCCLXXIX

A monsieur le comte de Virieu

1827.

Caro amico, voici deux cents vers qui me semblent bons sur l'événement qui vient de ruiner Tivoli et d'anéantir les cascatelles. C'était une heureuse occasion pour moi de faire quelques vers flatteurs en réparation à l'Italie qui me traite complètement bien à présent. Je te les copie à la hâte, en te priant de les copier toi-même et d'envoyer ceux-ci à ma mère à Mâcon tout de suite.

Adieu. Écris-moi. Je suis accablé d'affaires, de chiffres et de dîners chez moi et dehors. Tout ne va pas mal, mais le marquis de la Maisonfort veut revenir au printemps. Je m'en irai te voir alors.

CCCLXXX

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 18 janvier 1827.

Mon cher ami, je t'avais trois fois écrit et envoyé entre autres deux cents vers sur la ruine de Tivoli, écrits péni-

blement de ma main, en te priant de les copier et de les envoyer vite à mon père. Il y a un morceau superbe à ce qu'on dit sur l'Italie. Tu n'as donc rien reçu? Un commis de la poste en aura fait son affaire. Tu ne les auras donc plus qu'imprimés, s'ils s'impriment. J'en suis fâché, c'est du meilleur que j'aie jamais écrit.

Rien de neuf ici. Vie brillante, agréable et douce, santé chancelante mais supportable. Promenades quotidiennes sur les collines par un soleil d'avril. Pas l'ombre des inconvénients de ce qu'on nomme hiver: ni boue, ni pluie, ni glace. Un joli mois de mars ; avec un peu de feu dans un poêle, on travaille la fenêtre ouverte. Ah ! que tu es un grand sot de négliger tout cela, pouvant l'avoir! Et pourquoi ? pour quelques milliers de francs que tu retrouverais cent fois dans l'avenir par l'énergie et la vigueur morale que te donneraient tes hivers ainsi passés! Je suis furieux quand j'y pense.

Je pense aussi souvent à cette pauvre madame Yéménitz. Je lui enverrai quelque *Harmonie* consolatrice quand elle sera déjà consolée par le temps et par la main divine.

Je fais quelques vers de temps en temps, mais j'ai tant et tant de distractions, tant à écrire, tant à remuer, tant à veiller, tant à parler, que les muses, comme on dit ici, se sont effarouchées. Cependant je n'ai pas moins de quatre mille vers en portefeuille, et, d'ici à la fin de l'année, j'espère bien en faire encore deux mille, ce qui ferait deux énormes volumes à éditer en temps et lieu. Je ne suis pas pressé. Ensuite je vais me remettre au Poème.

Adieu. Je voudrais bâtir et planter aussi ; mais *non omnia possumus omnes*. Je n'ai pas assez d'argent pour tout entreprendre.

Écris-moi.

CCCLXXXI

A monsieur le marquis de la Grange

Florence, 23 janvier 1827.

Mon cher la Grange, je vous dois une lettre que m'a apportée M. le Marois, et une que la poste m'a remise. Je vous sais bon gré de penser à moi. Pour vous, soyez sûr que vous êtes du petit nombre de ceux qu'on n'oublie jamais. Je n'en dirais pas autant de quelqu'un qui m'écrit de chez vous quelquefois, et à qui je ne réponds guère.

Je sais que vous suivez nos plans, que vous devenez un grand philosophe : on commence et on finit par là. Mais, entre la fin et le commencement, il y a un milieu : or ce milieu sera rempli, j'espère, par une jolie femme, des enfants, du bonheur domestique, enfin ce qui s'appelle la vie. J'en suis heureusement là ; vous savez si je fais les mêmes vœux pour vous.

Je m'occupe aussi beaucoup de ma place qui est devenue intéressante par mon indépendance et par les bontés du grand-duc que j'aime comme vous. Je m'occupe ensuite d'un peu de poésie comme respiration de l'âme. J'en ai beaucoup d'écrite, et plus encore de pensée, mais je n'imprimerai plus guère, ou dans un avenir, j'espère, éloigné. Il y a peu de besoins à satisfaire en ce genre dans le monde actuel, mais il en renaîtra.

Je n'entends parler ni de Grèce, ni d'Amérique, ni d'avancement pour personne. Mais je suis où je voudrais rester chargé d'affaires vingt ans ; ainsi je prends patience. Et vous? On dit que vous êtes mal ; je désire donc vous voir nommé au printemps ailleurs, et je le crois. Après les Chambres, on songera à vous.

Adieu. La politique européenne me semble faiblir de tous côtés. Je ne suis pas content de la tournure ambiguë que tout prend au Midi. Qu'en dites-vous? Adieu encore. Votre ami.

CCCLXXXII

A monsieur le chevalier de Fontenay.

Premier secrétaire d'ambassade en Russie.

Florence, 1er février 1827.

On me dit, mon cher Fontenay, que vous arrivez à Paris. Voici un mot de souvenir et d'amitié qui vous attendra chez M. Durant. Vous y verrez que l'on vous aime toujours à Florence, et qu'entre Antoir et moi votre nom est souvent prononcé. Qu'allez-vous devenir? Je vous avais cru ministre en Hanovre, et un an s'est écoulé sans résultat. J'espère qu'enfin vous me montrerez le chemin, vous mon maître en diplomatie, vous qu'en ce genre je suis toujours de si loin.

Je vous imite ici, car j'adore Florence plus qu'aucun pays que j'aie habité; je me résignerais pour toute ambition à y rester toute ma vie humble chargé d'affaires. Quand on est heureux, libre et paisible sous un ciel qui nous réchauffe sans nous brûler, entouré de monuments et de nature qui nous inspirent, que désirer ? d'y rester. C'est ce que je fais. Mais hélas! je vois à l'horizon un nuage noir d'où sortira un ancien ou nouveau ministre, et alors il faudra m'en aller. Ce sera, je le crains, dans l'été prochain. Alors, mon cher ami, j'irai vous voir à Autun ou à Paris et parler du temps qui coule, avec vous. Pourquoi une chance nouvelle ne peut-elle nous réunir encore!

Adieu. Aimez-nous et souvenez-vous de nous, car je

n'ai pas vu d'homme, après les amis intimes, avec qui j'aie conservé une plus douce et plus constante sympathie.

CCCLXXXIII

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 1er février 1827.

Ah ! si le nombre écrit sous l'œil des destinées
Jusqu'aux cheveux blanchis prolonge mes années,
Puissé-je, heureux vieillard, y voir baisser mes jours
Parmi ces monuments de mes simples amours !
Et, quand ces champs aimés et ces chères décombres
Ne seront plus pour moi peuplés que par des ombres,
Y retrouver au moins dans les noms, dans les lieux,
Tant d'êtres adorés disparus à mes yeux !
Et vous, qui survivrez à ma cendre glacée,
Si vous voulez charmer ma dernière pensée,
Un jour, élevez-moi !... Non, ne m'élevez rien !
Mais, sous la croix où dort l'humble espoir du chrétien,
Creusez-moi dans ces champs la couche que j'envie
Et ce dernier sillon où germe une autre vie !
Etc., etc., etc.

Voilà ce que je disais l'autre jour en pensant à Saint-Point et à Milly, et ce que tu dis en songeant à Pupetières et à Fontaines. Tu as choisi la bonne part, et moi je me remue et me tourmente sans but. Mais ce tracas me plaît et m'est nécessaire. Il est sûr que j'ai besoin, physiquement et moralement, de plus d'exercice que toi ; la vie de Saint-Point ne me suffirait plus maintenant, à moins d'y remuer le pays et les pierres. Or je n'aurais pas assez d'argent. Je suis donc là, heureux où je suis, mais tremblant d'être envoyé où je ne pourrais jamais être aussi bien. Confions-nous à Dieu !

Tu ne reçois point mes lettres, tu ne me réponds pas. Je ne sais ce que deviennent les paquets de vers et de

prose que je t'adresse. N'as-tu pas reçu un manuscrit de ma femme pour Mâcon ? L'as-tu fait passer ?

Enfin je ne sais que te dire. Je ne puis pas parler sans écho. Es-tu noyé dans le mortier ? Comment est ton enfant ? Es-tu parti pour la Gascogne ? Quand reviendras-tu vers la Saône ? Y seras-tu cet été ? J'ai l'idée d'y être aussi, car mon ministre reviendra : il est pour moi l'épée de Damoclès ou plutôt le boisseau sur mon flambeau.

Adieu.

CCCLXXXIV

A monsieur le marquis de la Maisonfort

Florence, 8 février.

Monsieur le marquis,

On ne nous vole pas nos lettres, car j'ai reçu toutes celles dont vous me parlez, et j'y ai catégoriquement répondu : tout sera fait ou est déjà fait selon vos désirs. Mais pour la personne qui veut la croix de Saint-Joseph, il faut qu'elle appuie la demande sur des documents plus précis.

Je suis enchanté de vous voir si complètement rétabli. Vous reviendrez, nous n'en doutons plus, passer quelques bonnes années de paix et de soleil au pays où l'on a l'un et l'autre. Vous prendrez vos couleurs à Paris, et vous viendrez les délayer ici. Je suis de votre avis : Paris est ridicule et le siècle est moquable. Mais je ne suis pas de votre avis quand vous dites que cependant on ne peut vivre et penser que là. Dans ce cas je suis mort et imbécile pour le reste de mes jours, car je n'irai jamais y vivre volontairement. Je m'attache de plus en plus au ciel, aux montagnes de la Toscane, et je finirai certainement par y acquérir une humble villa, exposée au midi sur une colline. Là, si le ciel me réserve une série de jours,

Là, si le nombre écrit sous l'œil des destinées
Jusqu'aux cheveux blanchis prolonge mes années,

Je tenterai d'achever ce que j'aurai commencé et de mettre dans un long ouvrage toute la poésie de la nature. Mais à présent je n'y pense pas. Je suis ma carrière ou mon ornière jusqu'au poste que vous dédaignez. Je ne me glorifie ni d'être un chargé d'affaires ni de faire quelques bons vers, mais je suis content des deux points. L'un arrange ma petite fortune et plaît à l'ambition de famille, l'autre me satisfait moi-même en exhalant le trop plein de la pensée.

Adieu pour aujourd'hui, monsieur le marquis. Tout va comme hier, à merveille. On danse, on dîne, on va jouer des tragédies de Nicolini. Il n'y a ni rumeur ni scandale, tout est paisible et monotone.

CCCLXXXV

A monsieur le comte de Virieu

Rue de la Charité, à Lyon.

Florence, 13 février 1827.

Enfin voici un mot de toi, mais c'est le premier depuis six semaines. Je suis confondu que tu ne trouves pas mes vers sur Tivoli à ton plein gré. Je trouve que c'est le seul morceau par lequel je voudrais lutter avec lord Byron : *Italie, Italie!* etc. ; mais on se trompe sur soi-même. Alors demande à Montherot 300 à 400 vers que je viens de lui adresser sur le séjour de notre enfance. Ils me plaisent moins, peut-être vous plairont-ils plus.

Rien de neuf : le temps moralement et physiquement toujours doux et rapide, des souffrances et des jouissances, la vie enfin. On me mande de Paris qu'on est

excessivement content de moi, et tu le croiras quand tu sauras les détails, mais que naturellement la Maisonfort est un peu jaloux et ne me servira pas sur les deux oreilles. Je le connais et le lui pardonne. *Homo sum.*

Je continue à tenir à merveille ma légation. Comblé par le prince au delà de tout ce que je puis te dire, et ayant réuni et remoralisé et royalisé complètement la colonie des Français dans toute la Toscane par de bonnes manières, des égards et de bons dîners; bien aussi avec le pays où certainement on nous verra partir avec de vrais regrets. J'en aurai tant moi-même que je ne puis pas y penser. Que je voudrais que vous fussiez ici ! Il y a la plus jolie villa au midi, avec terrasses et portiques couverts et découverts au soleil, à vendre pour 50 ou 60,000 francs. J'en mets 30,000, veux-tu mettre les autres 30,000 ? et après nous on la vendra et partagera.

Je comprends qu'à défaut de soleil on s'acoquine dans un salon à vingt-trois degrés et demi de Réaumur; mais, quand on peut avoir un soleil véritable qui vous en donne quinze ou seize, pourquoi pas? Reviens donc ici ou à Naples avec moi l'année prochaine. D'ici là je te verrai, car je compte sur mon déplacement vers juin ou juillet. J'irais alors vendanger à Milly et à Fontaines, et tâcher d'être réemployé avant l'hiver. Sinon, je ferai comme toi et m'enfermerai à Saint-Point à vingt degrés. Mais les courses à cheval ne se font pas dans un salon, et la vie est en plein air pour moi nerveux. Je ne suis pas si vivant par moi-même que tu crois : je vis d'air, et il est si bon sur nos collines.

Voilà enfin le carnaval fini. Je vais renvoyer mon cuisinier et rentrer dans l'économie que j'ai un peu violée, mais non sans résultat au moins.

Addio, caro. La vie n'est pas complète sans toi. J'espère toujours qu'elle nous rejoindra encore. Mille choses à ta femme, et embrasse mon filleul.

CCCLXXXVI

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 18 février 1827.

J'ai reçu M. de B... Il arrive mal : le carnaval est clos ce soir, et la première semaine de carême est ici comme une semaine sainte. Il a dîné hier chez moi, il y dîne aujourd'hui et tous les jours, j'espère. Il est bien, mais un peu trop bien : notre bonhomie, notre inertie morale le confond et finira par l'endormir. On voit qu'il cherche à faire effet, mais il se lassera comme nous nous sommes lassés nous-mêmes.

J'ai lu avec intérêt ton article politique. Je pense comme toi sur beaucoup de points. J'ai en horreur ce qu'on entend chez nous par notre glorieuse révolution : mais j'ai en mépris ce qui l'a précédé et enfanté, et je ne dis pas qu'elle ne puisse avoir un résultat heureux pour l'espèce humaine. J'ai eu la fièvre tierce trois ans, la fièvre me fait horreur, mais je me porte mieux qu'avant. Ainsi est fait le monde politique : la crise est un mal affreux, mais ce mal enfante un bien. Je ne dis donc pas : Revenons à l'ancien régime, je dis : Faisons du neuf et du bon. En cela je diffère de toi et de la *Gazette de Lyon*, journal très habilement fait, mais très nuisible parce qu'il ne sent pas cette grande vérité que nous sommes dans une ère nouvelle, et que les liens du passé et de l'avenir ont été brisés et ne peuvent ni ne doivent se renouer : il faut filer un câble neuf. Pour la monarchie, la liberté représentative avec tout son jeu ; pour la religion, la tolérance chrétienne et philosophique avec tous ses développements. *Rien par la force, tout par les doctrines.* Voilà mon mot et mon symbole. Politiquement je n'en réponds pas, reli-

gieusement j'en réponds sur ma tête. Les doctrines de la *Gazette* et des deux gazettes sont différentes, tu les partages trop à mon avis. Voyez ce qu'on a fait par cinq ans de système contraire ! combien la France et l'Europe se sont améliorées religieusement ! Encore cinq ans pareils, et il aurait fallu en venir aux dragonnades ! jamais ma raison n'a acquiescé aux missions politiques, aux congrégations de police. J'ai toujours pressenti où cela nous menait : avais-je tort ?

Tu ne donnes aucun système applicable, tu restes dans le vague. Qu'est-ce que le vague en politique? rien. Il faut agir ; pour agir il faut toucher ferme et juste, il faut employer un puissant levier. Le voulez-vous dans la force matérielle? Je veux bien : prenez des soldats, on en trouve en payant. Le voulez-vous dans la force morale ? prenez l'opinion, mais prenez-la vraie et forte, et non faible et fanatique. Faut-il chasser les jésuites ? Non, laissez-les libres mais sans privilèges : la liberté commune, voilà tout. Si l'on demande plus, on a tort, on en reviendra. Mais pourquoi demande-t-on trop aujourd'hui? c'est qu'on a trop refusé hier.

Je désire un ministre *Centre*, tel ou à peu près tel qu'il est. Je ne vois rien de praticable dans le royalisme de l'extrême droite, la Bourdonnaye, Hyde, Lalot ; ces hommes n'ont pas de queue dans la nation, ils sont une fiction de l'esprit de parti. Chateaubriand est un intrigant en déroute, transfuge des deux camps, Thersite politique, il faut lui fermer la bouche avec un sceau d'or ; il ne s'est montré digne que d'une telle récompense. Il pouvait mériter le pouvoir et la gloire, il les a sacrifiés à une haine puérile. Je le méprise.

Adieu pour ce matin.

CCCLXXXVII

A monsieur le marquis de la Maisonfort

Florence, 20 février 1827.

Monsieur le marquis,

Vous voyez mes dépêches dans les cartons du ministère, ainsi il est inutile de me fatiguer la main à vous répéter des on dit et des conversations dénuées d'intérêt. Vous en savez autant que moi sur la petite politique dormante des rivages de l'Arno. Quant aux nouvelles de la société, je ne pense pas qu'elles vous intéressent plus que moi. D'ailleurs, en vérité, il n'y a rien que ce que vous avez vu et su : quelques bals, quelques dîners, ni bruit ni scandale, par conséquent point de chronique ; mais il y en aurait que je ne vous la manderais pas, ce serait indigne de ma plume et de vos yeux.

Vous me reprochez mon silence sur les vers et surtout sur ceux de Tivoli que tout Paris a lus. Je ne les ai envoyés qu'à une seule personne en France, et sous le sceau du secret. Je ne veux point faire de bruit politique. Je veux suivre sans distraction l'humble carrière diplomatique jusqu'où elle pourra me porter. Vous voyez que je la suis avec zèle et que j'y mets soins, attention et argent. J'espère que ce ne sera pas perdu. Tout travail a son prix. Cependant je viens d'apprendre que le marquis de Barol a fait lithographier à Turin ma pièce sur Tivoli. Il vient de m'en envoyer vingt-cinq exemplaires, et je viens de vous en adresser un par M. Saint-Germain Leduc, jeune Français, qui est reparti pour Paris. Depuis deux mois je ne fais un vers. On veille trop pour avoir des matinées.

Antoir m'a donné de vos nouvelles avant-hier, il me parle de votre retour pour le mois d'août. Mais on en parle ici pour avril. Lequel est vrai? Je tiens infiniment à le savoir au juste, et je n'en dirai rien si vous l'exigez. Si vous arrivez en avril, je m'en irais en mai, et j'aurais un bon été en France à travailler dans mes terres, à régler mille et mille affaires. Si vous ne revenez qu'en septembre je serai plus embarrassé, et je prendrai quelque autre arrangement; mais en tous cas je désire savoir votre marche un ou deux mois d'avance. Mon loyer ici est de plus de 6,000 francs. Cela mérite attention. Je me trouve au reste à merveille, et, si vous voulez me tenir cinq à six ans *in statu quo*, j'ajournerais volontiers toute ambition. Beau ciel, paix, étude, chevaux, aisance pécuniaire, que faut-il de plus?

Adieu et mille respectueux sentiments.

CCCLXXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 24 février 1827.

Caro amico, voici les vers de M. Pont : lis-les, et fais-les-lui tenir. Tu vois que j'ai suivi tes conseils. J'espère que ma lettre te trouvera encore dans ton nid bien chaud, car il y a cinq pieds de neige dans toute l'Italie, excepté à Florence et à Pise, où il y a un soleil et des violettes. Je termine très honorablement mon carnaval par deux grands festins, aujourd'hui et demain. Sur ce je souhaite le bonsoir à mon cuisinier, et je rentre dans la classe des grands seigneurs du pays qui mangent et ne donnent point à manger.

Le marquis de la Maisonfort est à Paris, m'écrit-on, fort

jaloux de moi et se plaignant fort de ma bonne conduite et de mes dépêches dont on est trop content. Cela lui fait une juste peine, et je ne doute pas qu'il ne me desserve de son mieux, *ma si vuol pazienza*. Faisons notre devoir et laissons faire aux envieux. Il ne reviendra pas, je crois, avant l'automne. Je ne pense pas qu'il réussisse à me décaver d'ici là. Ce monde est une guerre perpétuelle, et tu sais mon principe : je me la laisse faire et ne la rends pas, mais c'est une tentation qui me prend violemment quelquefois.

Tu m'as envoyé un jour un article de la *Gazette de Lyon* sur moi, qui n'était pas mal, quoiqu'on m'y considérât comme une espèce d'impie mitigé, un faux frère en christianisme. On se trompait, voilà tout. Veux-tu me dire l'auteur, ou lui faire dire qu'il est dans l'erreur?

Rien de neuf ici : vie douce, occupée, et qui serait paisible sans ces tracasseries du marquis. Mais où n'y a-t-il pas à subir et à souffrir?

Adieu, écris-moi donc plus souvent et plus longuement. Te voilà absorbé dans l'amour paternel. Je voudrais voir si ton fils ressemble à ma fille.

Adieu encore.

CCCLXXXIX

A la marquise de Raigecourt

Florence, 28 février 1827.

Il y a bien longtemps, madame la marquise, que nous n'avons eu de vos nouvelles directement, et celles que les journaux nous ont données du vol fait à M. de Raigecourt sont de nature à nous inquiéter. Est-ce que ce vol aura des suites fâcheuses pour vous? ou bien est-on arrivé

à temps pour empêcher les lettres de change d'être exploitées au profit des fripons?

Nous vous devons aussi des remercîments pour l'accueil plein de bonté que vous avez fait à notre protégé, M. de Saussaye. Nous aimerions bien à le voir sortir de l'embarras où sa position d'Irlandais catholique le place. Il a de grands talents, une belle tournure, de l'esprit, mais vous avez beaucoup de tout cela à Paris.

Quand vous reverrons-nous heureuse et grand'mère? quand dînerons-nous encore avec Raoul, mais à une table plus complète que cet été? Tout cela dépend du retour plus ou moins éloigné de mon ministre, retour au reste que je suis loin de désirer promptement, car ma place est bien plus douce et plus agréable quand je la remplis tout seul avec mon indépendance.

A mon premier congé, j'irai tout de suite à Paris passer un mois ou deux et renouer tant de bons liens d'affection, que je crains de voir rompre par de si longues absences. Mais ici je ne parle pas pour vous : je sais que votre amitié ne tient ni aux lieux, ni aux temps, ni à la bonne ni à la mauvaise fortune. Je l'ai éprouvée constante, à toutes les époques tristes ou heureuses de ma vie; aussi mon cœur est à vous à jamais, à vous et à tout ce qui tient à vous. Si je vous le dis moins souvent, c'est que l'uniformité de notre vie actuelle fournit peu à une correspondance variée : nous sommes heureux et aussi sages que possible, toujours dans la même position. Rien n'est insipide comme un bonheur soutenu, au moins pour les autres. Pour moi je demande qu'il dure et se complète surtout par la naissance de quelques fils qui ressemblent à Raoul. Ma fille ne me laisse absolument rien à désirer pour elle : beauté, santé, esprit, tendresse d'âme, elle a tout. Quand vous la présenterai-je?

Mais je m'oublie, et voilà trois pages et pas de place pour mon adresse. Je finis donc vite en vous priant de

vous souvenir aussi souvent de nous que nous de vous, et de dire à madame de Beufvier, de la part de ma femme et de la mienne, tout ce que la vieille amitié nous permet de lui dire.

CCCXC

A monsieur le comte de Virieu

Firenze, 1er mars.

Ti mando dei versi novi. Dis-moi s'ils sont bons ou mauvais, et cela rondement. Montherot a dû t'en porter fort long qu'il trouve excellents. Il n'y a qu'heur et malheur en ceci comme en tout. Mais tu vois que je ne dors pas, et que, comme jadis, j'envoie à droite et à gauche, tantôt vingt vers, tantôt trois cents. De tout cela résultera-t-il deux bons volumes de poésies religieuses, senties, goûtées et utiles aux âmes comme les nôtres? Je voudrais que Dieu le voulût.

Les Barol arrivent ce soir pour six semaines ; Maistre vient dans quelques jours ; Vignet doit venir aussi. Nous serions assez bonne compagnie si tu y étais. Il y en a besoin, car le reste est une vraie bourdifaille : veiller la nuit, dormir le jour, dîner, souper, resouper, jouer un jeu d'enfer, et courtiser des belles, voilà la vie. La nôtre, et même la tienne, vaut un peu mieux ; il en reste au moins quelque sentiment.

Adieu.

CCCXCI

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 24 mars 1827.

Nimirùm sapere est abjectis utile nugis,
Et tempestivum pueris concedere ludum ;
Ac non verba sequi fidibus modulanda latinis,
Sed veræ numerosque modosque ediscere vitæ.
Hor., *Epist.* II.

Ce qui veut dire : Laisse là les *Harmonies poétiques* pour la philosophie, la campagne, les chevaux et une bonne vie. C'est ce que je viens de faire : j'ai mis dans un sac tous les vers achevés, commencés, interrompus, depuis un an. Je l'ai fermé à clef, et je n'en veux plus entendre parler de trois ou quatre ans. Ma verve lyrique est épuisée, depuis trois mois je n'ai pas aligné un vers ; ma verve épique me reprend depuis quelques jours. Peut-être ferai-je quatre ou cinq chants cet été à Livourne. Dieu le sait. En attendant je m'ennuie profondément, effet de printemps. Je lis, je me promène, je cherche un emploi à mon esprit et à mon cœur, mais rien ne m'échauffe ni ne me remplit.

Pour toi, que deviens-tu ? et pourquoi ne m'écris-tu plus ? Quel accès nouveau de ta vieille paresse a glacé ta main ? Où es-tu ? et comment es-tu ? Je te crois en Gascogne, mais, comme tu ne m'as pas donné ton adresse, je t'écris encore à Fontaines. Est-ce que la Gascogne est un beau pays chaud ? est-ce que la Toscane ne valait pas mieux ? est-ce que Vallombreuse ne te tente pas ? Voilà un lieu selon nos cœurs ! un immense monastère, au sommet d'une montagne de l'Apennin, entouré de forêts de pins et de châtaigniers, arrosé de lacs et de fon-

taines, entrecoupé de gazons et de rochers et de chapelles et d'ermitages. Là une cellule pour l'étranger, un déjeuner champêtre et un excellent dîner servi à son heure comme par enchantement et peu payé ; promenade ensuite, immense bibliothèque, silence absolu, et cinq lieues de précipices entre les ennuyeux et soi ; fraîcheur et chaleur : voilà où j'irai souvent, comme y allait Milton, passer des journées au printemps ; mais je t'y voudrais. Après cela, j'ai pris une belle villa à la porte de Livourne pour ma famille ; nous irons au 1er juillet. Il n'est nullement question de retour prochain pour mon ministre. Je serai ici, je pense, jusqu'au printemps 1828. Mais, hélas !

Romæ Tibur amem, ventosam Tibure Romam.

C'est-à-dire Saint-Point me plairait cet été, et, si j'étais à Saint-Point, je regretterais peut-être ma villa de Livourne et ma cellule de Vallombrosa. Ce qui était vrai du temps d'Horace l'est encore.

Es-tu avec ta femme et ton enfant ? Es-tu pour longtemps dans ces parages ? Je ne sais rien de toi que par Vignet ; il n'est venu que jusqu'à Turin et s'en retourne malade à Bruxelles. Je l'ai prêché pour prendre deux ans de congé, et lui ai fait toutes les offres possibles pour l'encourager à ce parti qui serait, je crois, indispensable à son rétablissement ; il a tout ajourné. Son mal est un rhumatisme dans la tête. Je crains que l'humidité froide de la Hollande ne le rende incurable. Il m'a écrit des lettres bien tristes : il semble frappé.

Adieu, je ne t'envoie plus de vers de longtemps. A l'année prochaine ! Mais toi, quand m'enverras-tu de la prose ? Parle de moi où tu es, si tu es où je pense, près de mère et de sœur. Comment va la peinture ? Ma femme en fait à force. J'ai aussi acheté, ne pouvant pas les peindre, quelques tableaux originaux. Antoir, avec qui je

fais bien bon ménage, m'a fait cadeau d'un de ses beaux recueils de dessins originaux.

Adieu encore. J'ai à présent des chevaux de selle du Holstein, de toute beauté. Montes-tu?

CCCXCII

A monsieur le comte de Sercey

A Rome.

Florence, 25 mars 1827.

Mon cher Sercey,

Voici deux lettres que je vous envoie à Rome. Je profite de cette occasion pour vous remercier de votre aimable lettre de jeudi. Oui, mon cher ami, nous vous aimons comme un frère, et je dirais même comme un fils, et plût à Dieu que j'en eusse un qui vous ressemblât! Nous avons vu, depuis vous, passer plusieurs de ces jeunes gens de votre âge : qu'ils feraient bien de vous ressembler, mais qu'ils en sont loin! Ni naturel, ni bonté, ni sûreté, une petite ambition tracassière qui ressemble à l'impuissante ambition de la vieillesse dans des têtes de vingt ans. A ces âges-là on doit avoir le cœur plus chaud et la tête remplie de passions plus douces et plus naturelles. Je ne veux pas cependant vous prêcher le libertinage, ne vous y trompez pas! mais, avec vous, il n'y a point de danger : votre âme est née pour ce qui est noble et beau.

Je suis fâché contre vous de ce que vous n'allez pas passer huit jours à Naples ; vous le regretterez trop tard : allez-y. Toutes les lettres de Rome nous parlent de vous, comme nous en parlons nous-mêmes, avec intérêt et éloges sincères, croyez-moi. Vous plaisez partout parce que vous êtes heureusement né.

Antoir et moi nous vivons ensemble comme de votre temps. Le premier étage ne va pas mal non plus. Je désire que cela dure, mais je n'y puis rien de plus que ce que j'y fais. Adieu. Revenez quand vous aurez assez des autres; nous n'aurons jamais assez de vous. Mille amitiés à Artaud, aux Sainte-Aulaire, et dites à Delavigne que je l'attends à dîner à son passage, ainsi que son très aimable frère, et que j'ai déjà dix places retenues pour ce jour-là pour ses admirateurs. Il sera bien reçu ici par tout le monde : on ne cesse de me demander quand il arrive. Pour moi, depuis que j'ai fait des élégies pour l'amour et des odes pour le Créateur, ils me prennent toujours pour un jésuite déguisé : cela prouve que les gens à Florence ont du coup d'œil.

Adieu, mon cher Sercey, mille et mille amitiés.

CCCXCIII

A monsieur Aimé Martin

Paris.

Florence, 30 avril 1827.

J'ai reçu vos deux lettres, mon cher Aimé Martin; mais, en attendant vos nouveaux ordres, je ne remets pas la seconde à son adresse. Elle ne me paraît pas assez bonne pour un très bon homme comme celui à qui elle s'adresse : il y a un peu de sécheresse. Relisez-la, et n affligez pas inutilement quelqu'un que quelques formes moins amères et quelques compliments rendront très heureux.

C'est moi qui me plaignais de votre silence, car, *en conscience d'ami* et non de diplomate, je vous ai écrit une immense lettre après la réception de la correspon-

dance de B. de Saint-Pierre. Florence et nous sommes tels que vous nous avez laissés, seulement un peu plus accablés d'affaires, de devoirs à rendre et de dîners à donner. Je ne m'en plaindrais pas si cela ressemblait à ceux que nous faisions ensemble : des convives pareils ne se retrouvent pas souvent. Vos vœux pour mon bonheur et celui de ma femme et de mon enfant sont à peu près accomplis ; nous avons tout le matériel d'un bonheur passable. Vous en avez autant et une bonne santé par-dessus.

Je ne sais rien sur ma destination future. Quand reviendra mon ministre? Où irai-je? Je soupire après un voyage en Orient.

Je fais peu de vers depuis vous. Je ne sais si l'été et les bords de la mer me rendront de la verve ; à présent je vis et j'écris en prose.

Addio, parlez de nous à madame Aimé Martin. Nous vous le rendons ici, et nous vous regrettons et aimons bien sincèrement.

Mille amitiés.

CCCXCIV

A monsieur le marquis de la Maisonfort

Florence, 1er mai 1827.

Bon jour, bonne œuvre. Je vous écris le premier beau jour de printemps. J'ai déjà mené ma femme ce matin dessiner aux Cascines, j'irai aux Cascines monter à cheval à quatre heures, et j'irai aux Cascines après dîner en calèche. Voilà la vie de Florence. Pour moi elle est charmante, pour vous elle serait monotone, je le conçois. Ne revenez donc que quand les dîners, les bals, les théâtres reviendront, c'est-à-dire au 1er octobre.

Nous avons des nouvelles politiques. Le pacha de Tripoli a déclaré la guerre à la Toscane parce que la Toscane a refusé de lui donner un *regallo*.

Elle en était affranchie par ses traités, mais les traités ne sont bons avec ces braves gens que lorsqu'ils sont scellés de quelques coups de canon : or la Toscane n'a que deux bateaux canonniers qui ne portent pas si loin. Ce n'est pas tout : le dey d'Alger déclare aussi la guerre, et menace même de débarquement, à moins qu'on ne lui livre la famille Bacri de Livourne et qu'on ne confisque les propriétés de cette famille à son bénéfice. La Toscane est dans un grand embarras. Elle implore notre intervention. Vous en savez maintenant tout autant que moi sur cet affligeant sujet. Livourne est aux abois.

Parlons d'autre chose. J'ai oublié de vous dire que j'avais brûlé la lettre que vous m'avez envoyée pour M. Cotta de Corse, qui vous avait demandé la noblesse : or ce M. Cotta qui m'avait écrit à la même fin n'était autre que notre ami, M. Cottard, inspecteur de l'Université. J'ai pensé (sans la lire) que votre lettre était vraisemblablement sèche, et que vous seriez fâché qu'elle lui parvînt. Je l'ai mise au feu. Écrivez-lui maintenant, non plus comme à un inconnu.

J'ai eu les Marcellus deux jours. Ils sont repartis pour Saltocchio. Je ne puis vous en dire davantage.

Nos santés sont très médiocres, celle de ma femme surtout. Elle a besoin des bains de mer et des eaux. Pour moi j'ai pris la versophobie : je ne lis plus, je ne rêve plus, je n'écris plus un vers.

J'ai aujourd'hui à dîner pour la seconde fois notre consul de France à Smyrne, M. David, homme âgé mais aimable. Il nous rapporte un petit poëme en vingt-quatre chants sur Alexandre le Grand, dont il lira quelque chose chez moi ce soir. Mesdames Gay nous arrivent demain. Vous voyez que si les vers m'ennuient, c'est bien ma faute.

Adieu, M. le marquis, mille amitiés pour vous et mille hommages à Madame Esmangart. Antoir se joint à moi.

CCCXCV

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 15 mai 1827.

Montherot m'avait déjà une fois prévenu de ces insertions scandaleuses et ridicules. Je lui avais envoyé une lettre à mettre dans les journaux en cas de récidive, et j'avais écrit à M*** pour me plaindre de ces perfidies littéraires. Tout cela est resté en route, et, s'ils ne recommencent pas, autant vaut-il se taire : car c'est un guêpier que les associations de jeunes journalistes : malheur à qui y met la main sans un gant de fer ! Cependant voici une autorisation en désaveu que je t'envoie pour t'en servir selon ta sagesse, si quelque nouvelle infamie en vaut la peine. Sinon, non.

Je viens de perdre mon oncle de Mâcon. Il laisse presque les trois quarts de sa fortune à sa sœur vivant avec lui. Je pense qu'à sa mort elle me laissera la terre de Monceau, mais cela n'est pas expliqué. En attendant il divise entre moi et madame de Cessia, ma sœur, le reste de sa fortune en nous chargeant des frais et charges, de sorte qu'il ne me revient guère à présent qu'une centaine de mille francs, encore faut-il vendre tout : ce que je vais faire. J'irai un mois là-bas dès que mon ministre sera revenu, ce qui ne sera guère avant l'automne commencé. Il faudra qu'alors je te prenne à Lyon et te mène avec moi à Saint-Point et à Montculot. Je ne compte pas même aller jusqu'à Paris, tant je m'en soucie peu maintenant. Je suis en marché d'une jolie villa avec un *podere*

à Fiesole, cinq minutes de Florence, pour venir passer des hivers. Elle a les qualités requises, élévation au-dessus des brouillards, midi et soleil.

Je viens après deux mois de repos de reprendre la plume, mais le temps des *Harmonies* est passé ! Elles sont à mille lieues de ma pensée. Je me suis remis au poème sans fin. Je finis l'épisode des chevaliers dont tu as tant aimé le premier chant, il en aura neuf. J'ai composé ce matin même une romance ancienne qui s'y trouve intercalée, et qui m'a fait pleurer en l'écrivant, chose rare pour moi.

Quand reviens-tu ? et comment va le filleul ? Sa femme est de plus en plus ravissante de beauté, d'esprit, et d'âme, et de caractère.

Ma femme est fort souffrante. Nous partons le 6 juin pour Livourne jusqu'au 1er octobre. La cour y va aussi, ce qui me donne plus de plausibilité pour y avoir ma villa aux yeux du ministre.

D'affaires je ne t'en parle pas : mais M. Canning et sa clique sont pour quelque chose d'avoir une villa sur la colline de Fiesole.

Le roi s'est montré roi à la revue et après la revue. Quand on est acculé il faut savoir se retourner et faire face : il l'a bien fait. Adieu, mille affectueux, respectueux et éternels souvenirs à ta mère et à ta sœur.

M. Pont m'a bien écrit aussi que j'étais un sot, mais je suis bien aise qu'il te l'ait confirmé : deux preuves valent mieux qu'une. Au reste je ne lui en veux pas de mal, au contraire.

J'autorise monsieur le comte de Virieu à désavouer et faire désavouer en mon nom toute pièce de vers, insérée, ou qu'on insèrerait à l'avenir, dans le journal de Lyon l'*Indépendant* ou tout autre journal. Ces vers, que je ne reconnais point, sont ou des morceaux composés

par moi dans ma première jeunesse et condamnés à l'oubli qu'ils méritent, ou des fragments tronqués et altérés par des personnes qui se les sont procurés, j'ignore par quel moyen.

CCCXCVI

A monsieur le vicomte de Marcellus

Ministre plénipotentiaire à Lucques.

Florence, 15 mai 1827.

Je vous écris deux mots, mon cher Marcellus, par le comte de Bombelles. Le marquis de la Maisonfort s'annonce pour la fin d'août ; il paraît de plus en plus ferme dans son projet de retour.

La question de l'intervention de la France dans l'affaire de la Toscane et d'Alger n'est point encore résolue.

La cour de Toscane va passer deux mois à Livourne, ce qui me met dans l'heureuse nécessité d'y aller plus tôt que je n'y comptais. J'y serai au milieu de juin, et j'espère vous y voir souvent.

Je viens de perdre encore un de mes oncles à Mâcon. Je serai obligé d'y aller passer un mois pour aller régler et vendre, dès que mon chef sera de retour. Je laisserai ma femme ici, et je reviendrai encore y passer l'hiver, à moins d'une autre destination. Mais je n'irai pas même à Paris pour la solliciter.

Nos nouvelles politiques sont très embrouillées. Je ne comprends pas comment le gouvernement sortira de ce cul-de-sac où il s'est laissé enfourner. La conduite du roi à la revue et après la revue est à mon avis admirable : je trouve qu'une démarche n'est jamais fâcheuse, jamais périlleuse, quand elle est nécessaire, et celle-là l'était

aux yeux de tous ceux qui veulent conserver quelque dignité au nom du roi. On retrouve tout dans les chances de la fortune, excepté l'honneur.

L'Angleterre continue à m'effrayer sur l'avenir dont elle menace le continent. L'alliance de M. Canning et des whigs ne peut être faite qu'à nos dépens. Un Bonaparte serait moins dangereux pour la politique qu'un Canning. Il compromet son pays, il ne sauve point les catholiques, et il nous perd, à moins que nous ne nous fassions plus jacobins que lui. Mais c'est là le difficile.

Adieu et mille amitiés. Demandez à Madame de Marcellus si elle prend mon tableau de Gherardo della Notte. J'achète une villa à Fiesole.

Je vous rappelle l'affaire d'Antoir.

CCCXCVII

A monsieur le marquis de la Maisonfort

Florence, 20 mai 1827.

Monsieur le marquis,

J'ai reçu hier votre longue et aimable lettre de Beffes et vos descriptions de la campagne. Je ne vous croyais pas si pastoral que moi. Mais un esprit bien organisé est tout ce qu'il veut être. Vous redeviendriez un *country-gentleman* s'il le fallait : *Omnis Aristippum decuit color et status et res*. Vous revenez à Paris, vous allez à Dieppe, vous revenez par mer. Tout cela nous reporte un peu loin. J'en suis fâché.

Si vous étiez ici, je partirais à l'instant. Je viens de perdre un autre oncle qui ne me laisse pas tout de suite un si bel héritage que le précédent, mais qui me donne plus d'embarras pour le liquider. Ces embarras exigeront

ma présence pour les liquider au moins pendant six semaines. Apportez-moi donc mon congé de deux mois dans votre poche, et que ce soit avant que les six mois après décès soient écoulés, époque fatale où il faut payer les frais, les legs, les créanciers, les sœurs et les beaux-frères. J'en serai pour cinquante mille écus au moins de tout ceci.

Rien d'intéressant ici. Les hostilités d'Alger et de Tripoli sont assoupies ; on prend du temps, on parlemente. Le grand-duc est allé à Arezzo avec Fossombroni visiter le val de Chiana et une montagne tombée, dit-on, dans l'Arno. L'Arno en effet ne nous amène plus que de la boue couleur de briques. Après cela la cour va à Livourne où elle a pris la villa Patrino, et tout Florence la suit. Il n'y a déjà plus personne. M. Demidoff est allé à Rome. Madame Dournof a été congédiée pour la Russie, au grand regret de toute la société pour qui elle était décente et polie. Voilà les seules nouvelles.

Mesdames Gay sont ici, établies à la campagne pour un temps indéfini. La jeune muse est très simple et très bonne.

Les nouvelles de Paris sont ténébreuses. Je ne comprends pas comment le ministère sortira de ce cul-de-sac : une chambre des Pairs devant lui, une licence de la presse par derrière. Que fera-t-il ? mais surtout que résoudra-t-il relativement à l'Espagne et à l'Angleterre ? M. Canning joue un vilain tour à l'Europe monarchique. L'Angleterre a changé de drapeau. La Sainte-Alliance est dissoute de fait. L'Europe va avoir à se reconstituer sur des bases nouvelles. Que ferons-nous ? Nous revoici dans le *bivio*. Quant à moi je n'hésiterais pas. Je me déclarerais franchement pour ce que je suis : monarchique. Jamais la diplomatie n'a été serrée de plus près. L'avenir, que l'apoplexie de lord Liverpool a hâté de dix ans et que le popularisme de M. Canning compromet pour un siècle, me fait trembler.

Adieu pour aujourd'hui, monsieur le marquis. Madame Esmangart serait-elle malade? Personne n'a de ses nouvelles.

Voulez-vous remettre ceci à M. de Coëtlosquet avec recommandation : je tiendrais à ce que cette demande fût accueillie pour des motifs que je vous dirai *viva voce.*

P.-S. Je reçois à l'instant votre lettre du 8 et celle du préfet. Je m'occuperai de la demande, mais je doute du succès.

Vous souvenez-vous de ce que vous disait l'abbé de Montesquiou quand vous débutiez dans son salon à votre brillante carrière diplomatique : « Monsieur de la Maisonfort, vous êtes un homme d'esprit, de beaucoup d'esprit, d'infiniment d'esprit ; la diplomatie et la préfecture sont au-dessous de vous ! faites des tableaux de l'Europe. » Eh bien, vous faites aujourd'hui pour moi ce que l'abbé de Montesquiou faisait pour vous : « Monsieur de Lamartine, vous êtes un poète, un grand poète, un très grand poète, mais vous ne serez jamais qu'un pauvre diplomate. » Je n'en crois rien, je fais comme vous mon métier de mon mieux, et je suis votre exemple et non vos paroles.

CCCXCVIII

A monsieur le vicomte de Marcellus

Ministre plénipotentiaire à Lucques.

Florence, 2 juin 1827.

Je n'ai encore rien reçu de relatif aux corsaires, mon cher Marcellus. Dès que j'aurai, je vous instruirai. Votre réponse me fait présager la mienne.

Je pense comme vous sur notre position de Paris, mais plus mal que vous de l'avenir que nous prépare

l'alliance funeste de M. Canning avec les whigs d'Angleterre et les whigs pires du continent. C'est le Marius de la Sainte-Alliance.

Adieu, mon cher Marcellus, et mille amitiés. Je vais jeudi installer ma femme à la villa Parenti.

CCCXCIX

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 6 juin 1827.

(Jour malheureux où j'ai perdu ma jolie levrette, morte entre mes bras, tu la connaissais.)

Que deviens-tu, mon cher ami? et quelle maladie a paralysé ta main droite, la main avec laquelle tu m'écrivais autrefois? Es-tu encore en Languedoc, en Gascogne, ou sur les routes du Dauphiné, ou sous les ombres de Fontaines? Écris-moi donc.

Je suis toujours à Florence. Je vais demain installer mon monde à Livourne, c'est-à-dire dans une jolie villa voisine. J'irai et je viendrai ensuite, mais j'ai bien besoin de la campagne : je suis fatigué, malade, ennuyé, je suis triste comme quand on est tout cela. J'ai la mélancolie de la première jeunesse, et je n'ai plus cette vague espérance qui vous aide à la supporter ; je vis enfin comme toi, je suis les tristes phases de l'existence qui vont toujours en se rembrunissant. Cependant je pourrais encore être amoureux, si je voulais, mais je le puis et ne le veux pas. C'est peut-être pire que de le vouloir et de ne pas le pouvoir. La religion positive est en moi une chose de volonté et de raison plus que de sentiment, c'est un malheureux état. *Fiat lux!* Quelle chose que de vivre dans un siècle où tout est usé, flétri, discuté, nié, prouvé ! Il n'y a qu'une chose alors à faire, fermer les yeux et prier

Dieu ! J'en suis là. Où, diable ! en es-tu toi-même ?

Mon oncle est mort comme il a vécu, en homme d'esprit et de mérite, qui s'est bien arrangé pour tout faire et avec fermeté et résignation. Il m'a traité pour le moment peu favorablement et m'a mis dans l'extrême embarras d'une indivision d'héritage avec M. de Cessia qui est à la mort lui-même et qui me laissera en proie à six mineurs. Il aurait pu me faire l'honneur du titre et de l'indépendance d'héritier en donnant la même somme à ma sœur, chose que j'approuve pleinement, avant la mort de sa sœur qui reste propriétaire de la plus belle terre de la famille et a presque tout. Je ne puis savoir si ses intentions à mon égard ont été bonnes ou mauvaises : je m'abstiens donc de rien penser.

Le marquis de la Maisonfort ne revient toujours pas, pas du moins avant septembre. Je soupire à présent après son retour pour aller six semaines en France tâcher de régler mes affaires.

Tu sais que je suis résolu à acheter une villa à la porte de la ville pour une place à nous au soleil. Je t'y arrangerai ce qu'il t'y faut. Elle est sublime, mais on ne peut rien finir avec ces seigneurs de l'Arno. Ils ne veulent pas faire leurs affaires eux-mêmes, et leurs facteurs aiment à prolonger leur interrègne.

Adieu.

CCCC

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 12 juin 1827, c'est-à-dire Livourne, 14 juin.

J'ai reçu ta lettre de huit pages. Pour le coup tu es bien ressuscité ! et quel père tu seras ! Je tremble pour mon filleul : il sera trop gâté ; il aura besoin de ma gra-

vité sévère pour en refaire quelque chose. Décidément la paternité sera ta passion. La mienne devient plus tendre de jour en jour, mais ce n'est pas tant paternité que sentiment pour une créature charmante comme ma fille. Toujours souriante, bonne, tendre, caressante, belle et sereine, il n'y a pas moyen de rester insensible. J'aimais bien mon fils aussi, mais il est au ciel mieux qu'où nous sommes, et il ne faut le regretter que pour nous.

Tu as fait de la philosophie, et moi je viens de faire la guerre à Alger et, peu s'en faut, à Tripoli. Nous nous couvrons d'honneur en Italie en la protégeant contre ces barbares ou soi-disant tels.

Je suis venu installer mon monde dans une belle villa. Je vais de ma personne aller vaquer aux soins de mon empire et revenir bien vite me coucher à l'ombre de mes figuiers et entendre et respirer le vent de mer. Ma mission est terminée à peu près pour cette année, et bien terminée, par un coup brillant et heureux. J'attends pour l'automne ou Marcellus ou le marquis de la Maisonfort, et je leur remettrai mon trésor un peu centuplé. Je ne sais si on me saura gré de tout cela, et si on me jugera digne d'avancement. Mais je puis t'assurer que nous n'en sommes plus ici où nous en étions de ton temps.

Malgré tout cela je m'ennuie souvent, et souvent je me porte mal : ma fièvre à demi éteinte se réveille depuis le printemps. J'aurais besoin, comme tous les ans, d'un déplacement, d'un voyage, au physique et au moral. Je ne vois pas trop d'apparence pour cette année. Au moins je vais respirer de temps en temps quelques heures des bouffées d'air de mer et de montagnes, à l'ombre des chênes verts, au sommet du Montenero. C'est une belle chose que ces montagnes sauvages, noires et vertes, couvertes d'oratoires pour les mariniers. J'en suis à une demi-heure, et j'en connais depuis longtemps

tous les arbres et les gazons. Veux-tu des projets ? Je n'en ai plus, la vieillesse de ma belle-mère est le clou dans la roue de ma fortune errante. Sans elle je serais en Syrie, avec elle je ne puis m'éloigner de France et d'Italie.

Plus de vers depuis trois semaines, plus de chants ni de visions. Je reprendrai quand Dieu voudra et toujours avec un égal plaisir. Tu as raison de dire que mon grand-père était diablement riche : tu ne vois que les débris de la moitié la moins belle de sa fortune, la partie de Bourgogne ; de cette partie je n'aurai que le quart à peu près. Mais le pauvre homme, quoique homme d'esprit, ne s'en doutait pas, il se croyait ruiné. C'est le temps qui marche et qui multiplie tout par la multiplication des hommes.

Je lis aussi Sainte-Aulaire, mais je le trouve médiocre. Il n'a su rien faire d'un sujet petit, mais pittoresque. J'aime mieux un seul à choisir des Mémoires du temps. C'est un livre pour dire : *Et in Arcadia ego.* Mais quelle Arcadie !

Adieu.

CCCCI

A monsieur le marquis de la Maisonfort

Livourne, 20.

Je reçois, monsieur le marquis, votre lettre par secrétaire, mais j'espère que la fluxion est passée et que je reverrai votre écriture. Je suis impatient, il est vrai, d'aller régler mes affaires en Mâconnais ; cependant ne vous gênez pas pour cela, prenez tout votre temps, la santé avant tout : mes affaires attendront jusqu'au printemps même, s'il le faut. Apportez-moi seulement une permission d'un mois dans votre portefeuille.

Vous trouverez la Toscane enchantée de l'intervention et de la protection qu'elle nous doit. C'est vraiment une belle œuvre de la France et qui la repopularise sur la Méditerranée. On m'annonce à l'instant deux frégates pour croiser devant Livourne. Cela s'appelle servir ses amis.

Je suis venu passer quinze jours à Livourne pour tout ceci et pour installer M. Poggi à la place du pauvre Mariotti. Il est enseveli à Montenero où il est mort, c'est une belle place pour le dernier sommeil. Il laisse une réputation loyale et intacte, presque point de fortune, 1,500 fr. de rente à peu près pour sa femme. Poggi, excellent garçon, actif, intelligent, honnête, le remplace fort bien. Je vous prie de le dire au ministère.

Je retourne dans trois jours à Florence, puis la cour revient, et je reviens à la suite passer mes deux mois. La villa Parenti est charmante, cela vaut mieux que les Cascines et le tapage de Florence. Nous faisons nettoyer votre maison. Antoir a pris un appartement près de vous sur le quai. Sa maison est un musée véritable.

Aucune autre nouvelle. Julia commence à s'impatienter de ne pas vous voir revenir. Quant à nous nous vous désirons sincèrement. Votre société fait un immense vide spirituellement et poétiquement parlant. J'attends mon épître ; et j'y répondrai en automne, car pour le moment je suis à sec. Je ne m'intéresse plus qu'aux prés, aux vignes et aux blés. Je tâche d'arranger ma fortune et celle de ma femme et de Julia.

Vos nouvelles politiques sont telles que je les imagine d'ici. Beaucoup de bruit pour rien : il me paraît que l'Europe se porte mieux depuis quinze jours.

Marcellus est parti pour Paris. Si vous quittez, je crois qu'il sera enchanté de vous succéder, vous l'aurez vu : peut-être aurez-vous réglé quelque chose avec lui. Si cela est, soyez assez bon pour m'en instruire un des premiers.

Que fera-t-on de moi ? Si vous faisiez quelque arrangement avec Marcellus, ne pourriez-vous pas stipuler pour moi avec M. de Damas une part dans l'héritage d'une petite place de chargé d'affaires en permanence à la villa Buonvisi avec quinze ou vingt mille francs ? Mais c'est un rêve, car on réunira les deux si vous quittez Florence.

Adieu encore, M. le marquis, et mille sincères amitiés sans préjudice du respectueux dévouement.

CCCCII

A monsieur l'abbé Dumont

Curé de Bussières.

Livourne, 20 juin 1827.

Mon cher et aimable pasteur, mille remerciements : votre lettre nous a enchantés. Quand on pense et quand on écrit ainsi, on n'est pas si mort que vous dites. J'espère aller à la fin de l'automne vous délivrer de vos huissiers et me tirer des mains des procureurs. Vous avez raison, le testament de mon oncle n'est pas sa plus belle œuvre, mais j'aime toujours à croire qu'elle n'a pas été faite à mauvaise intention. Si je n'avais qu'un neveu, seul chef survivant de ma famille, et qui ne déshonorât pas son nom, je lui ferais l'honneur de le nommer au moins héritier à ses risques et périls. Trop penser nuit. Les grandes routes sont les plus droites. Que voulez-vous ? il faut s'arranger de tout avec les vivants et les morts.

A propos de vivants, ne vous brouillez pas pour moi avec M. de Lacretelle. J'ai oublié mon petit mécontentement : il faut pardonner pour qu'on nous pardonne. Il

ne m'a pas fait grand mal, au contraire. C'était une lubie de ma part. On me donnerait beaucoup aujourd'hui pour m'agréger (c'est le mot) à cet immortel troupeau que je refuserais.

Si mon oncle m'eût laissé Monceau seulement en propriété, je m'en irais cultiver mes vignes. Ceci me retiendra dans les affaires, car savez-vous de quoi j'hérite? Non, vous ne le croiriez pas. Je ne puis ni me louer ni me plaindre avant de connaître les dispositions de mademoiselle de Lamartine, c'est là le fin mot de cette énigme; mais s'il faut jamais parler clair,. c'est après sa mort.

Mes deux levrettes et une troisième que j'avais depuis deux ans viennent de mourir. J'en ai pleuré une, et je la pleurerais encore si je voulais. Mon beau cheval du Mecklembourg, le plus magnifique animal que vous ayez jamais vu, vient d'avoir une jambe déchirée par une roue en venant à Livourne. J'espère que mes malheurs de bêtes sont à leur fin.

En allant vous voir, je vous porterai quelque chose pour votre écolière. Je voudrais que ce fût demain, car l'objet essentiel de ma mission ici est heureusement terminé. Je n'ai plus qu'à me chauffer au soleil et à me baigner dans la mer, ce que je fais. Je suis à la campagne, mais j'aimerais mieux Saint-Point.

CCCCIII

Au marquis de la Grange

Premier secrétaire de légation à Bruxelles.

Florence, 30 juin 1827.

Les journaux, mon cher Édouard, sont bons à quelque

chose puisqu'ils nous apprennent le bonheur de nos amis. J'y ai vu le vôtre, et j'ai fait un cri de plaisir. J'avais deviné d'un coup d'œil l'objet de vos pensées : il en était seul digne. Souvenez-vous que je vous ai encouragé et prédit que la fortune vous seconderait. Recevez donc aujourd'hui mes bien vives félicitations, et apprenez-moi ce que vous allez faire, où vous allez vivre, et comment vous concilierez la diplomatie et le bonheur des premières années conjugales. Parlez de moi d'avance à madame de la Grange que j'ai eu le plaisir de voir deux fois chez Mme de Montcalm, disposez-la à un peu de bienveillance pour quelqu'un qui vous aime autant que je le fais. Je ne sais du reste quand nous nous reverrons. Le temps coule, et nous ne changeons de place ni vous ni moi. La mienne ici est devenue brillante et douce, mais elle cessera d'être brillante le jour où on m'y rendra un chef. Je ne sais ce qu'il en sera de nous.

Si vous voyez toujours Mme de Montcalm, dites-lui que je l'aime véritablement parce qu'elle est aimable, malheureuse et constante en affection, du moins à mon égard. Je vous envie d'y aller passer de bonnes soirées, mais je vous envierais bien d'autres choses.

Adieu, c'est assez bavarder pour un homme accablé d'écritures et pour un autre ennuyé de félicitations. Mais croyez à ma tendre et fidèle amitié.

CCCCIV

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 1er juillet 1827.

Ta lettre est triste. Je m'y reconnais ! Il ne faut pas cependant trop s'accuser soi-même ni se désespérer :

l'homme est fait ainsi, il faut travailler à l'améliorer. Or, qu'est-ce qui l'améliore? prière et souffrance volontaires. Souffrons donc et prions volontairement, ou, si nous ne le faisons pas, reconnaissons que nous avons tort. Je fais comme toi de rudes efforts, et jusqu'à présent ils ont été heureux. J'espère continuer, et je fais des vœux pour que tu fasses de même : mais si tu succombes, je te plaindrai sans t'accuser beaucoup, l'épreuve est rude.

Tu peux faire voir à l'abbé de Lamennais *le Désir*, mais franchement j'aimerais mieux non : car je ne trouve tout cela guère bon.

J'ai fini mes partages, et j'ai un grand beau vignoble à vendre 200,000 francs. Dis-le à Lyon.

Je suis venu ici passer huit jours tout seul et recevoir les félicitations pour l'issue de ma belle négociation pour la Toscane. Je pensais qu'il n'y aurait pas assez de faveurs et de croix dans le pays pour me récompenser d'un service vraiment immense. J'ai reçu mille *grazie* et voilà tout.

Adieu. Je m'en retourne à Livourne chevaucher au bord de la mer. Écris-moi souvent.

CCCCV

A monsieur le marquis de la Maisonfort

Florence, 2 juillet 1827.

Je réponds de Florence à votre dernière lettre reçue à Florence. J'y suis revenu pour quelques jours à l'occasion des fêtes de la Saint-Jean. Un feu d'artifice a été tiré sous vos fenêtres, et des barques illuminées promenant des musiques flottantes passaient et repassaient sous les arches de votre pont. Le lendemain, course de chevaux et de chars de carton, puis cercle à la cour, puis bal au casino;

deux jours après, grande réunion chez le prince Corsini qui mariait sa fille aînée à M. le général Casanova. Maintenant je suis seul ici : tout Florence est parti pour Livourne. J'y retourne aussi dans deux ou trois jours.

Votre lettre est certainement une des Provinciales les plus spirituelles que vous ayez jamais écrites. Elle nous a prodigieusement fait rire, Antoir et moi. Elle a un ton de vérité parfait, et, s'il y a fiction dans votre prosopopée, elle est extrêmement *vero-similis*. A quoi sert la finesse dans ce monde ? Il est bien plus fin de n'en point avoir, car on vous en suppose toujours, et vous trompez mieux en disant vrai. Au reste je gage que vous ne savez plus à quoi tout ceci a trait.

Vous revenez donc plus tôt. J'en suis doublement et sans *finesse* sincèrement bien aise : d'abord pour vous et puis pour moi. Apportez la permission de six semaines. J'en profiterai si elle arrive avant les jours nébuleux d'automne, autrement elle sera non avenue. Mais dites bien à M. de Damas que je ne demande cette-permission qu'à votre retour, à quelque époque même éloignée qu'il ait lieu. Je ne suis pas pressé maintenant, et j'ai des raisons que vous comprendrez, et qui vous concernent autant que moi, pour n'avoir pas l'air de vouloir m'en aller avant que vous reveniez, fût-ce même au printemps prochain.

Rien d'intéressant ici. Le grand duc à Castello, la petite princesse seconde malade gravement, le pays désert depuis deux jours, un temps inconstant et point chaud, une mer trop froide pour s'y baigner encore. Voilà tout.

J'attends incessamment de vos nouvelles de Dieppe, et, j'espère, meilleures. Je saurai alors précisément l'époque de votre départ.

Adieu encore, monsieur le marquis, et mille tendres et respectueux sentiments.

CCCCVI

A monsieur le marquis de la Maisonfort

Livourne, 18 juillet 1827.

J'approuve, monsieur le marquis, vos projets d'un retour le plus prompt possible dans vos intérêts comme dans les miens. Je vous dirai plus tard pourquoi je désire vivement aller vendre une terre avant la mauvaise saison. J'irai à Paris, mais quatre jours au plus. Je reviendrai passer l'hiver près de vous. Alors ce sera le bon temps. Nous laisserons griffonner les attachés, et nous ferons des vers ou rien du tout.

J'ai deviné vos repentirs et me suis bien gardé d'aigrir notre ami Antoir en lui montrant vos dernières lettres. Je lui ai dit seulement que vous aviez un peu d'humeur contre lui, mais que je vous écrivais pour vous expliquer ses torts apparents qui n'en sont pas. Je vous répète qu'il y a plus de fond à faire sur ce vieux ami que sur bien des langues de miel qui vous caresseront au retour. Gardez-le précieusement pendant votre nouveau pèlerinage. Pour moi, je demande Naples, et vous prie d'en dire un mot dans l'occasion à M. de Damas.

Votre affaire Fédy est faite. Celle du loyer s'arrangera à mon premier voyage à Florence dans huit jours. Je vois que vous êtes comme moi mal en finances, argent comptant. Vous vous êtes raccommodé avec Fenzi, moi je suis resté hors de rapports financiers avec lui, et je m'en tiens là. Je n'ai point mis son obligeance à l'épreuve, mais il a été impoli vis-à-vis de moi. *Basta cosi.*

Revenez, revenez, revenez vite. Je vous remettrai joyeusement les rênes, pour monter en calèche et aller régler

des affaires bonnes au fond, mais pour lesquelles je paie cette semaine bien près de cent mille francs comptant. Je reviendrai économiser et acheter une villa sur l'Arno, que je vous prêterai avec ou sans loyer, si elle vous convient. C'est la plus belle situation de Florence.

Julia s'amuse bien à la villa Parenti. Nous nous baignons, nous allons à l'Ardenza, et nous finissons avec des glaces et des livres une journée douce et monotone.

Mais encore une fois, revenez ! Que votre première lettre me dise : je pars, je serai là le 1er ou au plus tard le 15 septembre. Prévenez-moi, j'irai vous recevoir à Florence.

Adieu, monsieur le marquis. Mille respectueux et affectueux sentiments.

Marcellus est reparti pour Lucques. Il revient ici dans dix jours. La *casaccia* sera très libre dès septembre et même à présent. Voulez-vous qu'on vous la retienne?

Dites, je vous prie, à madame Esmangart que Maddalena a été un trésor pour Julia. Elle devrait bien amener une femme de Paris. La séparation va coûter à Julia bien des larmes. Cependant nous l'avons prévenue de se tenir prête.

CCCCVII

A monsieur le comte de Virieu

Livourne, 22 juillet 1827.

J'ai reçu ta lettre. *Semper idem :* ton histoire est mon histoire. Mais n'en parlons pas, cela me donne le spleen ; cette vie est un combat et non un lit de repos. Il faut se le répéter, à quelque dogme qu'on s'attache. Cette grande vérité est le dogme même de la nature au physique et au moral.

Se distraire d'une pensée par une action est une bonne chose : travaillons, occupe-toi de tes terres et moi des miennes, puisque la Providence nous en a octroyé largement. Me voici bien riche. Quoique ce testament fût bizarre, il pourra se faire qu'il tourne à ma plus grande fortune un jour. Dès à présent il me donne le double de ce que j'attendais. Je traite et je vends. Je dirige hardiment ma barque, et je suis de plus en plus convaincu que dans les grandes affaires résoudre sur-le-champ et agir largement sont un grand secret. Je me trouve bien d'avoir suivi cet axiome, car me voici avec plus de 50,000 francs de rentes dès aujourd'hui. Demande-moi comment ? Je ne le sais pas ; il y a pour moi multiplication des pains évidente : plus je mange et plus je donne, et plus il me revient.

Je vais m'occuper à présent de réparer mes terres et d'y faire de pieux et utiles établissements de curés et de sœurs hospitalières : instruction, prière et secours, voilà ce qu'il faut à chacun. Nous irons causer de tout cela aussitôt que mon ministre sera revenu en septembre. Je pars seul comme l'année passée pour six semaines. Je vais quatre jours à Paris et un mois chez moi. Tu devrais te tenir prêt, et je te prendrais, et, tout en causant, nous ferions ces agréables tournées : une bonne calèche pour la route, de bons gîtes, et un rôti bien sain partout, cela ne te ferait pas de mal, j'en suis convaincu ; mais le courage te manquera-t-il ?

Je reviendrai uniquement pour *passer l'hiver* à Florence au soleil, et, au mois de mars, je rentrerai en France, jusqu'à ce qu'on m'emploie de nouveau ou qu'on me laisse. Tu pourrais me suivre.

Où seras-tu précisément du 15 septembre au 15 octobre ? Je présume qu'entre ces deux points sera mon passage à Lyon. Je te dirai le jour de plus près.

Je ne fais pas un vers. J'ai toujours la fièvre tous les

cinq jours, et les matinées souffrantes. Je monte à cheval à cinq heures du matin, je nage dans la mer à trois heures après midi, je fais la sieste, je dîne, je monte en calèche le soir au bord de la mer : je supporte ainsi la vie, mais il faut de l'aide et du courage.

L'été est réellement à Livourne le printemps éternel ; on meurt à Florence.

Adieu. Je puis tout faire, excepté écrire longtemps ; j'ai repris mon encrophobie pour en avoir trop avalé cet hiver.

Adieu encore. Je t'aime par-dessus toute chose après père et mère, etc. Je viens de refaire mon testament, je t'y donne la belle bibliothèque de mon oncle, etc...

P.-S. Tu me parlais du cardinal de Retz et de Bonaparte. Je suis comme toi, je n'aime plus que les très braves gens : ne serait-ce pas une marque que nous devenons moins *pires* nous-mêmes ? La canaille en tout genre me sent mauvais ; or il n'y faut pas regarder de trop près, car il en abonde autour de nous dans tous les partis politiques. Je te livre donc le cardinal. Quant au consul, je ne parle pas de son cœur ni de son âme, il n'en a pas reçu ; je parle de sa tête politique, et je la regarde comme la plus forte qui oncques ait existé. Ce que nous voyons me le confirme chaque jour. Ce seul petit individu tenait lieu au monde de dogmes, de chartes, etc. Souviens-toi que l'histoire ne juge rien de près, rien par des sympathies, tout par des actes. Ses actes sont gigantesques. Je ne lui reproche qu'une chose (à sa tête), c'est un peu de comédien dans son rôle. Cela fait pitié et contre-sens. Mais il l'a eu après sa chute plus qu'avant. Ses *Mémoires*, dont tu parles, sont son iniquité, ce sont des épîtres à ses Corinthiens, qu'il croyait dicter, ils sont infâmes ; mais il n'en pensait pas un mot. Il savait juger l'homme, et il savait le gouverner.

Adieu encore. Nous reprendrons cela en calèche. Que faisons-nous en politique ? où allons-nous ? Nous ne som-

mes ni à pied ni à cheval, à ce qu'il me semble. Je dis comme Genin : je ne suis pas content. Je désire que vous le soyez davantage.

CCCCVIII

A monsieur le comte de Virieu

Livourne, 4 août 1827.

Je te fais part de mon appointement au rang de commandeur de l'ordre de Toscane Saint-Joseph. M. de Damas et M. de Chabrol ont eu, le même jour, le grand cordon du même ordre. Je suis bien aise que cela m'arrive ainsi de compagnie, et au moment où je vais rentrer à Paris : cela prouvera au ministère que mes rapports ici ont été appréciés, puisqu'on m'y donne ce qu'on n'a jamais donné qu'à des ministres plénipotentiaires.

J'attends toujours vers la fin de septembre M. de la Maisonfort et partirai le lendemain. Sais-tu si je trouverai à Paris la princesse de la Trémoille ?

Te décides-tu toi-même à m'y accompagner? Tu ferais bien pour toi, mieux pour moi.

Pourrais-tu me dire sûrement et promptement si, dans le mois de novembre, je trouverais dans les écuries des marchands de chevaux de Lyon une belle paire de chevaux allemands ou normands pour moi ? Les miens sont usés. Je viens de commander à Tripoli deux chevaux arabes de première race pour ma femme et moi. J'espère être joliment monté. J'ai maintenant une superbe jument Mecklembourg bai et ta jument dont les jambes sont devenues d'acier dans ce climat. Je ne la donnerais pas aujourd'hui pour 60 louis. J'ai de plus un bon cheval sarde de selle, mais qui fait service de mon tilbury. Je ne vendrai rien à l'arrivée de mes deux arabes, mais je met-

trai dans mes prés tantôt une jument, tantôt l'autre. Au milieu de tout cela, depuis quinze jours, il n'y a plus moyen de monter à cheval : il fait trop chaud. Je végète, je ne vis pas ; les bains de mer nous soutiennent seuls, toujours un avant dîner.

Rien autre *per questo oggi*. Je vais à Florence le moins possible : on y a 28 degrés, et, chez moi, à la villa, nous ne passons pas 20 la nuit et 23 le jour jusqu'ici. Comment te trouves-tu des 28 qu'on a, dit-on, à Lyon ?

As-tu vu Montherot? J'ai cherché le *vino santo*, et j'en ai même commandé, mais je crois que tu te trompes sur ses qualités, prix et vertu. Les plus riches maisons de Florence n'en font que 30 à 40 bouteilles par année ; ils le vendent 6 à 8 *paoli* la bouteille, et il est fort capiteux, c'est un vin cuit au soleil, cela ne peut pas t'être bon. Tu devrais boire du vin du Rhin, ou plutôt du vin blanc de la côte de Genève : rien n'est si léger, si coulant, si insignifiant, si bon marché ! Avant d'avoir inventé la bière, je m'y étais résolu.

Voilà une lettre peu poétique : vin, chevaux, collier ; à chaque jour suffit son sujet.

J'ai eu, il y a quelques jours, la visite de la cour à ma superbe villa. J'ai récité l'*Hymne du matin*.

Adieu encore une fois. Veux-tu passer l'hiver à Florence ou à Rome ? l'un et l'autre me seront à peu près indifférents. Je ne mettrai plus la main à la pâte ici, et je m'en irai au mois de mars chez nous.

CCCCIX

A monsieur le comte de Sercey

Attaché à Rome.

Livourne, 20 août 1827.

Je vous remercie d'autant plus, mon cher Sercey, que depuis quinze jours je n'ai aucune nouvelle du marquis de la Maisonfort, et que je sèche d'impatience de m'en aller. Or donc calculez que je pars pour Paris le *surlendemain* de son arrivée. Venez en conséquence quelques jours avant qu'il arrive, je vous préviendrai si je le suis moi-même à temps. Le plus sage serait de venir dès aujourd'hui. Il ne tardera pas, d'après les données de madame Esmangart.

Comptez sur moi pour dire et faire tout ce qui vous sera convenable à Paris. Venez me donner vos instructions qui seront suivies avec le zèle et l'affection véritables que je vous porte et que vous inspirez à tout ce qui vit avec vous. J'agirai aussi pour notre ami Antoir, qui est bien mécontent de ces retours. Il était indépendant et tranquille.

Pour mon compte, je n'espère rien. Je reviendrai dans deux mois passer l'hiver à Florence, puis je prendrai un congé plus indéfini.

Je pense comme vous du voyage de *** à Paris. Il m'a dit lui-même qu'il avait représenté au ministre la grande *nécessité* de ne pas laisser un chargé d'affaire à Florence, mais d'y envoyer un ministre plénipotentiaire, ce qui a fait revenir non pas lui, mais le marquis de la Maisonfort. Ainsi sont les hommes, ainsi se prennent-ils dans leurs propres filets; *ma basta !*

Adieu, mon cher ami. J'ai été enchanté de votre ami, M. de La Noue, je le suis de votre ambassadeur, mais je ne pense pas qu'Artaud quitte jamais Rome.

Au revoir, dans huit jours. Je pars demain pour Vallombrosa et les Camalduli, et je reviens attendre le marquis à Livourne. Marcellus me mande qu'il vous attend à Saltocchio, mais je vous engage à n'y aller qu'après avoir vu le marquis.

CCCCX

A monsieur le comte de Virieu

Livourne, 20 août 1827.

Je réponds encore à ta lettre, car je vois que mon retour s'éloigne encore jusqu'au commencement d'octobre.

Ton état physique est pire que le mien, en ce qu'il ne te laisse pas l'activité suffisante pour te distraire du mal même. Cependant un jour de fièvre sur quatre et les autres assez médiocres ne forment pas un état satisfaisant non plus. Je désire voir Véryssel à Lyon, préviens-l'en de ma part. Je n'ai confiance qu'en lui ; il a vu juste. Je ne suis pas pire, mais je ne suis pas beaucoup mieux.

Pour voir Véryssel, je voudrais que tu fusses à Lyon. Le pourras-tu ? Je volerais à ma femme deux ou trois jours pour les passer avec toi. Réponds-moi catégoriquement. Je te manderai le jour de mon arrivée. J'achète ce matin un joli morceau de corail, fabriqué en jouet pour les dents des enfants du Grand-Seigneur, pour mon filleul. Dieu veuille qu'il ne casse pas en chemin ! Nous avons ici les marchands turcs les mieux fournis. J'ai acheté un beau sabre damas, et je fume du tabac turc. Voilà ma plus forte occupation, après la légation faite. Tu vois que nous sommes à deux de jeu pour l'exercice des facultés morales.

Je reviens à la politique. Tu dis que je ne crois pas assez aux institutions et trop aux hommes. Et qui est-ce qui fait, conserve et ravive les institutions, si ce n'est les hommes? et où y avait-il des institutions quand Buonaparte a conduit la France? Appelles-tu l'ancien régime un temps institué? C'est le temps le plus corrompu, le plus plat, le plus nul, que jamais un empire ait vu. Je le prends en aversion depuis que je le lis davantage. Nous en fondons maintenant quelques-unes de bonnes, j'espère qu'elles prendront racine; quelques-unes de mortes d'avance, je crains qu'elles ne corrompent les autres et n'entraînent notre perte. Je ne vois pas de salut *actuel* hors de la Charte, et je ne désire pas une dictature : rassure-toi. Je ne regrette pas le pouvoir absolu. Quand nous serons l'un et l'autre députés, nous nous entendrons sur tous les points, *hors deux*. Nous pérorerons sur le même banc, si jamais nous savons pérorer. J'aimerais mieux faire mon poème. Il ne manquera jamais d'orateurs de bon sens, mais on n'aura jamais assez de poésie élevée, forte et morale.

Je t'ai dit au reste, et je te répète, qu'à vue de pays, je ne suis pas content de la marche actuelle des choses chez nous. Je te le dirai mieux à Fontaines : tu m'y feras voir ce que tu as écrit de tes opinions. Je n'écris rien des miennes. Je m'isole de plus en plus dans mes convictions politiques. *Qu'importe!* c'est une devise aussi sotte et aussi vraie que le *que sais-je!* de ton ami.

Adieu. *Non ti scriverò più se non al momento di partire. Vado* demain à Vallombrosa.

M'enverras-tu un baril de bière à Mâcon vers le 15 septembre?

Envoie-moi aussi un baril de bière à Dijon, adressé à M. Royer, employé à la mairie, rue de Condé, pour M. de Lamartine.

CCCCXI

A monsieur le vicomte de Marcellus

Ministre pléniplotentiaire à Lucques.

Livourne, 24 août 1827.

Je vais lundi à Florence, mon cher Marcellus, et je verrai s'il y a moyen de faire insérer la note dans l'édition. Mais au reste l'histoire de Walter Scott ne fera jamais autorité en diplomatie. Je n'avais pas lu l'article. Je ne lis que les *faits* dans la gazette.

Nous ne prévoyons pas la possibilité pour nous d'aller vous voir à Saltocchio : nous attendons trop incessamment M. de la Maisonfort, et je pars pour Paris le lendemain de son arrivée.

L'homme est mort, mais il n'entraînera pas le système dans sa tombe. C'est le propre des hommes d'État populaires de laisser leurs successeurs dans des situations impossibles. Il faut que la popularité soit une mauvaise chose en soi-même. Quand on connaît ce qui compose la majorité numérique ici-bas, on n'en doute plus.

Je regrette M. Canning cependant. Je crois qu'il était plus propre qu'un autre à conduire promptement un système à l'extrême, c'est-à-dire à l'absurde et au révoltant, et par conséquent à sa ruine.

Rien de neuf sur la petite scène où nous représentons. Je désire pour vous, pour moi, qu'on nous emploie chacun dans son rang sur une scène plus importante.

Adieu et mille amitiés.

Je pense qu'Antoir vous aura remercié comme il le doit. Dans tous les cas je le fais sincèrement en son nom et au mien.

CCCCXII

A la marquise de Raigecourt

Florence, 24 août 1827.

Ma mère me mande que vous m'accusez. C'est bien à tort. Quand je n'écris pas à une personne comme vous, il faut qu'il y ait de bien bonnes ou bien mauvaises raisons. Je vous les dirai, mes raisons, je ne veux pas les écrire. Mais ma femme vous a souvent écrit, et n'a point eu de réponse. Fossoy est un coin perdu du monde où rien n'arrive et d'où rien ne sort. Ma mère dit aussi que Raoul vient en Italie : est-ce à Florence? Nous le recevrons comme il le mérite ; mais, avant cette réception, il me donnera, j'espère, à dîner, comme l'année dernière, à Paris dans son petit joli ménage.

Je compte y aller passer huit jours vers le milieu ou la fin d'octobre. Ce maudit Fossoy vous tiendra-t-il encore? Je reviendrai passer l'hiver à Florence, et, au printemps, ou j'aurai un avancement très mérité, ou je m'en irai en congé pour un an ou deux. Depuis que je ne vous ai vue, je suis devenu seigneur et maître de plusieurs bonnes et belles terres que j'administre en père de famille. Pourquoi ne pourrais-je pas vous y offrir l'hospitalité pendant un printemps? Il y en a une à trente heures de Paris. Ce serait pour nous une belle époque dans notre vie, je dis nous, car la femme vous aime comme le mari.

Je ne vous parle plus de vers, je n'en fais plus, mais j'en emporte à votre intention ; ils seront pour vous seule. Je n'en veux rien imprimer avant que mon chemin diplomatique soit fait : les bons vers déconsidèrent un homme public ; il n'est permis d'en faire qu'à MM. de Vaublanc, Daru, etc.

J'ai été très heureux dans ma petite mission en chef. Je suis traité par mon prince comme par l'ami le plus aimable et le plus tendre. Je lui suis très attaché aussi. Il vient de me faire récemment commandeur de ses ordres, et j'ai envoyé le grand cordon à M. de Damas, agréable commission d'un chargé d'affaires pour son ministre. Je quitterai avec bien du regret cette cour excellente et ce divin pays de Toscane ; mais je ne le quitte pas sans espoir de retour, car j'achète une villa délicieuse à la porte de Florence pour avoir une place au soleil. Paris est trop froid et trop bruyant. Si ce n'était de vous et d'une demi-douzaine d'autres souvenirs ineffaçables, j'y renoncerais, mais je n'y renonce pas.

Que faites-vous? Que dit madame de Beufvier? Que devient M. de Sade? Où en est sa politique? Nous nous rapprochons, je pense, c'est-à-dire que je me rapproche, car je ne le crois pas homme à varier. Nous aurons bien à causer, si vous êtes deux ou trois soirées chez vous à Paris à la fin d'octobre. Le temps marche et fait éclore des combinaisons inattendues. Mais, tout calculé, nous n'avons pas à nous plaindre jusqu'ici.

Adieu, madame. Je n'entame aucun sujet. Je les garde diplomatiquement pour Paris. Ma femme et même ma fille, qui est un ange, vous embrassent ainsi que madame de Beufvier. Pour moi, je vous dit tout bonnement que vous êtes et serez toujours ce que me rappellera de plus charmant le beau pays de France et la bonne rue de Bourbon.

CCCCXIII

A monsieur le comte de Virieu

Rue de la Charité, à Lyon.

Livourne, 13 septembre 1827.

Je t'envoie le commencement de ce *De profundis* que tu m'as demandé. Fais-le voir de ma part, et donne-le même, si elle le demande, à madame Yemenitz. Ces strophes fuyantes en vers de sept pieds me paraissent jolies ; mais relis-les plusieurs fois avant de les juger. Si elles ont un mérite poétique à mes yeux, c'est dans la simplicité du style, si difficile à garder avec nos rythmes. Un autre jour je t'enverrai la queue d'un autre : tu auras ainsi des têtes et des queues, et rien de complet ; mais tu ne sais pas ce que c'est que de copier ou de faire copier.

Adieu. J'ai écrit une petite épître au comte Xavier de Maistre, mais c'est de l'ale auprès du porter que je te réserve. Bonsoir encore.

CCCCXIV

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 29 septembre 1827.

J'ai reçu les comptes, cher père et cher maman : je les trouve parfaits, je les approuve en tout point.

J'espère toujours arriver fin d'octobre à Milly. J'irai

tout droit vous y trouver. Faites faire mon lit. J'y passerai quinze jours à finir les vendanges avec vous. Je voudrais y avoir un bon cheval de selle pour aller à Saint-Point et à Montculot.

J'attends, ce matin, des nouvelles de M. de la Maisonfort, qui m'annoncera peut-être enfin son départ. Je vous le dirai, si cela est, à la fin de ma lettre.

Nous avons demain un grand dîner de Françaises, la femme du général Dupont, ministre de la guerre, les comtesses de Menou, etc. Cela est suffisamment ennuyeux. Les petites dames de Paris sont insupportables en voyage, les hommes sont très bien, en général.

Adieu. Je brûle de vous embrasser et de causer avec vous à loisir à Milly.

Dites à l'abbé Dumont s'il veut que je le mène à Montculot, à Paris, pour trois semaines, que je me chargerai avec plaisir de lui, et que sa société me sera bien agréable. Je le préviens pour qu'il demande un congé, s'il m'accepte.

Mille amitiés à nos amis de Bussières et de Verzé.

P.-S. La poste est arrivée et ne m'apporte aucune certitude du retour de M. de la Maisonfort. Je suis bien impatienté. Dès que je saurai quelque chose, je vous le manderai ; mais je crains bien que ce retour toujours annoncé ne soit un jeu.

CCCCXV

A monsieur le comte de Virieu

Florence, octobre 1827.

Tu ne me réponds rien, et je ne pars guère : ainsi nous ne nous voyons pas et nous ne nous écrivons plus, deux

mauvaises choses. Enfin je me flatte encore de pouvoir m'échapper vers la fin d'octobre et de passer quelques heures avec toi en allant et en revenant.

Je n'ai point terminé ici l'acquisition de maison ni de villa, que je désirais et désire toujours faire. Je suis presque décidé à bâtir moi-même, et me voilà dans les mains de notre ami Sylvestris qui m'a fait des plans charmants et économiques. J'achète simplement un champ, ce qu'on appelle un *podere*, et là j'élève ma serre-chaude, mais modeste et petite, quoique pleine d'élégance et de goût ; j'étends autour un tapis de gazon et quelques arbustes, et je laisse le reste en vignes et en oliviers. Le tout me coûtera 36,000 francs et me rendra mon loyer et 1,000 francs environ par an. L'affaire n'est pas folle. Je la place de façon à la louer encore les années et les mois où je ne l'occuperai pas, ce qui ne manquera pas.

Or, pendant que je fais ces châteaux sur nos belles et chaudes collines, que fais-tu dans ton château plus réel de Fontaines ? Ne penses-tu pas que tu ferais aussi bien d'élever ton toit au soleil d'Italie que sous les brouillards froids du Dauphiné ? Car enfin faut-il vivre selon les lois de sa propre existence : les nôtres sont lumière et soleil. Nos enfants aimeront peut-être mieux autre chose. Alors comme alors, la Providence ne mourra pas avec nous.

J'ai ici Manzoni et sa famille avec qui nous sommes intimement liés. Voici des vers sous le portrait de ma fille, que je leur ai faits hier au soir ; ils me les avaient demandés pour leur album :

Étoile du matin, mon espoir et ma joie,
Lève-toi dans ta grâce et ta sérénité.
Que ton beau front voilé sous ses boucles de soie
Répande autour de nous un peu de sa clarté !

Sur ces traits d'un enfant la vie a tous ses charmes ;
Ces lèvres de corail ne s'ouvrent qu'au baiser,
Et l'œil y cherche en vain ce sentier que les larmes
Sur toute joue, hélas ! un jour doivent creuser.

Heureux qui peut se dire, en contemplant cet âge :
Douce enfant de mon cœur, voilà ce que je fus!
Mon bonheur dura peu, mais j'en revois l'image
Dans l'âme et dans les traits que je chéris le plus!

Je t'envoie cela en qualité de père, et non pas de poëte.

Je m'ennuie, je n'écris rien, et je ne m'en porte pas mieux. Les chevaux même perdent de leur attrait pour moi. J'en ai cinq très beaux ; j'attends ces jours-ci mes deux arabes que m'a vendus très obligeamment le pacha de Tripoli : on les dit merveilleux ; en veux-tu un ? Tout le monde m'en demande, mais je ne donnerai rien avant ton refus, en supposant que j'en vende un. Je te le donnerais, bien entendu, prix secret et coûtant ; cela ne passera pas, je crois, voyages compris, cent louis. Réponds-moi. Je retiendrais dans le marché avec toi que tu ne le revendrais à personne qu'à moi, prix établi. Ce ne sont pas chevaux de Barbarie, je n'en ai pas voulu ; on en a pour 500 francs. C'est arabe de pure race et qualité. Le consul général de Tripoli, grand amateur de vers et de chevaux, m'a envoyé leur généalogie avec des vers arabes en leur honneur.

Adieu.

« Leur dos est un siège d'honneur, leur queue est une comète. Celui qui leur donne l'orge dans la main gagne autant d'indulgences de Mahomet qu'il y a de grains d'orge dans leur ration. Ils reconnaissent dans le désert la chamelle dont le lait les a nourris, et la gazelle se couche dans le creux qu'ils creusent le matin sous le pilier de la tente de leur maître. »

Je crois même qu'ils parlent, comme le cheval de Job. *Vale.*

CCCCXVI

A mademoiselle de Lamartine

Au château de Monceau.

Florence, 23 octobre 1827.

Ma chère tante, j'ai été bien touché de votre lettre et bien reconnaissant des détails que vous m'avez donnés sur la fin tranquille et pleine de fermeté et d'espérance de mon oncle. Quand on a bien vécu comme lui, on meurt toujours bien : c'est le moment des grâces les plus fortes, je n'en ai jamais douté. Aussi ces morts-là ne laissent point de souvenirs amers à ceux qui sont les témoins ; au contraire, ils y voient avec raison un gage d'heureuse immortalité. Mon oncle méritait une telle fin, et nous devons tous désirer et espérer d'en obtenir une pareille après une vie bien remplie comme la sienne de bonnes œuvres et de bonnes pensées.

Je suis bien content d'apprendre que vous n'êtes pas seule à Monceau. Parlez de moi à vos hôtes Santilly, que j'aime beaucoup. Mâcon va bientôt vous réunir au reste de la famille, et nous irons vous y rejoindre nous-mêmes, j'espère, en avril. Rien n'est décidé pour le remplaçant de mon ambassadeur. Je voudrais que ce fût moi, mais il me faut six ou sept ans encore avant d'y prétendre, et peut-être alors ne m'en soucierai-je plus. Mon projet est de ne pas me laisser envoyer ailleurs, car, avec madame Birch qui vieillit, et Julia qui grandit, et nos santés et notre monde et nos affaires personnelles à administrer, et nos parents à soigner, et mille autres considérations encore, m'en aller à Berlin ou à Madrid, tous les deux ans, ne me convient plus. Je vais demander, à

la fin de ma gestion, un congé long et très long, afin de passer ces deux années entre Mâcon et Florence. Pendant ce temps peut-être quelque place intermédiaire entre secrétaire et ambassadeur viendra à vaquer par ici. Nous aimons passionnément ce beau climat, et notre intention est d'y passer les hivers autant que possible, de préférence à Paris. Nous songeons à y acquérir une petite maison au midi, pour ne pas nous ruiner en loyers, qui deviennent hors de prix : toute l'Europe voyageante est ici.

Tout me fait croire que nous serons libres au mois d'avril. Nous irons bien vite vous rejoindre, car toutes mes pensées sont à Milly, Monceau, Péronne, Saint-Point et Montculot. A propos de Montculot, nous venons enfin d'y organiser un ecclésiastique qui instruira les enfants et desservira les trois paroisses. L'évêque de Dijon m'a écrit qu'il consentait à ce que je lui avais demandé, et j'installerai l'abbé Fontaine, c'est le nom du jeune homme, au mois de mai prochain. Tout est arrangé et ordonné pour le loger et le faire vivre, en attendant que j'obtienne du gouvernement un traitement de desservant pour lui. Mais il nous manque les ornements, calices, costumes, flambeaux, linges, etc., pour l'église d'Urcy. J'ai recours à vous, à madame de Villars et à mon père, dites-le-leur. Faites entre vous tous une petite somme pour nous aider à cette œuvre qui doit remoraliser tout un pays. Nous joindrons cela à notre bourse, et tout sera fait ; de notre côté nous faisons beaucoup pour cela. Je vous demande, entre tous, quatre ou cinq cents francs, suivant la richesse et la générosité.

Adieu, chère tante. Donnez de vos nouvelles à Milly.

CCCCXVII

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 10 novembre 1827.

Chère maman, nous avons reçu hier votre bonne lettre. Nous pensons, comme vous, sans cesse au retour de Milly. Je voudrais apprendre qu'il est exécuté, quoique je ne doute pas qu'il s'exécute heureusement ; mais cela vous aura donné d'avance bien de l'inquiétude et de l'ennui à tous les deux. Je suis bien aise de ce que vous me mandez de Sophie et de M. de Ligonnès. Je désire beaucoup le connaître. Seront-ils encore à Mâcon au mois d'avril, époque de notre retour? Dans tous les cas, nous les verrions aux vendanges prochaines, que nous ferons encore avec vous.

Nous n'avons rien de neuf à vous apprendre. Je présume que la nomination du ministre aura lieu dans ces premiers mois. Je l'installerai, et je m'en irai. On m'écrit de Paris que je suis désigné pour Bruxelles. J'ai écrit au ministre que je n'accepterais pas et préférais rester en disponibilité. Quoi que vous en disiez, ni madame Birch ni moi nous ne sommes plus d'âge à aller courir l'Europe de résidence en résidence, faire des établissements pénibles et coûteux tous les deux ans pour y jouer le rôle de secrétaire de légation ; je pense très différemment de vous sur ceci. Je trouve qu'approchant de 40 ans, et ayant reçu du pur don de Dieu une cinquantaine de mille livres de rentes indépendantes, c'est pécher contre le Saint-Esprit et contre le sens commun que de perdre les années de vigueur d'esprit à copier des dépêches et à

faire l'antichambre d'un ambassadeur pour arriver à quoi, dans dix ans? à être nommé ministre en Allemagne où je ne puis pas aller par raison de santé. Or il n'y a pas d'autres ministères pour nous autres commençants. Que répondrai-je à la fin de ma carrière, si ma conscience me demande à quoi j'ai employé les plus fortes années de ma vie? A gagner quelques mille francs de plus, dont je n'avais pas besoin, pour satisfaire quelques vanités autour de moi! — vanités même mal entendues, car certainement un bon ouvrage de moi les satisferait plus sûrement qu'une place quelconque. Permettez-moi de vous dire que je suis étonné qu'une femme de votre mérite paraisse abonder dans un pareil sens, j'en dis autant à ma femme.

Quant à Florence, c'est différent. Nous y sommes tout établis, tout connus, tout estimés; nous y connaissons le climat, le pays, les mœurs, la cour et la ville. Nos santés et nos fortunes se trouvent bien d'un pareil séjour. C'est une espèce de capitale de tout ce que l'Europe possède de distingué. C'est à une distance très commode de Mâcon et de nos terres. Je persiste dans l'intention d'y chercher à fixer nos hivers, et, pour cela, j'y veux acheter, si je puis, une maison et un jardin, pas davantage. C'est, pour des gens résolus à passer leurs hivers presque tous au Midi, une convenance, une nécessité, et même une bonne spéculation. J'aurai une jolie maison pour dix mille écus, et mon loyer à moi fixé ici et connaissant bien le pavé me coûte *huit mille* francs par an. Que serait-ce en y revenant au hasard comme étranger? Jusqu'à présent pourtant je n'ai rien conclu.

J'attends la réponse à la dernière lettre que je vous ai écrite sur mes affaires de finances à Mâcon. Vous nous croyez trop pauvres. Nous ne sommes pas riches, mais j'ai assez cependant à moi tout seul pour mener la vie que je mène, faire des voyages, et mettre tous les ans 8

ou 10,000 francs de côté en économies ou en emploi de fantaisies. Je n'aurais pas tout cela à Paris, dont nos santés, du reste, ne peuvent plus s'accommoder l'hiver. Quant à Mâcon même, pour l'hiver c'est trop froid pour ma femme et pour moi ; d'ailleurs voici Julia dont l'éducation commencera bientôt. Nous avons ici les premiers maîtres de l'Europe en tout genre. Mon projet est donc en définitive de me laisser mettre en disponibilité pendant quatre ou cinq ans, de passer huit mois avec vous tous et quatre mois ici, et d'y acheter, si je puis, une maison. Lisez tout ceci à mon père. Je suis sûr qu'il pense comme moi, à Mâcon près.

CCCCXVIII

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 26 novembre 1827.

Je vous écris un mot seulement pour deux affaires, chère maman.

1° Dites à Revillon, soit qu'il soit à Paris, soit à Milly, de me faire acheter et encaisser, à Paris, à la Grande-Pipe, Palais-Royal, douze livres de tabac en poudre deuxième qualité, d'expédier ou faire expédier la caisse à Marseille pour M. de Lamartine, chargé d'affaires de France en Toscane, chez le consul de France, à Livourne. N'oubliez pas, et payez-le.

2° Écrivez à ma tante de Vaux à Paris ou à Pauline qu'elle fasse donc vendre les objets que j'ai laissés chez elle, excepté la faïence anglaise bleue qu'elle vous enverra à Mâcon pour Saint-Point, et qu'elle remette l'argent provenant de la vente à M. Delahante ou à vous, ou à M. Du-

rand, employé au ministère des affaires étrangères, division des fonds, hôtel du ministère. Voilà six mois que je la prie de faire cette vente à tout prix; cela ne vaut pas cent francs, mais enfin il ne faut pas les laisser dans un grenier.

Rien de nouveau ici. Nous attendons nos nouvelles de France. Je ne vous en parlerai donc pas.

On m'a vraiment nommé à Bruxelles. J'ai écrit que ne je voulais pas, et que je demandais à être mis en disponibilité à demi-solde pendant deux ou trois ans. M. de Damas m'a écrit une lettre très amicale, mais j'ai persisté en le remerciant. Je ne me trouve plus en position de sauter sans avantage d'un bout de l'Europe à l'autre. C'est trop bête. Nous vieillissons tous trop pour ce métier en dernière ligne.

Je pars pour une tournée de trois semaines. Le 6 décembre, je reviendrai ici, et à Pise jusqu'au 6 janvier, puis ici encore.

Nous avons un déluge de monde et même de Français. J'en ai eu trente à dîner et, malgré ce train, comme les appointements actuels sont forts, je ne suis nullement mal dans mes affaires, je m'enrichis plutôt.

Mon petit abbé pour Monteulot m'a manqué de parole. Il revient en Italie. Priez M. Faraud ou l'évêque de Dijon de nous en trouver un autre, bon et brave, le moins jeune possible et même vieux, et je l'installerai au mois de juillet prochain. 500 francs de moi par an et 300 francs de la commune, logé et son casuel.

Adieu encore. Il faut faire quelque bien, puisqu'on le peut, autour de soi. Rappelez à mes tantes de souscrire pour les ornements de l'église avec nous. Ici nous avons une chapelle ouverte et desservie dans la maison même, où nous passons du premier étage par une tribune.

CCCCXIX

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 26 novembre 1827.

Mon cher ami, tandis que tu me félicites d'un parti pris, j'en prends un autre. J'allais bâtir quand on m'offre un palais tout fait ; j'allais l'acheter quand il se trouve que l'achat n'est pas sûr. Je reviens à bâtir, le terrain me manque ; je reviens à acheter, on me surfait de moitié : bref, je suis encore incertain et, par conséquent, je n'ai nul besoin des 15,000 francs que je t'avais demandé à emprunter. N'en parlons donc plus. La chose que j'ai en vue maintenant ne nécessitera pas d'emprunt : c'est plus modeste, plus chaud, plus gai. J'espère terminer d'ici à un mois.

On m'a vraiment nommé à Bruxelles. J'ai refusé. J'ai dit que je n'accepterais qu'une place de secrétaire en première ligne, ou que je demandais à être mis en disponibilité pendant deux ou trois ans. C'est ce qu'on m'accordera, *e, fra di noi,* c'est ce que je désire après Lucques.

Je te vois donc plus heureux et mieux portant. Tu persévéreras, je n'en doute pas. Tu es de la race de ces arbres qu'il faut longtemps pour enraciner mais qui tiennent ensuite ferme et longtemps. Quand nous retrouverons-nous libres et désoccupés à Pupetières ou à Saint-Point ? Je suis, à la lettre, accablé, éreinté d'ouvrage. J'ai bien des affaires d'écriture, plus quarante à cinquante Français à traiter ; j'en ai eu trente à dîner ces trois jours. J'ai heureusement bonne bourse et bon cuisinier, mais cela me lasse et me dégoûte. Je recevrai pourtant M. Fulchiron pour parler de toi. Je le sais ici, mais ne l'ai pas vu encore.

On dit que le baron de Vitrolles est nommé ou désigné pour Florence. Je doute qu'il y vienne.

Adieu. Tu m'as promis d'écrire à ton tour et souvent. Écris donc.

J'embrasse mon filleul et présente mes respects à sa mère.

CCCCXX

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 28 novembre 1827.

Chère mère, j'ai reçu votre bonne lettre, et je suis loin de vous garder rancune. Mais je ne comprends pas comment d'un côté vous désirez que je me rapproche de ma famille, et comment de l'autre vous insistez pour me faire rester, à mon âge, dans les rangs diplomatiques inférieurs à ma position de fortune, d'années et de réputation. Croyez que souvent la vanité nous trompe à notre insu. Je sais mieux que personne à quoi je puis prétendre, mais ce n'est pas à un poste de ministre avant six ans. Or je ne veux pas passer sottement ces six années en sous-ordre de ville en ville, du Midi au Nord. Voilà mes raisons, plus beaucoup d'autres. J'ai donc écrit hier pour demander d'être mis en disponibilité dès qu'il y aura un ministre nommé ici.

Je m'intéresse beaucoup aux élections, et je suis bien reconnaissant des voix offertes par le canton de Tramayes. Tâchez de leur faire savoir.

Les souffrances de mon père me font bien de la peine, et les prodiges du docteur Civiale, dont toute l'Europe est remplie, m'engageraient à sa place à en essayer au printemps. Vous devriez lui en parler.

Il me semble que M. Civiale viendrait volontiers pour 4 ou 5,000 francs faire l'opération à Mâcon, ou du moins à Montculot, qui n'est qu'à trente heures de Paris, et où moi je ferais bien transporter mon père dans une litière par huit hommes. De Montculot, M. Civiale pourrait aller et venir, avant et après la sonde, deux ou trois fois, s'il était nécessaire, et rester fixe une quinzaine avec nous. Ce plan me paraît praticable. Nous y serions tous, et nous aurions soin que les secours d'apothicaire et médecins y fussent bien réunis.

Je ne doute pas du succès dans un sujet si bien portant du reste que mon père. Peut-être, dira-t-il, c'est trop cher : mais je me charge de tout ce qui surpassera ce qu'il pourrait y mettre lui-même. Il y consacrerait cent louis ou mille écus, et moi autant et plus. Je ne puis pas mieux employer ma fortune qu'à soulager mon père et à lui acheter des années de vie douce et heureuse encore avec nous.

Si M. Civiale ne s'y prêtait pas, on pourrait mener mon père par eau à Paris même. Mais je crois ce dernier parti moins doux et plus cher de beaucoup. Le prix de l'opération sera le même à peu près, et les frais de route et de séjour pour nous tous outrepasseraient bien les 3 ou 4,000 francs que nous donnerions à M. Civiale pour son séjour à Montculot. Ajoutez-y trois voyages de Paris à Montculot, en poste, qui sont de 1,500 francs. Vous trouveriez même économie autant que simplification des moyens.

Peut-être même M. Civiale ne demanderait-il pas tout ce que je suppose. Mais je calcule au plus fort : ce serait 6 ou 7,000 francs. J'en donnerai la moitié, et tout, s'il le faut, et je tiendrai la maison avec tout ce qui s'ensuit à Montculot. Si vous jugez mes idées praticables, tâtez mon père à ce sujet.

Adieu, chère mère. Julia a été un peu dérangée ces

deux jours. Elle va mieux ce matin, ce n'est que des dents. Mille tendresses. J'ai reçu des nouvelles satisfaisantes de Montculot. Les communes me font les charrois, les journées de manœuvres, donnent 300 francs par an à mon curé, et ont 1,400 francs pour achever l'église. J'espère remoraliser le pays.

CCCCXXI

A monsieur le comte de Sercey

Paris.

Florence, 6 décembre 1827.

Mille remercîments, mon cher Sercey, pour votre souvenir fidèle et la bonté que vous avez eue de vous occuper sitôt de mes commissions. Quel temps affreux vous avez dû passer, et combien nous avons pensé à vous! Enfin tout va mieux, et vous êtes nommé à Rome, voilà une partie de vos désirs accomplis. On dit que Marcellus remplace ici le marquis. Je voudrais bien le remplacer à Lucques. Faites-moi le plaisir d'en murmurer quelques mots au ministère, comme une idée venant à tout le monde, mais non de moi. Si cela ne se peut pas, comme je m'en doute bien, dites que mon désir est d'aller comme premier secrétaire à Constantinople, et venez-y comme second ou troisième. Nous sommes heureux ici, Antoir et moi ; nous serions plus heureux si vous y étiez : nous ne regrettons pas beaucoup d'autres choses. Le temps passe comme à l'ordinaire, en affaires, travail, dîners et bals. Il y a une multitude de Français voyageurs : je les reçois en vrai ministre afin d'en mériter le titre un jour.

Adieu, mon cher Sercey. Aimez-nous comme nous vous aimons, et croyez que vous ne serez jamais de ceux qu'on oublie. Tenez-moi bien au courant du remplace-

ment du marquis, et quand. Je veux m'en aller quand le successeur viendra. Mais j'espère vous voir d'ici là, à votre passage pour Rome.

Votre ami.

CCCCXXII

A monsieur de Lamartine

Mâcon.

Modène, 10 décembre 1827.

Je vous écris, chère mère et cher père, un petit mot de Modène où je passe deux jours en allant à Parme, uniquement pour vous dire que je suis de ce monde et que je n'ai rien à vous mander.

Je vais tout à l'heure être présenté à la cour et dîner avec le duc et la duchesse de Modène, souverains qu'on dit très distingués et très aimables. Après demain je serai en fêtes aussi chez S. M. la duchesse de Parme, Marie-Louise ; j'y resterai quelques jours. C'est une princesse charmante, à ce qu'on assure aussi. Elle est plus à son aise dans ses petits États qu'elle ne l'était dans sa prison splendide des Tuileries.

Les élections, les mouvements de Paris, nous ont de loin bien tourmentés. Dieu merci ! tout paraît s'arranger.

Rien de nouveau parmi nous. J'ai laissé mon monde bien portant, et j'espère le retrouver de même dans huit jours. Pour moi j'ai encore des ressentiments réguliers de ma fièvre. Je ne sais quand j'en serai enfin débarrassé. Elle m'embarrasse beaucoup, surtout des jours comme aujourd'hui.

Adieu, chère mère et cher père, j'espère que Marianne m'aura envoyé de vos nouvelles demain à Parme. A revoir.

CCCCXXIII

A monsieur le comte de Virieu

25 décembre 1827.

Or donc j'ai acheté et à moitié payé une villa charmante, chaude et confortable, dans la ville même. Sylvestris y est déjà, décorant, ornant et confortant encore. J'achète les meubles, et j'y entre le 1er février. Cela consiste en un joli casino devant un joli jardin qui devient anglais, puis un domaine faisant suite au jardin avec oliviers, vignes, légumes, blé, trois vaches, etc. : le tout clos de murs et regardant Fiesole. Enfin une maison de cultivateurs, vastes remises et écuries, puis cinq maisons dans une rue, maisons louées. Cela me coûte en tout environ cent mille francs dont vingt non payables à jamais. L'acte a été passé hier. La chose est solide et bonne et nous fera à toi et à moi une retraite admirable quand tu voudras. Il y a place pour deux ménages.

J'établis là pour mon facteur le frère d'Antoir, pauvre diable d'émigré, vivant de 500 francs de pension. Je lui donne le logement et tant pour cent sur le loyer de mon casino quand je n'y serai pas. Pour cela il est mon facteur général. C'est un honnête et bon homme, fort borné.

Voilà qui est fait. Mais, comme j'achète les meubles et fais les réparations immédiatement pour louer peut-être dès cet été, il me manque en tout et pour tout six mille francs qu'il faut que tu m'envoies instantanément, en retenant dessus le prix des papiers demandés. Ne laisse pas prendre hypothèque pour cette bagatelle. Prends-les pour moi chez ton banquier dont tu m'as parlé, pour

deux ans seulement ou même dix-huit mois, au taux que tu trouveras avantageux.

Adieu. Je t'enverrai la reconnaissance dans la forme que tu m'indiqueras. *Non perdi tempo*, mais envoie et réponds vite. Mon second terme est le 25 janvier prochain. Je n'ai qu'un mois. Adieu donc : bonnes fêtes et bonne année à toi, à ta femme et au filleul !

Ce n'est point le *casino Gondi*, ce sont tous les biens du gouverneur de Pise, marquis Viviani, à Florence. Cela donne sur le boulevard par les jardins, et derrière Santa Maria Novella sur une rue centrale. N'en parle pas à ma famille encore.

CCCCXXIV

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 27 décembre 1827.

Cher père et chère maman, cette lettre arrivera trop tard pour vous porter nos vœux de bonne année ; mais qu'importe ! vous les savez d'avance. Il n'y a pas un jour ni une heure dans le jour, et surtout les heures où l'on prie, où je ne pense à vous et où je n'offre les vœux les plus sincères et les plus vifs pour votre santé et votre repos et votre conservation. Vous êtes pour nous le premier des biens sans lesquels rien ne nous serait rien. Parlez aussi à mes deux tantes de toutes nos pensées pour elles, dans ces jours où l'on pense à tout ce qu'on aime le mieux ici-bas.

Je suis si accablé d'affaires, de lettres, de présentations, de fêtes obligées, et de courses à Pise, à Modène, à Livourne, que je m'en suis remis à Marianne pour être mon

interprète auprès d'eux cette année. Mais mademoiselle de Lamartine me doit une réponse sur les ornements d'autel de Montculot. Est-ce qu'elle n'aurait pas eu ma lettre, il y a six semaines? Dites aussi à Montherot qu'il m'attende au départ des Français d'ici. J'en ai trop à soigner et trop d'affaires ennuyeuses et longues à déchiffrer pour griffonner des vers même épistolaires.

Je vous écris entre un dîner et un bal où je vais mener tout à l'heure vingt-deux Français et Françaises de distinction, le duc et la duchesse d'Istrie-Bessières, le duc de Dalmatie, la duchesse Decrès, les Montebello, etc., etc. Après-demain ma femme fait les honneurs d'un bal donné par des Français, à douze louis par tête, 8,000 francs le bal. Le lendemain, je pars pour Pise pour faire ma cour. Je reviens le 8, et ainsi de suite jusqu'à la fin de mai où un ministre, M. de Vitrolles, arrivera, dit-on.

Je suis las du métier : plus possibilité de faire un vers, pas une minute à moi, pas un mois en trois ans pour vous voir. Si j'étais seul je quitterais bien vite, comme je vous le dis souvent, pour aller passer tous les ans huit mois près de vous. Je suis presque décidé à le faire à la fin de mon temps ici. Je cherche à y acheter une petite maisonnette avec un jardin bien exposé au midi pour y venir passer l'hiver, de deux ans l'un, pour nos santés, et le reste à Saint-Point, Mâcon et Montculot, occupé à faire mon poème. La vanité seule de famille me retient, mais contre mon gré. Je trouve trop sot de sacrifier talent et jeunesse pour obtenir d'aller, dans sept ans, ministre en Allemagne où je ne veux ni ne puis aller à cause de nos pauvres santés. Un de ces jours, je vous écrirai que mon parti est pris. J'ai refusé Bruxelles et Berne, où l'on voulait honteusement m'envoyer recommencer mon noviciat ; or ce noviciat m'humilie et me déplaît à trente-sept ans, avec femme et enfant et parents âgés. Vous êtes en ceci plus modestes que moi. Florence est fort au-

dessus de Bruxelles et Berne. Voilà une belle récompense qu'on m'offrait !

Mais ne parlons pas ambition. Je n'en ai point, et, on aura beau faire, on ne pourra pas m'en inoculer ; cela tient de famille. Représenter son pays à la Chambre, influer sur sa destinée, à la bonne heure ! cela, je ne le refuserai jamais. Mais faire le serviteur pendant quinze ans pour obtenir de le faire le reste de sa vie en habit un peu plus brodé, cela me semble vraie folie, quand surtout, comme moi, on a mieux à faire et nul besoin d'appointements pour vivre.

Il fait ici un printemps superbe ces temps-ci. Mais à peine avons-nous le temps d'en jouir et de sortir, c'est un brouhaha interminable. Il y a toute l'Europe voyageante, et chaque année cela devient plus nombreux en Français. Ils sont extrêmement contents de moi, et moi d'eux, le pays aussi. Nous y avons une ou deux maisons de vraie et bonne amitié, surtout la comtesse Boutourline, qui y est établie pour sa vie, et la comtesse de Bombelles, femme du ministre d'Autriche, et par-dessus tout la princesse Shérébotof, très aimable Russe. Nous attendons la princesse Aldobrandini Borghèse avant peu de mois ; elle s'y établit pour la moitié des années. Nous voyons beaucoup son beau-frère, le prince Borghèse. Sa maison est des *Mille et une nuits*, plus encore que celle de M. Demidoff. Enfin c'est un monde et un éclat à en perdre la tête, de fatigue et non de plaisir pour mon compte. Je ne suis heureux que quelques moments de solitude après le dîner ; puis il faut s'habiller à dix heures et sortir à onze heures, les bals commencent à minuit. Cela n'est pas très sain, comme vous voyez, quand on est par état obligé d'aller presque tous les soirs faire des présentations partout.

Mais adieu pour aujourd'hui. Voici un long bulletin de notre vie, qui vous ennuiera et vous fera comprendre

combien nous regrettons Mâcon. On ne m'annonce pas ma liberté avant la fin de mai, et qui sait encore ! Du reste, je suis très agréablement traité et très considérablement payé. Mais redescendre si bas est trop dur !

ANNÉE 1828

CCCCXXV

A monsieur le vicomte de Marcellus

Ministre plénipotentiaire à Lucques, à Paris.

Florence, 1828.

Mon cher Marcellus, je vous remercie d'avoir pensé à moi et de m'avoir donné ces tristes nouvelles que je n'ai eues que par les journaux et d'une manière obscure et incomplète. Je vous dirai comme les vieillards : Que vous disais-je à Saltocchio? Je savais trop combien l'esprit public se pervertissait en raison directe des efforts mal conçus qu'on faisait depuis deux ans pour l'améliorer d'une autre manière qu'il ne veut être amélioré. Mais c'est une triste consolation que d'avoir eu raison contre soi-même et ses amis. Il s'agit de remédier à tout ceci et non de récriminer. On le peut encore, mais il n'y a pas deux moyens.

Les élections m'étonnent autant qu'elles m'affligent. Je ne suis pas de votre avis : les Rambuteau ne me tranquillisent pas du tout. Les hommes faibles n'ont ni bonnes ni mauvaises intentions, ils n'ont que leur faiblesse ; ils servent à grossir le torrent qui nous engloutit. Quand il n'y a dans les hommes ni hautes lumières, ni énergie de caractère, ni fixité d'opinion, ils sont propres au mal autant et plus qu'au bien ; ils restent où ils tombent, comme l'arbre de l'Évangile. Ceux-ci sont mal tombés. *Non mi fido.*

Nous aurons donc M. de Vitrolles! Je le croirai quand je le verrai : ce n'est guère pour un tel homme l'heure de la résignation. Je connais encore un prétendant bien plus près du but, que vous ne soupçonnez pas. C'est un secret. Je ne puis vous le dire.

Pour moi, je suis révolté de la récompense qu'on m'a offerte ; mais rien ne m'étonne et rien ne m'irrite. Je ne suis pas né pour la faveur. Je montrerai peut-être un jour que, quoique ayant eu le malheur de faire quelques méchants vers dans ma vie, j'aurais été capable d'un humble emploi politique. Dites au baron d'Eckstein que je me retire au moins en disponibilité.

Je donne ordre à M. Durant de vous payer les 500 et tant que vous avez eu la bonté de payer pour moi. J'attends les chapeaux, et ma femme remercie encore madame de Marcellus.

Vous revenez donc à Lucques? Je serai ici jusqu'au 15 avril, ainsi nous nous verrons. Adieu et mille amitiés.

CCCCXXVI

A monsieur le comte de Virieu

17 janvier 1828.

Je t'ai écrit par un courrier de m'emprunter et de m'envoyer 6,000 francs pour payer le dernier terme de mon acquisition le 25 janvier courant. Tu ne réponds pas. Je m'inquiète. Écris donc et réponds vite et envoie sans perdre de temps. Je prendrai ici pour quelques jours les 6,000 francs chez mon banquier, car je ne prévois pas qu'avant le 25 les tiens arrivent.

Nous voici avec M. de la Ferronnays. Écris-lui ou fais-lui dire que je suis bien heureux ici, bien aimé de

tout le monde, ami plus que chargé d'affaires auprès du prince : qu'il m'y laisse donc longtemps, ou bien qu'il me donne Lucques après Marcellus, mais que, si ces deux choses sont impossibles, il m'envoie premier à Londres, Naples, Turin ou Madrid, mais qu'en tout je ne suis pas pressé de résigner mon beau poste ici. Tâche de me faire cette *finezza naturalmente.*

Ce ministère me paraît bon et très bon, il n'y manque qu'*un capo.*

Qu'en dit-on et qu'en dis-tu? Nous allions nous perdre, sois-en bien convaincu. Je vois mieux les choses d'ici. On ne peut pas faire remordre un peuple à ce qu'il ne veut plus, sous la même forme, sous les mêmes noms; on peut le faire monarchique et religieux d'une manière tout opposée. Le mal de ces deux années a été immense ; il est peut-être réparable, mais il y faut nerf et esprit et temps.

Je viens de Pise où j'ai passé huit jours à chasser et causer avec madame de Barol et le grand-duc. J'ai ici un déluge de Français. J'entre en mon domicile le 1er février. Sylvestris y est tout le jour. Je lui ai lu tes lettres, il promet bien les dessins.

Adieu et mille amitiés. Fais vite pour les 6,000 francs.

CCCCXXVII

A monsieur le comte de Virieu

Lyon.

Florence, 1828.

1° Je vais ce matin faire ton affaire d'ânes, et je te manderai au juste. J'en ai un superbe.

2° Sylvestris promet incessamment quelques-uns des

dessins. Je te les ferai passer un à un, dès que je pourrai en obtenir, et j'y veillerai.

3° J'attends les papiers peints, et j'ai annoncé le blanc de Hollande à Sylvestris.

4° Mon palais n'est pas le *Viviani della Via dell' amor*, c'est le *casino* de la même famille, *Lungo lo muro*, autrement boulevard. C'est bien plus joli, c'est un cottage ou un couvent, avec une belle chapelle que Sylvestris me repeint en gothique, environné de jardins au soleil, de citrons et d'olives. J'y entre le 1er février. Tout est fini à peu près pour l'ameublement. Je me fais ensuite loueur d'hôtel aux Russes et Anglais.

Tu as reçu ma lettre et ma mission pour M. de la Ferronnays, ne l'oublie pas. Tu ne saurais croire combien les Français, en foule ici ces deux années, nous aiment et nous prônent. Nous sommes bien aussi avec les nationaux, mais tu sais comme on les voit peu.

Mes arabes sont arrivés. Le coup a manqué, un est mort en arrivant au Lazaret, l'autre est dans un état affreux ici chez moi, mais se remet.

Je suis occupé par-dessus les oreilles. Je m'ennuie comme toi. La vie est sans débouché. Il y faut résignation et non patience, car la patience n'amène rien de mieux. Cependant nous sommes des plus heureux de ce monde, et nous devons bénir la Providence de notre lot. Il y aurait ingratitude autrement. Mais le meilleur n'est pas bien bon. *Addio*. Écris-moi souvent comme hier.

CCCCXXVIII

A monsieur le comte de Sercey

A Rome.

Florence, 25 janvier 1828.

Je reçois, mon cher Sercey, votre aimable lettre. J'ai bien pris part au malheur trop attendu qui a frappé votre famille. Dites-le à madame de Valence. Je n'ai pas répondu à la lettre d'elle que m'a remise, il y a huit jours seulement, madame de Braidt, parce que je crois qu'elle n'est pas en position de s'occuper d'autre chose que de sa douleur.

Je vous ai promis de vous tenir au courant de mes vues. Soyez sûr que je le ferai, mais je n'en ai aucune. On ne me parle et je ne parle de rien. Le bruit de Lucques est, je crois, sans fondement. Mais Dieu voulût qu'il fût vrai! Si j'en ai jamais vent, vous le saurez pour prendre ma place toute chaude. Mais où irait Marcellus?

Nous vivons dans une paix et dans une harmonie aussi parfaite que votre cour est troublée. Comment ne pas être ainsi avec Antoir et vous? Il n'y a pas de mérite. Ma situation est charmante par les bontés, je dirais presque l'amitié, de l'excellent prince auprès duquel nous sommes. Je mange mon pain blanc, sans m'inquiéter du reste. J'ai acheté ici un casino où je m'établis lundi, et où je me retirerai les hivers quand la diplomatie m'aura rejeté. Venez donc nous y voir ce carême, après vos fêtes. Vous trouverez deux ou trois cœurs qui vous chérissent véritablement, comme vous le méritez si bien.

Adieu, mon cher Sercey, que ne sommes-nous ensemble !

CCCCXXIX

A monsieur de Lamartine

Mâcon.

Florence, 27 janvier 1828.

Cher père et chère maman, nous allons bien toujours, et vos nouvelles que madame de Villars nous a données sont bonnes aussi : Dieu soit loué !

Nous sommes dans le coup de feu du carnaval, bals masqués, dîners, soupers, cour, il n'y a pas de relâche. Nos Français sont émerveillés de Florence. Nous les comblons aussi de politesses, mais sans magnificences, et comme il convient à d'humbles chargés d'affaires ; ils n'en sont que plus reconnaissants. Nous en avons eu deux ou trois cents cet hiver qui se succèdent, et que nous passons en revue, tous bonne compagnie.

La cour est rentrée ici. J'y suis toujours aussi honorablement et amicalement traité par ce prince et ces princesses que nous vénérons autant que nous les aimons. Nous allons les voir souvent. Nous attendions demain madame de Barol, mais son beau-père a été fort mal, son mari n'a pu venir à Pise la prendre. Elle a remis sa visite à Florence.

Nous avons achevé l'ameublement de notre petite maisonnette qu'on appelle ici un *casino* parce qu'elle est ville et campagne. Nous la laissons essuyer à cause des cheminées que nous y avons faites à neuf, et, quoique prête à nous recevoir, nous n'y entrons que le 4 février. On nous laisse quelques jours de plus notre logis actuel. Nous voilà soulagés d'un loyer de près de *huit mille*

francs par an pour un modique capital, et nous louerons bien la nôtre en notre absence pour trois mille francs au moins. Nous sommes enchantés de notre affaire. Madame Birch surtout et ma femme y tiennent extrêmement. Madame Birch nous a fournis de meubles pour sa part. Ils sont simples, mais jolis, et de nature à tenter les Anglais et les Russes qui sont ici quatre à cinq mille par an. Madame de Barol nous a envoyé de Pise deux vases de marbre énormes et de toute beauté, nous plaçons son cadeau dans deux coins du salon sur des piédestaux.

M. de Vitrolles m'écrit hier qu'il arrivera à la fin de mai ou aux premiers jours de juin. Je lui réponds de m'apporter mon congé pour huit mois, et que quelques jours passés avec lui suffiront pour le mettre au courant.

Hier des lettres de M. de la Ferronnays très satisfaisantes.

Du reste je m'ennuie terriblement de ne plus pouvoir faire un vers. Je n'ai pas une minute de libre dans la journée, si ce n'est une heure au plus au coin du feu après dîner.

Vous n'avez donc pas reçu les détails de mon séjour auprès de Marie-Louise? J'y ai été traité à merveille. Sa cour est charmante, et elle est devenue aussi aimable, aussi prévenante qu'on lui reprochait de l'être peu. Je lui ai promis de m'arrêter chez elle à la campagne, au printemps, en allant en France. Elle est instruite, elle est on ne peut meilleure et plus agréable.

Tous nos Français vont nous quitter d'ici à quinze jours. Mais, au 1er avril, nous en aurons le double. Je ne sais comment je les recevrai dans ma salle à manger nouvelle, qui ne tient que douze couverts, mais le jardin y suppléera.

J'ai quelque idée d'être nommé à Naples premier

secrétaire, après mon congé, ou chargé d'affaires à Lucques avec les hivers à Florence. Mais n'en parlons pas.
Adieu.

CCCCXXX

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 6 février 1828.

Votre lettre, chère maman, et les bonnes nouvelles qu'elle renferme sur tout ce que nous aimons à Mâcon, nous a fait un bien vif plaisir. Nous ne pensons qu'à l'heureux moment où nous serons libres, par l'arrivée de M. de Vitrolles, d'aller vous rejoindre. Nous ne doutons pas que ce ne soit dans la première semaine de juin au plus tard. On parle, dit-on, ensuite de me nommer à Lucques seul et chef; mais ceci est entre nous seuls et n'est pas encore arrêté. Mais je suis bien aise que cet on dit me vienne de Paris : cela prouve que l'idée en est venue. Ce serait pour nous une grande perfection. Nous aurions nos hivers ici, les étés avec vous, et les automnes à Lucques, car le prince n'y est qu'alors. J'espère que, si ce n'est pas tout de suite, cela sera plus tard.

Votre lettre nous trouve en effet tout établis dans notre petite maisonnette (casino). Il est charmant ; mais ne craignez pas qu'il nous sépare de vous davantage. C'est seulement une manière d'avoir une auberge gratis en Italie. La maison est meublée, arrangée et payée. Nous faisons cette semaine les petits changements au jardin. Après quoi nous ne sommes pas en peine d'avoir dix locataires pour un, et à de beaux prix. Je m'occupe aussi déjà de revendre toutes les parties inutiles à notre but,

qui n'est qu'un logement au soleil et un joli jardin utile; je revends trois maisons de paysan et de petits jardins qui en dépendent et ne sont pas strictement nécessaires à l'établissement. Comme c'est en ville et quartier aéré et chaud, c'est à qui les prendra, et je compte d'ici à un mois avoir terminé et être rentré dans plus d'un *tiers* de mes déboursés. Marianne en enverra le plan à mes tantes. Je suis bien aise qu'elles n'aient pas été fâchées et n'aient pas vu là dedans un dessein secret de quitter Mâcon. Il s'en faut, ce n'est réellement qu'un appartement agréable que nous voulons avoir à vie dans cette charmante partie de l'Italie, où le besoin de nos santés et nos goûts nous ramèneront nécessairement souvent les hivers. N'y voyez pas autre chose. Je vous donne ma parole que je deviens plus Mâconnais de cœur que jamais, et que tout mon désir est d'aller passer le plus de temps de ma vie possible auprès de mon père, de vous, de mes deux tantes, de nos vieux amis de patrie, qui seuls nous la font aimer. Vous le voyez, car, au lieu de m'arrondir ici, je revends déjà et me réduis à la plus simple expression.

Mandez-moi vite ce que le ministre aura décidé sur le délai d'enregistrement demandé.

Marianne vient d'avoir une forte rechute de son indisposition, comme en Suisse. Cela n'a été heureusement que de douze heures, au lieu de quarante-huit, comme la dernière fois : en deux jours elle est sur pied. Pour moi, je suis horriblement enrhumé. Le monde l'est ou l'a été. Cela commence à passer aussi, mais je ne sors pas cette semaine.

J'ai reçu le tabac, pensez au deuxième envoi du même tabac demandé par moi toujours à notre ami Revillon.

Si le délai est accordé par l'enregistrement, servez-vous en toute liberté de mon argent pour vos besoins, en attendant les ventes de vins.

Adieu, chère mère. Nous recevrons bien M. de Brosses. Madame de Barol nous revient de Pise avec Henriette Churchill. M. de Barol, le vieux père, vient de mourir. Adieu encore et amitié à tous, père, tantes et sœurs.

CCCCXXXI

A monsieur le comte de Virieu

1828.

J'ai encore recours à toi, car, ainsi qu'il arrive toujours à un bâtisseur, j'ai mal compté. Notre ami Sylvestris, qui a présidé à ma restauration, a plus mal compté encore, et, d'un devis de 2,000 francs, il est allé d'un saut à 24,000 francs. La leçon est bonne ; elle m'arrive à temps pour m'arrêter au moment où j'allais bâtir des salons, une aile, etc... Je ne bâtirai pas une cheminée avec un architecte ! Souviens-t'en pour ton propre compte. La bonne figure et les manières honnêtes de Sylvestris m'avaient inspiré confiance : il n'en est que plus périlleux que ses confrères. On me l'avait bien dit. J'ai voulu voir, j'ai vu ! Cependant, comme en Italie il ne faut jamais se brouiller, j'ai l'air encore assez content de lui avec lui et avec les autres : mais au fond je suis indigné. Ne te risque pas à lui faire bâtir un hôtel à Lyon, voire même décrasser un appartement à Florence : il est, ou incapable, ou très f., je n'ose prononcer, et je me tiens coi, hormis avec toi. N'aie jamais l'air de t'en douter si tu lui écris.

Or donc, il me faut tout de suite encore 4,000 francs dont je t'envoie un billet à ordre, payable au 1er décembre prochain, par moi ou mon notaire à Mâcon. Trouve-moi vite ces 4,000 francs, et envoie-les plus vite encore.

Mes comptes, apportés d'hier, sont payés ce matin, et je resterai sans le sol, sotte figure diplomatique.

Je paie, mardi, le troisième terme de ma propriété. Elle est charmante et fait l'admiration publique. Les meubles, la chose, rien n'est cher de ce que j'ai fait moi-même, moins qu'à Mâcon. Mais Sylvestris ! ô Sylvestris ! c'est fabuleux.

Adieu. J'y gagne d'être bien informé et de ne pas bâtir. Je me borne à arranger un gazon et des arbustes verts sous mes fenêtres. J'y entre lundi.

Adieu encore.

CCCCXXXII

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 11 février 1828.

Je t'envoie *in regalo* un morceau de l'écriture d'Alfieri, compte avec son menuisier. Je sais que tu tiens à ces signes visibles du génie d'un grand poète. Si la postérité me range jamais dans cette catégorie, les comptes de menuisiers, de ma main, ne lui manqueront pas. Je suis installé, depuis huit jours, dans mon casino qui fait l'admiration universelle. Je fais maintenant le jardin semi-anglais. J'ai tout payé, avec l'air très satisfait, mais en enrageant en secret. C'est ainsi qu'il faut agir ici. La leçon de Sylvestris est bonne et me profitera : je ne bâtirai pas une écurie à cochons.

Le père de M. de Barol vient de mourir. Voilà les Barol dont le règne commence tard. Nous attendons, ces jours-ci, sa femme qui est à Pise.

Adieu. J'attends les 4,000 francs très impatiemment, étant *sine re*.

J'attends plus patiemment le baron de Vitrolles à la fin

du mois, et alors nous allons te voir. Écris-moi donc politique, mais sans obscurité, sans réticence, appelant un chat un chat. Je ne sais jamais si tu es content ou fâché. Pour moi, tu le sais, je trouve que les affaires allaient très mal et nous menaient grand train à une belle et bonne révolution. J'espère donc qu'on redressera sa voie, sans l'incliner trop à gauche. Mais les fautes précédentes portent leurs fruits après leurs auteurs. Ceci m'inquiète.

Adieu.

CCCCXXXIII

A monsieur l'abbé Dumont

Curé de Bussières.

Florence, 13 février 1828.

Tranquillisez-vous, mon cher vieux pasteur, ma mère m'a informé de vos embarras que je prévoyais bien devoir tôt ou tard vous accabler ; mais il y a remède. Nous nous chargerons de payer, répondre aux plus pressés, et même ensuite aux derniers venus. Quand j'irai à Mâcon cet été, je mettrai la main à votre œuvre, et tout s'arrangera à votre satisfaction. Ne vous retranchez rien dans le moment où votre santé a besoin de soins et de repos d'esprit : comptez sur mon amitié à toute épreuve. Vous auriez dû, au lieu d'attendre l'huissier, m'écrire : Je dois tant à tels et tels, à telle époque. — J'aurais tout prévu et tout arrangé avant nul désagrément. J'approuve, au reste, tout ce que ma mère a fait, et je sais bien bon gré à Montherot de ce qu'il a avancé. C'est un bon cœur et un bon esprit.

Encore une fois, calmez-vous complètement. Si on vous chasse de votre jardin, établissez-vous dans ma maison et dans mon jardin de Saint-Point ou de Mont-

culot. Je vous y offre asile, bon feu, bon dîner et vrai plaisir d'hôte. Mais j'espère pour vous que vous ne quitterez pas Bussières, où vous êtes aimé et que vous aimez.

Ne me remerciez de rien, car je ne puis être plus heureux que de vous donner des marques réelles d'amitié. Voilà votre traitement augmenté. Je continuerai mon petit supplément ; vos dettes et intérêts seront payés peu à peu par nous : tout ira aussi bien et mieux qu'avant dans le presbytère de Bussières et nous y ferons encore quelques dîners tranquilles et gais.

Adieu pour ce matin, mon cher pasteur, à revoir en été.

Je suis encore ici pour quelques mois, en chef, et peut-être pour l'été : mais j'aurai toujours un congé d'un mois pour aller voir ma famille et vous. Je me fais un plaisir de revoir Saint-Point, Milly, Bussières.

CCCCXXXIV

A madame de Lamartine

Mâcon.

Jeudi gras, 14 février 1828.

J'ai reçu votre lettre du 4, ma chère mère. Nous sommes en effet établis dans notre petite maison, et bien soulagés de n'avoir plus d'ennuis de loyer ; nous plantons et nous semons un petit morceau de terrain autour de la maison en jardin anglais, mais tout en arbres verts pour que ce soit uniquement un jardin d'hiver, et tenter ainsi les amateurs de verdure au mois de janvier. Avec le beau soleil qui l'inonde, cela a l'air d'un printemps continuel.

Les nouvelles de santé sont bonnes comme chez vous, à la fatigue près des derniers jours du carnaval. Mais nous

n'avons plus qu'un grand bal à avaler chez le prince Borghèse, après demain, et un dîner diplomatique chez moi, dimanche. Après cela, nous rentrons pour le carême dans notre repos.

Ce qui nous fâche, c'est que nous ne savons plus sur quoi compter pour le moment de notre retour. On dit maintenant que le baron de Vitrolles ne vient qu'en septembre, cela nous désolerait. Si j'en étais sûr, je demanderais préalablement une permission d'un mois pour aller vous voir, mais c'est incertain. J'attends ses déterminations. Lui m'a mandé qu'il serait ici à la fin de mai, mais il a dit au prince Aldobrandini qu'il n'y serait qu'en septembre. Dans tous les cas, j'irai de ma personne un ou deux mois.

Faites-moi vite savoir les résolutions du ministre des finances relativement à l'enregistrement, et quel délai il aura accordé.

Julia est la merveille des merveilles ! C'est vrai, je dois en convenir : elle a du miel dans le sang et en même temps du feu. Elle est belle comme un ange et aussi bonne que belle. Je ne lui connais pas une imperfection physique ou morale ; et ce n'est pas la paternité qui me fait parler, c'est la voix publique, la force de la vérité.

Adieu, chère mère, j'embrasse tendrement mon père et vous.

CCCCXXXV

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 25 février 1828.

C'est moi aujourd'hui qui tiens la plume. J'ai reçu la lettre de notre Sophie. M. de Brosses m'a dit de son

mari un bien infini. Nous avons grand désir de les voir avec un fruit déjà de leur mariage. Nous sommes toujours dans l'incertitude sur le moment possible de notre retour. Tout dépend de Paris et de ce qui s'y passe. Ici on est bien content de nous, et tout le pays nous assure et nous prouve qu'on me verra remplacé avec bien de la peine. Nous n'avons été qu'obligeants et bons pour tout le monde. Avec les Français cela réussit toujours, et les Français font ensuite votre réputation en se répandant dans le monde. C'est ce qui est arrivé. Nous n'avons eu qu'à nous louer de tous. Ils sont plus reconnaissants que la chose ne le mérite.

Nous en avons beaucoup encore qui reviennent, et d'autres qu'on nous annonce de France. Les nationaux sont aussi à merveille pour nous. Nous resterions ainsi volontiers vingt ans, si nous pouvions vous voir en même temps quatre mois par an. Mais redevenir secrétaire à Vienne ou à Madrid, c'est trop dur, je deviens trop vieux !

Nous sommes dans notre petite maison très bien arrangée. Nous mettons en valeur le jardin et le champ. Tout est presque organisé, comme à Saint-Point, de manière à n'exiger ni présence ni réparations, mais à rendre plus. Nous pouvons louer au moins 20 louis par mois tout meublé. Notre émigré va entrer dans son domicile qui communique avec le nôtre.

M. de Brosses a été dix jours ici, toujours à notre table et mené partout. Il a de l'esprit et de l'instruction.

Nous avons aussi M. de Bois-le-Comte, un des directeurs de nos affaires politiques. Il passe sa vie avec et chez nous. Nous allons tous ensemble demain passer quatre jours à Pise, chez les Barol, dont le père est mort. Nous devions y être aujourd'hui, mais j'ai été retenu par une grave circonstance. Un duel devait avoir lieu entre le secrétaire d'ambassade de Russie et un Italien. On les a arrêtés ; toute la ville a été en émoi pour arranger

l'affaire. Enfin les quatre témoins ayant décidé qu'on choisirait un arbitre pour décider absolument ce qui serait convenable à faire et à qui les contendants remettraient leur honneur entre les mains, j'ai été nommé. J'ai accepté à condition que je m'adjoindrais deux autres hommes d'honneur, le ministre d'Angleterre et un Italien grand-chambellan. Cela a été accordé, et nous jugeons l'affaire ce soir. Or vous entendez bien que ce n'est pas pour les faire se battre.

Je reviens samedi. J'espère trouver de vos nouvelles à mon retour. Madame de Barol vient ensuite un mois entier avec nous.

Je vous félicite d'avoir un ami directeur général des douanes. Écrivez-lui pour mon délai, et instruisez-moi vite.

Voilà donc vos vins vendus. Écrivez à Revillon de m'envoyer encore 24 livres de tabac et du même.

Faites-moi mettre en bouteille cent bouteilles de bon vin de Milly vieux, et envoyez-les-moi tout de suite par Marseille en paniers. Je veux faire un essai. J'ai des caves, et je pourrais peut-être faire de bonnes affaires si ceci réussit.

Adieu et mille tendresses.

CCCCXXXVI

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Florence, 22 mars 1828.

Je reçois les 4,000 francs, et mille remercîments de tes bons soins. Me voici enfin hors des embarras de mon acquisition, des ouvriers, etc., mais cela me revient

à 120,000 francs juste, tout meublé. On dit que j'ai fait une bonne affaire ; cependant je m'en repens presque à présent qu'elle est faite (mais ceci entre nous deux), et je n'aurai jamais le courage de la défaire. C'est trop confortable d'avoir un asile au soleil !

Je suis affairé, ennuyé et malade de ma vieille fièvre, au printemps surtout. Je ne suis pas content de mon intelligence, quoique je le sois de mon cœur et de ma conduite. J'aurais besoin de te revoir quelques mois.

Politiquement, ta dernière lettre est bien dite : je vois bien que tu n'y vois rien, ni moi non plus, ni personne. Je crois y voir une longue instabilité. Je désirerais bien la solidité de M. de la Ferronnays, par goût et par conviction de ses bonnes vues. Je te remercie de la lettre. Telle qu'elle est, c'est toujours bon. Paraître à Paris six mois sous lui ne serait pas mauvais pour l'avenir, quoique ennuyeux pour un homme dont les désirs ne passent jamais la ligne de la Saône. Au reste il n'en sera rien. Il a Bois-le-Comte qui vient de me quitter et avec qui je suis bien.

Je viens de recevoir une lettre, de qui ? de Guichard de Bienassis, notre vieil ami. Il m'adresse quelqu'un. Son nom a ranimé ma verve, et je lui réponds ce matin même en mètres.

Je suis toujours traité comme Benjamin par ma charmante cour. Mais je suis accablé de voyageurs qui me mangent. Il faut s'en tirer à son honneur. Que dit-on de M. de Vitrolles ? Vient-il ?

J'ai reloué ma villa à Livourne pour l'été ; mais j'aurais aimé les eaux d'Aix avec toi pendant un mois, puis Mâcon et Saint-Point.

Tu vas donc mieux, puisque tu écris si ferme et si bien ?

Adieu.

CCCCXXXVII

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 1er avril 1828.

Voilà enfin une lettre du bon temps ! J'en suis ravi. Je ne dirai pas que ce n'est pas clair, c'est bien pensé, bien rendu, plein de nerf, de vérité, de lumière. Pourquoi n'honores-tu pas la *Gazette de Lyon* de quelques articles dans cet esprit ? cela lui ferait grand bien, au lieu de la laisser rabâcher avec talent des doctrines mortes à jamais. Je n'entends pas par là son esprit religieux qui est le nôtre. Mais il y en a un bon et un mauvais ; le sien est un esprit de coterie qui blesse, inquiète, aigrit et ne peut rien agglomérer.

Tu demandes en quoi donc nous différons? En cela même. Nous différons en ce que je n'entends pas la religion à la manière de la *Gazette de Lyon*, et je crois que tu l'entends ainsi. Si je veux la liberté quelque part, c'est en fait d'intelligence et de prière ; je n'ai en ceci jamais changé. Tu en reviendras, tu verras que le système opposé qui date de 1823 n'a fait qu'un mal affreux et irréparable aux bonnes doctrines. Je suis bien plus libéral en religion qu'en politique, et je trouve que cela est conséquent, car la force matérielle n'est rien sur l'intelligence, et elle est beaucoup sur les réunions d'hommes qu'on nomme villes ou empires. Voilà, voilà le point qui nous sépare. Nous sommes trop loin pour descendre aux applications.

Nous serons donc un jour ministres, dirigeant notre pays pendant une route de cinq à six ans. Tu regarderas la boussole, et je tiendrai la barre du gouvernail. Peut-être as-tu raison : tu es plus fort en principes et moi en

conséquences. Mais bah! tu me crois près de devenir trop libéral; tranquillise-toi. Tu crois que je me fais illusion sur le moment présent, détrompe-toi. Nous sommes dans une cascade complète, longue, inévitable. Si je me suis réjoui, c'est qu'elle soit venue à temps; deux ans plus tard, elle emportait tout; mais elle emportera trop encore. C'était inévitable, je le sentais comme si je l'avais vu. J'ai l'instinct des masses : voilà ma seule vertu politique. Je sens ce qu'elles sentent et ce qu'elles vont faire, même quand elles se taisent. Nous allons rouler cul sur tête pendant un ou deux ans, et puis nous nous retrouverons sur nos pieds, un peu étourdis des culbutes. Alors soyons plus sages, fondons sur le rocher et non sur la poussière des révolutions, et nous prévaudrons. Au reste je vois clairement qu'il y a dans la sociabilité une loi pareille à celle que Newton a trouvée dans les sphères : c'est la loi de l'unité et du pouvoir. Remuez les nations tant que vous voudrez, elles retombent toujours et nécessairement d'aplomb comme un dé qui est carré sur toutes ses faces, et qui, dès que le mouvement cesse, reprend son assiette et retrouve sa base.

L'arrivée de MM. Hyde de Neuville et Chateaubriand ne me satisfait pas plus que toi. Cela retarde la descente sans la rendre moins inévitable. Comme on ne remonte que du plus bas, autant valait y aller tout de suite. De plus, j'ai des motifs que je ne te dis pas ici, mais que tu comprends avec ton cœur : le mien se soulève à certains noms.

Adieu pour ce matin. J'ai quarante pages à écrire dont huit en chiffres avant trois heures. Le métier me plaît et me fatigue. *Cosi e la vita !*

CCCCXXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 12 avril 1828.

Voici, mon cher ami, un énorme paquet (*sic vos non vobis*), c'est pour notre ami Guichard de Bienassis, par Crémieu. Charge-toi de le lui faire bien vite et sûrement parvenir. Je te l'envoie sous cachet volant pour que tu t'amuses à le lire en passant. Cela m'a amusé à écrire et ennuyé à relire. Je crois que j'ai été poète et ne suis plus qu'un diplomate fort sur la dépêche, faible sur l'épître.

Tu marqueras à mon compte les frais de ports énormes que cela coûtera. Je ne veux pas faire payer à Guichard mes vers plus qu'ils ne valent intrinsèquement. Rien de nouveau ici. Nous attendons les événements, mais si vous laissez s'organiser cinq cents sections d'électeurs sur les promenades des quatre-vingts départements, nous n'attendrons pas longtemps. J'espère que le ministre sacrifiera cette popularité à son devoir, et les mettra à la porte. Ceci deviendrait grave.

On dit M. de Chateaubriand premier ministre. Tant pis pour lui et pour nous. Il y a des manières de monter qui rendent la chute inévitable quand on arrive au sommet. Mal entré, mal sorti, mal rentré : avec cela il ne peut que mal faire et faire mal.

Tâche donc de me faire savoir par Paris si vraiment je dois attendre bientôt M. de Vitrolles ou non. J'ai chez moi depuis quinze jours et pour quinze jours encore madame de Barol. Je lui ai donné un joli appartement sur mon jardin, éclairé et tranquille, où l'on peut dormir. J'ai de plus toujours une nuée de Français à dîner et à trim-

baller. Je voudrais bien être tranquille à Saint-Point avec toi pendant six mois. Mon acquisition m'a un peu gêné aussi financièrement. Il me reste bien deux cent mille francs de fortune en argent comptant, mais ces deux cent mille francs se trouvent encore pendant trois ans entre les mains des autres, et je vis sur mon courant seul, trop étroit cette année pour les belles et bonnes choses que j'ai faites.

M. de *** est en effet un jeune homme comme il faut, mais d'un genre trop cassant, trop absolu, trop articulé pour la jeunesse. Je te le dis tout bas, car du reste je l'ai traité à merveille, et il l'a merveilleusement bien senti et reconnu ; mais j'aime mieux des sottises et du naturel. Le comte de ***, autre jeune Français du genre débauché, que nous avons eu ici cet hiver, vient de se brûler la cervelle à Rome. Il avait 80,000 livres de rente, de l'esprit et une jolie tournure, mais ni foi ni loi, ni Dieu ni diable, un vrai fou par les pieds et par la tête : fou dangereux qui aurait mal fini, mais qui a choisi la pire fin de toutes. Il avait du reste encore du cœur et de l'honneur.

J'ai ici le chevalier de Maistre, bon homme, bon enfant plutôt, mais dont les livres sont de plus de ressources que la personne. J'aime les hommes qui mûrissent avec les années et non pas les fruits toujours verts.

Adieu encore. A revoir, je voudrais que ce fût bientôt.

How do you do?

CCCCXXXIX

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 15 avril 1828.

Cher papa et chère maman, nous avons enfin des nou-

velles de M. de Vitrolles. Il sera ici à la fin de juin, et nous, j'espère, au milieu de juillet auprès de vous. Nous sommes un peu contrariés que ce soit si tard, mais enfin nous vous verrons cette année. Que deviendrons-nous ensuite ? Nous l'ignorons. La Providence, comme vous dites, règlera l'avenir comme le passé, pour le mieux.

Nous attendons Montherot. Nous avons la marquise de Barol à la maison depuis quinze jours et pour quinze jours encore.

Nos santés sont telles quelles. La fièvre m'est un peu revenue avec le printemps. Je serai bien aise de changer d'air de toute manière. Je me fais une fête de vous présenter la belle Julia. Je m'occupe à louer ma maison, à vendre mes voitures et des chevaux. J'en mènerai encore assez avec moi. Il faut que le père Litaud me garde du foin et de la paille et son avoine pour nourrir six chevaux pendant six mois environ. Dites-le-leur et arrangez-moi cela aux meilleurs prix. Chacun de mes chevaux ne mange que cinq à six livres de foin par jour, mais beaucoup de paille. Faites faire le calcul par mon père.

Peut-être ma femme et moi nous arrêterons-nous quinze jours aux eaux d'Aix, dont nous avons un peu besoin, ou bien les prendrons-nous ici avant, à Casciano. J'aimerais mieux ce dernier parti qui ne retrancherait rien sur notre séjour en France, pouvant les prendre en juin.

Nous avons ici un grand monde diplomatique en ce moment, M. de Ribeaupierre et plusieurs diplomates étrangers et français. Je leur donne à dîner demain. Le carnaval a recommencé et nous ennuie et fatigue. C'est tous les jours un dîner, tous les soirs un bal. Que j'aimerais mieux nos soirées paisibles au coin du feu de Milly, Mâcon, Péronne, Monceau ! Nous avons ce matin de vos nouvelles par ma bonne tante de Villars qui nous remercie de notre liqueur d'Alkermès. Elle est faite par

les moines de Santa Maria Novella, notre paroisse. Je vous en enverrai incessamment une double provision pour vous et mon père.

Rien autre à vous dire aujourd'hui que la joie que nous avons tous de vous revoir enfin certainement dans deux mois.

Adieu, chère maman. Mille et mille tendresses et compliments à tous nos amis.

Je voudrais que vous fissiez (à mes frais) arranger un peu deux chambres du grenier à Mâcon pour domestiques.

CCCCXL

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 23 avril 1828.

. . . .

Je voudrais que nous fussions toi et moi de cette nature d'hommes qui sont satisfaits d'une somme d'argent, d'une place, d'un titre, d'une vanité, qui marchent de succès en culbute, charmés des uns, affligés des autres. Le monde leur suffit, il fut bâti pour eux, pour nous non. Fussions-nous premiers ministres, rois, etc., nous ne chercherions le bonheur qu'a côté de tout cela et non en cela. *Inde mali labes.*

Décidément je quitte Florence le 1er juillet, enchanté de rentrer à Saint-Point pour quelques couples de mois. Que deviendrai-je après ? je ne le sais pas. M. de Vitrolles m'écrit qu'il sera ici le 1er juillet. Je te verrai en passant et t'emmènerai, j'espère.

Adieu. As-tu fait passer mes vers à Guichard ? Sinon enlève toute la 2e partie.

CCCCXLI

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 26 avril 1828.

Nous avons, chère mère, reçu votre lettre à madame de Barol, et, quoiqu'elle fût partie de la veille pour Turin, nous l'avons décachetée pour avoir de vos nouvelles, puis envoyée à Turin.

Rien de nouveau. Toujours dans notre situation et dans nos projets. Nous allons seulement prendre les bains minéraux à Casciano, à huit lieues de Florence, pendant vingt jours du mois de mai. Nous en avons tous un peu besoin. Nous avions résilié à peu près notre loyer de Livourne pour le mois de juin et juillet; nous venons de le rétablir parce que M. de Vitrolles n'arrivant que dans les premiers jours de juillet, il était nécessaire que je restasse au moins dix à douze jours après son arrivée pour le présenter et l'informer des affaires ici. Cela reporterait notre voyage au plus chaud de la saison, chose presque impraticable pour une famille toute entière, chevaux, etc. En conséquence nous nous réglons, ainsi qu'il suit, suivant les occurrences toujours incertaines :

Si M. de Vitrolles arrive au 1er juillet, je partirai seul pour aller vous voir quinze jours après son arrivée, et Marianne et sa bande viendraient nous rejoindre au 1er septembre pour passer l'automne et peut-être l'hiver avec vous.

S'il n'arrive qu'en septembre, nous partirons tous ensemble pour aller passer avec vous automne, hiver, printemps et été, ou bien, si la santé de Marianne s'y oppo-

sait, je partirais seul pour aller passer seul avec vous septembre, octobre, novembre. Je reviendrais, le gros de l'hiver, rejoindre Marianne ici, et nous reviendrions pour le 1er avril prochain passer toute l'année.

Cette incertitude, qui se prolonge sur le moment réel de l'arrivée du ministre ici, nous gêne autant qu'elle nous ennuie. Nous venons de manquer deux occasions de louer notre casino pour quatorze mois, à *vingt louis* par mois, parce qu'il fallait le livrer au 15 juin. Et qui sait ! nous nous serions trouvés peut-être sans maison à côté de la nôtre, et restés avec chancellerie, etc., sur les bras. Au reste, nous louerons très bien à cause des meubles et du jardin en ville. Nous aurons un ample intérêt de notre argent.

Nous espérons, sans y compter, notre ami Montherot ici pour le 10 mai. Je le mènerai aux eaux de Casciano, s'il veut y venir, ou je le garderai ici où je conserve une partie de ma maison.

N'avez-vous point de réponse sur le délai demandé par moi pour payer les droits d'enregistrement ?

Je vois que le libéralisme l'a emporté à Mâcon comme ailleurs. Il s'arrêtera, comme le royalisme, quand il aura triomphé. Il paraît que l'opinion publique craint les excès des deux côtés et nous sauvera ainsi d'une révolution. Ce sont des oscillations inévitables après les grandes secousses. Mais le gouvernement représentatif se fondera, j'espère.

Écrivez-moi longuement et souvent pour me consoler de cette absence prolongée. Je demande à Dieu tous les jours de vous revoir le plus tôt possible.

Nos santés sont mieux depuis l'établissement de l'été qui a commencé depuis quelques jours seulement. Nous sommes encore dans les fêtes de la cour. Ce soir bal superbe chez le prince Borghèse.

Dites à Revillon de me faire venir de Paris (chez

vous), pour m'y attendre, 6 livres de tabac deuxième qualité, et 2 livres première qualité. Vous me les ferez mettre en bouteille ou cruche de grès afin que j'en trouve tout en arrivant à Mâcon.

CCCCXLII

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 12 mai 1828.

Nous sommes encore ici avec Montherot, ma chère mère. Nous devions en partir ce matin pour les eaux, mais nous attendons le duc de Montmorency-Laval qui vient d'être rappelé de Rome et doit passer d'une heure à l'autre. Il vous portera peut-être cette lettre jusqu'à Lyon.

Dès que nous l'aurons reçu, nous partirons pour Casciano (huit lieues d'ici). Nous y serons quinze jours seulement. Nous reviendrons passer juin à Florence, juillet et août à Livourne, septembre à Milly. Nous n'avons pas de nouvelles directes de M. de Vitrolles depuis qu'il nous a chargés de lui louer une villa pour le 1er juillet. Nous attendons un deuxième ordre. Le savez-vous parti de Paris ?

Montherot a trouvé Florence dans sa beauté physique, car nous avons déjà vingt degrés de chaleur, et c'est trop. Mais il l'a trouvée dans la solitude et le deuil par la mort de M. Demidoff, ce père de madame D..., qui y tenait plus d'état qu'une ou deux cours avec ses six millions de rente. J'ai cherché à savoir si les testaments portaient un legs à madame D..., mais il ne paraît pas qu'il y ait pensé. Il a été surpris par la mort.

quoique fort malade. Tout est mort avec lui en fait de plaisirs et de fêtes.

Nous sommes déjà dans notre joli ermitage, retirés comme à la campagne, et nous nous en félicitons pour notre compte. Montherot a cependant vu une partie de nos amis. Nous lui avons donné deux bons dîners. Il nous quittera lundi 18. Je le mènerai de Casciano à Pise qui est tout près. Sa santé est bonne. Il fait des pas et des vers. Les nôtres sont telles quelles, ce printemps m'a un peu rendu ma fièvre. Julia est triomphante comme à l'ordinaire. Madame Birch, heureuse de son jardin, bien de santé, faible de tête. Marianne, pas mal pour elle.

Nous soupirons, moi surtout, pour aller vous rejoindre et passer l'hiver et l'été avec vous. Un hiver seul ne fait pas mal après trois ans d'Italie, surtout à Mâcon. Il ne nous faut qu'une ou deux chambres de domestiques de plus.

Ce que vous nous dites des santés de la famille nous enchante. Parlez-leur bien à tous de nous et de notre impatience de les revoir. Montherot m'a donné bien des détails.

Je vois débuter M. de Rambuteau à la tribune d'une triste manière. Que pensez-vous de la politique intérieure? Montherot paraît inquiet. De loin les choses me semblent embarrassées, mais non désespérées. Nous sommes trop près des souvenirs de la révolution pour en avoir une seconde. Les Girondins qui règnent aujourd'hui, détestables pour commencer une révolution, sont peut-être meilleurs pour la terminer. Dieu nous protège et protégera.

Écrivez toujours ici. Comment va ce pauvre Cessia? Nous en sommes bien en peine.

CCCCXLIII

A monsieur le comte de Virieu

Casciano, 12 juin 1828.

J'ai enfin ta lettre aux bains de Casciano où nous sommes encore pour quinze jours. Je suis bien fâché que tu sois mécontent de mes vers à Guichard. Je ne parle pas de la deuxième partie, pure drogue, mais de la première que je trouvais excellente, et qui avait fait grand plaisir ici. Relis-la, et donne-moi quelques motifs, si tu en as le temps. Je ne proteste jamais contre ton opinion en poésie, car l'expérience me la prouve bonne et seule bonne ; mais cette fois je voudrais un motif ou deux, autrement je croirais mon talent en désarroi, ce qui est possible, la machine y étant tout entière un peu.

Je t'enverrai ces jours-ci une *Harmonie* que j'écris, intitulée l'*Infini* ou *Que ta volonté soit faite!* Nous verrons s'il faut décidément *solvere equum*. Du poème je n'en parle pas : ai-je le temps d'y penser entre les courses, les dîners, les affaires et les incertitudes de ma position ? Je ne sais si je serai ici encore dans un mois ou si je n'y serai pas dans six. Nous ne nous verrons en tous cas qu'en septembre. J'ai pris maison d'été à Livourne. Je vais passer seulement quinze jours à Florence.

Te voilà président ! Bien, si c'est pour faire semblant et ne mettre à cette fumée ni ton argent, ni ton cœur, ni ton esprit ; bien, si c'est pour être porté à la Chambre et au ministère. Autrement *pessimè!* Un homme comme toi ne doit faire que de l'agriculture. Voilà le lot du grand seigneur qui est un homme ; mais de l'industrie, jamais ! L'industrie n'est ni noble, ni religieuse.

ni morale, ni politique; elle est bourgeoise, avide, avare, et voilà tout. Lave-toi les mains, dès que tu pourras. Mais cependant, une fois entré, achève la sottise avec honneur, et laisse-les à la fin de ta présidence enchantés de toi et n'en entendant plus parler.

Je reçois ta lettre et l'ordonnance Veryssel, mais j'ai pris les eaux en effet sans succès. Je vais ensuite aux bains de mer, mais je n'en prendrai guère que contre la chaleur.

Je suis malade, ennuyé, insupportable à moi-même, et brûlant de m'en aller labourer quelque temps. Mais nous ne nous verrons qu'en septembre.

Adieu.

Écris donc.

CCCCXLIV

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 26 juin 1828.

Cette lettre vous sera remise, chère maman, par M. Delahante que j'expédie en courrier pour Paris. Nous n'avons toujours rien de nouveau, mais nous nous préparons nonobstant comme si nous devions partir le 1er septembre. Notre maison sera louée pour un an, à dater du 1er octobre, à la princesse Galitzin, pour 500 francs par mois. J'y mets une clause évasive en cas que M. de Vitrolles ne vienne pas. Mais ses effets arrivent, ce qui nous donne espoir. La Cour s'en va en Sardaigne et à Livourne. Nous sommes dans une semaine de fêtes jusqu'au cou : des courses de chars, de chevaux, des théâtres. Toute la journée en uniforme et en gala

par la ville, et toute la nuit en bals. Le 5 ou 6 juillet, nous irons nous reposer à Livourne. Tout cela se passe par 26 degrés de chaleur, et avec la goutte mal guérie au pied droit.

Marianne veut que je vous dise tous ses remercîments pour le joli cadeau en bronze et le fichu trouvé hier par hasard en défaisant la caisse de vin. Nous avons vendu le vin sans difficulté cinquante sols la bouteille. Je voudrais en avoir mille ; une fois ou l'autre nous reprendrons ce commerce. Je ne fais que vendre depuis huit jours, et en vérité j'en avais bon besoin, car nous avons assez acheté depuis trois ans.

Faites-moi donc venir encore ici vingt-quatre livres de tabac de Paris, deuxième qualité, même boutique, par Révillon, à mon adresse à Livourne. En avez-vous fait ma provision de douze livres du même à Mâcon?

L'état de Montherot qui me le mande en vers burlesques ne m'inquiète pas, celui du pauvre César bien davantage. La continuation du mieux de mon père nous enchante et nous confirme l'espérance d'un véritable rétablissement.

Julia est maigrie et enlaidie. Elle grandit beaucoup, mais la santé est parfaite.

La pauvre Marie Litaud nous trouble et nous inquiète. Nous aurons besoin d'une bonne excellente pour Julia en arrivant. Commencez à vous informer. Je voudrais quelqu'un de respectable, et pas de jeunesse.

Nous expédions sur Mâcon, ces jours-ci, des tableaux et des albâtres, etc., etc. Vous recevrez tout cela en son temps.

Mille tendresses à vous, à mon père, à mes tantes. Qu'il nous tarde de vous revoir tous! Nous irons pourtant en voiturin par économie, et vendant nos voitures trop lourdes pour Saint-Point.

CCCCXLV

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 6 juillet 1828.

Je ne t'écris guère parce que j'ai vingt-huit degrés soutenus de chaleur dans mon, cabinet et vingt-deux à la chancellerie. Il n'y a pas d'amitié, pas de verve, pas de zèle, qui résiste à vingt-huit degrés; l'amour seul est à cette température, et véritablement c'est son règne à Florence. Les nuits sont divines. Je les passe à errer en calèche dans les rues ou sous les pins harmonieux des *Cascines*, environné de beautés séduisantes qui disent : *Ohimé!* et à qui je ne dis rien. Le jour, couché sur un canapé, un livre à la main.

J'attends le certificat de vie, le passe-port ou la visite officielle, et je compte les minutes de chaque importun. On ne sait pas assez ce que c'est que vingt-huit degrés soutenus depuis la fin de juin. Sans les glaces je serais un homme fondu ou coulé, comme vous dites là-bas.

Parler du chaud, diras-tu, tandis qu'on renvoie les Jésuites, qu'on vote une loi d'élection faite exprès pour constituer l'honorable corps des avocats de village, et qu'on permet à tout non-galérien d'endoctriner ses amis par un journal ! Voilà ce que c'est qu'un homme abruti par la chaleur.

Quant aux Jésuites, je ne veux pas qu'on les renvoie comme corps enseignant, mais bien qu'on ne leur attribue pas le privilège, non plus qu'à personne. S'ils l'eussent eux-mêmes entendu ainsi dans leur règne, ils ne seraient point aujourd'hui dehors. Je ne puis m'empêcher de dire aussi, en franche et loyale conscience, que s'ils sont,

comme ils doivent l'être, dévorés du désir du bien, rien ne les empêcherait de se reconnaître soumis à la loi commune et de laisser leurs collèges sous l'inspection du gouvernement et de l'Université. Il n'est pas d'article de foi qui défende de bien élever la jeunesse en reconnaissant la suprématie des lois d'un pays et en s'y soumettant par amour du bien. Ce côté n'est pas le beau côté de leur défense.

Cependant vous devez être dans un beau tapage. A lire la *Gazette*, on se croit au temps de Dioclétien. De bonne foi, cela fait pitié de loin ; je ne sais ce que cela fait de près. Il y a eu mal, mais il est bien réparable, et je crois que ce monopole de religion par un seul corps, fût-il d'élus tout entier, est contraire au sens commun comme à la religion bien entendue. Mais il faudra un siècle pour en convenir.

Ici finit mon raisonnement et mon papier. Je ne pense pas que nous soyons si près d'une vraie révolution. Je crois que les constitutions sages sont le paratonnerre des trônes. Je crois que nous avons fait force sottises depuis trois ans, et que nous en sommes punis, mais non *usque ad mortem.*

Adieu.

CCCCXLVI

A madame de Lamartine

Mâcon.

Livourne, 13 juillet 1828.

Nous voici, chère mère, établis à Livourne à la suite de la Cour, depuis deux jours, dans la même maison de campagne que nous habitions il y a trois ans. Nous y avons retrouvé vingt-deux degrés, la fraîcheur et le vent

de mer et les bains de mer, au lieu de trente et trente et un degrés soutenus que nous avions à Florence depuis quinze jours, sans vent, sans fraîcheur la nuit, mourant ou dormant tout le jour. Ceci nous ravive un peu. J'étais fondu et prodigieusement maigri par cette température ardente.

Nous n'avons toujours aucune nouvelle de M. de Vitrolles. Je ne puis partir avant septembre, parce que le Grand-Duc ne rentrera qu'au 20 août ; et jusqu'à ce qu'un ambassadeur ait été présenté et ait donné ses lettres de créances, quoique présent, il n'est rien et ne peut rien signer. Du reste je suis tout prêt. J'ai vendu deux chevaux, mes trois voitures livrables à mon départ. J'ai envoyé mon cheval arabe à Turin pour le prince de Carignan. J'ai licencié notre valet de chambre français ; écrivez à Cécile que c'est sans motifs de mécontentement, mais parce que je supprimais deux domestiques, et qu'il était le moins ancien. J'en suis fâché, il avait d'excellentes qualités et faisait notre affaire à merveille, mais (ceci entre nous deux seuls) j'avais quelques motifs qui m'ont déterminé tout en le regrettant. Je l'ai très bien traité pécuniairement. Il nous quitte avec regret, mais bien pourvu.

Je n'ai fait que vendre depuis un mois, porcelaines, cristaux, vins étrangers, plaqués, tableaux, voitures, harnais, etc., etc. Cela m'a remonté un peu et me mettra à même de vous arriver sans dettes et avec une fortune ordinaire après trois ans de luxe et de réceptions. Nous nous en irons dans un humble et large voiturin. Je rachèterai à Paris ou à Genève une voiture de campagne plus légère que ma belle calèche qui est vendue 2,000 francs. J'ai peu perdu sur mes équipages.

Adieu, chère mère. Nous sommes en révolution à Naples, mais ce n'est pas sérieux.

Mille tendresses.

CCCCXLVII

A monsieur le comte de Sercey

Paris.

Livourne, 13 juillet 1828.

J'ai reçu votre lettre, mon cher Sercey. Je connais vos désirs de me succéder, mais ma démission n'est pas encore liquidable. Je ne veux pas donner ma démission de Florence avant d'avoir ce qui m'est dû, une place convenable ailleurs. Vous voyez que cela peut aller loin. Parmi les places convenables je compte certainement Rome. Si donc vous croyez que Rome soit vacant, mettez-moi sur les rangs auprès de M. de La Ferronnays : je ne refuserai pas, pourvu qu'on me donne un congé d'un mois ou deux pour aller voir ma famille. Ceci arrêté, je serai enchanté de vous avoir pour héritier, et vous aurez en vérité la perle en diplomatie. Tout ceci peut s'arranger en six mois de temps.

Je n'ai aucune nouvelle du baron de Vitrolles. Quand enfin il arrivera, et que je l'aurai installé, je partirai vers le 1er septembre, et je serai vers la fin à Paris. Tâchons de nous découvrir alors, et agissons de concert s'il y a à agir. Sinon, je reste un an et plus titulaire de Florence. Je ne veux pas sortir de la queue : on a trop de peine à y rentrer, vous le voyez par vous-même.

Je suis à Livourne avec ce qui nous reste de la Cour. Le Grand-Duc est à Milan et Turin pour un mois.

Adieu, mon cher Sercey. Julia vous attend, et ma femme vous dit mille choses, et moi je vous aime de tout mon cœur.

CCCCXLVIII

A madame de Lamartine

Mâcon.

Livourne, 16 juillet 1828.

J'ai enfin le plaisir de vous annoncer, chère mère, que M. de Vitrolles me mande qu'il sera ici à la fin de ce mois. Il doit être à Turin demain, et bientôt à Gênes. Ses attachés arrivent quelques jours avant lui. J'attends ici l'avis de sa toute prochaine arrivée pour aller le joindre à Florence et l'installer. Je reviendrai ici une quinzaine prendre quelques bains de mer ; puis j'irai le 15 août faire la présentation à la Cour et prendre congé. J'espère ainsi pouvoir m'acheminer vers les derniers jours d'août. Mais, allant en voiturin, nous irons lentement.

Après des chaleurs soutenues de trente degrés à Florence, nous avons retrouvé ici ce climat léger, frais, ventilé, délicieux qu'on y a l'été, bien plus agréable qu'à Mâcon ou Saint-Point. Nous y avons même trop frais pour nous baigner dans la mer, ce qui désole Marianne. Je voulais qu'elle partît ces jours-ci avec son monde, et moi être libre, aussitôt mes fonctions finies, d'aller vous rejoindre rapidement, mais la manie des bains de mer la retient ; elle veut absolument en essayer encore. J'ai embarqué ce matin presque tous mes effets sur un vaisseau de Marseille. Vous recevrez tout cela par le roulage, peut-être avant notre arrivée. Il y a dix caisses, mais pas grand'chose dedans, excepté quelques tableaux.

Nous vous plaignons bien de n'être pas à la campagne en été. J'espère au moins que nous y serons ensemble en automne avec mon père. Milly lui a fait tant de bien

l'année dernière que je ne comprends pas comment il ne s'y fait pas porter cette année qu'il est sensiblement mieux : un changement d'air une fois par an est très nécessaire au corps humain. Quant à moi, j'ai besoin d'en changer aussi.

Moralement et physiquement, je m'ennuie et ne trouve pas le temps d'écrire un vers, et je me porte assez mal aussi cette année. Je ne rêve que Saint-Point, repos, lait d'ânesse, et soirée de famille. Je suis las d'être aux ordres du public les trois quarts de la journée.

Nous approuvons tout ce que vous avez fait pour Marie et désirons bien la conserver. Nous aurions besoin d'une gouvernante-bonne, d'une haute confiance, pour Julia. Ma femme songe un peu à emmener une petite Florentine qui lui enseigne le piano et qui est gentille. Cela m'ennuierait un peu, mais il faudra s'y résigner faute de mieux. C'est un enfant sans défaut que Julia : le caractère d'un mouton et l'esprit d'un aigle. Il n'y a qu'à la mettre dans la bonne route.

Je compte toujours sur mon tabac de Livourne et de Mâcon. Que je sois ici ou non, peu importe, on le recevra : il faut profiter de mes franchises.

On parle de m'envoyer à Rome où M. de Chateaubriand n'irait pas, et où je serais en peu de temps chargé d'affaires. Si cela se confirmait en France, je pourrais accepter. Cela me mettrait en position d'être ministre plénipotentiaire aussitôt après ; et Rome, en attendant, y étant chargé d'affaires, me vaudrait une quarantaine de mille francs qui nous arrangeraient bien tous.

A propos d'argent, prenez pour vous chez M. Delahante ce dont vous avez besoin dans votre pénurie de vente de vin. Nous compterons ensuite.

Mille tendresses à mon père et à mes deux tantes que je voudrais bien trouver encore réunies à Monceau. Je

m'arrêterai peu en passant. J'irai jusqu'à Paris et reviendrai huit jours après.

Nous recevons à l'instant la nouvelle de la mort du cousin de ma femme, gouverneur de la Trinité. Nous la cachons à madame Birch qu'elle tuerait. Ma femme est au désespoir, et moi très affligé.

CCCCXLIX

A madame de Lamartine

Mâcon.

Livourne, 22 juillet 1828.

Ma chère maman, il me vient en pensée que votre vin étant à 27 francs le tonneau, et ne pouvant même trouver à le vendre à ce prix, il pourrait être d'une bonne spéculation pour moi et pour vous de vous en acheter 200 tonneaux que vous feriez simplement déposer pour moi dans les magasins de Boissy et soigner à mes frais par Fontaine. Je le garderais un, deux ou trois ans. Vous auriez l'argent tout de suite, et moi je le recouvrerais avec usure en son temps. Si cela vous convient, remettez-moi les 200 pièces au prix courant et quelque chose de plus, au prix auquel vous comptiez le donner à un autre. Je vous paierai en arrivant, vers le 13 septembre, tout comptant. En attendant mieux, prenez chez M. Delahante selon vos besoins.

Nous sommes ici toujours *in statu quo*. Nous avons eu hier la grande-duchesse, les jeunes archiduchesses composant la cour, qui nous ont fait l'honneur de venir passer la soirée chez nous. J'ai récité des poésies. La grande-duchesse régnante, à son retour, doit y venir aussi. Quand nous parlons de départ, on nous comble de

regrets bien sincères et bien touchants. J'attends M. de Vitrolles vers les premiers jours d'août.

Pour la fin de ma gestion, j'ai un incident fâcheux. L'attaché à la légation, que je comble de bontés et d'amitiés, à qui j'ai fait part de mes propres appointements, et avec qui j'ai vécu trois ans comme un frère, s'est tout à coup sans motif brouillé avec moi. Cela me fâche beaucoup relativement à M. de Vitrolles ; cela donne mauvais air à une légation. Mais, comme j'ai la conscience nette comme l'or avec lui comme avec tous ici, cela m'afflige sans m'aigrir. C'est ainsi qu'on est souvent récompensé dans ce monde, il faut s'y accoutumer. Il en aurait fait tout autant au marquis de la Maisonfort comme à moi son bienfaiteur. Je lui ai augmenté de 2,000 francs ses avantages. Je lui ai fait avoir une pension du roi et une à son frère, une gratification tous les ans du ministre. Tout cela a été oublié en un moment. Ainsi va le monde.

M. de Vitrolles me mande qu'on ne voulait pas me donner de congé, ce qui m'inquiète un peu sur sa prolongation. Cependant je suis décidé à ne pas revenir comme secrétaire, les années le défendent. Une fois encore à Rome ou à Constantinople, ou plus du tout.

Nos santés sont peu brillantes cet été. La mer est trop froide pour s'y baigner avec succès. Nous espérons toujours partir du 20 au 25 août. J'irai à Florence arrêter le voiturin lorsque M. de Vitrolles y sera déjà, et que je saurai le jour où le grand-duc y reviendra et le recevra. Ce voyage du duc retardera notre départ : tant qu'un ambassadeur n'est pas présenté, le chargé d'affaires est toujours en fonctions.

Adieu, chère mère. Nous nous faisons un grand bonheur d'aller enfin vous rejoindre pour un an au moins.

Vous savez que notre maison à Florence est louée 500 francs par mois, celle de Londres 10 louis par se-

maine. Je commence à croire que les maisons dans les capitales sont une bonne nature de propriété.

Adieu, mille tendresses.

CCCCL

A la marquise de Raigecourt

Florence, 27 juillet 1828.

Nous avons reçu de bien tristes nouvelles du jeune ménage : madame de Beufvier écrit à ma femme que la jeune femme est toujours bien faible et Raoul bien tendre et bien soigneux. Nous avions espéré les voir et les recevoir à Florence cet hiver, mais voilà que le baron de Vitrolles va nous arriver et que nous irons nous-mêmes passer l'hiver en France. J'espère être à Paris pendant quinze jours d'octobre et vous y trouver cette fois. J'y retournerai encore au printemps, car j'espère qu'après trois ans d'exil et de travail j'aurai un congé un peu long. Vous savez ce que je retrouverai avec le plus de charmes à Paris : c'est votre bon et doux salon.

Nous quittons cependant avec regret ce pays ravissant et cette cour surtout, la plus vertueuse, la plus aimable, la plus amicale, que nous puissions jamais rencontrer. Nous avons été comblés de bontés et d'affection. Nous serions de grands ingrats si nous ne laissions pas ici une partie de nos cœurs. J'y ai acheté une maison dans la ville, entourée d'un domaine champêtre. Je revends maintenant en détail une partie du domaine seulement, qui me fait rentrer dans tous mes déboursés, et je garde pour rien un joli hôtel parfaitement meublé que je loue 25 louis par mois, un beau jardin anglais et des champs utiles. Cette opération financière me donne

envie de faire des spéculations. Hors des spéculations et de la haute politique, je ne suis plus propre à rien ; l'ennui me possède beaucoup comme dans ma première jeunesse. On change, dit-on, tous les sept ans. Je le crois de l'esprit sinon du cœur, car je n'ai jamais changé d'amitiés, mais bien souvent de goûts.

Le spectacle de la France, que nous voyons de loin, nous paraît bien singulier. Il me semble que tout y change comme moi-même, et plus vite encore. Qu'en pensez-vous ? Êtes-vous, avec votre raison élevée et qui comprend tout, de l'avis des gens qui croient tout perdu? Je n'en suis pas d'ici, mais d'ici on ne voit que l'ensemble, les détails nous manquent.

Je pense qu'en nous en allant, soit à Gênes, soit à Genève, nous trouverons madame de Beufvier et ses malades, et, j'espère, en meilleur état. Nous les chercherons sur la route, et nous nous arrêterons certainement pour les voir à notre aise et vous porter de leurs nouvelles, s'ils ne sont pas avant nous auprès de vous.

Voilà donc M. de Sade député : sa vie commence. Je crois qu'il fournira une brillante carrière. Ce n'est pas un homme de la foule. Aymon s'est fait fabricant de fer fondu. Je viens de lui écrire une épître burlesque sur ce burlesque emploi de son génie. A quoi l'ennui nous réduit-il ? Il ne faut pas lui en parler trop fort, cela le choque.

Adieu, madame. Mille et mille tendres et éternels souvenirs. Ne me répondez pas ici, mais à Mâcon dans six semaines. J'espère y être alors ou bien près.

CCCCLI

A monsieur le comte de Virieu

7 août 1828.

J'ai reçu ta lettre justificative de l'industrie. Je ne suis toutefois pas converti, on ne guérit pas de l'*instinct*, c'est une vérité plus forte que le raisonnement et l'évidence. Je n'aime non plus que toi la révolution, mais avec une différence pourtant, c'est que les temps antécédents ne me plaisent guère plus et que j'ai meilleure espérance des temps à venir. Je pense comme toi sur le renvoi pur et simple des Jésuites, mais non comme toi sur le privilège à leur donner. Or, s'ils n'étaient pas soumis aux lois génerales de l'État, il y aurait privilège en leur faveur : chose à mon avis impolitique, comme le fait actuel de leur impopularité ne le démontre que trop. Quel progrès a fait le bien en France depuis cinq ans ? je te le demande, et quel progrès n'eût-il pas fait si notre marche droite, libre, tolérante et juste eût été suivie en politique comme en religion ? Mais ne discutons pas, nous sommes confondus dans la même défaite, et je suis loin d'avoir la même foi que toi dans la réaction infiniment petite du parti battu. Nous en reparlerons.

J'ai reçu enfin M. de Vitrolles. Je l'installe le 15, je pars le 20. Il est impossible de partir plus regretté et regrettant plus. On me dit cependant que je suis mal auprès de M. de La Ferronnays. Je m'en console, qu'il trouve mieux ! Je suis parfaitement content de ce que j'ai fait. La conscience est quelque chose.

M. de Vitrolles est un homme de capacité et d'esprit surtout : mais je le crois en arrière de nous pour les

principes. Il en est aux Fouché et aux Talleyrand, tu me comprends, c'est se tromper d'un siècle.

Adieu, je te verrai, j'espère, dans un mois en passant à Lyon. Informe-toi au manège *si l'on veut*, et *à quel prix*, m'y garder tout l'hiver un cheval arabe à dresser. Ne m'écris qu'un mot à ce sujet à Turin, chez les Barol.

CCCCLII

A monsieur le vicomte de Marcellus

Ministre plénipotentiaire à Lucques.

Mâcon, 14 septembre 1828.

On m'écrit, mon cher Marcellus, que vous avez eu la bonté de nous attendre à notre passage présumé à Lucques, ainsi que M. de Maistre. Une inadvertance de notre voiturin, qui a pris la route de via Reggio, au lieu de celle de Lucques, nous a privés du bonheur de vous voir. Arrivés à Pietra Santa, il était trop tard. Ma femme aurait pris les commissions de madame de Marcellus, et moi les vôtres. Mais vous pouvez les envoyer ici, et, à mon retour à Saint-Point, je les exécuterai en bon voisin. Je dis à mon retour, parce que je pars demain pour ma terre en Bourgogne, de là huit jours à Paris, puis un an de Charolais. Disposez de moi alors.

J'ai trouvé la France bien tranquille, malgré le bruit que nous faisons au dehors. Je ne crois pas à une commotion imminente, mais à une pente douce qui nous fera descendre par échelons jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'à remonter. Les esprits sont sans boussole politique, mais ils sont aussi sans aucun entraînement révolutionnaire. Vous pouvez croire à ces symptômes et en conclure ce que votre excellent esprit doit attendre de l'avenir.

Adieu, mon cher Marcellus. Croyez à tous mes anciens sentiments pour vous. Mes hommages respectueux et les souvenirs de ma femme à madame de Marcellus.

CCCCLIII

Au comte de la Grange

Château de Monteulot, près Dijon, 29 septembre 1828.

Après quelques détours, votre lettre m'est arrivée, mon cher Édouard, au moment où j'allais partir pour Paris. Je me hâte de vous répondre afin de vous y rencontrer, mais je n'y serai que pour dix jours. J'y vais seulement pour dire que j'y suis allé. Je reviens passer l'hiver et, j'espère, printemps et été dans ma solitude dont j'étais affamé autant que d'autres sont affamés du monde et du bruit. Je voudrais seulement vous avoir pour voisin, à quelques milles d'ici, et aller de temps en temps rafraîchir mes idées dans les vôtres.

J'ai cherché vainement à me procurer en Italie votre ouvrage (1) de l'année dernière. J'espère être plus heureux à Paris. J'en ai lu beaucoup d'éloges. Mais j'attends quelque chose de votre propre fond : il ne faut greffer que sur les arbres non fertiles, or traduire est une greffe.

Je sais que Suleau est plongé, comme je viens de l'être, et comme vous le serez, dans les ennuis officiels. J'ai cependant remarqué ses allocutions dans les journaux. Elles ont toutes plus de caractère que les lieux communs préfectoraux. On sent la griffe d'un écrivain jusque sous la plume du préfet. J'ai toujours fortement auguré de lui depuis que je l'ai lu, et surtout vu.

(1) *Les Pensées de Jean-Paul.*

Vous me parlez de mes vers, je n'en fais plus ; de mes projets diplomatiques, je n'en ai point. J'ai trente-sept ans, et je trouve dur d'aller recommencer le métier d'attaché ou de secrétaire sous quelque animal que je n'aurais pas choisi. Je ne veux pourtant pas me retirer avant d'avoir le droit de rentrer ministre.

On me dit que vous désirez Florence. Je vous le souhaite, c'est enchanteur. Je vous dirai, quand je le saurai, si je le quitte sans retour, comme je le pense. Vous y trouverez un homme très agréable, le baron de Vitrolles. Nous sommes, vous et moi, trop en arrière; il y a de quoi hésiter, et j'hésite.

Adieu. Venez donc dîner un jour à Paris, à l'hôtel de Rastadt, rue Neuve-Saint-Augustin, et revoir un homme qui vous apprécie et vous aime sincèrement et vivement.

J'arrive à Paris le 2 ou le 3 octobre. J'en pars le 12 ou le 14.

CCCCLIV

A madame de Lamartine

Mâcon.

Paris, 14 octobre 1828.

Ma chère maman,

J'ai vu le roi ce matin qui m'a traité avec toute bonté et témoigné toute satisfaction de mes services. Il m'a dit qu'il lisait toutes mes dépêches avec un vif intérêt, et m'a assuré de la continuation de sa bienveillance. Il m'a gardé fort longtemps à parler de choses graves avec toute confiance. Je ne lui ai rien demandé et me suis borné à lui exprimer ma reconnaissance pour sa confiance royale. J'ai été enchanté de sa santé, de sa bonhomie, de sa ma-

nière de voir et de parler, et surtout de sa parfaite bonté pour moi, dont je n'oserais répéter les expressions dans une lettre.

Rien de nouveau sur M. de la Ferronnays. Je crains que je ne puisse le voir avant le 27 ou le 30.

Dites à Marianne que toutes ses commissions sont faites : une superbe fourrure en petit-gris avec un manteau de velours de je ne sais quoi bleu de la Chine, une robe de popeline ravissante, une capote, deux bérets à jour, des gants, des souliers, et une jolie voiture à sa guise. Je suis ruiné ; j'aurai à peine pour m'en retourner. Mais nous aurons de l'argent dans deux ans quand je voudrai publier mes vers. Cependant cet argent est destiné à des œuvres pieuses.

Madame de Vaux part ce soir pour Hondschoote. Je n'ai pas pu la voir, quoique j'y sois allé deux fois hier encore. J'ai vu les Messieurs ; M. de Pansey ne sera pas de retour avant le 30.

Adieu, mille et mille tendresses.

CCCCLV

A madame de Lamartine

Mâcon.

Paris, 18 octobre 1828.

J'ai reçu votre charmante lettre, chère mère, en arrivant à Paris. Je n'y réponds qu'aujourd'hui en vous priant de faire savoir de mes nouvelles à Marianne. Elles sont bonnes, si ce n'est une fièvre de mal de gorge qui m'a retenu deux jours dans ma chambre et qui ne me laissera sortir bien couramment que demain. Ma chambre ne désemplit pas de monde à me fatiguer ; il vaut mieux aller

soi-même. Ma réputation littéraire n'est pas si tombée que je le croyais : les libraires me font toutes les offres que je pourrais désirer. Mais, à mon grand regret comme financier, je ne puis accepter comme poète et comme diplomate.

Au ministère on est à merveille pour moi, on m'a classé en première ligne, on ne me placerait que trop vite si je ne me sentais pas le besoin d'un bon et long temps avec vous. L'ambition m'ennuie au lieu de m'enivrer. Mais je puis calculer avec certitude que je serai ministre avant peu d'années. Malheureusement je le désire trop peu.

Madame de Vaux est de retour, elle part demain pour aller voir Eugénie. J'écris à Eugénie que, si elle veut venir ici vers le 22, je l'emmènerai. J'ai acheté une voiture comme il nous la fallait.

La politique générale, très au-dessus de nos petits intérêts particuliers, me paraît, entre nous, moins rassurante de près que de loin. J'ai vu deux cents personnes de toute opinion, et le résultat n'est pas favorable. Le républicanisme, que je croyais bien mort, recommence à germer dans toutes les jeunes têtes. Ceci donne à penser et nuit aux longs projets. Il n'y a pas fanatisme révolutionnaire, mais il y a détachement complet du royalisme et des Bourbons. Fions-nous, comme vous dites, à la politique divine.

Mille tendresses à vous et à mon père. Madame de Vaux m'a remis un paquet à vous porter. Je lui ai remis pour vous trente-deux francs. Ecrivez.

Adieu et mille choses à mes tantes.

CCCCLVI

Au marquis Gino Capponi

Paris, 28 octobre 1828.

Vous ne direz pas que je suis un ingrat, mon cher marquis ; car, depuis le jour où j'ai quitté votre beau, doux et heureux Arno, il n'y a pas d'instant où je ne le regrette et où je ne tourne mes yeux et ma pensée sur ceux que j'y ai connus, goûtés et aimés : les principaux sont les deux hôtes de Varamista, vous et Frullani. J'ai peur que vous ne m'oubliiez, je veux me rappeler de temps en temps à votre commémoration. Vous me le devez, car je fais sans cesse commémoration de vous de mon côté. Mais, hélas! une heure de conversation à cœur ouvert, les jambes étendues sur le banc de pierre du portique de Varamista valait mieux et disait plus que des volumes de lettres ne peuvent faire. Cependant j'en suis réduit à cette incomplète consolation, et pour plusieurs années, je pense. Le vent diplomatique me poussera dans quelques mois à Londres. Je n'ai pas à me plaindre, puisque c'est le plus beau poste de ma carrière et le plus élevé de la hiérarchie diplomatique avant celui de ministre. Mais un rayon de votre soleil, mais l'inspiration qui sort de vos collines, mais la belle langue, mais tant d'hommes ou quelques hommes comme vous et vos amis, tout cela vaudrait mieux encore pour moi, si ce n'était d'un peu d'ambition qui encore n'est pas personnelle ! Enfin vous viendrez nous voir à Richmond. Je n'en doute pas, et je me consolerai avec vous en nous promenant à l'ombre du brouillard sur les doux gazons de la Tamise. En attendant, je m'en vais repartir de Paris où mes affaires sont finies pour aller profiter de trois mois de

loisir dans mes Varamista qui pleurent de mes absences. J'y fais travailler beaucoup en peu de temps pour les retrouver un jour et vous y recevoir.

La politique, mon cher ami, est triste de près. Je ne vois plus les choses de même couleur qu'à Florence. Le monde n'est pas content de ce qu'il a, l'espérance ignorante le pousse dans quelque nouvel abîme. Il faut se dévouer pour le retenir et périr du moins avec une bonne conscience. Nous avons ordre et liberté, grand problème résolu ; nous voulons plus, nous perdrons tout. Je ne retrouve plus la France au point où je l'avais laissée, et tout le monde est ébranlé. J'en suis triste pour le monde plus encore que pour moi, car nous n'avons qu'une demi-vie à vivre qui ne vaut pas la peine de la regretter ici. Je tomberais dans la philosophie, mais je m'arrête. Elle est trop lourde pour une lettre.

Pensez à moi, parlez de moi, écrivez-moi si vous écrivez ; n'écrivez pas, si cela vous ennuie, peu importe, pourvu que vous me rendiez au fond de l'âme un peu du vrai sentiment que je vous porte. Dites à Frullani la même chose ; faites mes compliments à Nicolini et à tous ceux de vos amis que j'ai aimés. M. Viale, qui est dans ma chambre pendant que je vous écris, vous fait ses compliments.

Dites à Bargiocchi qu'il s'occupe essentiellement à me vendre en détail les emplacements de maisons, dont je l'ai chargé. Je le récompenserai dignement.

Mais adieu donc tout de bon ! Je vous quitte pour faire mes paquets et aller m'enterrer dans les bois jaunissants de la Bourgogne, d'où au moins je verrai le soleil se coucher sur la neige du mont Blanc.

CCCCLVII

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 28 octobre 1828.

Je suis ici malade, comme à l'ordinaire dès que j'y suis, maintenant accablé de visites à faire et inondé de monde chez moi comme une puissance du siècle. Tout cela ne m'enfle pas, mais me donne le flux de sang que j'ai eu et dont je me guéris en ne vivant que de riz à l'eau depuis huit jours, aussi ne tiens-je plus ma plume. J'espère être assez bien pour décamper dans la semaine, vers le 30.

J'ai été reçu mieux même que je ne le méritais. Le roi, Rayneval, La Ferronnays, Bourjot d'Hauterive et *tutti quanti*, m'ont comblé d'éloges. Je suis le seul qui les aie éclairés et instruits. Ils me regrettent en Italie. Mais, ne pouvant plus y être en second, je suis désigné et comme nommé en premier à Londres. Ils m'ont annoncé officiellement cette destination ; ce sera exécuté au premier mouvement, dans les six ou sept mois. La Ferronnays m'a dit : « Si je sors du ministère, comptez-y également, je ne sortirai pas sans avoir pris ces arrangements avec mon successeur. » Or tu juges que je suis satisfait, cela me lance sur la grande route et me fait ministre dans trois ou quatre ans. Voilà pour moi.

Pour la France, elle n'est pas si heureuse. Je n'y vois plus clair depuis que je suis au foyer. De loin j'espérais, de près j'appréhende. Il n'y a pas d'intentions révolutionnaires ; mais de la folie ultra-libérale dans la jeunesse pensante et du bonapartisme dans la population agissante, il y en a. De plus, attendons-nous sous ce rapport à de fiers tours de l'Autriche : elle ira jusque-là, je te l'ai dit

et je le répète. Espérons en Dieu et dans le bon sens des *country-gentlemen*, et surtout dans la peur de la révolution quand nous la reverrons face à face, chose qui se pourrait voir en 1829, et dont le ciel nous garde !

Parlerons-nous amis ? Vignet *talis qualis* est ici chargé d'affaires. Toujours se voulant fiancer et toujours ratant la future ; mais il ne ratera point le ministère, il le tient dans un an. Mareste, toujours l'homme de plus d'esprit de Paris, désespérant à entendre sur la politique. Madame de Montcalm où je passe ma vie avec nos anciens amis, Lainé, Pasquier, Mounier, Portal, Villemain, Pozzo, etc. Rien autre à Paris en fait de grand monde. Mais du bas monde, des mandarins et des lettrés, en veux-tu voir ? Viens le matin chez moi, j'en reçois, sans exagérer, trente à quarante par jour. J'ai germé et grandi pendant mon absence et mon silence. C'est trop commode pour ne pas s'en aller et se taire encore un ou deux ans, et que dire ?

J'aurais donc tort cependant si je me plaignais des humains. Je suis écrasé, étouffé d'amitiés, de prévenances, de cajoleries, de dévouements universels, ce serait à en perdre la tête. Je n'en ai perdu que l'appétit et le sommeil, mais l'ivresse ne me plaît en rien ; je me renferme et je m'en vais, et je n'ai toujours qu'un ami : tu sais qui. On me parle beaucoup de toi. Tu es une preuve qu'on n'oublie pas si vite qu'on le prétend ici. Tu y as laissé trace toute fraîche. Tu peux reparaître député ; mais tout le monde, à commencer par Mounier l'industriel, blâme ton industrialisme. Sur ce point on est comme moi inflexible. Du reste on t'aime bien, on te fera pair quand tu voudras, et, si j'avais un fils moi-même, ce que le ciel m'accorde ! je pourrais rondement arriver aussi là, car quand les masses marchent et qu'on est, comme dit Canning, dans le torrent, où n'arrive-t-on pas ? Hélas ! si j'avais vingt ans, et que je ne fusse pas un honnête garçon, je ne

donnerais même pas ma part de royauté, par le triste temps qui court.

Or adieu. Je vais te revoir dès que j'aurai été à Saint-Point recevoir une réception à pied et à cheval avec tambour et canon, qu'on m'y ménage à mon insu. Autant en ai-je reçu de bonne grâce à Monteulot, il m'en coûte cinq cents francs pour l'avoir rendue au village ; mais je ne donnerais pas cette cordialité du vieux temps et ces liens entre le pays et l'honnête habitant du castel pour cent mille.

Tu vois à mon épître que je t'écris un soir d'octobre, après avoir mangé mon écuelle de riz à l'eau, seul et m'allant coucher en paix. Fais-en autant, *et vale,* ainsi que mon filleul et sa mère.

A Mâcon dans dix jours.

CCCCLVIII

A monsieur le comte de Virieu

Saint-Point, 21 novembre 1828.

Tu me demandes où je suis? Je suis à Saint-Point, à la tête de soixante ouvriers jusqu'à Noël. Tu me demandes quand je t'irai voir? Quand tu voudras, mais de préférence vers Noël. Je t'ai écrit de Paris ma nomination à Londres. J'irai, mais à mon cœur défendant : j'aime mieux ma vallée et ma paix. Mais une fois dans le torrent du siècle, où ne mène-t-il pas, *reluctans* ou non ?

Je suis plus philosophe, plus ennuyé du monde actif que jamais, c'est pourquoi j'irai loin dans le monde actif. Qui a ce qu'il rêve? Je ne rêve plus.

Tu as donc enfin ta mère et ta sœur. J'en jouis pour

elles et pour toi : voilà les vrais biens du bon Dieu. Je jouis aussi des miens à présent. Garde-les près de toi ou le plus près possible toute leur vie, et dis-moi où elles sont, et si je puis les voir en allant à Lyon en décembre.

Voilà le moment qui approche où je dois rembourser chez toi je ne sais combien de mille francs empruntés pour solder Florence. Si tu le sais, dis-le-moi que je les porte. Je crois que c'est, 1° six mille francs cette année.

J'ai cent ouvriers à Monculot, j'en ai soixante ici, et je suis toujours à mon aise. Je crois qu'il y a multiplication pour l'homme qui, comme nous, ne mange son argent que sur sa terre et dans son ménage. Mon avenir de fortune est fort beau ici, et, en attendant, j'ai le jeu de cinquante mille francs de rentes.

J'ai le cœur plein de poésie, et j'en ferais si j'avais du temps sûr devant moi. Je voudrais bien quitter tout pour suivre mon génie, mais je ne sais comment faire. J'invoque la Providence pour qu'elle me dirige elle-même, et non moi. Je suis trop faible pour prendre un grand parti. Cependant l'ombre du Dante m'apparaît et me reproche. J'ai un remords, un vautour poétique dans l'âme.

Adieu. Ce monde va mal politiquement, mais il va bien physiquement. Que ne venez-vous tous les six passer quinze jours ici! Nous aurions chaud, nous peindrions, nous parlerions, nous dînerions. Propose-le à tes dames et à mon filleul. Nous y sommes jusqu'à Noël.

Adieu.

25 novembre.

J'ai oublié de te dire qu'en arrivant ici j'ai eu une marche triomphale de deux lieues. Il y avait trois

corps municipaux en rubans blancs, deux curés, cent hommes notables des communes voisines, armés et endimanchés, des discours, des batteries de boîtes tirant sur les deux collines, des décharges de garde nationale tous les cent pas, des tambours, des musettes et des fifres, des vers, des lauriers, des discours et des devises, des groupes de tout le pays sur le chemin, nous prenant les mains et nous embrassant, enfin un coup d'œil charmant et touchant, plus un beau soleil par le 16 novembre. Arrivés au château, j'ai répondu par une harangue où j'ai prêché Dieu, le roi et les honnêtes gens. J'ai arrosé mon éloquence de deux tonneaux de vin, puis un déjeuner de cent soixante couverts. La cérémonie n'a fini qu'avec le jour. Rien n'était ni commandé ni inspiré, tout spontané. Cela attache à un pays, et qu'on dise qu'en se comportant avec bonté et bon sens on ne peut exercer aucune influence! Pendant un an, je les mènerais à la brèche. Nous étions à cheval avec quelques-uns de nos amis. J'aurais donné cent louis pour que tu visses ce coup d'œil.

CCCCLIX

Au marquis Gino Capponi

Château de Saint-Point, près Mâcon, 29 novembre 1828.

J'ai reçu votre aimable et longue lettre, mon cher marquis, lettre toute semblable à une conversation de Varamista. Si j'avais été triste et dégoûté de ce bas monde, elle m'aurait ranimé; mais je suis forcé de convenir que je suis aussi content, aussi heureux, aussi en vie qu'un homme puisse être ; et même dans cet état que je vous souhaite votre lettre a ajouté à mon bien-être moral, car

je vous aime vivement et sincèrement. J'aime à penser qu'une absence peut-être bien longue, peut-être éternelle, ne détruira pas toute sympathie entre nous. Votre souvenir m'en donne un gage. Vous voulez causer, causons donc.

J'ai quitté Paris malade et accablé ; j'ai retrouvé un autre homme en moi en rentrant dans mes solitudes où je suis encore jusqu'au 1er janvier et où je rentrerai le 1er mars, reçu avec *ivresse* et cordialité dans mes deux terres par des paysans qui nous aiment sincèrement, entouré de nos anciens amis, de nos vieux parents, de souvenirs vivants et inanimés. J'ai rajeuni de dix années. J'ai repris la vie toute rustique, mais de cette rusticité élégante et molle qu'aimait Cicéron et que chantait Horace. Voici ma vie : Je me lève à cinq heures du matin. Je m'enferme auprès d'un bon feu, dans une petite bibliothèque, séparée du bruit du château et donnant sur une vallée que la lune éclaire quand il y a lune. Là je lis, ou j'écris, ou je pense, ou je me repose, jusqu'à neuf heures du matin sans qu'aucun bruit, aucune affaire vienne troubler mon repos. J'éteins ma lampe alors ; je mets des sabots (souliers de bois à l'usage de nos montagnes) et je vais encourager une centaine d'ouvriers qui me font des jardins et des routes comme à Varamista. On déjeune frugalement avec les fruits du pays, le beurre de ses vaches, les choux de son jardin. Après déjeuner viennent les gens du pays et des pays voisins portant en cadeau, les uns des lièvres, les autres des sangliers, ceux-ci des poulets, les plus pauvres des œufs ou du miel, car dans l'antique usage nul ne vient les mains vides, et je puis dire à la lettre que depuis mon arrivée ici j'aurais nourri cinquante personnes par jour de tous ces présents qui nous accablent, mais ce sont preuves d'affection qu'on estime infiniment et qu'on ne doit ni refuser ni payer. Viennent ensuite quelques heures de cheval, puis un peu de promenade

avec son fusil et ses chiens, puis le dîner, puis deux heures de billard, enfin le coucher à neuf heures exactes, heure à laquelle vous vous habillez pour aller chez je ne sais quel Russe ou quel Anglais désœuvré !

Qu'en dites-vous ? est-ce là une vie selon la nature et selon la poésie ? Eh bien ! je m'en trouve heureux. Je ne désire rien de mieux. J'appréhende tout ce qui doit la déranger. Mes heures nocturnes du matin surtout sont une invention dont je m'applaudis. Tâtez-en, vous verrez, c'est un doux larcin fait à la nuit et ajouté au jour, mais qui vaut mieux que le jour. Faites-vous des vers, me dites-vous ? J'en veux faire au moins. J'en médite, j'en fais même quelquefois, et je vous en enverrais si ce n'était qu'il faut les écrire et que je suis l'écrivain le moins écrivant du monde.

Et vous me félicitez d'avoir de l'ambition ! Ah ! mon cher, où se placerait-elle dans une vie si pleine et si heureuse? Avions-nous de l'ambition pendant nos quatre jours heureux de Varamista ? Eh bien ! j'en suis où nous en étions, moins vous et Frullani, ce qui ne laisse pas d'être une certaine quantité négative, pour parler sa langue. Il m'écrit donc en vers ! Ses vers et lui seront toujours bienvenus. Je lui répondrai dans sa langue.

Si le ministère me laisse ainsi un an et plus, comme je l'ai demandé, avant les brouillards de Londres, partez donc tous les deux au printemps, et venez respirer quinze jours l'air de nos bois! je vous promets la même vie que je viens de vous décrire, ni plus ni moins : la paix, la liberté, table frugale et bons livres avec quelques heures couchés sur l'herbe et les pieds au soleil ! Vous êtes maîtres de goûter tout cela en me comblant de plaisir.

Hélas ! vous avez raison ! je crains de ne revoir Florence qu'à l'âge où l'on ne se soucie plus de rien voir. La nouvelle route au Nord, qui s'ouvre pour moi, me fait penser à revendre mon établissement de Via Foligno. Si vous

connaissez quelque amateur, indiquez-le-lui, je vendrai les meubles et tout ensemble. Je dois replier mes bagages comme mes pensées. Mais vous garderez éternellement mes sentiments et mes regrets. Conservez-moi aussi un peu d'amitié, et parlez de moi à ceux de vos amis qui s'en souviendront. Je ne vous dis rien de politique, je ne m'en mêle plus. Dieu veuille qu'elle ne se mêle pas de nous non plus !

Adieu encore.

CCCCLX

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Saint-Point, 11 décembre 1828.

Quand je fais des vers, je n'écris guère : tu n'auras donc qu'un mot ce matin. J'ai reçu ta lettre. J'ai mis Florence en vente, et j'espère avoir ou cette année ou l'autre une trentaine ou une quarantaine de mille francs à placer chez toi. Tu es mon homme, comme je suis le tien. Puisque tu ne veux de moi que le 20 janvier, je te porterai ce que je te dois le 20 janvier à Lyon. J'ai tout aussi le désir et le besoin de te voir que toi moi.

Je suis dans un des rares moments où l'homme modéré et dégrisé peut dire : Je suis heureux. Je me repose entre deux fatigues. Mais mon repos est occupé. J'ai cent ouvriers à Montculot et presque autant ici. Je me lève la nuit pour ajouter au jour. Ma santé est supportable, mon âme paisible, mon cœur doucement rempli, mon esprit intéressé, la route de ma vie sans pierre ni épines. Je n'ai qu'à remercier Dieu, et le bonheur et la reconnaissance sont; tu le sais, pour nous deux, les deux colonnes

du sanctuaire. Puisses-tu être en même phase, et puissent-elles durer pour nous et pour la France ! Je suis plus religieux quand je suis, comme ici, solitaire et content :

> Ainsi plus le temple est vide
> Et mieux l'écho retentit !

Parle de moi à mère, sœur, femme et filleul. Je pense sans cesse à vous et à ce qu'aurait de doux votre réunion dans cette solitude au mois de mai ou de septembre.

Je fais ou refais quelques vers parmi lesquels la plupart seraient de votre genre. Je pense au Grand-Lemps et je te vois à Pupetières, faisant ce que je fais à Saint-Point.

Je rentre à Mâcon la veille de Noël, je vais passer quatre jours à Montculot, alors je reviens à Mâcon passer janvier et février, pendant ce temps nous *se* verrons ! Adieu.

CCCCLXI

A la marquise de Raigecourt

Saint-Point, 15 décembre 1828.

Nous ne savons plus où vous êtes ni comment vous êtes depuis le douloureux événement. Que fait Raoul? Sa douleur, amortie par le coup même, n'est-elle pas plus sensible encore maintenant ? Je le crains. Mais le temps ensuite, en venant à plus forte dose, tempérera tout ce qui est trop âpre aujourd'hui. Il lui faudrait au printemps un ami voyageur qui le prît avec lui et l'enlevât à lui-même pendant six mois ou un an. Si je vais alors en Angleterre, je pourrais être cet ami-là. Nous en parlerons en passant. Je le mènerais un peu à Londres, un peu en Écosse, un peu en Irlande. Il vous reviendrait, je l'espère, moins malheureux ; car ce n'est heureusement pas à l'âge où les

douleurs sont les plus vives qu'elles sont sans consolation : c'est plus tard qu'il ne faut rien perdre parce qu'on ne peut plus rien recouvrer.

Je n'ai aucune nouvelle indirecte de tout ce qui vous entoure. J'étais retiré au fond des montagnes où nous avons un hiver aussi doux et aussi brillant que le plus doux printemps. Nous travaillons et faisons travailler à force. Cette vie est cent fois au-dessus de toute vie politique ou même poétique. Il ne nous manque que quelques amis à l'âme élevée dans notre voisinage. Pourquoi ne sommes-nous voisins nulle part, pas même à Paris?

J'ai été bien content de vos santés à Paris quand je vous ai vus. J'espère que cette secousse morale trop prévue n'aura pas sur vous de fâcheux effets. Nous-mêmes nous sommes très bien ; dès que je repasse la barrière de Paris, je me guéris. Cet air humide, froid, bruyant, agité, ce mouvement physique et moral, désordonné, ne me vaut rien. Je suis ailleurs dix fois plus actif, mais d'une activité réglée qui ne me fait que du bien. Vive la campagne, même au mois de décembre! J'y voudrais vivre et mourir.

Parlez de nous à Raoul et à madame de Beufvier. Nos pensées sont bien souvent où nous vous supposons. Que les vôtres nous rencontrent aussi quelquefois! Au mois de mai nous nous reverrons, j'espère, et vos blessures seront un peu cicatrisées. Adieu encore. Souvenez-vous de quelqu'un pour qui vous avez été plus qu'un ami, et qui ne saurait jamais l'oublier.

Ma mère et ma femme veulent encore que je vous les nomme à la fin de ma lettre. Elles vous sont attachées comme moi-même.

P.-S. Rappelez à M. de Las Cases de m'envoyer au moins et bien vite deux ou trois cents bouteilles de vrai bon vin de Bordeaux comme le vôtre.

CCCCLXII

A mademoiselle Delphine Gay

Saint-Point, 31 décembre 1828.

Mademoiselle,

J'ai reçu la lettre et le volume. J'ai lu les vers avec le sentiment que j'avais en les entendant. C'est tout dire. Quand l'impression froide n'enlève rien du charme que l'auteur lui-même (et quel auteur !) peut donner à ses vers, on ne doit rien désirer. Ils ajouteront, s'il est possible, à votre renommée, et vous feront des amis de plus.

Cependant il y règne un ton de mélancolie qui était moins senti dans les premiers volumes. Est-ce que vous seriez moins heureuse ? Quand on vous a connue, c'est-à-dire aimée, on a le droit de s'intéresser non seulement à l'ouvrage, mais plus encore à l'écrivain. Pardonnez donc cet intérêt, fût-il indiscret.

J'ai bien regretté de ne pas vous trouver à Paris. Je ne sais plus quand j'y retournerai. Mais ne passeriez-vous point au printemps par le voisinage de Saint-Point ? Alors accordez-moi une halte d'un mois ou deux.

Que fait madame votre mère? 1829 ne verra-t-il rien paraître d'elle ? Pour moi, je suis heureux et occupé. Mais je n'écris et surtout je n'imprime rien. Je n'ose plus. J'ai passé la veine du bonheur poétique. J'en suis à la quiétude réelle. Cela vaut mieux. Je crains de la compromettre, et je ne fais quelquefois des vers que pour me parler à moi-même.

Adieu, mademoiselle, recevez encore ma vive recon-

naissance pour un si aimable souvenir inscrit sur une page immortelle. Puisse celle où je vous offrirai le mien partager le même destin ! Mais, immortel ou non, il est tendre et sincère, et durera autant que moi.

ANNÉE 1829

CCCCLXIII

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 1er janvier 1829.

Je te souhaite la bonne année ainsi qu'à mon filleul et à sa mère et à ta mère et à ta sœur et à tout ce que je respecte et aime autour de toi. J'ai vu avant-hier M. de Brosses qui m'a dit que tu avais été indisposé : serait-ce la raison qui t'a empêché de m'écrire depuis quinze jours au moins ?

J'attends ton signe pour aller te voir à Lyon, car voilà la neige qui m'arrête au moment de partir pour aller faire remuer des pierres et de la terre à Monculot. Je remets cela en mars ou février. Ainsi donc, donne-moi tes ordres et ton adresse.

Cette année nous verra, j'espère, plus souvent réunis que les précédentes, c'est un des bonheurs les plus doux que je lui demande. Quelques heures avec ses amis, quelques heures avec ses pensées, quelques heures avec ses chevaux et ses chiens : voilà le mieux possible pour moi maintenant. Je ne me plains pas des derniers mois 1828. Puissent tous ceux 1829 leur ressembler !

Nous sommes, depuis quelques jours, tous réunis ici en famille et en assez bonnes santés, excepté ma fièvre d'une heure par vingt-quatre heures. Mais je m'y abonnerais pour n'avoir pas pis.

Ecris-moi donc. Es-tu si absorbé que moi dans les

ouvriers et les finances? Ne te tires-tu pas des affaires où tu t'es mis? Tout le monde dit que cela ne te vaut rien. On pense à toi pour député. Prends la plume et révèle-toi par quelques vigoureuses pages aux braves gens de Lyon et du Dauphiné. Ne parle que la langue de ta conscience, nullement celle d'aucune secte, tu verras que l'opinion a des oreilles qui savent distinguer les sons. Elle ne demande en vérité que des hommes éclairés et consciencieux à rencontrer. Mais il lui faut les deux qualités réunies. Elle a tâté des coquins et des imbéciles.

Adieu. *Vale* et écris peu, mais bien. Publie sans nom si tu veux, on te trahira à propos.

Quant à moi, je fais des chiffres et des vers.

CCCCLXIV

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 13 janvier 1829.

Parlons affaires:

Voici les huit mille francs promis, savoir deux mille que je te rembourse sur la cote mal taillée que nous avons établie, il y a trois ans, et d'après laquelle je me suis reconnu ton débiteur de trois mille francs sur nos anciennes transactions de jeunesse, transactions par lesquelles tu me donnais toujours et je ne rendais jamais. Je crois t'avoir remis en deux autres fois mille francs, ce qui, avec ces deux mille, fait la somme arrêtée. S'il en était autrement, souviens-toi, dis-le-moi, et nous rectifierons à ton profit. De plus je te dois pour divers achats faits par toi pour moi, comme papier peint, etc.; mais, d'un autre côté, j'ai payé à Florence je ne sais quoi, et à Paris des papiers, et à Sylvestris je ne sais combien; voici entre autres un reçu de Margherini de cent francs.

Fais addition et soustraction, si tu as des souvenirs écrits, et établis ce petit compte que j'acquitterai ou que tu acquitteras selon le chiffre final.

2° Voici les six mille francs que tu as empruntés pour moi l'année dernière, et pour lesquels tu te substitueras vis-à-vis des créanciers que j'ignore, en les prenant pour toi, comme cela a été convenu, et en m'en renvoyant le billet que je t'envoyai de Florence en décembre 1827. Quant aux intérêts, paie-les pour moi, et je te les porterai à Lyon dans dix ou douze jours.

Je ne reste donc plus devoir par toi à Lyon que quatre mille francs, que tu m'as pris à la même époque, mais dont l'échéance n'est que dans un an ou deux. Dis-le-moi, précise dans ton accusé de réception, et réponds-moi vite.

Je n'irai pas te voir avant le 23 du mois de janvier. Je logerai où tu dis. Je t'écrirai, deux jours d'avance, pour y avoir une chambre bien chaude au soleil, et voilà tout. Mais je ne pourrai rester plus de quatre jours, ce qui ne fait que soixante-quatre heures de conversation ; c'est bien peu en deux ans. Au reste, je suis comme toi, je n'ai pas grand'chose à dire, je laisse aller le monde et la vie jusqu'à ce qu'ils disent du nouveau eux-mêmes. On me parle de députation de tous les côtés, mais je ne crois pas que l'on voulût réellement de nous par le vent qui court. Il nous faut dix-huit mois pour relever l'esprit des élections jusqu'à notre degré de température.

L'événement de ce pauvre M. de la Ferronnays me ferme, je crois, ma carrière. Londres me sera enlevé par quelque brave garçon qui inspectera le service de la table ou du lit chez M. de Chateaubriand ; or je me sens trop vieux pour aller ailleurs, et trop fier pour ce métier. Adieu, nous parlerons de tout ceci entre les chenets.

CCCCLXV

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 27 janvier 1829.

Archi-paresseux! écris au moins pour affaires. As-tu reçu huit mille francs que je t'ai envoyés le 18 courant, sur MM. Beaup. et C[ie], à Lyon, par un mandat de notre receveur général, M. Delahante? Je te demandais un accusé de réception, une quittance pour les deux mille que je restais te devoir et le billet de mes six mille que tu devais me renvoyer en t'y substituant, comme nous l'avions arrangé.

Écris-moi vite : oui ou non. Il fait trop vilain pour aller à Lyon avant la fin de février. Je suis souffrant et ennuyé. J'ai eu un automne plus beau que l'hiver, c'est naturel.

Je ne cause à fond ici avec personne, mais je suis bien vu de tous. On s'occupe beaucoup de mon élection future. J'aurai un fort parti, si cela dure.

Je viens de faire pour la réunion du département une pétition pour les vins, qui a réussi.

Je lis des *Mémoires*, je tiens mon poêle à 14 degrés, je me couche à dix heures, et je me lève *idem*. Je ne fais ni vers ni prose : le temps en est-il passé? Je me sens bien plus apte à l'action et à la parole politique, et je m'en méprise.

Adieu. Je vais dîner à une noce que j'accompagne à minuit à l'église, insupportable et honorable fonction. Dis-moi donc où sont ta mère et ta sœur?

Adieu encore.

Je t'envoie ceci par Montherot, craignant de ne pas sa-

voir ton adresse et de l'avoir *sbagliato*, en t'envoyant les huit mille francs.

CCCCLXVI

Au comte Édouard de la Grange

Secrétaire de légation à Bruxelles.

Saint-Point, près Mâcon, 14 février 1829.

Ah! j'en viens enfin à vous, mon cher la Grange, après une litanie d'ennuyeuses lettres à répondre : c'est le plaisir gardé pour la fin.

Oui, j'avais reçu *Jean Paul* depuis quelques jours ; et, qui plus est, une phrase de votre préface m'avait inspiré un morceau de poésie, que j'ai presque achevé. Je ne suis pas étonné qu'on trouve l'homme bizarre (par homme j'entends Jean Paul). Le commencement de sa pensée est solide et beau, l'explication qu'il en fait est souvent recherchée et maniérée. Mais, tel qu'il est, je suis enchanté de le connaître, et je vous remercie pour ma part de la connaissance que la France vous en doit. Vous êtes donc *in bivio*, comme moi. M. de la Ferronnays est une perte capitale pour mon ambition. Je n'ai éprouvé qu'une longue injustice de celui que vous m'annoncez comme devant lui succéder. J'étais désigné pour Londres, je faisais mes paquets; je ne sais plus ce qu'il en sera. Il faudra nous faire nos places à nous-mêmes, si on ne veut pas nous les octroyer. Je pense que vous ne pouvez pas tarder à avoir infiniment mieux que Bruxelles. Quand on est marié, les seconds rangs sont les derniers. Il faut du dévouement à l'avenir pour résister aux déboires de notre situation à tous deux. Heureusement que la Providence nous l'a faite meilleure que la politique.

Remerciez madame de la Grange de l'aimable souvenir qu'elle veut bien me conserver. Je ne l'ai vue que deux fois et ne lui ai pas ou peu parlé, mais je l'ai vue et entendue : c'était assez pour la souhaiter à un de mes meilleurs amis.

Je mène, comme vous dites, une vie philosophique ici. C'est ce qu'on a de mieux à faire quand on n'a rien autre à faire. J'aime cependant la vie active, mais les affaires ne veulent pas de nous. Je fais peu ou point de vers, mais je lis, je griffonne des pages que je brûle. Je pense, et je vis suffisamment heureux. Il ne faut pas demander plus à cette vie humaine qui ne trompe que les sots.

Adieu. Je vous quitte avec regret pour une réunion municipale. Je ne saurais assez vous dire combien votre fidèle et tendre souvenir me fait plaisir. Je vous ai aimé du jour où je vous ai vu. Je suis bien aise que cela dure et se renforce par la constance de vos propres sentiments et la sympathie de nos études et de nos talents.

Adieu encore.

CCCCLXVII

A monsieur le comte de Virieu

Rue du Plat, Lyon.

Mâcon, 15 février 1829.

Je suis en esprit avec toi dans ces tristes moments, mais, comme tu le dis, je n'y vais point en réalité. Premièrement, je ne pourrais jouir de toi pendant que ton âme est troublée par la maladie de ton enfant, et puis je craindrais d'en rapporter les miasmes à ma petite fille. Attendons donc la guérison bien complète pour nous

visiter. J'irai alors à Dijon, un de ces jours, faire une route pour Monteulot, qui sera ma grande œuvre de cette année. Je reviendrai ensuite me reposer à Saint-Point, puis te voir à Lyon.

Si tu es triste, je ne suis pas gai. Je subis toutes les afflictions de l'hiver, je souffre comme un martyr, et je dois m'amuser et faire bonne mine, avec beaucoup de monde. Je n'ai pas le sol, et je suis accablé de dépenses ; je voudrais écrire des vers, et j'ai mal à la tête. Je suis obligé de désorganiser ma maison en domestiques, j'en renvoie trois ou quatre, pour libertinage, aujourd'hui même, c'est un ennui à fendre la tête.

Mais tout cela n'est rien auprès des tourments que donne la petite vérole d'un enfant. La mienne n'est pas mal, mais ma femme toujours souffrante, s'ennuyant de Mâcon outre mesure. A présent que j'aime ma vieille patrie, elle ne rêve que l'Italie. Son désir ou son regret qu'elle déguise mal me tiennent en suspens pour tout établissement. J'espère que nos établissements de l'autre côté des nuages seront plus solides, plus confortables, plus durables.

Vignet m'écrit qu'il va enfin être fait ministre. Qui l'eût dit qu'il aurait marché mieux que nous, parti si tard et si paresseux ! Je ne sais rien de mon sort diplomatique, et je ne souffle pas mot. Le Chateaubriand me renverra comme toi à mes moutons. J'aurais aimé à ne quitter que premier secrétaire d'une grande cour pour rentrer ministre à la députation. Mais le ciel sait mieux que nous le chemin de la terre et du ciel. Je me fie toujours à lui de tout, quoique je vaille mieux dans la prospérité que dans les misères de ce bas monde. Nous n'étions pas nés pour cette boue.

Adieu. Donne-moi fréquemment des nouvelles de l'enfant ; donne-m'en de ta femme, mère et sœur. Où sont-elles ?

Tu ne me réponds rien à mes aperçus financiers. Examine-les, et envoie-moi l'ultimatum à ton loisir. Adieu encore.

CCCCLXVIII

A monsieur le comte de Sercey

Paris.

Mâcon, 21 février 1829.

Mon cher Sercey, j'ai reçu votre bon et aimable souvenir, mais je ne sais où vous adresser le mien : vous serez peut-être à Rome quand lui arrivera à Paris.

Je ne puis vous dire rien de plus certain sur mon sort que vous sur le vôtre. Les promesses de M. de la Ferronnays me paraissent à Nice avec lui. Si on me replonge dans les inutilités à mon âge, si, après l'ambassade où on m'emploiera, je n'ai pas le droit de passer ministre, j'enverrai ma démission. Je suis révolté, comme vous, de la manière dont le personnel est entendu chez nous. Il vaudra mieux quitter que languir honteusement, à près de quarante ans, un des derniers secrétaires d'ambassade de son pays. Mais je ne quitterai pas pour de la politique, au contraire, et j'espère montrer à mes chefs que j'étais capable d'être au moins employé au second rang par eux.

Ne comptez donc pas sur moi, mon cher Édouard, pour vous mener nulle part ; selon toute apparence, je n'irai plus que pour mon propre compte, et je n'écrirai plus que pour le public. J'ai mandé tout cela à M. de Rayneval.

Vous êtes heureux de voir mesdames Gay. Dites-leur que je suis indigné de cette bête de calomnie qu'on a

insérée sur moi, et que je viens de protester de nouveau à cause d'elles : je n'ai pas lu un vers de cette demoiselle, et je n'en ai entendu parler à personne.

Nous sommes venus passer le carnaval chez mon père à Mâcon. Au carême nous repartons pour la campagne. On vous dira toujours à Mâcon, chez ma mère, où nous sommes.

Adieu. Je vous aime toujours beaucoup et pour longtemps, Julia aussi.

CCCCLXIX

A monsieur le vicomte de Marcellus

Ministre plénipotentiaire à Lucques.

Saint-Point, 25 février 1829.

Je vous remercie, mon cher Marcellus, des choses aimables que vous me dites au sujet de nos travaux sur le vignoble. Si vos souhaits pour moi se réalisent, j'espère que vous m'en ferez un jour sur des objets plus importants. Les hautes questions politiques ne manqueront pas plus à l'avenir qu'au présent. Le monde est une œuvre qui n'est jamais finie, il ne dure que pour changer, il ne change que pour occuper notre intelligence et toutes nos facultés. Elles auront leur jeu dans deux ans tout comme aujourd'hui, et dans mille ans comme dans deux. Vous n'êtes pas plus que moi de ces bonnes gens qui pensent faire du définitif : Dieu seul en fait.

Je suis affligé de ce qu'un peuple, fût-ce même le peuple romain, se réjouit à l'enterrement d'un brave et saint pontife comme Léon XII. Nous en vîmes autant à la mort de lord Castelreagh, s'il vous en souvient. Les peuples n'aiment pas les hommes qui les connaissent.

Jamais la popularité ne va qu'aux dupes ou aux coquins. Aussi voyez comme on l'achète, toujours avec des bassesses ou des sottises.

Vous êtes spectateur de près de ce mouvement qui va nous donner un nouveau pape. Il est important. Il a, dans sa main, sinon les foudres antiques, du moins des vents et des tempêtes qui pourraient ébranler le monde. Choisissez-le bien doux, bien prudent et bien patient. Ce furent les seules armes du christianisme naissant : ce doivent être celles du catholicisme éprouvé. Il triomphera par elles. Il se compromettra avec celles de l'abbé de Lamennais et consorts.

Je suis ici en paix, occupé de mes champs et de mes moutons, de temps en temps faisant quelques vers ou jetant un regard sur le monde politique qui ne me fait plus si peur. J'y trouve le bien prévalant sur le mal. Je crois que notre arbre constitutionnel s'enracine par les orages mêmes. Une énergie morale se développe par l'oppression dans l'esprit des hommes de bien. Il n'est pas temps de la mettre en jeu, parce que leurs ennemis sont très sages, mais vous verrez son effet à leur premier excès.

Je ne sais rien de mon avenir diplomatique. M. de la Ferronnays m'avait désigné officiellement pour Londres. On me mande que ses intentions ne seront pas suivies. J'offre ma démission, ne voulant plus être en troisième ligne à mon âge. J'attends la réponse, et je vous en instruirai.

Revenez à Andour entre deux légations. On vous a blâmé, il est vrai, dans le temps, de n'avoir pas employé vos influences contre un élu qui ne peut être celui de vos opinions, quoique homme de bien lui-même ; mais vos explications sont irréplicables.

Adieu, mille respects à madame de Marcellus.

Excusez mon griffonnage.

CCCCLXX

A monsieur le comte de Virieu

Montculot, 16 mars 1829.

Je n'ai point eu de lettre de toi, mais je sais que tu es mieux, que ta femme a trouvé un courage proportionné au besoin. La Providence équilibre tout, sans quoi tout périrait dans le monde moral comme dans le monde physique.

Je suis venu passer quinze jours seul ici pour des ouvrages considérables que j'y termine, et entre autres un chemin d'une lieue. J'ai fini pour ce printemps ; je m'en retourne demain à Mâcon, j'irai de là te voir. Mais où seras-tu ? Écris-le-moi bien vite.

J'ai vu Fréminville, toujours tout près d'enfanter, mais n'enfantant jamais. C'est un fâcheux état et dont l'esprit se décourage. Il m'a laissé entrevoir de belles et grandes idées, comme à l'ordinaire : il est éternellement suspect d'avoir du génie. Qui pourra l'en convaincre ?

Et toi, en as-tu quelquefois ? Reprends-tu à la politique, à la philosophie, à la députation ? Ou bien t'en moques-tu, ce qui vaut mieux ? Tu me diras tout cela quand nous nous verrons. Moi je ne sais que dire de moi-même. Je me sens des capacités très fortes en divers genres ; mais tout me donne des remords excepté la poésie, et je n'en fais presque plus. Elle me semble, dans sa forme, un enfantillage au-dessous d'un homme de trente-huit ans. On me parle *universellement* de me nommer député. Ce moment décidera de mon immortalité, s'il en est. Je ne refuserai pas, mais je fais des vœux secrets pour être renvoyé à mes vers.

Au reste, en tout et pour tout, ce monde m'ennuie. Il n'y a qu'un bonheur, l'amour, et nous nous l'interdisons. Celui de ce qu'on appelle la vertu est bien froid et bien sec; et cependant j'y tiens par conviction et instinct d'avenir. Ah! que Ninon de Lenclos avait raison de dire: Qui m'eût proposé une pareille vie, je me serais pendue!

Tu riras de m'entendre citer Ninon, à moi son éternel contempteur, mais c'est que je lis Saint-Évremond et que j'ai trouvé là quelques lettres d'elle pas si mal. Pour Saint-Évremond, je persiste à le trouver charmant, plus naturel et aussi spirituel que Voltaire: une bonne médaille antique à l'effigie de Périclès. Nous n'avons plus de cette race d'hommes: les aimables de l'ancien régime sont d'un autre moule.

Adieu, on m'interrompt.

CCCCLXXI

A monsieur A. de Latour

Professeur au collège royal de Bourbon, à Paris.

Saint-Point, près Mâcon, 21 mars 1829.

J'arrive d'une course de quinze jours et je trouve votre lettre et vos vers. Ils sont plus beaux encore que les premiers, plus inspirés, plus poétiques. Je vous répète ma prédiction: vous serez un grand poète. Vous êtes bien bon d'admirer qui que ce soit. Quant à moi je vous admire. Je vous le dis avec sincérité, sans vouloir ni vous corrompre ni vous flatter. J'aurais bien voulu faire de pareils vers à votre âge, je voudrais les faire à présent.

Je suis fâché seulement de vous voir professeur de quoi que ce soit; j'ai peur que l'étude et le système n'altèrent votre beau naturel en poésie. Prenez-y bien garde! ne

vous faites d'aucune école, étudiez tout, n'imitez rien.

Je viens de passer quinze jours dans le voisinage de M. Foisset, mais j'y étais seul, sans cuisine, sans domestique. Je n'ai pas osé l'inviter à venir. J'y retournerai passer juin et juillet. Si vous étiez libre ainsi que lui à cette époque, ce serait pour moi une fête que de vous recevoir quelques jours.

Votre épître et votre ode surtout vont me ranimer pour quelques jours. Mais j'en ai bon besoin. Ce n'est pas que j'aie peur des critiques, mais j'ai peur de ne rien faire de bon. J'adore la poésie et je la respecte plus qu'autrefois : je crains de la profaner par des vers médiocres.

Adieu, monsieur. Ce sera toujours une bonne fortune pour moi que des vers et un souvenir de vous.

CCCCLXXII

A monsieur le comte de Virieu

29 mars 1829.

Je ne pars pas encore pour Saint-Point, seulement jeudi ou vendredi. Il fait trop froid et trop humide.

J'ai été bien content de te voir si moralement bien et si physiquement passable. J'espère que tu auras d'autres enfants qui te rattacheront davantage encore à cette vie d'ici-bas, qu'il faut aimer pour la trouver supportable.

Rien de nouveau ici. Je t'écrirai de Saint-Point où je désire faire des vers. Madame de Montcalm m'écrit d'aller à Paris, où Rayneval va être ministre. Je n'en ai pas le courage. Il faut que l'ambition, si elle veut de moi, vienne me prendre dans mon lit à Saint-Point.

Adieu.

CCCCLXXIII

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 23 avril 1829.

Que fais-tu ? Que dis-tu ? Montherot, qui passe, me dit qu'il t'a laissé assez bien portant : c'est le grand point. Je n'en dis pas autant de moi, ces jours-ci. Je suis ennuyé, malade, ne sachant que dire, que projeter, que faire. Cependant je viens d'ébaucher une nouvelle et capitale *Harmonie poétique*, intitulée : *Hymne au Christ*, dont je suis assez content. C'est le pendant ou contre-pendant de l'*Épître à Uranie*, de Voltaire, mais c'est vu d'un autre point de vue. C'est écrit avec foi et amour. Quand je l'aurai enregistrée dans un album, je te l'enverrai pour que tu la retouches et me l'amendes. Cela a 350 vers en tout, mais il y faut du beau ou rien. Elle est dédiée à Manzoni, l'auteur des *Promessi sposi* que traduit madame Yemenitz.

Après cela, que ferai-je ? Je n'en sais rien : quelques *Harmonies* encore, avant la fin de cette année, pour toucher quelques cordes de plus et remplir deux volumes in-octavo. Puis je ferme la page lyrique et rouvre la page épique pour le reste de ma verve.

Je ne sais rien de ma destinée politique. Le ministre n'est toujours pas nommé. Peut-être irai-je vingt jours à Paris, à la fin de mai. Veux-tu le faire ensemble ? J'irais ou tu viendrais me prendre.

Je suis venu faire les Pâques à Mâcon. J'y reste jusqu'à lundi parce que ma mère a un rhume. Du reste nous étions déjà tout établis à Saint-Point et très confortables. C'est là que le loisir m'a rendu à la poésie.

Come sta mon filleul ? Comment est ta femme ? Et la

compagne de vos bonnes soirées, madame Yemenitz ? Je crois qu'un jour on parlera beaucoup d'elle. Je lui crois du génie par ses qualités et par ses défauts mêmes, si elle en a. Fais-lui mes meilleurs compliments.

Pourquoi n'es-tu pas à deux lieues ou même à quatre de Saint-Point ? Comme nous gloserions! Ma femme va seule aux eaux d'Aix. J'irai te voir à Fontaines pendant son absence.

Adieu. Tu as payé des gravures pour moi. Je t'en remercie. Combien est-ce ?

Addio encore et à revoir. Écris-moi.

CCCCLXXIV

A monsieur le comte de Virieu

Place Bellecour, à Lyon.

Mâcon, 3 mai 1829.

J'ai reçu ta lettre et, en même temps, une du comte d'Hauterive et une de Vignet, qui m'appellent à Paris. Je m'y décide donc pour le 12 ou 15 mai.

Je n'espère rien de ce voyage, mais je le fais pour acquit de conscience. Je ne veux pas retourner à Florence au même titre, et dans trois mois : j'y suis acculé, on m'y rappelle. Je vais voir si le duc de Laval avec qui j'ai eu des rapports importants et intimes s'en souviendra. Si je puis raccrocher Londres, j'y vais ; si, au lieu de Londres, on me proposait Rome ou Constantinople, j'accepterais. Hors de là, démission définitive. C'est ce qui est plus probable, quoique j'aie tous les d'Hauterive, Rayneval, Bourjot, Bois-le-Comte, pour moi.

Je suis malade du printemps. Je t'écrirai mon *Hymne au Christ* dans quelques jours, mais pour toi seul. Il est

possible que je fasse à Paris une affaire de librairie, pour l'automne prochain, de deux volumes à 40,000 fr. Ces 40,000 fr. sont destinés, et je n'en aurai que la crasse. Mais je n'en ai pas besoin : j'aurai assez de fortune pour un poète et un honnête homme.

Belle occasion de venir vingt jours à Paris. Je te prendrais ou tu me prendrais, nous reverrions Pottier, et nous reviendrions en fonds pour rire quelques années.

Vignet ne rit plus : il est acharné contre l'impiété et la démagogie ; il les prend au sérieux. S'il les voyait à fond comme nous, il en aurait moins peur.

Adieu, à revoir,

CCCCLXXV

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

12 mai 1829.

Je t'ai écrit, *dieci giorni fa*, pour te dire que la nomination du duc de Laval me ferait incessamment partir pour Paris.

J'ai remis mon départ de quelques jours pour attendre ta lettre. Je vois ce matin que le duc de Laval a refusé, mais, comme on insiste fortement, il acceptera. J'ai aussi une lettre de M. Bourjot et une de M. d'Hauterive, qui m'assurent de tout leur appui pour l'accomplissement des promesses de M. de la Ferronnays, dont ils se reconnaissent dépositaires. Mon affaire reprend donc de la consistance,

Je resterai à Paris vingt jours au plus. Ce voyage me contrarie et m'ennuie, mais il faut mettre son billet à la loterie quand on a tant de chances et une famille qui vous pousse sans savoir pourquoi.

Adieu. J'ai mal à la tête du matin au soir, je ne puis ni lire ni écrire ; je pourrais causer tout le jour si tu venais à Saint-Point ou si j'allais à Lyon, mais je te dirai une fois pourquoi je n'y vais pas. Ma femme s'inquiéterait de ce voyage.

Adieu donc, écris-moi vite. Je suis à Mâcon pour un jour et ensuite à Saint-Point jusqu'au départ.

CCCCLXXVI

A monsieur le comte de Virieu

1829.

La grande nouvelle de tes deux cavalcades est d'un bon augure. Je voudrais, par intérêt personnel, que tu pusses en faire une jusqu'ici : tu serais ravi de mes œuvres d'architecture. J'ai mes élèves de Ciceri, qui commencent ma façade. J'ai une tour qui sort de terre.

Le voyage à Paris m'ennuie et me dérange bien. Mais il faut jeter son filet en eau trouble pour voir si on attrapera un esturgeon. On me garantit Londres : j'aimerais, comme toi, encore mieux Constantinople, mais c'est pour le Bosphore et non pour le divan.

Je lis, je dors, j'écris un peu. *E cosi passa il tempo*, jadis si long, maintenant si court. Il me manque toi à deux lieues d'ici pour être complet. A mon retour de Paris, dans vingt-cinq jours, j'irai certainement à Fontaines. Ma femme va dans huit jours à Aix en Savoie.

Adieu, écris-moi encore une fois avant mon départ des nouvelles de ta santé, de ta femme et du filleul.

CCCCLXXVII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 2 juillet 1829.

Eccomi, caro amico, revenu de Paris comme j'y suis allé : mon sort n'est pas plus décidé. On n'a pas voulu de ma démission ; on m'a comblé de bontés, d'argent, d'égards, de coquetteries : je reviens donc en attendre patiemment les effets.

J'ai vu, à la lettre, tout Paris. J'y suis toujours de mieux en mieux fêté, aimé, prôné, caressé, enivré d'encens et de faveurs : jamais popularité élégante n'a duré si fort ni si longtemps, les absences ne font jusqu'ici que la fortifier.

J'ai vu nos amis, Vignet, Mareste, etc., etc. Tout le monde me parle et me reparle de toi. On est furieux contre ton indifférence. J'ai promis ta résurrection aux élections prochaines, s'il fait chaud alors.

Maintenant je suis à attendre ma femme qui va revenir des eaux d'Aix. Nous irons passer à Saint-Point juillet, à Monculot août, à Saint-Point ensuite septembre, puis je retournerai un mois à Paris en octobre, puis, si rien de nouveau, l'hiver ici au coin du poêle. A propos de poêles demande à ton faiseur combien il me prendrait de temps et d'argent pour m'en apporter et poser un comme le tien avec bouches de chaleur. Je dis *un*, mais j'en ferai mettre plusieurs autres à Saint-Point et à Montculot.

Comment vas-tu, et comment sont femme et enfant? Es-tu triste ou bien? Que vois-tu, que lis-tu, que penses-tu?

Tu verras Vignet passer bientôt allant ministre en Suisse : il n'a changé ni d'un cheveu, ni d'une idée, ni d'une résolution, toujours prêt à se marier ou à se faire capucin ; le plus sûr est qu'il sera ambassadeur, et moi aussi, rien moins que cela, pourvu que je vive. Mais je meurs de souffrance, ennui, mal de tête, rhumatisme, fièvre, estomac et goutte. Quel métier ! cela me dégoûte de tout. Je n'apprécie rien qu'un rayon de soleil et une heure de non-douleur, avec un livre amusant sur les genoux et des chiens sur mes pieds. Dieu met le fiel dans le miel : sans cela la vie peut-être m'énivrerait. Mais cette vie, si brillante aux yeux de ceux qui me voient passer et rayonner à Paris, c'est une espèce d'agonie. J'ai pitié et envie de ceux et de celles qui m'envient !

Adieu. Je ne t'ai pas écrit, non plus qu'à personne, de Paris, par la raison que, de sept heures du matin à minuit, je n'étais pas une minute seul, mais toujours accablé de visites, billets, invitations, etc., etc. Quelle vie ce doit être que celle d'un premier ministre, puisque celle d'un poète secrétaire d'ambassade est si rongée par le public !

Me voici livré au loisir, quelquefois trop lourd, mais du moins plus sain. J'en profite pour te griffonner ces lignes.

Adieu. Écris-moi ou viens à Saint-Point ; parle de moi à ta femme et à mon filleul, dis aussi quelque chose d'aimable à madame Yemenitz, ta voisine.

CCCCLXXVIII

A mademoiselle Delphine Gay

Mâcon, 2 juillet 1829.

Mademoiselle,

J'arrive à l'instant, je trouve les vers divins et le joli

portrait de Nisida. C'est le jeudi qui m'arrive huit jours trop tard ! C'est peut-être mieux ainsi. J'aurais quitté Paris avec trop de regrets après une preuve d'amitié de plus. Vous m'en avez assez comblé, et j'y ai été assez sensible, sans qu'il fût nécessaire d'y rien ajouter de part et d'autre. Je n'oublierai jamais ce bon mois passé à vous voir si souvent, si à l'aise, si intimement, et toujours avec une admiration et une sympathie croissantes non pas seulement pour votre beau génie poétique, mais pour vos mille qualités d'esprit et d'âme qui vous feraient aimer même par ceux qui ne sauraient ni lire ni entendre.

Je pense que vous êtes toutes deux maintenant dans la vallée de l'Orge, comme je vais dans peu de jours me retirer moi-même dans celle de Saint-Point. J'aurai là un crayon et un album et l'ombre d'un arbre, et je vous enverrai quelques vers; mais, je vous assure, bien au-dessous de ce que vous venez de m'envoyer, de tout ce que vous m'avez lu à Paris ! Je ne suis ici que comme à l'auberge à attendre ma femme et Julia, qui doivent arriver bientôt. Nous irons ensuite passer un mois à Saint-Point et un mois dans notre terre de Dijon. Madame Gay et vous, vous souviendrez-vous de la presque promesse d'y venir en allant en Suisse ou en Italie ?

J'irai à Paris, je pense, en septembre ou en octobre. Y serez-vous ? En tout cas, j'irai vous chercher à la campagne : vous l'avez promis.

Nisida est parfaite, et le nom de sa maîtresse m'empêchera de l'égarer. Dites à madame votre mère qu'elle aura le petit chien dans six semaines environ ; il est à Saint-Point. Elle viendra, j'espère, le chercher à son passage.

Mais adieu. Je ne vous dis rien de tout ce que je voudrais vous dire à toutes deux; écrire est insipide. Il vaut mieux une heure de causerie comme à Paris.

CCCCLXXIX

A monsieur le comte de Virieu

Saint-Point, 1er août 1829.

J'ai vu Fréminville : il est venu un jour ici et m'a dit que tu étais à Pupetières, ce qui m'explique pourquoi je n'ai pas de tes nouvelles depuis mon retour de Paris et ma lettre de Mâcon. Tu dois être heureux dans le vallon célèbre dont l'ombre est à toi et le bruit à moi. Je le vois d'ici, et, si Saint-Point me laissait quelque chose à envier, je te l'envierais ; mais j'ai ici tout ce qu'il me faut : ombres, ruisseaux, vallées et montagnes, solitudes inaccessibles aux importuns, où je vais après déjeûner avec un album, un crayon et Pope ou Virgile, et dont je ne redescends qu'au son de la cloche du dîner. Je fais quelques vers, je t'en ai même adressé deux cents d'un nouveau style, moins pompeux, moins solennel, que je tente de me faire d'après ce que j'ai vu et entendu à Paris. Ne t'alarme point, ce n'est pas du romantisme à la Hugo, c'est quelque chose de plus intime, de plus vrai, de plus dénué d'affectation de costume et de style. J'en ferai cinq à six morceaux pour tâter le public et toi, avant-goût du public.

Fréminville m'a dit de la métaphysique belle et bonne. Le voilà dans le christianisme formel, après avoir, il me semble, resté longtemps sous le portique du platonisme qui y conduit. Mais sa santé m'afflige, je l'ai trouvé changé.

Comment va la tienne, et celle de mon filleul ? J'espère que l'air énergique des montagnes de Lemps te corroborera insensiblement : un changement d'air seul est un immense remède. Je suis bien aise de t'en voir respirer

un autre que celui de la place de Bellecour, tout tiède qu'il est. Travailles-tu moralement ou physiquement? Lis-tu, écris-tu, ou bâtis-tu ? Te sens-tu prêt pour accepter un vote électoral? Je te préviens (entre nous) qu'avant peu nous aurons du nouveau. Dieu veuille que ce soit du beau ! mais j'en doute. Il y aura deux cents députés de plus à élire par les grands collèges, tu seras sûr de ton coup. Je crains que cette finesse si blanche ne trompe pas beaucoup l'esprit démocratique et constitutionnel du pays. M. de Polignac va nous diriger, et, pour nous engager à nous laisser faire, il arrive, dit-on, avec du libéralisme dans une poche et autre chose dans l'autre. Je crains qu'il n'y ait rien dans toutes deux. La foi en lui n'est pas forte.

Je compte retourner à Paris quand nous aurons enfin un ministre des affaires étrangères. On dit que ce sera M. de Martignac. Si c'était un *homme*, ce serait, ma foi! le plus aimable et le plus séduisant des hommes : il m'a fait l'effet de ces charmantes femmes qu'on aime tant qu'on voudrait les estimer. J'ai été capté; je le crois honnête, mais trop faible.

Mais adieu.

P.-S. L'adresse de ton poêlier fumiste à Lyon?

CCCCLXXX

A monsieur le comte de Sercey

Château de Saint-Point, 12 août 1829.

Mon cher Sercey,

Je vous sais bien bon gré d'avoir surmonté un peu de faiblesse pour m'écrire et m'informer d'une chose à laquelle j'attache un grand prix, la bonté avec laquelle

Mademoiselle s'est exprimée sur mon compte et le désir qu'elle a témoigné d'avoir quelques vers de moi. Le malheur involontaire que j'ai eu de déplaire à une famille que la mienne vénère et pour laquelle j'ai été élevé dans les mêmes sentiments est un des remords de ma vie. J'attends avec impatience une occasion favorable et convenable de témoigner publiquement ces sentiments et de démentir ceux qu'on m'a injustement supposés : elle se présentera sans doute ; mais, pour qu'elle ait de la grâce pour eux et de la dignité pour moi, il faut qu'elle soit naturelle et opportune.

Je vous envoie une copie, que je fais écrire le moins mal possible, d'une des pièces que M. Vatout a entendues, et qui est sans doute celle dont vous voulez parler puisqu'elle rappelle les impressions douloureuses; l'autre est au contraire sereine et gaie. Je vous prie, en la présentant à S. A. R., de vouloir bien la recommander non à sa discrétion, mais à son indulgence. Je désirerais seulement qu'elle voulût bien n'en pas laisser faire de lecture trop publique devant des gens de lettres. Comme cela n'est pas destiné à être publié de longtemps, on en pourrait faire des imitations qui détruisent plus tard l'originalité de toute poésie.

J'espère que votre maladie est bien finie. Si quelques bons jours bien paisibles, dans une retraite bien isolée et bien pittoresque, dans un climat chaud et un air de montagne, pouvaient hâter votre convalescence, vous devriez bien venir à Saint-Point : vous y trouveriez santé, et nous plaisir. Vous savez combien nous vous aimons et nous vous regrettons : le temps n'efface rien de nos trois ans d'intimité, de souvenirs et d'affections. Nous retrouverons-nous quelque part? Votre sort et le mien le décideront-ils? Voilà un changement qui remet tout en problème et qui me laisse peu de choses à espérer de bon.

D'après cela je ne vais pas à Paris, comme j'en avais le

projet, pour le mois de septembre. J'attendrai ici, et je pense que j'attendrai longtemps, mais je suis heureux et occupé, et je me console aisément des retards de mon avancement.

Adieu, mon cher ami. Écrivez-nous de temps en temps. Je suis fâché que vous n'ayez pas Florence, mais j'espère voir enfin votre nom bientôt prononcé. Personne, à mon avis, n'est si digne et si injustement oublié.

Votre ami.

CCCCLXXXI

A monsieur le comte de Virieu

Saint-Point, 16 août 1829.

Tu n'as pas voulu cette fois de la députation, tu as bien fait. D'ici à six mois il y aura élection générale avec adjonction de deux cent cinquante membres aristocratiques : tu en seras alors, *volens nolens*. Voilà les projets. Je les sais depuis trois mois, comme je savais le ministère, sous le sceau du mystère. J'étais conscient, mais non pas complice, je suis loin d'approuver. Je te le dis entre nous, je crois maintenant à la possibilité d'une révolution qui emporte la dynastie, je n'y croyais pas hier.

Je ne sors pas de Saint-Point. Je ne sais l'effet produit, mais il me paraît indubitable. Les vaisseaux sont brûlés. Cette déclaration de guerre en pleine paix détache du Roi l'opinion *nationale*, dans le sens libéral du mot, comme la hache détache l'écorce de l'arbre sans qu'on puisse jamais l'y recoller. Le moment va être grave : graissons nos bottes, c'est-à-dire tenons-nous fermes dans notre ligne, prêts à combattre avec la parole, à droite et à gauche. Nous serons, toi et moi, sur la brèche avant qu'un

an soit écoulé. J'ai déjà griffonné hier mon manifeste électoral pour temps et lieu. Je ne l'imprimerai pas sans te l'avoir communiqué et soumis quant aux paroles. Pour le sens, j'ai la consolation d'avoir une conviction politique et par conséquent une conscience. Qui peut en dire autant sans se réjouir ?

Voici une chose pour toi seul. J'ai reçu avant-hier l'invitation de me rendre sur-le-champ à Paris pour aider le prince de Polignac dans la réorganisation de notre ministère des affaires étrangères, et être moi-même placé *convenablement* ensuite. J'ai délibéré un instant, puis j'ai répondu que cela m'était impossible, mais que je tenais toujours à mes droits à Londres. Ai-je bien ou mal fait ? Mais c'est fort. Voici mes motifs : je n'approuve ni la mesure intérieure ni la politique extérieure qu'elle entraîne. Je n'y vois ni bien pour le pays ni espoir d'aucune solidité. Je ne pourrais pas mentir à mon opinion et endosser gratuitement l'impopularité qui va s'attacher à tous les faiseurs de ce mouvement. J'ai pensé qu'il fallait rester intact pour le moment précis où notre opinion précise aura à se montrer. Il ne faut jamais compromettre l'avenir quand il peut y en avoir dans notre destinée, surtout contre sa vérité politique. Je ne dis cela qu'à toi, pas même à mon père. Mais voilà bien de la politique ! passons à d'autres chapitres.

— Ah ! ah ! voici trois vers sur le revers de ma page. Je les efface, et je continue.

Je viens d'avoir ma belle-mère très malade. Elle est dans l'enfance à peu près complète, c'est une chaîne à mon pied, qui va me retenir souvent au logis.

Je ne puis aller te voir avant la fin du mois prochain : il me faut un mois à Monteulot avant.

Je tiens au poêle, et non au calorifère, par la raison que la maison de Mâcon n'est pas à moi, je n'ai à chauffer que deux chambres. Tu devrais me faire l'amitié de

m'envoyer M. Revol, au premier jour, pour prendre sa mesure, ou pour poser même s'il avait tout prêt ce qu'il me faut : un poêle chauffant bien deux pièces, une dans laquelle sera son foyer que je veux pouvoir contempler avec les pieds, l'autre où passeront une ou deux bouches de chaleur. Ma mère le recevra et lui montrera la place.

Adieu, à revoir. Mille hommages chez toi. J'embrasse le filleul.

Je te porterai des vers. Copier, copier avec mal à la tête et à l'estomac la moitié de la semaine !

CCCCLXXXII

Au marquis Gino Capponi

Château de Saint-Point, près Mâcon, 27 août 1829.

Cher marquis,

Suis-je dans mon tort, suis-je dans mon droit? Demandez-le à votre conscience et à celle de Frullani. Voici mes raisons : je vous avais promis et à lui surtout, en réponse à sa belle épître, des vers dignes de vous deux, c'est-à-dire ce que je pouvais faire de plus élevé, de plus philosophique et de plus doux. J'ai eu vingt fois le *lapis* à la main, mais il m'est toujours survenu une idée, un voyage, une affaire ou un ennuyeux à la traverse ; cependant, espérant toujours, je remettais à vous écrire au moment où les vers seraient de la partie. Mais comme rien n'est écrit encore, je vois que l'attente serait trop longue, que l'herbe croîtrait en attendant sur le chemin de l'amitié. J'écris donc, honteux de ma prose, honteux de mon retard, mais enfin j'écris. Les poètes ne sont pas les maîtres de leur inspiration, ni les laboureurs comme moi de leurs heures. Je vous demande à tous deux indulgence et patience jusqu'à l'automne. Nous y touchons :

c'est pour moi la saison des vers, et les premiers que j'ai en tête iront à vous de la pente naturelle de mon inclination, car je pense sans cesse à vous deux, et je n'ai rien du tout ici, et je n'ai même rien rencontré à Paris qui soit de nature à vous faire oublier.

Je sais de vos nouvelles par la princesse Aldobrandini à qui j'en ai demandé. Je sais que vous êtes avec vos filles à Varamista. Je suis avec la mienne à Saint-Point, Varamista moins beau que le vôtre, mais bien suave et bien pittoresque aussi. J'y bâtis des tours crénelées pour pyramider avec les sapins que je plante. J'y suis très heureux, très occupé, et pourtant très solitaire. Je m'y nourris de philosophie, de religion, de poésie, de méditations politiques et historiques, loin de la sphère des passions et des intrigues. Ce n'est pas, je pense, du temps perdu.

J'ai été deux mois du printemps à Paris : depuis lors Paris et la France ónt changé de face. Un coup de sceptre comme un coup de la baguette d'un enchanteur a tout fait évanouir et a évoqué des hommes que nous pensions à cent lieues de la scène. Il y a eu d'abord un grand cri de surprise et d'effroi, et puis, comme ces hommes paraissent vouloir prendre le costume et les mœurs du temps, on commence à les regarder marcher et parler avec moins d'étonnement. Cependant on ne sait encore où on en est. Cet événement va, selon toute apparence, me confiner pour un an ou deux dans ma retraite. Je suis indifférent à ce qui me concerne personnellement dans tout ceci ; il n'est point de disgrâce quand on est heureux avec la nature, la solitude et ses livres. On parle de rapprocher l'âge des élections jusqu'à trente ans. On me parle beaucoup de me nommer dans ma province. Je me présenterai pour faire acte de bon concitoyen, mais avec peu de certitude maintenant d'être nommé. Ces derniers événements me paraissent devoir porter les deux partis à des démonstrations extrêmes, et mon esprit est du milieu,

aussi ferme dans la conviction monarchique que dans le désir d'une sage et légale liberté.

Ecrivez-moi donc aussi vos élucubrations historiques ou philosophiques. Quant aux politiques, je ne vous les demande pas. Votre pays est calme et heureux. Vous le sentez, et vous laissez sagement à ceux qui naviguent dans la tempête comme nous à regarder les astres et à gouverner le timon.

Viendrez-vous cet hiver à Paris? J'ai été passer deux jours à Étioles chez les Sainte-Aulaire, où l'on se souvient de vous avec estime et affection. Paris, quand j'y suis allé, était charmant. Il n'y avait plus aucune dissension sociale. Tout marchait à une heureuse fusion des esprits. J'entrevois que cette fusion, qui n'est pas l'œuvre des hommes mais du temps et des doctrines, s'opérera encore malgré les secousses qu'on redonnera de temps en temps à l'opinion.

Adieu. Mille affectueux compliments à vous et à Frullani, indivisibles dans ma lettre, dans mon amitié, comme vous l'étiez à Varamista.

CCCCLXXXIII

A monsieur le comte de Sercey

à Paris.

Château de Montculot, près Dijon, 9 septembre 1829.

Mon cher Sercey, j'ai reçu votre lettre, mais, avant de partir de Mâcon, j'avais eu celle de Mademoiselle, charmante, affectueuse, prévenante, et, au nom de son frère et au sien, oubliant le passé en m'invitant à aller les voir. J'allais vous remercier de votre bonne et très habile négociation quand j'ai été obligé de partir pour passer ici deux

mois. J'y attends les Sainte-Aulaire, Barol, etc., etc., d'ici à dix jours. Que n'y venez-vous aussi? Il ne faut de Paris que trente heures : c'est trois postes avant Dijon. On quitte la route à un endroit nommé Pont-de-Pany. Je vous donne un itinéraire, comme si..... mais vous ne viendrez pas.

Je pense comme vous sur tout ce que nous voyons, aussi je ne bouge pas. Je trouve qu'il est plus aisé de manœuvrer avec le vent que contre le vent, quand l'écueil n'est pas sous la quille. Nous avions, à mon avis, le temps de louvoyer et de l'éviter sans briser nos voiles ; mais il faut se taire, les partis ne permettent pas qu'on soit plus prévoyant qu'eux, ils vous accusent si vous leur dites la vérité : il ne faut donc la leur crier que quand un devoir vous place à la tribune.

Guérissez-vous, et songez que vous êtes jeune et qu'une bonne année vous avancera comme dix. Mais moi, chaque année m'emporte une espérance : qu'attendre une fois quarante ans sonnés !

Je demande la retraite d'Antoir qui m'en a prié. Si vous voyez Bois-le-Comte, recommandez-lui cette affaire : 2,000 fr. de retraite et la croix. Il en a 3,500 à présent, c'est tout économie. Je fais solliciter directement M. de Polignac pour lui, moi j'attends.

Adieu. Écrivez-moi, et soyez sûr d'un vrai et fidèle ami en moi.

Julia vous embrasse, jusqu'à quinze ans exclusivement.

CCCCLXXXIV

A mademoiselle Delphine Gay

Au château de Montculot, près Dijon, 15 septembre 1829.

J'ai reçu bien tard votre aimable lettre, parce que je

suis au fond des bois, dans ce que les Anglais appellent une abbaye, et celle-ci, en vérité, rappelle Vallombreuse par son isolement et l'immensité de ses ombrages. C'est là que vous nous avez presque promis quelques jours de poésie ; je n'y ai que des jours de chiffres et de vile prose, entouré de maçons, de bûcherons et de plâtriers. Je n'y ai pas eu encore une minute de loisir à donner aux vers. Ceci n'est pas une excuse pour ceux que je vous devais à tant de titres. Non, ceux-là sont faits depuis six semaines. Je les avais même copiés sur papier anglais à grande marge pour vous les adresser officiellement. Le malheur a voulu que je les aie lus à quelques amis qui étaient venus me voir de Paris. Ils m'ont ordonné de les garder *in petto*. Ils ont prétendu qu'ils n'étaient pas assez compassés, mesurés, rognés, limés, pour être adressés à une jeune et belle personne comme vous ; qu'on mettrait sur le compte de sentiments personnels ce qui n'était que de l'admiration poétique ; que cela ferait un mauvais effet pour vous, un pire pour moi. Bref, ils m'ont convaincu, et j'ai renfermé dans l'ombre d'un secrétaire des stances qui étaient cependant bien pures de toute méchante interprétation. Je vous en ferai juge, quand nous nous verrons.

Mais quand nous reverrons-nous ? Ce bouleversement politique me retient ici, vous comprendrez pourquoi. On me dit que M. de Vaudreuil prévaut sur moi. Cela va de plein droit. Je ne sais ce qui adviendra de ma destinée diplomatique. Je me résigne, et, comme tout le monde, j'attends.

Je suis bien aise que Vignet vous plaise. Il a un cœur et une âme avec tout son esprit. Nous sommes partie l'un de l'autre, a force d'avoir vécu et pensé ensemble. Je l'attends ici dans la première quinzaine d'octobre. J'y attends ce soir même la marquise de Barol, de Turin, et sa famille, que vous connaissez, je crois. Mais je ne vous y attends plus, et c'est ce qui me chagrine.

Si je vais huit jours à Paris, j'irai certainement vous chercher plus loin que la rue de Choiseul.

Mais adieu, voilà mon courrier piéton qui part. Je lui donne ma lettre à peine commencée. J'espère que votre aimable mère la prend pour elle autant que vous. Parlez quelquefois de nous, et soyez sûres d'autant d'amitié que d'admiration et de respects.

CCCCLXXXV

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Montculot, 15 septembre 1829.

Indigne paresseux, j'attends de tes nouvelles chaque courrier, depuis trois semaines ou un mois, et tu ne dis plus rien. Je t'avais pourtant répondu une belle lettre politique. Hélas ! je crains d'appuyer sur ce sujet, tant je redoute mes propres prévisions. Est-ce que tu vois autrement, et que tu te tais pour ne rien contredire ? Contredis hardiment, et puisses-tu trois et quatre fois avoir raison !

Je suis hors de toute atmosphère contagieuse, car je suis seul ici et presque sans journaux même. C'est bien une autre solitude que Pupetières. C'est du Vallombreuse en laid. J'y attends ce soir M. et madame de Barol et leur neveu d'Aulnay, et j'y attends dans trois jours tous les Sainte-Aulaire avec leurs charmantes filles. Il y sera donc souvent mention de toi. J'attends Vignet au milieu d'octobre ; pourquoi ne pourrais-je pas t'y attendre ? J'y ai pour ta femme, pour toi, pour l'enfant, des logements beaux, commodes, indépendants et chauds si on veut. Nous nageons dans le bois. J'y serai, sauf con-

tre-avis, jusqu'à la fin d'octobre. Je viens d'y restaurer aux trois quarts le château, qui est très beau. Je m'occupe à présent des bois et des terres. C'est un dévouement de la vie que le métier de propriétaire de terre. Je ne m'étonne pas qu'on ait de la considération pour nous et que le sol enchérisse tous les ans : nous sommes, par notre état même, non des jouisseurs, mais des acquéreurs perpétuels, même en n'achetant pas. Il est plus doux, mais moins sûr et moins beau, d'avoir un banquier et des rentes sur le grand-livre.

Je ne vais pas à Paris. J'ai refusé net, *entre nous deux*, d'aller mettre la main à une pâte où je vois trop de fâcheux ferments. Je servirai au dehors, si on m'emploie, mais je n'y désire même pas grand'chose.

Vous avez dû avoir de la rumeur à Lyon, ces jours-ci, à la réception du grand homme des Deux-Mondes. A quoi pense-t-il de parader ainsi ? Est-ce une farce, est-ce une revue de son monde? Cela a-t-il produit un effet réel?

Je suspends ma lettre pour les Barol qu'un postillon vient m'annoncer : je monte à cheval pour aller au-devant d'eux. Adieu. J'ai beaucoup à te dire, mais il faut se voir.

CCCCLXXXVI

Au comte de la Grange

Château de Montculot, Dijon, 16 septembre 1829.

Mon cher la Grange, comment vous plaignez-vous de mon silence ? J'ai toujours répondu, toujours écrit, toujours pensé à vous. Je suis bien loin d'avoir un grief contre vous, mais j'en ai un aujourd'hui. Pensez donc que j'ai refusé officiellement Bruxelles à M. de Damas avant que vous y fussiez, et vous me le proposeriez aujour-

d'hui! Pensez donc que Florence valait à mes yeux le double, et que je ne suis plus sur cette ligne, mais sur celle des premières dans une grande cour. Vous oubliez que j'ai eu Londres en promesse positive, et mes préparatifs faits par ordre. Croyez-vous que je veuille redescendre à ce point ? Non. Je ne tiens pas à une place, mais je tiens à n'en pas accepter d'inférieure à mes droits; ainsi n'en parlons plus.

Qu'allez-vous devenir vous-même ? Je vous souhaite meilleure chance que je ne l'ai eue jusqu'ici.

Vous avez ce qu'il faut pour se consoler des injustices des ministères : une femme charmante, de l'indépendance et des loisirs studieux qui vous conduiront à la renommée ; aussi ne suis-je pas en peine de vous plus que de moi. Nous dirons notre *vive le Roi!* quand même, si nous ne disons pas *vive le ministère!*

Adieu, mon cher la Grange. J'ai ici madame de Barol et beaucoup de monde. J'y attends les Sainte-Aulaire cette semaine. Pourquoi sommes-nous si éloignés vous et moi! Je ne vais pas à Paris que je ne sois placé ou remercié. Je suis mécontent, c'est un métier comme un autre.

CCCCLXXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

Montculot, près Dijon, 22 septembre 1829.

Oh, oh! ah, ah ! une lettre de toi, de Clermont-Ferrand ! une lettre longue et suscrite d'une main vigoureuse et jeune ! Tout cela veut dire : je me porte fameusement, extraordinairement bien. Réjouissons-nous donc pour toi, et non pour moi, car je me porte mal et m'ennuie bien.

Mais quoi ? tu as compris que j'allais publier un mani-

feste électoral, à présent et de but en blanc ? Non, mon cher ami. Je ne suis pas à ce point de démence. Je disais que, ne sachant que faire, je me tenais prêt et je griffonnais, pour l'heure et le moment où je me présenterais, un manifeste individuel. Je ne pense pas comme toi, dans une position donnée, sur la convenance d'une déclaration de principes. Quand un homme a un petit nom, chacun lui prête ses idées ; il est bon, il est sain qu'il ne réponde au public que des siennes. Si j'étais inconnu, je ne dirais rien : connu, il faudra parler et bien parler. Or c'est de quoi je te ferai juge en son temps, avant d'imprimer mes quatre pages politiques : aucune concession aux partis, au moment, à la faveur électorale ; la vérité toute nue, la conscience toute pure, en style court, nerveux et antique. Voilà mon idée. J'y persiste, sauf la discussion pièces en mains.

Je n'ai pas voulu aller à Paris. Le prince de Polignac vient de m'écrire, avant-hier encore, *propriâ manu*, mais en termes vagues, insignifiants, que je connais de longue main. Je persiste dans mon abstinence. De tout ceci je suis ennuyé, dégoûté, honteux : à mon âge, des troisièmes rôles ! Toutes les faveurs de ce bas monde sont pour les imbéciles ou les flagorneurs. La cause des honnêtes gens repousse avec soin ce qui est honnête et habile. Je suis, comme notre ami Genin, misanthrope ; mais je le serais en riant, si la chose ne touchait que moi. Malheureusement je vois en noir et en très noir tout ceci, et je sais pourquoi, mais c'est trop long à écrire. Espérons dans la Providence, premier ministre de toutes nos fourmilières, et remercions-la, toi et moi, d'être indépendants et sans ambition. Le danger viendra nous chercher dans nos Pupetières ; une fois passé, on nous y renverra. Espérons qu'on nous trouvera fermes et habiles au jour de la tribune ou de la place publique.

Je suis ici, occupé de bois et de terres. Le château est

beau et arrangé passablement. Il y aurait pour y être à merveille, nos deux familles, indépendants et chauds. Tu devrais y venir. Je te donnerais un étage entier de onze belles pièces, et du bois tant qu'on en peut brûler, et un bon dîner, et de vieux livres, et pas une visite en six mois. Et pourtant je m'y ennuie. Mais ce temps pluvieux, froid et lourd, ennuierait un bienheureux.

Je retournerai à Saint-Point vers le 15 ou le 20 octobre. Alors prépare-moi une chambre chaude, et je vais te voir deux ou trois jours à Fontaines. Il n'y a que toi qui ne m'ennuies jamais, et que j'aime toujours au même degré du thermomètre ; les années n'y font rien. Le reste commence à s'évanouir pour moi. Des vers, nous en parlerons une autre fois.

CCCCLXXXVIII

A monsieur Villemain

Château de Montculot, 16 octobre 1829.

Monsieur,

Je ne saurais assez vous remercier de l'intérêt presque personnel que vous voulez bien prendre à ma nomination à l'Académie. Trois lettres coup sur coup répondues aux miennes, et sans doute des courses faites et des paroles dites, me prouvent assez qu'il y a plus qu'une vaine estime poétique dans vos sentiments pour moi. Soyez sûr que je vous paye en même monnaie, et qu'il y a plus que l'admiration dans mes sentiments envers vous. Je réponds mal aux bontés dont M. Lainé et vous, vous me comblez. Je sens que je devrais être à Paris, aider au moins mes amis dans ce qui me concerne moi-même : je le sens, je le dis, j'en rougis, et je ne puis prendre sur moi d'y aller.

L'amour-propre est plus fort que la convenance. Je songe au lendemain d'une élection malheureuse, aux condoléances de mes amis, au rire mal voilé de mes adversaires, à la peine de mon père et de ma mère, au ridicule d'aller deux fois avec assurance chercher et rapporter un désappointement. Songez-y pour moi, et excusez-moi.

Mais je prie du moins sur la montagne. Je vous envoie trois billets que vous ferez mettre à la petite poste, si vous le jugez à propos, pour les trois académiciens que vous m'indiquez comme pouvant m'être favorables Mais je dois vous prévenir qu'on me mande que M. de Chateaubriand ne me portera pas. Il m'a cependant écrit une lettre aimable, mais qui ne me parle que de son dévouement et pas de son vote. On m'annonce aussi que M. Cuvier, que je croyais tout à moi, est au duc de Bassano. J'espère encore que cela n'est pas exact. M. Cuvier m'a comblé à mon dernier voyage à Paris, et m'a même parlé de l'Académie comme étant très empressé à me donner son assistance pour y parvenir.

Adieu, monsieur. Pardon de ces détails. Je m'intéresse un peu plus à mon propre succès depuis que je vois l'intérêt que vous y mettez vous-même. Dites toujours que j'arrive. C'est une vérité conditionnelle, j'arrive si vous m'appelez.

Mille amitiés.

CCCCLXXXIX

A monsieur Aimé Martin

Monculot, 19 octobre 1829.

Mon cher ami, dites encore à M. Lainé qu'il ne se tourmente pas, dans son extrême bonté, du sort de mon

élection. Je suis bien loin de douter et de son vif intérêt et de son habileté. Si on peut vaincre, il vaincra. *Si Pergama dextra!* Si nous sommes défaits, je n'aurai point ce chagrin, et il aura toute ma reconnaissance, et vous aussi pour l'intention et l'exécution de votre bon article. Peu importe qu'on le refuse. Je pense qu'il n'est pas nécessaire de remettre les billets de visite. J'écris à beaucoup de membres pour m'excuser, et aux autres il suffit de dire que j'arrive la veille ou le lendemain. Je voudrais que tout cela fût fini et décidé, pour mon père surtout qui y met un vif intérêt d'enfant. Pour moi je n'y mets qu'un intérêt réfléchi et indirect.

Je n'ai point reçu la lettre de M. Lainé que vous m'annoncez; mais répétez-lui que tout ce qu'il fera ou ne fera pas sera à merveille. Tout le monde me parle de ses admirables *exertions* en ma faveur.

Je ne comprends rien à ce que vous me dites de M. de Chateaubriand portant M. Bassano. Est-ce bien sûr? Je voudrais savoir à fond. Il m'a écrit, il y a huit jours, une lettre charmante où il me parle de son *admiration* et de son dévouement ; mais peut-être que le vote n'y est pas compris. Il n'y a qu'à attendre.

Villemain me mande hier que ma nomination est certaine. Je lui envoie deux ou trois lettres en guise de visite. Je n'ai pas le cœur d'aller chercher et rapporter un désappointement, comme en 1825, ce serait par trop ridicule dans mon pays. J'aime mieux risquer tout et ne rien avoir.

Adieu encore. Voilà de nouveau le soleil. Je voudrais vous voir arriver. Je vous lirais un petit morceau de six cents vers que je viens de faire pour me venger de l'Académie, si elle me refuse. Cela s'appelle *Job*. Adieu, adieu.

CCCCXC

A monsieur Aimé Martin

24 octobre 1829.

Eh non, mon cher ami, ce n'est pas contre l'Académie que je fais des vers. Je vous ai dit que cela s'appelait *Job*. Ce sont des vers philosophiques, religieux, lyriques, et nullement satiriques. Je disais « je me venge de l'Académie, » mais c'était figuré.

Nos nouvelles sont bonnes. J'ai, par le même courrier, des lettres de Campenon, Roger, etc., etc. Je compte environ dix-sept voix sûres, si M. de Ségur ne m'en débauche. Dites à M. Lainé de bien soigner M. Villemain, on me mande qu'il paraît faiblir. C'est peut-être faux : il m'a comblé et écrit quatre fois.

Adieu. Au 17 novembre!

Mille amitiés, etc.

CCCCXCI

A monsieur Villemain

27 octobre 1829.

Je crois que, si je ne suis pas admis, vos quatre lettres me consoleront. Mes descendants diront à l'avenir : regardez, il ne fut pas reçu parmi l'élite des hommes de son époque, mais M. Villemain jugea leur jugement et le trouva digne d'être son collègue autant que son ami. N'ayez donc pas de souci trop fort de mon élection : si j'ai un échec, je suis consolé d'avance. Mais si j'allais à

Paris solliciter moi-même, revoir les figures officielles et négatives, entendre prononcer face à face ma réprobation, je serais humilié et affligé. Je ne me regarde pas comme assez certain depuis l'intervention de M. de Ségur, aussi et plus digne que moi. J'aime mieux attendre ici le coup que d'aller le chercher si loin. Je ne dirai ma honte qu'aux arbres de mes bois, ils ne me reprocheront rien, ils ne me diront pas : si vous aviez fait, si vous aviez dit, si vous aviez voulu ! et je passerai mon hiver en paix, entre une tragédie que j'ébauche et une harmonie que j'achève. La main sur la conscience, n'ai-je pas un peu raison? Je ne suis plus à l'âge où l'on séduit personne, que ferait ma visite? Dites, je vous prie, mon vrai motif à tous vos collègues disposés pour moi, appréhension d'être refusé une seconde fois. Je l'écris à M. Royer-Collard, et voici un mot pour M. Lebrun. Comme on est trompé dans ses sympathies! Si j'avais été à sa place et lui à la mienne, il n'aurait rien eu à me demander : j'aimais lui et son talent.

Vous êtes triste, je le vois dans votre dernière lettre. Écrivez ! cela console un peu. La tristesse et l'ennui sont mes deux muses, qui les connaît mieux que moi? L'âme se replie en elle-même, et ses tortures sont ce qu'on appelle du génie.

Mais adieu. Je vous demande un million de pardons de ma correspondance. Je serais bien aise cependant qu'il en restât après ceci une sorte de droit et d'habitude; car, je le crois et je l'ai dit dès longtemps, je vous crois l'âme aussi élevée que l'esprit étendu et profond. Faites-nous une histoire ou un livre de philosophie à la Montaigne. Voilà votre lot. C'est le plus beau.

CCCCXCII

Monsieur l'abbé Dumont.

Curé de Bussières.

Montculot, 7 novembre 1829.

Mon cher pasteur, je ne comptais être ici que quinze jours, et m'y voilà depuis deux longs mois. Mais j'en reviens certainement dans huit jours, et je vous en préviens afin que vous disiez à tous les créanciers à qui j'ai signé vos petits billets, qu'à mon arrivée à Saint-Point ils pourront les apporter et seront payés. N'ayez sur ce sujet aucune inquiétude, et vivez en paix. Ma mère et Revillon, qui a passé avant-hier ici, m'ont dit que la santé allait bien. J'avais bien jugé que ce n'était que du rhumatisme dans la tête et dans l'estomac. Je connais cet hôte ennuyeux, et j'en suis fréquemment visité.

Vous me verrez, j'espère, incessamment aller demander la soupe aux raves et le veau aux carottes au presbytère de Bussières.

Mon père est en courroux contre moi de ce que je n'ai pas voulu quitter ma femme et mes bois pour aller me mettre sur les rangs pour l'Académie. Quand vous le verrez, calmez-le. J'ai bien le temps d'être immortel comme messieurs tels et tels, et, en attendant, j'aime mieux jouir de mes champs et de mon loisir ici et à Saint-Point surtout. Quand on vous dira : tous les hommes sont partout les mêmes, n'en croyez rien. Cette population-ci est aussi loin de la nôtre que la barbarie est loin de la civilisation. Il y a encore chez nous des sentiments, de la délicatesse, un certain honneur dans le paysan; ici que fourbe, bassesse et ingratitude. Nous travaillons à les civiliser pour un avenir éloigné.

Adieu, mille amitiés sans fin.
Mes hommages à vos aimables voisines.

CCCCXCIII

A monsieur le comte de Virieu

A Paris.

Mâcon, dimanche 18 novembre 1829.

Lisez seul.

J'ai recours à votre amitié pour Alphonse dans la terrible circonstance où je me trouve. L'accident qu'a eu sa mère est beaucoup plus grave que nous ne l'avions pensé. Nous avons les plus grandes inquiétudes, et j'en suis dans un désespoir que vous ne pouvez imaginer.

Je bénis pourtant le ciel que vous soyez à Paris auprès d'Alphonse : il n'y a que vous qui puissiez préparer mon pauvre Alphonse à accoutumer sa pensée à l'idée affreuse que sa mère qu'il adore est tombée, en un instant, de l'état de la plus parfaite santé à celui où elle est malheureusement à présent.

Vendredi matin, elle est allée au bain seule, comme elle fait toujours. Elle a voulu réchauffer le bain, et, trouvant que le robinet tournait difficilement, elle le souleva. L'eau qui s'est trouvée bouillante a rejailli tout à coup sur elle avec violence, la frayeur l'a saisie, et il paraît qu'au lieu de sortir immédiatement, elle perdit un peu la tête et ne pensait qu'à remettre le robinet. Pendant ces courts instants l'eau lui tombait sur le corps, la frayeur de plus en plus s'est emparée d'elle ; à la fin, pourtant, elle est parvenue à sortir de la baignoire et à crier. Les femmes de la Charité sont accourues, l'ont couverte de coton et mise dans un lit.

On vint me chercher tout de suite ainsi que le méde-

cin, M. Cortambert. Elle commençait à se remettre lorsque j'accourus. Elle nous dit qu'elle s'était un peu brûlé le dos, mais que la principale brûlure était aux mains, qu'elle avait écorchées. Elle se plaignait d'une colique violente, mais nous assurait qu'elle n'avait point de brûlure sur le ventre du tout, que sa colique était tout intérieure et venait des nerfs, que cela passerait, et que le reste ne serait rien ; elle ne voulait pas même prendre de potion calmante, disant que cela lui dérangerait l'estomac. Je l'ai ramenée dans la calèche, l'ai mise au lit, et elle a alors pris toutes les choses propres à calmer ses coliques qui augmentaient toujours. Nous avons insisté pour voir l'état de ses blessures et avons trouvé que la plus grande brûlure était au ventre. Malgré l'assurance qu'il n'y avait rien d'alarmant, je suis restée auprès d'elle toute la nuit pour lui donner ses remèdes à chaque instant. Hier matin elle s'est calmée, il ne survenait toujours point de fièvre, et tout semblait se bien passer pendant la journée. Sa fille Sophie l'a veillée ; la nuit a été en apparence calme. — Mais ce matin il est survenu un changement extraordinaire, ses forces l'ont abandonnée tout à coup. Le médecin et le chirurgien en paraissent très alarmés ; il est possible que cette prostration ne soit pas de longue durée, et qu'elle se relève par l'action des antispasmodiques qu'on lui donne, mais l'état est très alarmant, et mes frayeurs l'exagèrent peut-être.

Toute la douleur d'Alphonse me tombe sur le cœur, et je ne sais comment la supporter. Je n'ai d'espoir qu'en vous pour lui adoucir cette terrible nouvelle. Je n'ai pas besoin de vous dire de lui laisser ignorer que vous avez une lettre de moi, quant à présent, mais de le préparer de bien loin à penser que l'état de sa mère peut empirer, que les nouvelles de demain seront peut-être plus inquiétantes, sans pourtant le laisser penser à se remettre en route pour revenir. Car j'ai demandé au médecin s'il

serait possible de le faire revenir, sachant que ce serait pour lui une grande consolation que d'être auprès d'elle; mais il m'a répondu que, si l'état était aussi grave qu'il le craignait, vu le changement rapide qui s'était opéré, tout serait décidé en trop peu de temps pour qu'il fût possible de le faire arriver, et que si, au contraire, elle se soutenait deux jours seulement, elle serait sauvée.

Le changement a été si soudain, de hier au soir à aujourd'hui, que nous sommes frappés comme par la foudre. Jugez de ce qu'éprouve mon pauvre père qui a passé d'un état de sécurité à celui de la plus vive alarme! — Mais c'est l'affliction d'Alphonse qui m'atterre. Ne le quittez pas, je vous en conjure! Usez de toute votre amitié; je ne sais ce que je dis tant je suis troublée. — Sa mère prend des calmants et de la nourriture en petite quantité, que son estomac supporte bien, mais ses forces semblent épuisées; les médecins aimeraient mieux de la fièvre, de la souffrance même, que cet état. Voilà ce qui m'inquiète au dernier degré. Elle me connaît, me nomme, mais n'a pas la force de parler, de dire deux mots de suite.

Enfin je suis accablée de tant de douleurs diverses que je ne sais comment y résister. Mon pauvre Alphonse va être désespéré. C'est lui surtout qu'il faut soigner. Enfin tout espoir n'est pas perdu. Mais on est toujours porté à s'exagérer ce qu'on craint. Je vous écrirai encore demain. Fasse le ciel que j'aie quelque chose de mieux à vous mander!

M. DE LAMARTINE.

CCCCXCIV

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 19 novembre 1829, lundi, 3 heures du matin.

Tout est fini. C'est un ange qui est déjà au ciel. Mais Alphonse, que deviendra-t-il? Je vous prie de prévenir M. Alain afin qu'il ne quitte pas Alphonse, ni jour ni nuit. Je vous envoie un mot pour Alphonse, que vous ne lui remettrez que lorsqu'il saura toute l'étendue de notre malheur. Je pense qu'il faut différer d'un jour au moins, afin qu'il ait un peu plus de préparation. Ah! ménagez-le, de grâce! Je tremble. Mon inquiétude est au comble. Mais je tâche de me reposer sur vous, sur votre amitié, sur l'influence que vous aurez sur lui.

Comme rien ne presse pour son retour, prenez tout le temps nécessaire, ne pressez rien. Laissez-lui peut-être penser que le courrier d'aujourd'hui n'a pas apporté de nouvelles, pendant quelque temps, afin que l'inquiétude puisse agir comme préparation. Appelez Dieu à son secours, comme je le fais jour et nuit. Je lui écris tous les détails de ces dernières douze heures, vous lui aurez dit petit à petit le principal contenu dans ma lettre d'hier. Je vous laisse celle pour lui ouverte, afin de ne la lui donner que lorsqu'il pourra la supporter.

Mon père ne le sait pas encore. J'attends le jour pour rassembler autour de lui ceux qui peuvent avoir quelque influence, ses sœurs, le curé, dans lequel il a grande confiance, et Montherot, que j'attends. Il est préparé à peu près, mais pourtant il dort encore. Quel réveil! Et quel retour pour Alphonse! Je pense un peu que Vignet l'accompagnera, car on me mande de Savoie que M. de Sales

est parti pour Paris depuis huit jours. Mais je n'ose penser à ce terrible voyage. Je tâche de ne le voir qu'entouré de vos soins, de votre amitié, des soins médicaux d'Alain. Enfin j'ai besoin de me tranquilliser, et pourtant je tremble, et quel tourment de ne pouvoir aller auprès de lui ! Je le voulais absolument, mais on ne veut pas me le permettre. Madame de Cessia, la fille aînée, a une fille mourante et ne peut venir. Sa sœur Sophie, qui est ici seulement depuis deux jours, a de la fièvre. Les vieilles tantes sont peu capables de rien, et ma mère a la mémoire si affaiblie et le système nerveux si ébranlé que, si je disparaissais, elle me croirait morte aussi et aurait peut-être un désespoir funeste. Enfin il faut passer ces mortels jours d'attente. Je vous prie de m'écrire et *surtout* de ne me *rien* cacher. Adieu, que Dieu nous soit en aide !

M. DE LAMARTINE.

Il est cinq heures. J'envoie chercher le curé qui parlera à mon père. N'oubliez pas, je vous prie, de bien faire remarquer à Alphonse que, si nous eussions été alarmés tout de suite et eussions envoyé un exprès, le messager ne serait pas encore arrivé à Paris lorsque tout était terminé, puisque l'accident n'est arrivé que dans l'après-midi de vendredi et qu'elle est morte le dimanche dans la nuit. Ma main tremble et ma tête se brouille. Adieu.

Mon pauvre beau-père, tandis que je croyais qu'il dormait, veillait et priait, mais n'osait sortir de sa chambre de peur d'apprendre ce dont il voulait douter encore. Il ne l'a su qu'à sept heures et a eu une grande explosion de sensibilité. Maintenant il est plus calme. Consolez mon Alphonse par la béatitude de sa mère. Elle la représente même dans sa dépouille mortelle. Ne le quittez pas, et ne le laissez pas partir de Paris seul. Si je puis, j'enverrai Montherot le chercher, mais je ne sais quels seront ses arrangements ni s'il pourra arriver aujourd'hui. Je n'écri-

rai qu'après-demain à Alphonse pour vous laisser le temps de le préparer. Cachetez ma lettre avant de la donner, s'il vous plaît.

CCCCXCV

A monsieur le comte de Virieu

A Paris.

29 novembre 1829.

Je suis arrivé. Le retour a été aussi affreux pour moi que le premier coup, et chaque jour je sens plus que j'ai perdu la moitié de ma propre existence.

Nous sommes réunis ici à arranger mon père et nous partager tous les biens. Je me prête à tout pour simplifier et pour que mon père soit tranquille et heureux. Il le sera. J'ai acheté ici sa maison. Je ne sais ce que nous arrangerons ensuite pour son ménage annuel et intérieur, mais j'y suis peu nécessaire, je le vois bien.

As-tu fait ma commission à Bois-le-Comte ? Fais-la en disant ce qui est vrai, que, si Rouen n'était pas lésé et qu'il fût content et placé, rien ne m'empêcherait d'aller en Grèce, au contraire.

Quand reviens-tu ? quand te reverrai-je ?

Adieu.

Charge-toi de parler pour moi aux Raigecourt, j'ai le cœur trop navré. Je ne puis ni dormir maintenant, ni écrire, ni manger. Jamais je ne me consolerai, et j'aurai trop raison. Mille choses à Vignet. Je ne lui écris pas. J'écris un mot à madame de Montcalm.

CCCCXCVI

A monsieur le comte de Virieu

A Paris.

Saint-Point, 6 décembre 1829.

Que deviens-tu? Quand reviens-tu? Nous sommes venus passer deux jours ici pour changer de scène à ma femme. Nous allons retourner dans nos larmes pour tout l'hiver, et je dis, pour moi, pour toute ma vie. Elle est à moitié vide pour moi maintenant, et, quand je me réveille ou que je me recueille, je sens ce vide plus qu'au premier moment.

Nous avons arrangé nos affaires d'intérêt. J'ai acheté, pour tout simplifier, la maison paternelle de Mâcon; Montherot achète Milly, que je regrette tant à cause d'elle et de notre enfance. Mon père partage tout, et également, et se réserve dix mille livres de rente en jouissance viagère.

Je suis malade autant que désespéré, cela fait un déplorable tout. Si tu étais à Lyon dans une quinzaine, j'irais te voir. Parle de moi à ta mère et à ta sœur qui, j'en suis sûr, partageront ce que j'éprouve.

J'écris aux Raigecourt. Dis à Vignet de me prévenir quelques jours avant son passage.

Mille choses à nos amis.

Adieu.

CCCCXCVII

Au marquis Gino Capponi

Mâcon, 7 décembre 1829.

Oui, mon cher marquis, je vous conserve un vrai, un distinct, un vif attachement, et je jouis du vôtre, même

au milieu du deuil profond où votre lettre me trouve plongé par l'horrible perte de ma mère ! et quelle mère ! que les journaux vous auront apprise. La meilleure moitié de mon existence m'est enlevée en elle. C'était un être comme nous en rêvons quelquefois, comme le ciel en montre rarement à la terre, et pour moi par dessus cela c'était ma mère, mon amie, ma confidente, mon passé, mon avenir. Jugez où nous sommes, je ne me sens plus vivre. Je vous écris du fond de mon lit, accablé et malade. La nouvelle m'a surpris à Paris, heureusement au milieu de mes amis qui ne m'ont pas quitté et accompagné jusqu'ici sous ce toit paternel, si vide maintenant pour jamais. J'y vais rester l'hiver entier dans l'ombre et la retraite, à soigner mon père. Puis j'irai à Paris en mars pour être reçu à l'Académie dont vous me parlez. Je vous enverrai mon discours ainsi qu'à notre ami Frullani et à l'excellente et bonne et constante princesse. J'espère que vous serez content des doctrines qui au moins seront les miennes, je dirai presque les nôtres : loyauté et bon sens.

Je suis bien aise que ma recette de solitude et de vie matinale vous ait réussi, bien aise que vous écriviez n'importe quoi, ce sera toujours vous, et j'ai dans l'idée que vous êtes quelque chose de très distinct de la foule écrivante et agissante ici-bas. Je regrette tous les jours les montagnes qui sont entre nous. Florence ! Florence ! je ne reverrai plus ce beau temps et ce beau ciel, et ces heures encore pleines de Varamista !

Adieu, mon cher marquis. Mille compliments affectueux à ceux de vos amis qui auront mémoire de moi, mais à coup sûr à Frullani et à la princesse.

CCCCXCVIII

A monsieur le comte de Fontenay

Ministre à Stuttgart.

Mâcon, 13 décembre 1829.

Mon cher Fontenay, je n'avais pas besoin d'un mot de vous pour savoir que tout ce qui m'affligeait si profondément retentirait dans votre bon cœur d'ami. Je suis en effet au comble de la douleur. Ce que je perds était trop parfait pour qu'il y ait jamais consolation possible. Vous le savez, vous qui avez une mère et qui l'aimez. Que serait-ce si cette mère, en même temps votre seconde existence, était pleine de jeunesse, de vie et d'avenir ! Enfin la vie est la vie, c'est-à-dire une déception continuelle. Ceci me détache encore plus de tout, excepté de ma femme, de ma fille, et du souvenir de quelques vrais et bons amis. Vous serez toujours du nombre.

Je jouis du bonheur au moins dont vous me parlez, vous voilà donc père et mari. Vous étiez bien comme garçon, mais votre cœur était trop bon et votre âme trop élevée pour cette vie de l'étroit égoïsme. Il vous fallait des devoirs et des affections, les voilà.

Stuttgart vous ennuie, et Mâcon m'ennuiera bientôt, surtout maintenant. Ennui de toutes parts. Il faut s'y faire comme à l'*aria cattiva* d'ici-bas. Mais j'espère cependant pour vous qu'on vous enverra bientôt vous ennuyer dans un meilleur pays.

Je ne sais où en est ma destinée diplomatique. Le duc de Laval me demande à Londres, on m'a parlé de mille choses ailleurs, je ne m'y intéresse plus non plus qu'à rien.

Adieu, mille respectueux souven sir à madame de Fon-

tenay. J'embrasse votre enfant, et j'aurais bien du plaisir à vous revoir à loisir.

J'irai en famille passer mars et avril à Paris pour faire un discours d'académie. Y serez-vous alors? Les souvenirs de Naples et de vous et nos causeries de Pausilippe sont aussi frais en moi que s'ils étaient d'hier.

Mille amitiés.

CCCCXCIX

A monsieur le comte de Virieu

A Paris.

17 décembre 1829.

Je t'écris toujours de la même profondeur d'affliction. Chaque jour y ajoute. J'ai été malade. Cela va un peu mieux, mais pas bien. Nous avons de plus mille ennuis d'affaires et d'arrangement de fortune, très désagréables et très pénibles...

Nous avons perdu tout comme lien de famille, surveillance d'intérêts, autant que comme délices de la vie. Je prends de l'humeur, je vois ou crois voir des choses déplaisantes ; tout m'attriste et me dessèche. On paie une mère trop parfaite par le sentiment de ce qu'elle n'est plus pour nous.

Que fais-tu là-bas? Reviens-tu? Je voudrais être en Grèce ou à Rome. Je vois que rien ne nécessitera ma présence ici, et qu'il vaudra mieux même que je sois beaucoup ailleurs; je ne puis pas même garder ce que j'estime le plus, comme mon Pupetières : Milly. Il passe forcément à un autre.

Adieu. Je voulais t'écrire moins tristement, mais je t'aime trop pour me gêner. Je t'écrirai une autre fois.

Mon père n'est pas mal, tel que tu le connais, juste, mais un peu sévère pour moi à force de justice aux autres.

Adieu.

D

A monsieur le comte de Virieu

Décembre 1829.

J'ai reçu hier ta bonne lettre, elle m'a fait du bien : tu es pour moi en amitié ce qu'était ma mère en maternité, l'idéal, ne voulant rien de mieux. Je suis bien aise que tu reviennes à Lyon. Avertis-moi, et j'irai aussitôt t'y voir. Je vais mieux de corps et non de cœur. Je suis occupé ces jours-ci de transporter la dépouille mortelle à Saint-Point, sous ma garde, et d'y préparer une petite chapelle pour y prier et pleurer sous ses auspices et m'y souvenir avec moins d'amertume et d'horreur qu'ici.

Nous sommes aussi dans les affaires jusqu'à satiété. Mon père sera fort convenablement arrangé, mais il a peu besoin de nous. Il a le goût, à ce qu'il croit, de vivre seul. Au lieu de loger chez lui, dans cette immense maison que j'ai achetée *ad hoc*, madame de Cessia, il la fait établir avec ses enfants chez mes deux tantes.

Je n'ai pas le moindre petit crédit. Je n'aurais aucune difficulté à m'en aller si j'étais placé, et il conviendra même que je le sois pour mon existence de fortune présente et à venir. J'ai écrit à M. de Polignac ce que je t'avais prié de dire à Bois-le-Comte. J'irai en Grèce si on n'en déplace personne pour moi. Sinon, je ne veux rien là, mais j'irais à Londres, Rome, etc. J'aurais bien désiré que tu fusses à Paris pendant les deux mois que j'y passerai au printemps, car je ne serai bon maintenant qu'avec toi, le reste m'ennuie ou me vexe.

J'ai fait, en deux matinées, mon insipide éloge de M. Daru pour qui je n'ai nulle sympathie, pas plus que pour un mandarin à Pékin. J'attends maintenant les éléments de cette grande renommée, comme Vertot attendait le siège de Malte. Ne dis rien de cela à personne. Tout se répète à Paris comme à Mâcon. J'y dis (dans mon discours) quelques bonnes vérités sans me gêner. Il est fort royaliste et cependant plausible comme doctrines honnêtes du temps. Je n'ai qu'à le copier, mais voilà tout ce que je puis faire. La poésie est pour moi une fête intérieure dont je serais à mille lieues, même pour en lire.

As-tu remis mes 200 fr. à Nodier, bibliothécaire à l'Arsenal, et mes 50 fr. à mademoiselle Rosalie Ravel, aux Carmélites de la rue de Vaugirard? Fais-le, je te les porterai à Lyon.

Voilà Vignet qui se marie. Je m'en réjouis beaucoup : il lui fallait cette ancre sur l'agitation de cette vie et l'instabilité de ses pensées. Il sera le mari le plus accompli de nous trois, c'est assez dire. Parle de moi à ta femme. Dis-lui combien je lui sais gré d'avoir aimé et pleuré ma mère. Parles-en aux Raigecourt.

Adieu, adieu.

DI

A madame la baronne ***

Au château de Saint-Point, 23 décembre 1829.

Madame la baronne,

La sensibilité que vous voulez bien me témoigner pour l'affreux malheur qui vient de me frapper redouble mes regrets de n'avoir pu encore vous être présenté. Plût à Dieu que nous eussions eu l'un et l'autre des rapports moins douloureux que la triste sympathie qui m'a rappelé à vous! J'ai

regretté M. de la Maisonfort comme un des hommes les plus aimables, les meilleurs et les plus spirituels que j'aie jamais rencontrés. J'ai été trop heureux ainsi que M. Antoir de rendre à sa famille les légers services que sa mémoire nous commandait, et vous êtes trop bonne de vous en souvenir. Je sais que vous lui ressemblez, madame, par tout ce qu'il y avait de meilleur dans son âme et de plus attrayant dans son esprit, et je serai bien heureux de retrouver en vous une partie de ses sentiments pour moi. Plongé dans une désolation qui ne peut être comprise que par ce qui a connu la créature parfaite qui fut ma mère et ce que nous étions l'un pour l'autre dans la vie, je m'éloignerai le plus tard possible des lieux où sa mémoire m'est plus présente. Mais je n'irai certainement point à Paris, madame, sans profiter de la permission que vous voulez bien me donner et sans vous porter ainsi qu'à M. de la Maisonfort l'hommage de mes sentiments pour monsieur votre père.

Agréez, madame la baronne, l'assurance des respectueux sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

DII

A monsieur le comte de Virieu

A Paris.

Saint-Point, 24 décembre 1829.

Je t'écris du fond de cette solitude où je suis venu me recueillir quatre ou cinq jours absolument seul, la nuit même où j'y fis apporter la dépouille, la relique de ce que j'aimais et regretterai le plus sur la terre. Enfin je suis plus heureux, je la possède ici. Je puis prier, pleu-

rer, gémir et me consoler sur son cercueil. J'ai l'espoir d'y dormir une fois avec elle. J'élève une chapelle. En attendant, elle est dans une chapelle de l'église même, et il n'y a pas d'interruption à la prière sur son tombeau. J'ai organisé les choses de façon que son âme ne fût jamais seule. Que j'ai pleuré ces jours-ci ! Mais ces larmes soint moins amères auprès de ce qui fut elle, dans le recueillement de l'église et du lieu qu'elle aimait, que sur la terre tous les dix ans labourée d'un cimetière de ville. Au moins à la douleur l'horreur n'est plus associée. Je suis content.

Je m'en vais demain, comme je suis venu, à pied, par un pied de neige sur nos montagnes. Je vais reprendre le courant de la vie, qui a bien moins de but et bien moins de délices depuis qu'elle ne la partage plus. Voilà une leçon, la plus forte que j'aie reçue : le reste encore pouvait s'effacer, se réparer, s'adoucir ; mais à ceci il n'y a pas de remède, il n'y a plus qu'un éternel souvenir qui me montre un immense vide, qui me dit : tout s'évanouira aussi ; pourquoi remuer? pourquoi travailler? pourquoi grandir devant les hommes?

Mais je t'attriste peut-être en répandant la sombre tristesse qui m'environne seule depuis ce mois affreux. Celle de ces tristes jours derniers est pourtant d'une meilleure nature.

Nous avons à peu près terminé nos arrangements d'affaires. Le comble de l'amertume pour moi, c'est de n'avoir pas Milly, ce berceau où nous fûmes si heureux avec elle, et de ne l'y continuer. C'est une épine dans un pied déjà blessé. Je suis forcé d'y passer toujours en venant ici, c'en est comme une fraction. Je vois cette maison à volets fermés, ce jardin, ces arbres tous plantés par elle, et je n'y puis mettre les pieds ; j'en ai le cœur déchiré. Les actes ne sont pas encore signés, et je voudrais qu'ils ne le fussent jamais.

Es-tu encore à Paris? A tout hasard j'y adresse mon griffonnage. J'avais besoin de dire un mot à quelqu'un, et ce quelqu'un, c'est toujours toi. Elle t'aimait avec enthousiasme aussi, elle t'adorait pour le bien que tu m'avais fait, et parce que tu m'aimais et que je t'aimais.

Adieu. Je me remets à pleurer, et j'ai la tête assez fendue et le cœur assez brisé. Il vaut mieux penser, s'il se peut, à autre chose et lire de vieilles gazettes de 93, seule occupation au niveau de mes forces. J'ai repris mal au foie, mal qui trois fois m'est venu de chagrin. Je ne le sentais plus depuis six ans. Écris-moi quand tu peux. Mille choses à ta bonne femme et un baiser au filleul.

ANNÉE 1830

DIII

A monsieur le comte de Virieu

A Paris.

Mâcon, 21 janvier 1830.

Je ne t'écrivais plus, mon cher ami, parce que je te croyais ou à Lyon ou sur les grands chemins. Je reçois une lettre de la Grange qui me dit que tu es à Paris, très sain de corps et d'esprit, et qu'il espère, pour Paris et pour toi, que tu y reprendras goût. C'est mon avis. Lyon est le Manchester de la France, mais n'a rien à faire avec la capitale des intelligences. Il n'y a rien là à respirer pour toi qu'une fumée de charbon de pierre et des vapeurs de puritanisme, qui offusquent la raison la plus lumineuse. Vis donc à Paris quelques mois de l'année : la fortune te le permet, ta progression morale le demande, tes amis l'ordonnent. C'est la voix de la Providence.

Et moi qui te prêche, je n'y vais ni n'y veux beaucoup vivre. C'en est fait. Je suis de plus en plus acoquiné à la province.

Voilà mes affaires de fortune très chargées et très compliquées pour plusieurs années. Je suis induit à acheter toute la succession de mon père et de ma mère. Montherot m'a cédé son lieu et place pour Milly, et je l'ai trop à cœur pour ne pas le prendre. Mon cœur mourrait de voir ce berceau de notre enfance, ce temple des souvenirs de notre adorable mère, en des mains étran-

gères, pendant que je vois le soleil, et que je puis le posséder et le vénérer. Je suis donc contraint de vendre ma belle terre de Montculot et d'augmenter Saint-Point de Milly d'abord, qui est un rameau, et puis de ce qui se présentera en fermes, bois et prés environnants. D'ici à ce que ma vaste opération soit finie, je suis dans les embarras les plus étroits. J'ai, dans ce moment, près de 30,000 francs viagers sur le corps.

Parle donc de Montculot à tes notaires, aux capitalistes que tu peux connaître. Cela peut faire un superbe majorat de pairie : superbe château et 1,800 arpents environ dont 1,200 en bois de 25 ans, avec le canal de Bourgogne passant à une demi-lieue et dans deux ans fini, propriété par conséquent qui va beaucoup augmenter. J'en demande 700,000, et cela les vaut. Je la donnerai, entre nous, à 620,000 ou 610,000, et force termes. Je te donne ces notions pour que tu puisses les communiquer. Ma fortune repose sur ce pivot. Je voudrais que cela fût fini. J'ai besoin d'affaires, et je déteste les miennes. Une fois cela vendu, je serai fort bien en argent; mais je n'y aurai plus de plaisir comme quand vivait ma mère. J'aimais l'aisance, en partie pour elle. Nous terminons nos partages dans une quinzaine de jours.

La Grange m'apprend que Vignet est marié. J'en suis ravi. C'est un homme et une femme qui seront complètement heureux. Fais-leur-en mes compliments. Je lui écrivais hier sans m'en douter. Il est la diplomatie en personne.

Seras-tu à Paris dans six semaines? J'y vais du 1er au 5 mars. J'ai demandé le logement du général Bourmont. M. de Parseval doit me le prendre pour trois mois; aide-le s'il éprouve des difficultés. J'y serai trois mois en effet, si je n'y suis pas employé. On me dit que, sans m'en parler, tu as fortement agi pour moi. Je te reconnais.

J'aimerais la Grèce, si cela ne nuit en *rien* à Rouen. Respectons les droits acquis et les légitimités en tout. J'ai écrit mon discours de réception complètement, mais c'est déplorable, et je ne vois rien de mieux à dire. Je copie force *Harmonies*, pour les vendre cette année où le produit m'en devient employable pour une chose dont je t'ai tout bas parlé.

Adieu. Je voudrais bien que tu m'attendisses à Paris pour y être un mois ensemble. Fais ce beau trait; sinon je ne te verrai qu'un jour ou deux à Lyon. Passeras-tu ici? Viendras-tu me voir? Adieu. J'embrasse mon filleul, et mille choses senties et aimables à ta femme. Adieu. Je suis très malade toute cette saison.

Envoie-moi acheter chez Dufey, rue des Beaux-Arts, les Mémoires de Montlosier (de sa vie), 2 volumes in-8, et fais-les mettre pour moi à la diligence, Mâcon. Je n'ai rien à lire le soir et ne suis pas sorti une seule fois depuis ces deux mois.

DIV

A monsieur le comte de Sercey

Mâcon, 22 janvier 1830.

Tout vous est permis en ce qui me concerne, mon cher Sercey.

J'étais bien en peine de vous depuis mon malheur et mon départ précipité de Paris. J'allai vous chercher en vain le lendemain de mon arrivée. On me dit que vous étiez dans une maison voisine avec M. votre père. Je n'insistai pas, comptant avoir du temps devant moi. Hélas! deux jours après, j'étais ici dans le deuil qui ne finira pas.

Je retourne à Paris vers le 1er ou le 5 mars. J'y fais

chercher un logement. En connaîtriez-vous un dans votre quartier sur un jardin? Un salon et trois ou quatre pièces, trois ou quatre chambres de domestiques, écurie pour quatre ou cinq chevaux. Le tout meublé, sans linge ou avec linge, pour trois mois. Me trouverez-vous cela à dater du 1er mars, et à 1,000 ou 1,200 fr. par mois? Écrivez-moi.

Il vous faut comme à moi le Midi. Je vous dis en confidence qu'il est question de m'envoyer en Grèce comme résident. Si vous voulez vous attacher à moi, je vous demanderai tant que je vous emmènerai. Ceci soit entre nous deux seuls, pas même un mot à Bois-le-Comte; mais vous pouvez en dire à propos deux mots au prince de Polignac (tête à tête), ou bien attendez-moi, c'est plus sûr. Nous serions bien heureux ensemble, car je vous aime comme un frère cadet. Soignez-vous bien, laissez les bals, lisez au coin d'un poêle. L'hiver a été dans ce pays bien pis qu'à Paris. Nous avons eu deux mois sans dégel et un mois entre 8 et 16 degrés sans cesser.

Je suis dans des embarras énormes d'affaires depuis la mort de ma mère. Je suis obligé de vendre ma superbe terre des environs de Dijon. Connaîtriez-vous quelque capitaliste de Paris voulant faire un majorat de 20,000 fr. de rentes avec un très beau château? Indiquez-moi à lui, je ferai son affaire. Adieu. Voilà le temps adouci, vous serez mieux. Pour moi je suis si triste que je ne pense pas à ma santé, qui est pitoyable aussi; mais ma femme et Julia sont bien, vous les verrez dans cinq semaines.

L'original du portrait qui vaudrait mieux est chez un de mes amis, M. Amédée de Parseval, rue des Saints-Pères. Peut-être vous le prêtera-t-il, en lui demandant en mon nom.

DV

A mademoiselle Delphine Gay

Mâcon, 25 janvier 1830.

J'ai bien tardé de répondre à votre bonne et aimable lettre. Je suis malade, et par-dessus accablé de pénibles affaires. Je vends ma terre des environs de Dijon. J'achète celle de ma mère ici près en mémoire d'elle; c'est là qu'elle nous a élevés et rendus si heureux. Je suis dans des embarras de fortune et de position. Plaignez-moi et ne m'accusez pas. Et puis, je suis si triste que je ne vous inspirerais que tristesse; et vous-même, je ne vous crois pas heureuse, ce qui m'attriste davantage. Je serai bien heureux le jour où vous m'écrirez: « Je suis heureuse. » Ce jour viendra. Je m'en fie pour vous à vos vertus, à vos admirables qualités et à la Providence.

Je ne comprends pas comment M. Villemain a voulu se brouiller avec vous à propos de son mariage. C'est mal débuter. L'amitié va très bien à un homme marié, et la vôtre et celle de votre aimable mère m'auraient semblé, à sa place, un présent de quelque prix.

J'en suis là, et l'on m'apporte les deux volumes du *Moqueur*, avec un mot bien bon de votre mère. Remerciez-la vite. Je vais couper et lire ; ce sera ma conversation au moins avec vous et avec elle. Ne pourriez-vous me faire acheter les lettres de notre ami Custine et les deux derniers volumes de Bourrienne, et me les envoyer par la même voie? Je vous rembourserai tout cela en arrivant à Paris.

Je me fais, dans ma tristesse même, une douce perspective de me retrouver quelquefois au coin de votre feu, dans l'intimité de votre famille. Je ne pense plus aux

vers. Ils sont une fête de l'âme qui ne me sera de longtemps permise. J'ai écrit ces quatre jours l'éloge de M. Daru. C'est détestable, comme ce qu'on écrit de commande, quand on a envie de pleurer plus que d'écrire.

Adieu, mille tendres, durables et respectueux sentiments.

DVI

A monsieur le comte de Virieu

Rue de Grenelle, Paris.

Mâcon, 10 février 1830.

Sempre lo stesso. Toujours malade, triste, accablé de pensées et d'affaires lourdes comme des pensées. Nous attendons demain nos beaux-frères pour terminer nos arrangements. J'espère que dans cette semaine ce sera fini. Mais je reste bien pesamment chargé jusqu'à la vente de Monculot.

J'ai remis forcément d'une quinzaine mon départ pour Paris. Ne m'y attends guère avant le 15 mars au 1er avril, soit dit entre nous. Si je pouvais même me dispenser de l'Académie, je n'irais pas du tout. Onc ne fut plus dégoûté d'une vie inutilement remuée. Il n'y a qu'un voyage de deux ans en Orient, c'est-à-dire ma nomination en Grèce, qui me soulèverait un peu, tout en m'ennuyant comme autre chose. Mais peut-être qu'au retour, si mes forces morales étaient revenues, je pourrais enfin en dix ans écrire mon poème ou un autre plus de mon temps encore. Voilà au fond ma seule idée. Il est fâcheux d'avoir été gâté comme nous par ses propres pensées à l'aurore de son existence : tout ensuite paraît terne, excepté une grande destinée ou une grande œuvre. Or qui est-ce qui a une grande destinée ? qui est-ce qui fait une grande

œuvre? Il est plus fâcheux encore de perdre avant le milieu de la carrière ce qui la rendait douce et attachante. Enfin il ne faut pas se plaindre. Il nous reste beaucoup encore, femme et enfant et le reste, et beaucoup de bien à faire autour de nous.

Seras-tu à Paris au 1er avril? Je l'espère. Ta femme y accouchera: vous y passerez le printemps: ce serait bien bon pour moi.

Parle-moi politique, si tu y vois clair plus que les autres. Si tu peux prophétiser à un mois de distance, fais parler de moi au prince de Polignac afin qu'il me nomme s'il veut me nommer, avant qu'il ne soit hors d'état de nommer personne. Le gouvernement grec est-il réellement constitué?

Dis mille choses à Vignet, et que je lui écrirai le jour où nous aurons ici terminé nos affaires.

Adieu. Embrasse le filleul, et puisse-t-il t'en venir dix autres! C'est le tourment et le bonheur d'une vie.

Mille choses à ta femme et à nos amis.

DVII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 3 mars 1830.

Je reviens de Saint-Point. Je rapporte le volume et demi de ta *Biographie* et te l'envoie. Je crains de ne pouvoir te voir avant mon départ que quelques circonstances rapprochent. Ce sera, je crois, pour le 11. Je suis ou je serai rue Saint-Guillaume, n° 20, faubourg Saint-Germain. Écris-moi d'abord ici ce que devient l'accouchement, et puis là-bas dans une quinzaine. Je me suis trouvé soulagé

à la campagne, mais Paris m'ennuie. Il faut faire son devoir. Ma femme ne viendra que huit jours après moi.

Un bien honnête homme, mon marchand de vin, qui fournit l'hôpital de Lyon, me prie de te le recommander comme président de je ne sais quoi ou de tout dans cette grande machine. Il se nomme Mathieu et mérite réellement protection des braves gens. Souviens-t'en, en cas de besoin.

Montherot va mieux. Nous avons craint un moment pour sa vie. Le voilà sur pied, mais non de longtemps encore dans le cas de s'acheminer.

Quel ennui que tu partes de Paris quand nous y allons! Ce monde est guignon aux trois quarts. Je vais savoir si j'irai en Grèce. Cela me ferait du bien physiquement et poétiquement peut-être. Pour moralement je suis bien dégoûté, mais il faut vivre jusqu'au bout.

Adieu. A revoir, mais seulement par lettres jusqu'au 15 juin à peu près, sauf la Grèce. En tout cas je ne partirais pas pour ce monde de lumières sans te voir à Lyon deux jours.

Mille choses à ta femme et au filleul. A-t-il frère ou sœur?

DVIII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, 25 mars 1830.

Merci de ta bonne nouvelle. Que Dieu bénisse toi et ta race! qu'elle soit nombreuse et supplée à la mienne qu'il refuse à nos désirs!

Nous sommes bien installés ici dans un vrai palais de campagne. J'ai écrit à madame de Béarn, et nous irons la

voir en ton nom : écris-lui pour nous accréditer. Je prononce, jeudi à 2 heures, mon discours devant tout Paris; c'est médiocre, mais passable pour un quart d'heure.

Or voici de la politique; nul ne t'en dirait si ce n'est moi, car je passe ma vie chez le prince de Polignac, tête pour tête, et avec M. de Montbel et *tutti quanti*, pleins de bontés empressées pour moi.

L'effet moral de la prorogation a été évidemment et complètement bon. Le trône, comme dit le public, en a deux marches de plus. L'administration, qui a eu cette vigueur, en ressent les effets. Elle tiendra sans nul doute jusqu'aux élections qu'elle préparera avec l'habileté qu'elle trouvera en elle. Si elles sont bonnes, elle demandera deux lois : une sur la presse, une des élections, modérées toutes deux. Si les élections lui manquent, elle tiendra, je n'en doute pas encore, mais alors, comment et par quoi? C'est ce que l'heure conseillera. Tiens-toi prêt pour l'élection. J'y serai, je crois aussi. Cependant le prince m'a promis énergiquement la Grèce et tient ferme contre Bois-le-Comte et compagnie qui ne me veulent pas; je suis indifférent à tout. Je pense à autre chose ou à rien du tout, ce qui vaut autant. Je suis dégoûté du présent, mais bien plus de l'avenir. Enfin n'en parlons plus. Remercions Dieu de ce qu'il nous laisse, et ne lui demandons pas plus que ce qu'il veut nous donner.

Adieu. Mille compliments à ta femme et baisers au filleul. Je te voudrais bien ici. J'ai vu les Sainte-Aulaire. J'y dîne lundi avec M. de Talleyrand et *tutti quanti*. Nous avons parlé bien de toi, et ta femme a conquis tout le monde. Écris souvent rue Saint-Guillaume, n° 20, et prends pitié si je t'écris moins. Si tu savais la vie ou plutôt l'éclatante agonie d'un homme célèbre, tu me plaindrais, surtout d'être célèbre et de n'avoir plus de génie. J'en suis là.

Mille amitiés.

DIX

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, 9 avril 1830.

Je reçois ton mot. J'y réponds malade, au fond moins malade que je ne l'étais à Mâcon cet hiver. Le monde seulement m'accable, de six à minuit. Toujours parler, penser, agir, est un spasme trop fort pour ma machine, élastique, mais délicate.

Mon discours a eu un bon succès politique et moral : c'est celui que je voulais. Les deux centres de l'opinion sont très contents, les deux extrêmes mécontents et n'osant tout à fait le dire. Le *Constitutionnel* seul, comme impérialiste, m'attaque. J'ai des prévenances extrêmes de tout le reste, comme les journaux auront pu te l'indiquer, si tu lis de la *Gazette* au *National*.

Je t'envoie demain mon discours par Mâcon.

Je vois le roi demain et lundi. Je n'ai pas vu mon ministre depuis quinze jours, mais tout le monde croit à mon ministère en Grèce ; moi seul j'en doute. Bois-le-Comte et tous les bureaux ne le veulent, dit-on, pas.

Adieu. Tout m'est égal, excepté toi, Saint-Point et le soleil.

La politique est morte, ils ne savent ce qu'ils feront, il n'y a que cela de vrai. On parle de Vitrolles et Berthier, ce serait alarmant. La *Gazette* se brouille et veut M. de Villèle. Tout finira dans un an par *lui* formant un ministère de coalition entre la gauche et la droite : voilà la seule *vérité*.

Adieu.

Écris-moi et parle de moi à Montherot. Je lui envoie aussi mon ennuyeux opéra. Comment va-t-il ?

DX

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, rue Saint-Guillaume, 20, 9 mai 1830.

Mon cher ami, je m'occupais de toi et de t'envoyer, avec MM. Lainé et de Gérando, tous les travaux relatifs à tes nobles et généreuses occupations, quand un triste événement est venu de nouveau troubler mon loisir, peu loisir, et me replonger dans mille soucis pénibles. Une tante chérie de ma femme, madame Henry Churchill, venue de Londres pour passer un mois chez nous, y est morte vingt-quatre heures après son arrivée d'une fluxion de poitrine prise en route. Je viens de la conduire à son dernier asile. C'était une créature accomplie, et jamais je n'ai imaginé une mort aussi belle : il n'y a pas de sommeil après un jour de paix qui en approche. Cela fait envie. Aussi était-ce une rare vertu.

Je n'irai en Grèce que comme en Angleterre, quand ceux qui m'y nomment n'y seront plus, c'est-à-dire jamais. Ainsi va ce monde politique. Les assurances que je donnerais à M. de Miramont seraient donc toutes vaines. Je ne puis en conscience agir contre Rouen occupant le poste, et je ne pense pas qu'on mette du zèle à lui en donner un autre. Ainsi tout cela est aventuré au dernier point et ne m'occupe plus du tout que quelquefois en pensée. Qu'importe ! est la grande devise, une fois que la Providence nous a donné de quoi le prononcer.

La politique est nulle, seulement il y aura persévérance du roi, et la lutte ainsi sera longue et terrible. Ce moment devait arriver, mais il arrive trop tôt.

Fais-toi nommer député, tu n'as qu'un mot à dire : « Je veux maintenir des institutions au pays. » Ainsi l'assurent les Dauphinois. Ils te revendiquent, mais on te croit antipathique à une charte. Je leur affirme que non.

Pour moi je corrige mes méchantes épreuves, et je ne suis pas à me repentir de les avoir livrées. C'est bien médiocre. Il faut mettre son capuchon et se sauver en Orient ou à Saint-Point.

J'irai aux élections seul. J'irai, entre les deux collèges, passer huit jours chez toi et reviendrai ici pour juillet. On t'y chérit et t'y estime. Adieu. Écris toujours.

DXI

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, 20 mai 1830.

Tu as reçu la statistique. M. de Chabrol me l'a envoyée avec une lettre charmante ; M. de Gérando, chez qui j'ai été hier, me donnera bientôt tout le *desideratum*.

Tu m'envies : ah ! plains-moi ! Je subis le martyre, et je vais, dans peu de jours, le subir pire encore, car mes vers sont médiocres, et il faut m'aller cacher à Saint-Point pour n'en pas entendre parler avec le dégoût qui les attend. J'en perds la tête, mais il est trop tard : je suis trop noyé dans mille autres embarras.

Je reviendrai aux élections ; j'espère avoir fini alors avec les imprimeurs et ne revenir ici qu'en automne

pour voir si on décidera pour la Grèce quelque chose : Il n'y a rien quant à présent que délais et incertitude.

La politique a besoin de toi et de moi et de nous tous, jeunes et hors des préventions des trois sales époques du passé. Je te répète de t'expliquer, on te croit un la Bourdonnaye tout pur. Il ne faut accepter que ses opinions : dis la tienne claire et nette dans un discours ou une brochure, et ton piédestal sera élevé. Mais tout le monde dit qu'il le faut. Je ne te dis pas de l'altérer, de la modifier, mais de la dire, c'est mon avis, et j'y persiste : tu irais loin.

Voilà un nouveau coup de gouvernail qui nous éloigne du port davantage, à mon avis, le changement du seul homme aimé et estimé de tous les partis, Montbel, et contre un homme capable, mais impopulaire.

Adieu, à revoir. Amitiés à Montherot. Explique-lui pourquoi je n'écris pas : je n'ai pas l'heure de manger et de dormir.

DXII

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 1830.

Eh bien! tu as raison si tu veux rester inactif: mais, si tu n'es pas bien sûr que Dieu t'ait créé pour rien ici bas, tu as tort. Il faut une affiche sur toute boutique; la tienne est pleine. Dis donc au public ce qu'il y peut trouver, ou bien ne dis rien : car l'un et l'autre sont bons, selon l'idée qu'on a pour l'avenir.

Je vais rentrer, comme toi, dans l'inaction, mais par force. On intrigue tant contre moi dans les bureaux que ce soir même on veut me faire aller en Espagne. Je vais refuser durement. Le prince de Polignac, de son côté,

me garantit la Grèce quand il y en aura, mais tout cela est en l'air. Je m'en vais, après mes épreuves finies, à Aix et à Saint-Point, et je ne pense plus à rien que Montculot ne soit vendu; et alors, avec toi et douze ou vingt amis solides et riches, nous créerons un journal indépendant et représentant les hommes de notre temps et de nos doctrines précises. Alors nous sommes forts, riches, et ministres à coup sûr. C'est le besoin du jour. nul ne peut y satisfaire que nous et nos amis. Mâche cette idée dans ta ronde tête administrative, et moi j'exécuterai. Il nous faut deux millions : nous les aurons aisément en mettant chacun cent ou deux cent mille francs.

Mes épreuves avancent, mais, hélas! cela fait peine à voir. N'en parlons pas. Je me vengerai par un poème auquel enfin je vais me donner tout entier, en anéantissant encore ce qui en existe : simplifier et agrandir en raccourcissant mon plan.

La politique va, comme je l'ai prévu le 8 août, à la diable. Cela prend même décidément la route des abîmes, et on ne voit rien pour nous arrêter, si la Chambre surtout est mauvaise. Je m'en vais très alarmé : or tu sais que je ne l'étais pas du tout, mais le mal n'est pas venu du pays, mais de ses conducteurs. Espérons en Dieu et dans la force de l'instinct de conservation!

Je suis un peu moins accablé depuis deux jours que je ne compose plus rien. Mais déjà je m'occupe du départ. J'ai envoyé encore à Pastoret une deuxième note pour toi. Il prétend t'avoir tout fait adresser. De Gérando s'en occupe aussi et M. Lainé.

Adieu, à revoir bientôt.

DXIII

A monsieur le comte de Virieu

Au Grand-Lemps.

Saint-Point, 27 juin 1830.

J'espère que je t'ai envoyé assez de livres. Eh bien! en voilà encore que je mets pour toi à la diligence. J'ai remué toute la philanthropie de la rue Cassette et de la rue Férou pour te procurer ce que tu cherches. Mais tu n'y trouveras rien : cela tient de l'économie politique, c'est une langue qui n'a encore que peu de sens sous des mots innombrables.

Me voici arrivé pour t'aller voir, et tu n'y es pas, et je repars le 12. Écris-moi vite le jour où tu seras rentré à Fontaines.

J'ai publié le jour de mon départ les *Harmonies religieuses*. Je les ai livrées à leurs chances. Elles seront ce que j'avais prévu : médiocres d'abord et, j'espère, bonnes dans quelques années. Gosselin me mande que dans deux mois il garantit cinq éditions. Je te les porterai, si je vais te voir.

La France est-elle malade ou non? Je te le demande. Voyez-vous un mouvement en avant ou en arrière du 8 août? Pour moi je la vois mourante ou plutôt convulsive. Je ne donnerais pas *six mois* de son avenir intérieur. Je suis pénétré de douleur, d'effroi et de courage cependant, prêt à combattre à droite et à gauche, là des insensés, ici des forcenés et des coquins.

Qui diable t'a pu dire que je fausserais jamais compagnie aux honnêtes gens? Aux imbéciles oui, mais il y a heureusement d'honnêtes, de religieux royalistes sous

d'autres drapeaux que celui de MM. Dudon, Vitrolles, Berthier et compagnie. S'il n'y en avait pas, je l'élèverais tout seul. Je ne suis ni avec Paul ni avec Céphas, mais avec le sens commun, la monarchie, la fidélité à la dynastie. Hélas, hélas! du train dont ils nous mènent, et dont l'opinion du pays se pervertit contre eux, nous n'aurons que trop tôt à faire preuve de nos paroles. Je reviens de Paris, pénétré d'inquiétudes comme j'y suis allé; je reviens et je trouve partout de plus graves motifs d'inquiétude encore. Élevons les mains d'où vient le secours, car le secours n'est pas ici.

Mais adieu. Tu me trouveras noir. Dieu permette que l'horizon s'éclaircisse et que je ne sois qu'un sot! Je l'espère encore.

DXIV

A monsieur le comte de Virieu

Saint-Point, 8 juillet 1830.

J'ai reçu ta lettre, mais trop tard : je pars lundi pour les eaux d'Aix; nous ne pourrons donc nous voir qu'à mon retour, il sera temps encore de causer alors. Je croyais que tu me prenais pour un homme de défection. Dieu garde! mais pour un homme que l'imbécillité violente de son propre parti n'entraîne pas? Oui; sortons de là dès que nous le pourrons. Mettons-nous dans le vrai : dans le vrai seul est la force. Or le vrai n'est pas pour la France dans un gouvernement de regrets, de repentir, de souvenirs théocratiques ou aristocratiques ou absolutistes, il est dans les besoins réels des esprits, dans le concours des intérêts et des intelligences les plus honnêtes et les plus larges, dans les espérances d'un

avenir datant de la Restauration et non de l'Empire ou de l'ancien régime vermoulu.

Je sais par plusieurs qu'on voudrait beaucoup de toi dans le parti honnêtement libéral. On m'en a proposé autant. Je fais comme toi, je ne me laisse pas prendre par un parti; mais, le jour venu, formons-en un, créons, rallions et marchons. Pour de la poésie le temps est passé. Je n'y pense qu'aux heures d'inactivité comme celle-ci, seul aux champs, entre-deux batailles. A Aix je vais faire un drame, un seul, et reprendre ensuite non plus la lyre, mais la trompette du jugement.

Les *Harmonies*, dont quelques articles très hostiles, un entre autres de mes coquins d'amis de l'*Universel*, m'avaient fait craindre la chute, vont assez bien pour leur début. Je viens de recevoir une trentaine d'articles littéraires qui sont magnifiques; celui de la *Gazette*, dont j'ignore l'auteur, et que je redoutais pour cause, est au delà de tout. Je sais que ceux des *Débats* sont faits et beaux aussi, on me le mande; et Gosselin m'écrit que cinq éditions seront écoulées en trois mois. Aussi je n'y pense plus et laisserai faire au temps le triage du bon et du plat. Le temps, en fait de réputation, est tout, il apporte chaque jour sa pierre : vous n'écrivez rien pendant dix ans, vous vivez hors du monde, vous revenez à Paris, et vous vous trouvez cent fois plus populaire que le jour du succès. J'ai vu cela cette fois. Mais qu'est-ce que la renommée! Ce qui est beau, c'est de faire et de faire bien. Un poème! un poème! mon royaume pour un poème! *mon royaume pour un cheval!* comme dit Richard III. J'en dirais autant, mais rien pour la gloire.

Adieu. Revoyons-nous beaucoup au retour des eaux, le 20 août. Je t'enverrai lundi les *Harmonies*. Sur les cinquante n'en lis que quinze. J'attends madame de Villeneuve. Ne pourrais-tu pas venir à Saint-Point en septembre? Mille choses à madame de Virieu et au filleul.

DXV

A monsieur le comte de Virieu.

Juillet 1830.

Hélas ! je reçois ta lettre, et j'ai plus envie que toi de te voir. — Mais impossible avant mon retour, à moins que nous ne nous voyions à Pupetières où j'irai volontiers te chercher d'Aix ; ou bien à mon retour ici, au 25 août.

Alger est un beau fait d'armes. Cela colore une restauration. Sous ce point de vue excellent, je ne vois plus que, dans les idées présentes, le gouvernement puisse se dispenser de marcher en avant. J'en suis fâché quand c'est sans nécessité. Elle n'y était pas au premier abord, et qui tire l'épée, dit l'Évangile, périt par l'épée. Le nuage est noir, voyons-le passer, nul ne sait maintenant ce qu'il contient.

Je t'ai envoyé les *Harmonies* par madame de Villeneuve. Je ne crois à aucun avis bon ou mauvais avant d'avoir le tien à fond et non précipité. Ces choses-là doivent être lues comme des *Heures*, par heures.

On me dit que tu aurais passé à Lyon, même par bien des libéraux, si on t'eût porté ; c'est M. de Brosses lui-même. Je ne doute pas, puisque ta santé se consolide comme le ciment par les années, que ton rôle politique ne soit prêt à commencer. Médite-le bien d'avance ; tu n'as qu'un défaut intellectuel : *trop de pensées*. Mûris-en une, deux et trois, et rejette les autres pour les années de spéculation, quand tu vieilliras et rumineras au coin d'un bois ou d'un feu, comme ton guide Montaigne.

Je n'ai pas mis la main encore à ce drame. J'ai ton sys-

tème, grâce, beauté, pureté et pathétique, au lieu de tout ce qu'ils brassent. Mais il vaut peut-être autant faire autre chose ou rien du tout. Je verrai ce que produira le loisir à Aix et sur le lac.

Je suis trop triste pour prendre à cœur une gloire même : la mort de ma mère m'a coupé bras et jambes, et j'ai peu de but à rien.

Adieu. Écrivons-nous souvent d'Aix. Montherot y est avec moi, rimant de fort jolies choses. Sa lyre est un drôle de psaltérion.

Mille amitiés à ta femme et aux enfants. Que tu es heureux d'en avoir !

DXVI

A monsieur le comte de Virieu

Aix-les-Bains, 29 juillet 1830.

C'est un beau jour pour moi que celui où je reçois ton avis motivé sur les *Harmonies,* et quel avis ! Tu sais que je ne crois ni à mon sentiment propre en fait de poésie, ni à celui du public des salons, ni à celui des articles de journaux, mais je crois au tien comme infaillible, et rien jusqu'ici ne m'a détrompé de cette infaillibilité. Or, quand un avis si favorable se renforce encore d'une amitié de vingt-cinq ans, il n'y a rien à désirer après. Je suis content, et je pense à autre chose qui te contentera, j'espère, mieux encore.

Mais j'ajourne cette pensée même, car, depuis que je suis ici, je souffre de nouveau horriblement. J'ai essayé de quelques bains qui m'ont désorganisé, et je suis à m'en remettre à grand'peine. Voilà la seule lettre que j'aie écrite de longtemps, et la tête me tourne en l'écrivant. Je partirai lundi pour Chamouny pour cinq ou six jours,

et je reviendrai ici d'où je repartirai pour la vallée d'Aoste. — Nous nous verrons au retour.

Les journaux de ce matin m'ont apporté le coup d'État en compensation de ton épître. Il n'y a rien à dire maintenant : nos vaisseaux sont brûlés. Mais je ne trouve pas que cela ait été fait avec l'élévation, la dignité et l'ampleur qu'une mesure désespérée comporte. La loi électorale, si elle était exécutée, amènerait une chambre libérale encore. Or, quand on en fait une à soi seul, il ne faut pas se gêner. La commotion des esprits ici est grande et dans un seul sens. Je ne sais ce qui en sera en France. J'aurai encore deux mois en arrière de l'éligibilité le 28 septembre, aussi je n'ai pas à faire de réflexion pour mon compte. Pour toi, tu seras élu si tu te présentes, mais je ne préjuge rien de tout ceci. Nous voilà lancés dans le domaine des faits et hors des conjectures rationnelles. Dieu et le roi nous en tirent ! Mon esprit est accablé de pensées d'avenir. Serions-nous assez malheureux pour avoir une révolution au berceau et l'autre au tombeau de notre passage ici-bas ! Comment tout cela se prend-il à Lyon ? C'est un point important, un des deux ou trois les plus à observer en France. Ici nous ne savons rien.

Nous passons nos jours à errer avec des peintres sur les bords du lac. Ma femme en rapporte des trésors pittoresques et moi un grand mal de tête. Nous n'avons d'intéressant en société que la marquise de Cortanza, de Turin, femme très agréable et très distinguée, qui se vante d'être ton amie, et je le lui accorde.

Je vois Vignet, mais rarement, parce qu'il est à Servolex d'où sa femme ne peut sortir. Elle est en soi-disant convalescence, mais bien inquiétante, à mon avis, pour l'avenir même le plus rapproché ; fort jolie et fort bonne au reste.

J'ai été à la Motte où nous avons parlé de toi. J'ai chez moi Almeyras, de Genève, qui aime et admire ta sœur,

et madame de Murinais : il en vient. J'ai Montherot, et je lui ai fait ta commission. Adieu, je suis noyé dans les idées politiques avec lui.

DXVII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

1830.

J'ai reçu ta lettre. J'y réponds en deux mots. Rien de ceci ne m'a étonné, si ce n'est la rapidité de l'exécution et l'élan unanime de Paris. A mon avis, nous marchions inévitablement à un tel résultat. Il faut bien arriver où l'on tend de toutes ses forces, malgré la raison publique et particulière. Aussi suis-je affligé, mais sans aucune espèce d'irritation : ne t'ai-je pas toujours dit qu'un système de contre-révolution pouvait seul rendre la vie à la révolution ? La voilà à nos portes ! Si elle les franchit, si nous tombons en anarchie, c'est fait de nous, de la France et de l'Europe : c'est le déluge universel sans arche pour s'en tirer. Mais, entre elle et nous, il y a encore un gouvernement improvisé, fortifié de tous les vœux de la classe moyenne, de toutes les lumières et de bonnes intentions. Ceci trace la route aux honnêtes gens. Tout plutôt que l'anarchie, plutôt que cette niaise et honteuse complicité avec les ennemis de nos ennemis, qui nous dévoreraient après eux ! Laissons ce rôle aux imbéciles qui nous ont amenés où nous sommes, et qui voudraient se venger de leur propre stupidité par nos mains !

Voilà mon opinion ferme et nette : de là partira ma conduite. Entre deux ou trois partis, il y en a toujours un moins mauvais : je l'adopte et l'adopterai jusqu'au

sauve qui peut, et peut-être le préviendrons-nous, et au moins n'aurons-nous sur l'échafaud ou dans l'exil nul reproche à nous faire.

Ce n'est point ainsi qu'on pense et qu'on déraisonne ici autour de moi ; mais peu m'importe ! on ne nous jugera pas sur la conscience des autres. La mienne me dit que, pendant qu'on peut combattre encore pour son pays, pour les principes sauvés de la ruine d'un trône, il faut le faire et ne pas s'inquiéter trop si le drapeau a trois couleurs ou une seule, si ce qui subsiste de monarchie, de liberté, de religion, de stabilité, s'appelle Pierre ou Paul. Aussi accepterai-je tout mandat que les hommes pensant ainsi voudront me donner à la tribune ou ailleurs. Les scrupules sont bons dans les petits périls ; dans les extrêmes comme celui-ci je n'en aurais qu'un : l'inaction et l'apathie.

Adieu. Des motifs que je t'expliquerai me retiennent encore un certain temps en voyage. Je voudrais être inaperçu et oublié au ministère. Je pars pour six jours pour les montagnes.

DXVIII

A monsieur le comte de Virieu

Aix, dimanche, 29 août 1830.

Mon cher ami, je serai à Lyon la journée du vendredi prochain, mais j'y aurai trop à faire pour pouvoir monter à Fontaines et ne peux m'arrêter, étant en voiturin avec femme et ménage. Il faut que j'aille faire acte d'apparition à Mâcon et Saint-Point où l'on a répandu toute espèce de bruits hostiles et odieux contre moi. Viens donc à Lyon le vendredi causer un moment. J'irai à Paris donner mon adhésion d'une main et démission de l'autre, adhésion

comme conscience politique qui préfère tout à l'anarchie dont nous sommes menacés, et démission comme honneur qui ne permet guère de servir le lendemain un régime né des ruines d'une dynastie qu'on servait la veille.

Addio, tout va à la diable. Mais le désordre a en soi-même un principe qui l'empêche de durer. C'est rassurant pour nos enfants. Quelle partie les Bourbons et la société ont perdue par leur seule faute !

DXIX

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Saint-Point, 7 septembre 1830.

Je te donne d'ici de mes nouvelles. J'y suis venu à cheval et bien armé, mais sans nécessité pour le moment. Tous ces bruits, à la source desquels je viens de remonter, partent d'une bande de vagabonds et de mendiants, à deux ou trois lieues d'ici dans les montagnes. Ils voulaient piller un château présumé riche et susciter pour cela un prétexte. Le pays en masse est bon et bien disposé : ils n'ont fait que répéter comme des imbéciles, croire et gémir. Toutes les communes voisines, bourgs et villes, viennent de m'envoyer offrir leur assistance armée pour toute occurrence, mais je n'en ai nul besoin.

Je pars pour Paris seul jeudi. J'y serai huit jours seulement pour mes affaires, et je reviendrai faire mes vendanges à Milly, si on nous laisse en repos. Ma femme sera à Milly plus tranquille et plus près de la ville à tout événement. Au moment où je t'écris, j'apprends que d'autres instigateurs de la montagne demandent à se porter ici pour fouiller le château plein d'armes et de poudre, à ce

qu'ils assurent; ils y trouveront des livres et des plumes. Tu vois qu'ils ne négligent rien pour me discréditer dans le pays. C'est le cas de dire le *tutto passa e tutto finisce* du peintre Pinelli, car tout cela est bien pénible pour un ami du repos et des vers, mais *fiat voluntas !*

Je ne puis te parler un peu politique qu'après avoir vu les choses et les hommes à Paris. J'espère encore que le gouvernement se soutiendra et s'édifiera; sans cela nous n'avons pas de refuge, et l'esprit anarchique, qui tente ses efforts contre moi ici, s'étendrait bientôt partout et ne laisserait pas un honnête homme en paix sur le sol de la France.

Je ne change rien à mes résolutions jusqu'ici : séjour jusqu'au 15 novembre ici ou à Milly, hiver en Provence. Écris-moi à Paris, à l'hôtel de Rastadt, si tu as à me dire quoi que ce soit ; mais souviens-toi que je n'y serai que huit à dix jours.

Adieu.

DXX

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, 21 septembre 1830.

Je reçois ta lettre. J'ai donné ma démission avant-hier, après l'avoir poliment négociée avec le Palais-Royal, pour ne pas manquer à la reconnaissance et à la convenance. Le roi a dit au conseil, en la lisant : « Voilà enfin une démission donnée d'une manière honorable, digne et délicate. » Il l'a lue tout haut et m'a fait témoigner sa satisfaction.

Je ne partage nullement les idées bonnes femmes : elles

sont bonnes aux bonnes femmes en temps paisible, nullement en temps de lutte où la société périt sur nous, si nous ne la soutenons pas sans regarder si des ennemis la soutiennent avec nous. Je trouverais à cela culpabilité en conscience. Pour le serment il n'y a pas option, du moment qu'il n'y a pas possibilité pour autre chose. *Ceci* ou l'anarchie la plus effroyable, voilà la question. Aussi je l'offre tant qu'on en voudra. Mais, la chose étant de conscience et de décision personnelle, je t'approuve si tu penses autrement. Servir avec faveur est une autre chose avec des hommes qui ne nous plaisent pas.

Les choses sont toutes diverses de ce que vous les imaginez là-bas. L'esprit est très bon, et tout marcherait si on peut surmonter les clubs. Si on ne se soulève pas contre eux d'ici à trois mois, tu auras le plaisir de la République, mais quelle République ! On ne peut le savoir qu'ici et comme j'y suis placé ! ! ! Je te la refuserai tant que je pourrai.

Adieu. Je pars dimanche, je suis libre enfin. Je vends Monteulot tant que je peux, puis je vais passer l'hiver à Marseille. Je t'en dirai long en te revoyant dans un mois.

DXXI

Minute de ma démission à monsieur le comte Molé

Monsieur le comte,

De nobles sentiments ont pu interdire à quelques personnes le serment que les circonstances leur demandent. Je respecte ces scrupules ; je ne les partage pas.

Convaincu qu'à défaut du pouvoir légitime, dont j'ai depuis longtemps déploré l'aveuglement, le pouvoir nécessaire, la patrie sous un autre nom, doit être le point de ralliement de tous les cœurs droits et de tous les

esprits justes; convaincu que les devoirs d'homme et de citoyen ne cessent pas pour nous le jour où un trône s'écroule, où une famille s'exile; convaincu qu'il serait aussi absurde que coupable de se frapper à jamais d'incapacité civile et politique en refusant d'adhérer à un pouvoir nouveau qui surgit de la nécessité pour sauver la patrie du mal sans remède de l'anarchie, cette mort convulsive des nations, je suis prêt à prêter librement et volontairement le serment de fidélité au roi des Français et à accepter du prince et du pays tous les devoirs que ce serment impose aux jours du péril.

Mais d'un autre côté, monsieur le comte, et par des motifs de convenance et de situation tout personnels, je vous prie de vouloir bien accepter ma démission des fonctions diplomatiques dont j'avais été chargé par le précédent gouvernement, et j'oserais vous prier de plus de vouloir bien mettre et ma démarche et mes expressions sous les yeux du roi, envers qui je professe non-seulement les devoirs de tout Français, mais encore des sentiments de reconnaissance et de dévouement qui m'ont été imposés par ses bontés envers ma famille.

DXXII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Milly, 12 octobre 1830.

Me voici, depuis huit jours, établi à vendanger à Milly, tout aussi paisiblement qu'en 1810. Le pays est universellement calme, bon, bien disposé, plein d'amour de l'ordre et de terreurs des rechutes; c'est comme à Montculot d'où je viens, comme à Paris d'où je t'ai écrit.

Il n'y a eu apparence de terreur et de brigandage qu'à Saint-Point, là où, la première révolution n'ayant pas pénétré, celle-ci avait plus de ravage à faire comme l'invasion d'une première maladie. Maintenant le pays est consterné et repentant, mais je suis brouillé avec eux. Ils ont été au moins de fiers lâches. Toutes les autres communes se sont proposées en masse pour y marcher et y défendre leur château plus que le mien. J'y vais tout à l'heure passer huit jours seulement pour la bénédiction de la chapelle de ma mère. L'hiver, je le passerai à Milly, plus près de mon père, des courriers et de la ville. Je veux travailler beaucoup dans le silence des matinées. C'est mon seul loisir.

Me voici libre par ma démission. Tout s'est passé à ravir, et le roi m'a compris comme je désirais l'être. Tu vas l'être aussi, me dit-on, mais d'une autre manière.

Je ne te loue ni ne te blâme : la conscience est le livre fermé de sept sceaux, Dieu seul peut y toucher ; tout ce qu'on y lit est bien et beau, mais je n'y lis pas comme toi cette fois-ci. Je vois un *to be or not to be* écrit sur toute l'Europe. Il ne s'agit pas de la manière, mais de l'existence même des corps sociaux et politiques. *Ma basta!*

Je retourne dans huit jours à Monculot, avec un nouvel acquéreur. Quel métier que celui de vendeur! Je n'en sais pas un pire.

Où es-tu? est-ce en Dauphiné? est-ce à Fontaines? Si c'est à Fontaines, j'irai t'y voir à loisir maintenant au retour. Il y a de quoi parler quand on revient de Paris et qu'on a vu les chevilles ouvrières de tous les événements *intra* et *extra muros*. L'histoire convenue est une grande dame qui porte du blanc et du rouge, l'histoire véritable est faite autrement.

Addio, tout à toi maintenant de la plume et de la parole. J'ai du temps.

DXXIII

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 16 octobre 1830.

Mon ami, je suis où tu en étais quand j'ai été te voir. J'ai depuis trois semaines une fièvre réglée escortée de goutte dans la tête et l'estomac. Je suis venu ici me traiter, mais je ne fais rien. J'attends en paix mes accès. Comme la goutte commence à se faire vivement sentir dans les pieds, je me flatte que je n'ai plus que quelques accès à subir. Nous verrons. Une fois libre j'irai te voir. C'est mon projet et mon désir. Je suis bien aise de ce petit voyage pour vous deux, il vous en faudrait souvent ainsi.

Je regrette le Midi : mais impossible, plus le sol. Nous restons ici où nous arrangeons notre appartement commodément et chaudement pour cet hiver. Je fais une température intérieure de serre chaude.

Toujours ennuyé, vexé, malade et cependant prenant le tout en patience. Voilà mon bulletin : rien de nouveau de Paris.

Envoie donc dire à Majesté de m'envoyer ma selle. Je suis furieux : tu lui remettras ensuite les 130 francs que je t'ai envoyés avec les 500 de Coquette. Coquette fait nos délices : elle est bien soignée et ménagée ; elle en a besoin, ses jambes demandent des eaux. Je l'y enverrai au printemps. Adieu. Je suis bien en cavalerie, mais je ne puis guère monter. Voilà le monde.

DXXIV

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 24 octobre 1830.

Nous attendons aujourd'hui la nouvelle d'une révolution nouvelle à Paris. Mes lettres sont très alarmantes. Tu auras ta République, j'en frémis. Je ne vois pas comme toi le bien sortant du mal, faux principe : le mal sort du mal, et le mieux sort du bien. Si la révolution nouvelle a réellement éclaté hier, si nous sommes en république trois mois, je te le dis avec la confiance d'un prophète, il n'y a plus de France ou il n'y a plus d'Europe. J'en suis aussi convaincu que je l'étais des coups d'État, le jour du ministère Polignac, et de leur impuissance le jour qu'ils éclatèrent. — O seconde vue, malheureux don des hommes très politiques !

Oui, nous sentons exactement de même moralement, religieusement, politiquement, mais nous ne pourrions faire un journal ensemble. Nous partons, comme dit très bien ta femme, de deux principes opposés. Tu dis : la révolution de 89 est le mal sans mélange. Je dis : les grands principes de la révolution de 89 sont vrais, beaux et bons, l'exécution seule a été atroce, inique, infâme, dégoûtante. Pour que 89 fût si mal, il fallait que ce que 89 détruisait fût beau ; or je trouve 88 hideux. Nous ne pouvons nous convertir sur ce grand principe originel. Nous ne nous rencontrons que dans le sentiment d'horreur pour la Révolution-action, mais non pour la Révolution-principe. La Révolution-principe est une des grandes et fécondes idées qui renouvellent de temps en temps

la forme de la société humaine ; et, si tu veux raisonner sans passion avec toi-même, tu verras que l'idée de liberté et d'égalité légales est autant au-dessus de la pensée aristocratique ou féodale que le christianisme est au-dessus de l'esclavage ancien. Il y a sur ce point une tache dans ton œil. Une idée que le monde entier avoue, adopte, conçoit, défend, ne peut être une erreur : l'erreur est dans sa pratique incomplète, mais non dans sa nature. Plusieurs siècles passeront sur nos tombes avant que cette idée ait enfin trouvé sa vraie forme, mais tout indique qu'à travers des flots de sang et de misères elle la revêtira enfin ; alors le monde sera transformé. Les souvenirs, les regrets, les habitudes de pensées et de formes politiques, les positions personnelles, font longtemps illusion aux hommes : ton fils ne pensera plus comme toi, et son fils comme lui.

Mais à quoi sert de discuter ? Le monde est en route, et par un horrible chemin. Selon toute apparence, à l'heure qu'il est, le pouvoir, s'il y a pouvoir, a changé de mains. Nous tombons dans un nouveau chaos d'où Dieu seul peut nous tirer. Les hommes n'ont plus de regard qui perce cet horizon nouveau. La guerre, les ébranlements de toute l'Europe, d'affreux malheurs au dedans, point de bannière pour aucun parti : voilà où nous en sommes si la République, comme je le crains, est déjà proclamée aujourd'hui. *Quod Deus avertat !* Mon parti à moi est bien pris : je reste en France, je ferai office de citoyen tant et comme le moment se présentera. Je vais éloigner femme et enfant jusqu'à ce qu'on y voie clair, à Genève. Cette séparation est dure, mais je ne pourrais me consoler si ma femme et mon enfant étaient ballottés de cahots en cahots. Ma peau m'intéresse peu ; je ne crains ni la balle ni la guillotine affrontées avec conscience et pureté d'intention, j'ai l'une et l'autre.

Adieu. Je présume que nous ne nous écrirons plus guère librement. Peut-être cependant irai-je à Lyon, si Lyon prend une attitude individuelle et forte de raison contre l'anarchie menaçante à Paris. Alors nous nous retrouverions.

Si, contre mon attente, cette semaine n'amène pas de calamité, écrivons-nous encore.

DXXV

A monsieur Aimé Martin

Milly, 4 novembre 1830.

Mon cher ami, voici une ode au peuple du 29 juillet ou du 19 octobre, que je viens de griffonner hier et avant-hier avec un grand enthousiasme, pour tâcher de mettre mon grain de sable dans la balance de l'honneur et de l'humanité. Je vous prie de la lire avec attention plusieurs fois, puis de la lire à madame Aimé Martin et à M. Lainé et à quelques amateurs de vers et de bons sentiments, puis de m'écrire si vous pensez qu'il soit bien de l'imprimer dans le plus de journaux possible, pour faire rougir ces jeunes *verseurs*. Si M. Lainé la trouve digne, priez-le de la lire à madame de Montcalm, et d'avoir aussi son avis sur quelques expressions, lancées dans la verve bouillante, et qui pourraient peut-être paraître trop amères contre les rois tombés. Une femme d'esprit sent à merveille ces nuances d'opinion et de sentiment royaliste que je ne voudrais pas blesser, même dans un but louable et utile.

Vous m'écririez vite en me soulignant les mots qu'on désirerait changer, et je vous renverrais la pièce corrigée. Alors vous la donneriez aux *Débats*, au *Temps*, à l'*Écho*, à la *Gazette* si elle en voulait, au *Voleur*, à la *Revue*, enfin

à tous ceux que vous pourriez faire déterminer à l'insérer; puis Gosselin pourrait l'imprimer en grand in-8°. Répondez-moi vite.

Si vous la trouvez médiocre, brûlez-la même tout de suite. D'ici je ne puis juger ni le moment pour la lancer ni l'effet. Si, par aventure, vous voyiez qu'elle arrive au point juste, et que vous la trouviez vigoureuse et bonne, alors n'attendez même pas les corrections et faites-la publier telle quelle.

Seulement, si l'on trouvait chez madame de Montcalm ces deux vers trop forts et prêtant à un sens odieux qu'ils n'ont pas dans ma pensée :

Sixième strophe :

Et rejetait sans choix sur une plage anglaise
Trois rois pour une trahison !

Mettez une platitude à la place, comme

Trois débris d'une trahison !

Ou bien :

Trois rois d'une seule maison !

Ou bien :

Et rejetait brisés sur une plage anglaise
Ce tronc mort et le rejeton !

Ou bien :

Et rejetait deux rois sur une plage anglaise
Et l'enfant coupable d'un nom !

Ou bien :

Et rejetait sans choix sur une plage anglaise
Trois règnes frappés d'un seul nom !

Adieu et amitié.

Mettez mon nom en toutes lettres à la pièce. AL. DE LAMARTINE.

DXXVI

A monsieur A. de Latour

Professeur au collège Henri IV, à Paris.

Milly, 19 novembre 1830.

J'ai reçu les vers politiques. Nous avons eu la même pensée, car il y a dans ce même moment un morceau semblable de moi à Paris pour l'impression : c'est sur le jugement des ministres. N'en parlez pas avant que les journaux ne le donnent. Oui certes, la poésie peut s'élever ou s'abaisser jusqu'à la politique, mais rarement à la politique de circonstance. La vôtre est belle et grande, vous justifiez tout ce que j'ai auguré de vous dès les premiers vers. Seulement vous ne pincez pas la corde assez nettement et assez vigoureusement. Songez que toute poésie politique doit être poésie populaire, et que pour être poésie populaire, elle doit se servir du mot propre et de grosses et fortes images saisies par toutes les rudes imaginations auxquelles elle s'adresse. Articulez fortement et très fortement : voilà mon conseil en vers de ce genre. Une série d'odes politiques suivant ou commentant nos mouvements peut être une belle chose. J'y pensais aussi. Pour cela il faut braver la guillotine, et ni vous ni moi ne la craindrions pour dire ce que nous penserions le beau et le bon à tous les partis.

J'ai, comme vous, l'âme flétrie par les abominations de tous les partis, du mien comme de l'autre. Sottise et vice des deux parts et souvent crime par-dessus : voilà les partis politiques. Je les prends en haine après les avoir

eus en mépris, et je veux désormais vivre, penser et mourir seul.

Adieu, monsieur. Continuez à m'envoyer ce que vous ferez. Nul n'aimera mieux l'ouvrage et l'auteur.

Mille amitiés.

DXXVII

A monsieur le comte de Virieu

Château de Pupetières, par le Grand-Lemps (Isère).

Milly, 19 novembre 1830.

Je te remercie de ta longue et bonne lettre. Je te croyais à Fontaines quand j'écrivis mon *Ode au peuple* pour les ministres. Je l'envoyai à Montherot pour avoir sur-le-champ ton avis. Je ne savais ce qu'elle était devenue.

Elle va paraître en effet, parce que, le moment approchant, je l'ai envoyée à Paris à M. Lainé, madame de Montcalm et autres personnes dévouées à la même cause qui est plus la nôtre que nous ne pensons. On m'écrit lettres sur lettres pour m'en demander l'instante publication au nom des victimes mêmes. M. de Martignac et le duc de Guiche m'écrivent encore à l'instant et en espèrent beaucoup pour faire rougir la partie écrivante et agissante des journaux et des cafés. Je ne puis résister à un désir si vivement et si saintement témoigné, et je l'autorise. Mais j'ai fait précisément les mêmes corrections qui te semblaient indispensables, toutes celles du moins qui sont dans la nuance de mes opinions, diverses des tiennes sur plusieurs points. Il n'y a plus de *trahison*, *entrailles des rois*, *juste colère*, *indigne fuite*, qui ne devaient en tout cas pas y rester. Je vous ai vite envoyé le brouillon où cela devait être changé et l'était le lende-

main. J'ai adouci aussi contre le peuple et attribué plus à ses instigateurs. J'ai ajouté deux strophes pour l'encourager au bien et à la vertu avant la dernière qui l'écrasait trop, dit-on, pour l'objet désiré. Bref j'ai fait tout ce que M. Lainé, madame de Montcalm, et toi et Montherot avez demandé ; le reste à la garde de Dieu ! Il faut bien parler puisque tout le monde se tait, mais j'aurais voulu qu'un libéral fît le morceau. Quant au péril, je pense en prose ce que je leur dis en vers. La vie n'est pas si douce qu'elle vaille un peu de couardise, et, quand viendra le jour des guillotines, on ne nous demandera pas : qu'as-tu pensé? qu'as-tu dit ? mais qui es-tu ?

Maintenant, pour des sacrifices autres que de convenance aux royalistes, je n'en ferai pas. Je ne puis me mentir à moi-même. Je suis convaincu qu'ils ont librement, gaiement et volontairement perdu la France et l'Europe, et que, le bon Dieu la leur remît-il dix fois dans la main, dix fois et mille fois ils la reperdront. J'en sais aussi plus long que toi sur cet article, j'ai vu de mes deux yeux faire le 8 août avant qu'il vous fût connu, et par hasard. Je connais les masques, je sais pour qui et pourquoi ils agissent aujourd'hui et vantent M. Mauguin. Je les méprise et les exècre, politiquement parlant. Je suis décidé à n'être plus jamais d'aucun parti, et à vivre seul. Il est impossible de conserver *bon sens* ou *vertu*, si l'on y trempe. Les partis blancs, rouges ou bleus, ne sont que des passions, souviens-toi de ce mot, et des passions haineuses et honteuses et féroces, exploitant en riant quelques sentiments généreux et nobles. Aussi je ne serai pas député, je ne me mêlerai de rien que de soutenir, tant que j'aurai voix et talent, le bon sens et la vertu envers et contre tous.

Voilà la position que je prends et qu'on peut garder au coin du feu, si Dieu et les anarchistes nous laissent un coin de feu. Cette position va se rapprocher de la tienne.

Cependant nous différons sur le moment présent. Je crois que vous faites un grand mal, mal qui, comme tous les torts, retombera sur nous. En refusant le serment à une nécessité, en n'allant pas aux élections, vous semblez demander ou l'*impossible*, un retour subit à la légitimité, ou l'*horrible*, l'anarchie et les échafauds.

Si je te parlais une heure là-dessus, je te convaincrais. Je connais, depuis mon voyage à Paris, mieux que toi le fond des choses du 27 juillet et d'aujourd'hui. La conjuration du 3 août est la plus ridicule invention d'un parti tombé qu'on pût faire, mais il fallait bien la faire, et, quant aux désirs et aux projets du gouvernement actuel, on vous trompe également. Il est faible et sans appui, parce que vous lui manquez d'un côté, pendant que les républicains l'assiègent de l'autre. Mais voilà tout. Vous le laisserez tomber, vous enfoncerez dans la boue la planche que le sort vous tendait, et vous verrez !

Ne me crois pas pour tout ceci du gouvernement, ou voulant ou espérant en être. Tu te tromperais de mille lieues. C'est la raison pure que je te dis tout bas et rien autre.

Adieu, ma bougie s'éteint. *A riveder*.

DXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 27 novembre 1830.

Je t'écris du corps de garde pour savoir de tes nouvelles. Je suis, depuis cinq jours, sur pied ou à cheval pour maintenir l'ordre ou aller à votre aide. Mais on dit que ce 27 juillet de la propriété et du commerce a heureuse-

ment les caractères de sagesse et de mesure dans le mal qu'a eus le 27 juillet politique. Tu vois si les honnêtes gens de toute couleur devaient s'abstenir de la garde nationale, et combien elle est punie de ce qui lui manque.

Je m'occuperai, quand tout sera calmé, de tes sorbiers. Voici ma vieille brochure ; c'est trop raisonnable pour un temps de parti, mais je ne puis mentir à ma raison ni à ma conscience.

Adieu, à revoir en meilleurs jours.

DXXIX

A monsieur Aimé Martin

13 décembre 1830.

Mon cher ami, plus je réfléchis au moment où en effet un profond silence me paraît utile au salut des accusés, plus je suis de l'avis du préfet de police, et vous engage, *sauf* la prière formelle et officielle du conseil de défense, de ne point prendre de moyens de publicité extraordinaires, par affiches, distribution dans les faubourgs, etc. Cela me semblerait dangereux pour les ministres et pour le gouvernement. Bornons-nous à ce qui a été fait. Vous verrez ensuite aux derniers jours, au moment et surtout après le jugement, s'il y avait des cris de mort ou de grâce, à fortifier ces derniers cris par mes faibles vers.

Ne vous inquiétez pas de la renommée poétique en ceci, je n'y songe pas. Si j'avais été là, j'aurais suspendu ou tout à fait remis la publication, sur l'avis du ministre qui, d'ici au jour où nous en sommes, me paraît juste : trop tard ou trop tôt.

Adieu.

DXXX

A monsieur le comte de Virieu

Milly, 25 décembre 1830.

J'ai ta lettre du deuxième secrétaire, et je vois que tout va bien, sauf ta foulure. Mais à la main ce n'est qu'un petit inconvénient, on peut se passer d'écrire ; mais, s'il fallait me passer de marche et de cheval, je serais comme mort. Nous, nous sommes comme tu nous as laissés avec cinquante pionniers, à cheval tout le long du jour, lisant le reste, jouant au billard, et rendant grâces à Dieu du loisir que la révolution nous laisse. Nous ne méritons pas tant en vérité, aussi ma reconnaissance est grande.

Ma brochure, comme tu le dis, est tombée sur le ventre ; mais je ne dis point *amen*. Je suis dans l'intime et évidente conviction qu'elle mérite un autre sort, et qu'elle vaut pour la pensée cent et une fois plus que celle de M. de Chateaubriand, qui a fait le grand tapage de journaux. *Habent sua fata.* Les hommes jugent sur le nom et l'étiquette. On a dit : M. de Chateaubriand est un grand politique parce qu'il est ambassadeur et ministre, plus c'est un grand publiciste parce qu'il est pair et orateur, donc ce qu'il dit est superbe ; et M. de L. n'est rien ; et qui a fait des vers n'a pas le droit d'être lu. De plus on veut des injures, de la haine, du fanatisme, et je n'en veux pas donner. Cette popularité-là est de la boue qui reste et qui tache. Ainsi donc je suis fâché, mais pas le moins du monde humilié pour moi. Je suis trop sûr de mon fait, de conviction et de conscience, pour avoir des regrets, des doutes ou des retours. J'y vois clair comme

dans un miroir, et tu verras dans dix ans que j'avais raison de le dire. J'appelle mon année au tribunal de dix ans, au futur concile, et je me tais, faute d'un journal pour m'annoncer. Je suis comme un excellent cuisinier qui a de bons ragoûts sur le fourneau, mais pas de plats pour les présenter, il est forcé de les humer tout seul. Le plat, c'est un journal ; nous n'en aurons pas à moins que je ne m'y dévoue. L'argent manque en ceci comme en autre chose. L'égoïsme l'a resserré et ne veut pas même le consacrer à son propre salut.

Je te crois dans l'erreur en attribuant mon insuccès au défaut d'idée claire et juste. Elle y est, l'idée. Cela dit, attendez : et, en attendant, marchez dans une voie hardie de civilisation indépendante des personnalités gouvernementales. Cela ne peut pas. dire plus aujourd'hui. Ma différence d'avec vous, c'est que je ne fais pas de la légitimité un remède immédiat à tout mal, parce que, en vérité, je n'en crois rien et que cela n'est pas. J'en fais ce qu'elle est : une bonne condition relative à laquelle il faut, si l'on peut, revenir, mais pas à tout prix, mais pas à travers tous les périls d'une minorité qui ne peut pas être logiquement, après le 27 juillet, autre chose qu'une guerre civile et le chaos. Vous n'êtes pas justes envers les choses. Le 27 juillet est un malheur, mais c'est aussi une faute, une rupture immense, du fait du gouvernement et de la dynastie, avec le temps et le pays. Toute faute porte son expiation plus ou moins longue, mais, le lendemain d'un coup d'État ou d'une révolution tentée et manquée, on ne peut pas (c'est antilogique, antihumain), on ne peut pas se retrouver dans les conditions de la veille. Voilà ce que dit ma brochure.

Mais le parti carliste veut de la restauration toute chaude et des malédictions pour tout ce qui tient sa place, et le parti jacobin n'en veut ni aujourd'hui ni jamais et s'indigne qu'on en admette la possibilité. Plus, tous les

deux veulent qu'on caresse leur haine contre le *statu quo* qui les empêche de s'égorger. Voilà pourquoi on ne veut pas de moi. M. de Chateaubriand, cajolant Béranger et pactisant ou souscrivant avec M. Marrast, est bien leur fait à tous deux.

Adieu, à revoir. Je monte mon coursier pour passer deux jours de fête à Mâcon, et j'en appelle au temps.

DXXXI

A monsieur le comte de Sercey

Mâcon, 31 décembre 1830.

Je ne vous réponds qu'un mot, mon cher Sercey. Je suis malade et ne tiens guère bien la plume.

Vous voilà donc avec un roi qui vous lancera loin comme un ami de la famille. Je m'en réjouis. Allez vite et bien où vous méritez d'être : jamais je ne vous verrai trop heureux. Ne m'oubliez pas dans votre bonne fortune, et faites-m'en jouir.

J'ai donné ma démission, il y a quatre mois, honnêtement et comme je devais vis-à-vis du roi et de madame Adélaïde, à qui je porte tant de reconnaissance. J'ai pensé que, dans ma position spéciale, l'honneur le voulait. J'avais aimé, servi, chanté les anciens rois : la palinodie ne pouvait me convenir. Cela ne m'empêche pas d'être politiquement et personnellement très dévoué au roi actuel, roi par la nécessité. Sans lui la France était perdue. Je le sers comme citoyen, mais je n'ai pas voulu le servir comme salarié.

Nous sommes à la campagne et à Mâcon, tranquilles tant que vous le serez à Paris, après cela persécutés comme tout ce qui possède un sol et un nom. Je tâcherai

de sauver femme et enfant, mais moi je resterai et prendrai un parti courageux quelconque.

Adieu, mon cher ami. Écrivez-nous quand vous le pourrez. Si vous trouvez occasion de me rappeler à madame Adélaïde, ne manquez pas de lui dire que vous savez que je suis tout à son frère et à elle malgré ma démission, qui a pu les choquer, mais qui n'est que sentiment d'honneur et pas du tout éloignement politique. Le temps viendra peut-être de marcher dans une voie plus libre et plus douce.

Je ne sais rien d'Antoir ni de Florence. Julia vous embrasse, et ma femme le permet.

ANNÉE 1831

DXXXII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Montculot, 30 janvier 1831.

Que deviens-tu ? Sommes-nous donc brouillés par le 27 juillet ? Il ne me manquerait plus que cela pour bénir les ordonnances et leur suite ! Je vis au jour le jour en attendant un mot de toi. D'où vient ton silence ? Nous avons, j'espère, l'un et l'autre le cœur trop net pour qu'une exhalaison politique nous y ternisse une amitié de trente-deux ans. Nous pouvons penser sur quelques points diversement, nous ne pouvons, même en politique, sentir autrement.

Je suis ici, moi seul, avec 13 degrés de froid et un demi-pied de neige, ruminant à part moi les sottises de tous les partis, les afflictions du présent, les terreurs de l'avenir, le ridicule et la vanité de tout. Je pense combien il est risible à l'homme, royaliste ou républicain, doctrinaire ou saint-simonien, de prétendre à du définitif dans cette création toute provisoire. Les choses roulent avec les siècles, tout s'élève et s'abîme, tout se forme et se transforme et se reforme et se déforme ; et nous nous plaignons que notre petit calcul social reposant sur des inconnues s'écroule de temps en temps par le sommet ou par la base ! et nous disons comme l'enfant : nous le rebâtirons, ce château de cartes, et il sera éternel ! Quelle

pitié! Nous ne rebâtirons rien, nous aurons du nouveau, de l'imprévu, du bon, du mauvais; mais ce que nous voulons, et précisément ce que nous voulons, n'arrive jamais : ce monde n'est pas ainsi fait. « Ma parole seule est éternité, » cette parole de vérité et de justice dont les siècles depuis deux mille ans ont balbutié quelques syllabes, et qu'ils apprendront par ces événements mêmes à expliquer et à articuler mieux. Telle est ma doctrine. Je suis tout à fait en dehors du tourbillon, je deviens un Fréminville.

Cependant je cherche en ce moment même du définitif en fait d'arrangement de famille et d'affaires, je cherche à vendre Montculot. Je suis embarrassé d'offres incertaines d'un côté et d'un autre. Je vis la vie d'un galérien calculateur. J'espère avoir fini bientôt avec les uns ou les autres.

J'ai passé un triste hiver, malade et souffrant outre mesure. Ici je suis mieux : je chasse dans la neige quatre heures par jour et rentre solitaire pour me chauffer et lire des journaux ou des romans de Cooper. Ma femme est à Mâcon, je l'y rejoindrai dans peu, la vente terminée ou renoncée. J'irai alors te voir deux ou trois jours, si tu y es.

Adieu. J'embrasse le filleul et me recommande à ta femme, quoique j'aie ébranlé sa foi dans les prophéties. Vous êtes une nouvelle Judée, mais je crains que, si le Sauveur vient, vous ne le reconnaissiez pas non plus.

Réponds à Mâcon.

DXXXIII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Monculot, 7 février 1831.

Non liquet : disait M. Wrintz. C'est ce que je dis en lisant ta lettre. Tu penses que le monde *social* (je me borne là) est à une de ces époques critiques où tout se renouvelle pour s'améliorer : je suis précisément et de longtemps dans cette idée. Tu ajoutes que la société tend évidemment à la diffusion du pouvoir ou des institutions libres : je pense encore de même. Tu dis qu'il faut que la France et l'Europe acquiescent à ce mouvement de la fatalité ou de la Providence, sans quoi elles se briseront cent fois en nouveaux débris : c'est encore mon opinion.

Mais à cela tu ajoutes que cependant toute révolution est infernale, diabolique, hideuse, et te fait horreur, et te persuade de plus en plus que rien ne peut s'opérer par elle : ici je trouve le défaut de la cuirasse, et je commence à ne plus comprendre. Si le renouvellement de la forme sociale est nécessaire ou inévitable, s'il est dans la raison des choses ou même seulement dans la nécessité des faits, comment ce renouvellement ne peut-il pas s'opérer ? comment toute révolution est-elle nécessairement mauvaise, fatale, diabolique ? comment tout ce qui a découlé de son principe depuis quarante années ou depuis mille et mille ans (car tout siècle est révolutionnaire) est-il selon toi immoral, irréligieux, infâme, etc. ? Ton raisonnement pèche évidemment, faute d'une distinction. La révolution peut être bonne, utile, féconde en résul-

tats heureux et moraux pour l'humanité et la religion véritable, et cependant détestable dans quelques-unes de ses phases, dans ses agents, dans les masses ignorantes et féroces qu'elle soulève momentanément. Voilà la vérité sur les nôtres et sur beaucoup d'autres.

Certes, le christianisme fut une grande révolution, et une révolution féconde et divine, et cependant, si on la jugeait au point de vue où le paganisme expirant la jugeait, si on la jugeait par les guerres de Constantin et les férocités du moyen âge, si on comptait les mensonges et les horreurs dites ou commises en son nom, et les gouttes de sang innombrables répandues sur sa route à travers les siècles et les climats, on le jugerait comme tu juges ce qui se déroule dans l'époque moderne, on le jugerait à mon avis très mal. Si tu admets le principe ou le fait seulement, comment peux-tu nier ou exécrer toutes les conséquences? On ne nous fera pas une humanité nouvelle pour opérer sous nos yeux avec la vertu des anges, il ne faut pas nous y attendre. Les hommes, et surtout les hommes agents ou victimes d'une révolution, seront toujours sous l'influence des plus féroces et des plus viles passions : c'est l'ère des passions même que celle où il faut vivre quand on ébranle toutes les idées et toutes les habitudes admises pour faire place violemment à d'autres. C'est notre malheur d'être tombé en ce jour-là dans le monde; mais cela ne doit pas fausser la justesse de nos idées, bien que cela froisse et souvent brise notre cœur. D'ici, et en gémissant sur le présent, je suis extrêmement loin de désespérer de l'avenir.

Oh ! que les Bourbons avaient un beau rôle ! Oh ! que la Restauration bien comprise par eux était un beau rêve ! Ils étaient la planche du vaisseau pour passer de la mer au rivage, le pont sur l'abîme pour descendre du passé à l'avenir. Ils ont préféré le faire sauter et nous précipiter avec eux : que la paix soit avec eux, avec leur

erreur et leurs regrets! Mais l'amertume est dans mon cœur quand je contemple où ils étaient et où ils pouvaient sans secousse guider la civilisation moderne. Elle prendra d'autres guides, il n'y a pas de doute; elle ne peut pas revenir à ceux qui lui ont trois fois prouvé qu'ils étaient aveugles de naissance. Je le déplore, car je les aime comme les rois et les pères de nos pères, comme ceux à qui nos pensées et notre sang étaient dévoués depuis le berceau ; mais ma conviction douloureuse de leur faute irrémédiable envers nous, envers eux, envers l'avenir surtout, n'en est pas moins profonde pour en être pénible et amère.

Ohé! quelle tirade! — Maintenant au fait. Le fait est que, pensant comme je pense, jugeant le 27 juillet comme je le juge (suicide devant Dieu et les hommes), prévoyant ce que je prévois : une grande et belle lutte entre la raison et l'excès, entre la vertu et le crime, entre la civilisation progressive et la révolution opprimante, lutte où le drapeau de la dynastie éteinte ne sera pour rien ou du moins tout à fait hors de la question réelle, je m'afflige profondément, et dans toute la loyauté de ma conscience, de voir des hommes de force et de combat comme toi prêts à se ranger de côté et à affecter une neutralité qui sera la perte pour nous et pour eux.

La *neutralité!* Réfléchis-y froidement (et toute réflexion doit être froide, parce que nulle vérité n'est passion), la neutralité en l'année 1830, quand le monde moral tout entier et le monde immoral sont sous les armes, quand on va livrer les plus grandes batailles intellectuelles dont jamais ait dépendu le sort des générations nées et à naître! la neutralité sous prétexte ou sous raison d'un goût ou d'un dégoût, d'un penchant ou d'une répugnance à une couleur ou à un nom! je te le dis net et cru, une telle neutralité est à mes yeux un crime envers soi-même, une blessure inguérissable à sa conscience.

Tout cela ne veut pas dire : jetons-nous dans le pouvoir du jour, prenons son or ou ses faveurs, déclarons-nous ses champions bénévoles. — Non, je ne le fais pas moi-même, je ne l'entends pas ainsi, l'honneur même n'y serait pas aujourd'hui. Mais cela veut dire : tous les intérêts du pays, du temps, de l'avenir, sont en jeu ; ils sont sous une couleur qui peut blesser l'habitude de nos regards ; ils vont être attaqués, ils le sont tous les jours par la démence, le crime ou l'anarchie ; les abandonnerons-nous parce que la fortune ou la Providence les ont placés dans des rangs qui ne sont pas les nôtres ? Laisserons-nous piller et brûler et égorger le pays et l'Europe parce que nous aurions préféré un autre gardien sur le seuil ? Il n'y a pas deux réponses. La mienne est faite. J'ajoute, pour bien te montrer que je ne suis pas dans l'illusion, que notre intervention actuelle dans les grandes batailles sociales n'aura pas un effet bien apparent, que nous ne sauverons peut-être rien, pas même nous-mêmes, que nous aurons la colère d'un parti et le mépris affecté de l'autre. Peu importe ; si le devoir est là, et, selon moi, il y est écrit en caractères éternels, faisons ce qui est du devoir. Je crois aux lois morales, et, d'après les lois morales, il est de ma foi qu'un devoir accompli, bien qu'on n'en voie pas le résultat immédiat, bien que ce résultat même soit peut-être d'abord opposé à ce qu'on veut produire, amène cependant tôt ou tard un grand bien et une souveraine utilité. Je ne sais pas comment, non ; mais Dieu le sait, et la force des choses le sait aussi. Et, par exemple, dès à présent, ne pouvons-nous pas entrevoir que la *neutralité* nous enlèvera toute force dans l'avenir à nous et aux nôtres ? ne pouvons-nous pas pressentir que la grande partie *saine et active* de la nation concevra mésestime, aigreur et juste rancune, contre des citoyens *riches*, *capables* et *bons*, qui la regarderont lutter en se désintéressant du combat et en anathématisant les deux drapeaux ? Penses-

tu qu'une fois la lutte terminée, ils viendront nous offrir les fruits et le maniement de la victoire ou la direction des destinées? Cela ne peut être. Nous nous serions faits ilotes, et ilotes nous resterions.

Basta così! J'écrirais cent volumes in-folio contre la neutralité politique dans les temps de révolutions. Il y a toujours un parti meilleur ou moins mauvais que l'autre, et l'homme social, intéressé et obligé de soutenir l'ordre social, est dans l'obligation de faire son choix, ou il manque à la société et à lui-même. Tu me répondras peut-être : Mais mon choix est fait! Là commencerait entre nous la question de fait. Non, ce n'est pas choisir que de choisir *l'impossible;* et d'ailleurs la part utile, désintéressée, que tu prendrais aujourd'hui dans le combat, ne compromettrait en rien la liberté de ton choix futur si les événements imprévoyables le rendaient possible encore. Être neutre, c'est abdiquer, c'est répudier tout le monde; mais choisir entre deux partis le moins mauvais, ce n'est pas s'interdire de revenir plus tard au meilleur.

En voilà-t-il! J'ai répondu aussi à Vignet qui me regarde comme un pestiféré pour ne pas vouloir notre salut de la lance du Cosaque, ou du sabre du carabinier royal. Il me prêche tout cela, il fulmine contre toute possibilité de pouvoir ou de liberté modérée en France; il veut de l'absolutisme pur et cru; et devine comment il conclut en conséquence : en nous suppliant de revenir aux États de Bourgogne et de constituer une trentaine d'anarchies de plus! O bon sens, que deviens-tu dans la fureur!

J'irai te voir à Lyon bientôt, dès que j'aurai vendu ou non. Je vis seul ici et tue des chevreuils encore quinze jours, je crois.

DXXXIV

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Montculot, 15 février 1831, mardi gras.

Seul au milieu des bois, mais sous un ciel de Naples, j'ai reçu ta bonne et admirable lettre. Je n'y réponds qu'un mot, car je serai à Lyon, *Hôtel des Ambassadeurs*, selon toute apparence, dans huit ou dix jours. C'est un martyre que nul homme ne peut comprendre qu'une terre inconnue, immense et dépréciée, à vendre dans un pays où l'homme est malin, sinon méchant, et où l'on vous joue tous les tours qu'on peut inventer pour vous empêcher de vendre et acheter soi-même à rien, en se moquant de vous ensuite : telle est ma situation depuis six semaines. J'en suis à peu près dehors, mais non tout à fait cependant, et je suis forcé de m'y prendre à deux fois, et peut-être de vendre en deux parts. J'en tirerai beaucoup plus. J'aurais préféré beaucoup moins, et une seule affaire et un seul mot.

Heureusement j'apprends que nous n'aurons pas la guerre, et, si nous n'avons pas la guerre du *fait de la France*, le pays sera sauvé inévitablement et immanquablement, n'importe comment. J'en ai pleine et évidente conviction. Si nous avons la guerre par hostilité injuste de notre côté, nous jouons nous et l'Europe à croix ou pile. L'opinion est heureusement devenue une plus grande puissance qu'on ne veut en convenir. C'est comme la presse, elle nous perd, mais elle nous sauve aujourd'hui. Où en serions-nous sans elle ? Nous raisonnerons de tout cela. J'y prends peu d'intérêt *personnel*, mais un immense

intérêt pour femme, enfant, patrie et amis, sans compter religion et civilisation.

Puis donc qu'il en est ainsi, et que nous avons un horizon quelconque devant nous, dis à Ernest de Brosse, 1° que je l'aime et l'estime beaucoup ; 2° que je lui ferai savoir, d'ici à *huit jours précis*, si je prends oui ou non à mille écus ses chevaux, harnais et voiture. C'est très probable.

Adieu donc, et à revoir. — Mille caresses au filleul et mille respects à la mère.

DXXXV

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Montculot, 24 mars 1831.

Je vais partir tout à l'heure pour Dijon. J'essayerai de passer mon acte ; cela me semble difficile. Je reviendrai après, fait on non fait, à Mâcon et à Lyon.

Où en est le prospectus du Journal ? Je t'envie de faire un journal. C'est évidemment la seule chose à faire aujourd'hui. Je regrette seulement que nous ne puissions nous entendre dans les termes et peut-être dans les idées. Du moment que tu ne veux pas distinguer dans ta définition de la révolution, et que tu sembles comprendre le mot, le principe et l'exécution, dans une même réprobation, il n'y a rien à faire. Là est le vice évident de ta logique, et ce vice de langage seul détruira la puissance de tout ce qu'il y a de vrai et de beau dans tes idées : elles seront entendues autres qu'elles ne sont, ou elles ne le seront pas du tout. Qui dit révolution dit changement, marche des idées et des choses, idées et principes de sociabilité nouveaux. Si tu dis : J'abhorre toute

la révolution des siècles dix-huitième et dix-neuvième, tu te constitues l'homme du passé, bien que tu ne le veuilles pas. Tu auras beau parler liberté, progression, avenir, on dira : C'est mauvaise foi, puisqu'il se déclare en même temps ennemi né du principe de liberté, de progression, d'avenir, dans toutes les institutions de la révolution. Tu me répondras : Qu'importe qu'on m'entende, si je m'entends ? Je te répliquerai qu'il importe avant tout, quand on veut être compris et produire un effet, de parler la langue convenue, fût-elle inexacte dans sa racine. Nul homme seul ne peut refaire à son gré la langue de son temps et de sa race. On a la ressource de définir et de distinguer. Nous n'écrirons donc point ensemble pour ce motif. Nous ne pourrions ni l'un ni l'autre nous faire ces concessions indécises qui sont comme la limite litigieuse de deux puissances. Nous sommes trop forts et trop francs pour décliner une seule de nos idées.

Voici enfin un homme politique. Je ne m'y attendais guère. — Casimir Périer vient de poser le doigt sur le vif. Son discours, comme discours ou *Verbe* politique, est à mon avis ce qui a été dit de plus juste et de mieux articulé depuis la Restauration. C'est ma pensée : *ergo* excellente. Si les éléments de gouvernement ne crèvent pas dans la main de cet homme, il pourra gouverner. Mais où sont les éléments? Les honnêtes hommes se retirent de la lutte qu'on livre pour eux, ils regardent combattre pour leur vie et leur avenir qui est en gage dans le champ clos, et ils applaudissent aux coups qu'on porte à leurs défenseurs, et ils font des signes et donnent des conseils à leurs ennemis. Ceci révolte en moi autant la conscience que le bon sens. Il me fallait cette leçon dernière pour apprendre à juger et à estimer l'humanité à son prix. N'importe, il faut la servir contre elle-même, et pour ce rémunérateur suprême qu'on appelle la loi morale, Dieu !

Adieu donc. Je souffre de ne pas être en pleine harmonie d'idées avec toi, mais nous n'y pouvons rien ni l'un ni l'autre. Ne pouvant faire un journal, ne pouvant monter d'assaut à une tribune, ma vraie place en l'an 1831, je m'en irai : *Super flumina Babylonis ibimus et flebimus.*

A revoir, dans quinze jours j'espère. Mille choses à ta charmante et excellente femme et au filleul, et à ta mère et sœur quand tu leur écriras.

DXXXVI

A monsieur Aimé Martin

Hondschoote par Bergues, département du Nord, chez madame de Coppens, 10 mai 1831.

Mon cher ami, voilà la destinée. Je pars pour Jérusalem, et je me suis arrêté ici en chemin pour un des plus beaux et des plus nombreux arrondissements de France, qui m'offre une élection très probable. Je dîne et je pérore avec tous les *gentlemen* électoraux ; je serai bientôt sur les *hustings ;* puis, si l'école est favorable, je viendrai faire de l'éloquence, rue de Bourbon, au profit des loyaux Flamands qui m'auront choisi pour leur honneur et, j'espère, pour le mien. Tout ceci n'est point plaisanterie. Cela se présente d'enthousiasme, et cela marche tout seul comme les choses écrites. Mon élection sera le produit d'une alliance entre les royalistes modérés et les libéraux très élevés et à manche large du pays ; le tout renforcé de trois cents électeurs des campagnes, qui ne veulent pas plus que moi qu'on abatte la croix de nos églises. Dans peu de jours les manœuvres vont commencer. Vous pourriez me endre le service de faire parler

deux ou trois fois de moi dans le *Journal des Débats*, mais sans désignation encore du lieu de ma candidature. Cette réserve est de rigueur jusqu'à nouvel ordre. Parlez-en, je vous prie, à M. Bertin, toujours si bon pour moi. Il le pourra sans se compromettre.

Voici en substance ce qu'il faudrait dire en cinq ou six lignes, tous les huits jours répétées en mots différents et sous forme recrépie :

M. de Lamartine est, dit-on, porté par plusieurs arrondissements électoraux. On espère enlever à la poésie et reporter à l'éloquence un talent qui, etc., etc. Nous ne connaissons pas la nuance précise des opinions de M. de Lamartine, mais nous savons qu'un esprit aussi distingué, une âme aussi indépendante, un homme qui a, pendant dix ans, remué quelques affaires humaines et représenté si honorablement la France, ne peut monter à la tribune nationale sans honneur pour le pays qui l'aura choisi. Tout ce qui est grand, vrai, généreux, sympathique avec la liberté (la liberté n'effraye que les petites âmes et ne tue que les petits talents), etc., etc.

Arrangez cela en quatre ou cinq couplets courts et convenables aux royalistes et libéraux modérés, et soignez-en l'insertion à intervalles de quelques jours. Adieu. Je suis fatigué de visites et de lettres à phrases politiques, et le patriotisme qui me chauffe le cœur me donne mal à la tête. Je pars enfin après demain pour mes douze jours à Londres. Je reviendrai ici, puis à Paris seulement après les élections.

S'il y a du nouveau, je vous écrirai. — Aimez-nous comme nous vous aimons.

DXXXVII

A monsieur le comte de Virieu

Lyon.

Hondschoote, par Bergues, département du Nord, 15 mai 1831.

Je ne suis pas à Londres, mais encore ici jusqu'à demain. Et comment y suis-je? Sur les *hustings!* Porté par trois cents royalistes et une centaine de libéraux honnêtes dans le plus bel arrondissement de France, depuis quinze jours écrivant, courant, banquetant, professant des principes et jetant des paroles. Il y a grande apparence que je serai nommé par l'arrondissement de Dunkerque et de Bergues, département du Nord. Si même je le voulais bien, j'en serais sûr, mais cela m'ennuie aussi en perspective : j'abandonne à la chance même du destin la destinée politique.

Je m'en vais en Angleterre demain. Je suis censé revenir dans huit jours. Je n'en ferai rien, je ne reviendrai que huit jours avant l'élection, pour supporter la lutte en vaillant champion. Qui m'eût dit qu'en allant à Londres et à Jérusalem, je serais arrêté, déjà un pied sur la mer, et tellement empoigné qu'il me faudrait rester et aller représenter l'*ultima Thule* de la France à la Chambre? Mais le pays est bon, moral, religieux, et ils ont une grande espérance, un vrai enthousiasme pour moi. Tu verras incessamment ma profession de foi présentée aux royalistes et aux libéraux loyaux. Comme principes et plausibilité de principes, tu en seras content. Elle sera dans *le Temps* après la dissolution.

A Paris, on m'a dit que, si tu voulais, tu en ferais autant à Lyon. Fais-le donc. Si nous sommes députés

ensemble à la prochaine session, et en vie dans trois ans. je te garantis que nous tiendrons le timon dans trois ans ; nous jetterons le vaisseau public dans la route des vents alizés, et nous dirons adieu à l'ambition.

Au milieu de tout ce brouhaha qui ne ressemble à rien, je suis malade comme un misérable. J'ai besoin de l'air de Londres : celui-ci est trop bas et trop humide. Mais quelle végétation ! Je doute que Rio-Janeiro ait plus et de plus beaux arbres. La Lombardie n'en approche pas, et le peuple est instruit.

Adieu. A toi et à ta femme. Ne parle pas de mon élection aux Mâconnais.

DXXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines près Lyon.

Dunkerque, 18 juin 1831.

Mon cher ami, me voici revenu d'Angleterre où j'ai eu ta lettre, et ballotté ici et ailleurs par le flot électoral avec toutes les éclaboussures ordinaires, noirceurs, infamies, perfidies, insultes, menaces, outrages, bref tout ce qu'on rencontre toujours du moment qu'on met la main dans ce trou de serpents qu'on appelle l'humanité, l'humanité en action, en flagrante passion ! Je n'en marche pas moins ferme dans ma voie, ripostant à droite et à gauche, avec une étoile pour me conduire, la conscience, et une arme pour me défendre, la parole loyale et sincère. Ces jours-ci, j'étais sûr du succès ; aujourd'hui, des combinaisons fortes, nouvelles et inattendues, rendent la chose improbable ; mais la lutte est encore belle, enthousiaste et animée.

J'ai fait mes affaires assez bien à Londres. J'ai trouvé une fortune convenable. J'ai jeté en Amérique une ancre de miséricorde pour nous et nos enfants, si la vague des révolutions submerge notre pauvre Europe. Ah! qu'elle est malade ici et ailleurs! Ah! qu'on le voit mieux quand on y plonge un regard politique! Mais périra-t-elle? Je persiste à espérer que non. Elle a trop de vie encore, et trop de bonnes institutions.

Je me repens presque déjà de mes tentatives électorales : je vois avec terreur ma liberté perdue et le climat du pays sur ma tête. Aussi, toutes démarches faites, si j'échoue, je me frotterai les mains, et je remercierai Dieu ; si je réussis, je le prierai soir et matin de me prêter lumière et force.

Tu es donc heureux et calme à Fontaines. Restes-y, et attends que le hasard politique t'accroche à ton tour. Ne va pas au-devant de lui, mais ne t'en éloigne pas. Comment vont les enfants et ton excellente femme? Je te rapporte deux ou quatre rasoirs anglais, selon nos conventions, mais rasoirs pour la barbe des anges.

Adieu. Je suis ici encore jusqu'au 8 ou 10 juillet, sauf renonciation à la bataille.

Mille tendresses.

DXXXIX

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines près Lyon.

Hondschoote, par Bergues, département du Nord, 8 juillet 1831.

Je reçois ta lettre. Tu avais bien prévu. Je ne suis pas nommé, mais j'ai eu la plus belle bataille que je puisse désirer : 181 voix contre 188. L'avant-veille j'étais sûr du

triomphe, mais les libéraux, réunis en conseil préparatoire, ayant exigé pour leur adhésion une phrase sur la dynastie textuellement rédigée, j'ai refusé par un sentiment d'honneur et leur ai répondu que, bien que j'admisse les événements accomplis et ne me présentasse point pour soutenir le droit divin ni pour combattre le droit des peuples, dire que j'étais dévoué au maintien de la dynastie nouvelle, c'était dire implicitement que j'étais dévoué à l'exclusion de l'ancienne, chose qui ne m'allait pas et que je ne ferais jamais. Alors, se voyant inévitablement défaits, ils ont eu recours aux derniers moyens. Ils ont décidé l'ancien député à leur prêter son nom pour me combattre. Il l'a platement fait et s'est présenté. Ils ont imprimé mille horreurs ; ils ont fait venir toute la populace de Dunkerque et environs à Bergues ; ils ont inondé la campagne d'émissaires, annoncé un pillage et la mort même à mes partisans. Le jour de l'élection, ils se sont postés aux portes avec des bandes de jeunes gens à rubans tricolores, etc. On m'a averti de ne pas venir, qu'il y avait péril imminent pour moi et les miens ; les autorités municipales et le bureau étaient acharnés contre moi. Bref je n'ai tenu compte de rien, je suis allé, décidé à tout. Les miens ont tenu bon avec un courage de lions et une fidélité de dogues. Je n'ai pas eu une défection, et j'ai eu 181 voix dévouées jusqu'au combat : sept personnes timides d'un canton éloigné où je n'avais pas été nous ont laissé vaincre, mais la défaite a eu tout l'air d'un triomphe. Il n'y a pas eu de violences matérielles, sauf quelques coups de poing et de pied. Les gardes nationaux ont été mis sous les armes sous mes fenêtres, et tout finit par une belle adresse de remercîments de ma part à ce sublime pays.

Le gouvernement a été neutre et plutôt favorable pour moi.

M'en voilà quitte ici. Mais je crains Mâcon où l'on me

porte malgré moi. Je dis *je crains* autant que je le désirais il y a deux mois.

La conduite de la *Gazette*, cette furie infernale du royalisme, et la conduite à mon avis honteuse et coupable des royalistes qui devaient avoir soixante hommes de talent à eux et être majorité dans dix-huit mois, pervertit et perd tout. Je serais seul de mon bord à la Chambre, seul contre vingt hommes puissants de la gauche et quatre cent quarante hommes sans force et sans intelligence politique ; cela ne peut se soutenir quand on n'a surtout pas acquis encore l'habitude de la tribune quotidienne. Je désire donc ne pas être nommé ailleurs. Je n'ai tenu ferme ici que pour ne pas désoler mes amis. J'y repasserai quand je voudrai à la première occasion. Ils me sont dévoués à pendre, et les libéraux modérés rougissent déjà. J'aurai la généralité à la première vacance, c'est-à-dire dans deux mois.

Adieu. Si je suis nommé, j'irai néanmoins faire preuve de vertu civique, mais sans espoir. O partis, qui vous nomme dit aveuglement et sottise !

Raconte de ma part mon affaire à Vignet. Je n'ai le temps que de te griffonner ceci.

DXL

A monsieur le comte de Virieu

Fontaines.

Hondschoote, 26 juillet 1831.

J'ai reçu ta lettre encore ici. Je pars demain pour Bruxelles, Anvers, etc. Je serai à Paris dans quinze jours, à Saint-Point le 15 août. Tu viendras, nous causerons. En attendant, je réponds deux mots à ta conversation politique.

Je ne suis pas de ton avis sur la question du vote électoral. Que s'abstenir du vote soit ici une sagesse et là une faute des royalistes, peu importe. Ce n'est pas d'habileté qu'il s'agit. Si j'entrais plus avant dans la question d'habileté et de politique à longue vue, il me serait aisé, je crois, de te démontrer que l'habileté n'est jamais de se séparer des masses nationales et de se constituer nation dans la nation en en séparant ses actes et ses intérêts. Séparez-vous du pouvoir quand il ne vous convient pas, à merveille! du pays, jamais : autrement le pays s'en souviendra ; il pourra un jour vous regarder comme des vainqueurs, mais plus comme des guides. Or il ne s'agit pas de vaincre, mais de guider dans un système de liberté.

Mais je n'entre pas dans cette région ténébreuse et douteuse de la politique proprement dite : on s'y égare ou on y marche droit. Dieu seul le sait, jamais nous ; l'événement seul en décide. Je marche à un flambeau plus clair et plus incontestable, *moralité et conscience ;* ceci a son évidence qui ne trompe pas.

Or morale et conscience me disent, impartialement écoutées, que dans les luttes de sa patrie le citoyen religieusement honnête et bon ne peut, ni surtout ne doit s'abstenir volontairement. Il fait partie du tout qui s'appelle patrie, civilisation, humanité ; il doit agir comme tel, et porter sa petite force individuelle, sans calculer son *inutilité*, du côté qui offre le moins de péril, le moins de mal moral, et par conséquent le plus de *bien relatif*. Un tel côté existe toujours : il est aujourd'hui évident. Abandonner les droits de citoyens dans le combat qui va s'engager entre un parti faible, mais relativement honnête, et le parti de la subversion et du crime, c'est à mon avis se rendre indirectement solidaire du mal plus grand qui résultera de cette absence des combattants, c'est tomber dans cet exécrable système qui fut celui de tous les fanatismes humains depuis la Saint-Barthélemy

jusqu'à 93, de faire ou de permettre le mal pour le bien. Le mal pour le bien n'appartient qu'à la Providence, parce qu'elle voit clair et loin et juste, et de plus parce qu'il n'y a pas de *mal* pour elle ; mais pour l'homme, c'est faute et crime.

Voilà pourquoi je t'ai dit que la *Gazette* était une furie qui égarait les royalistes et poussait avec eux le pays et le siècle dans un abîme sans fond. Cela m'est démontré. Et le système opposé de la participation active et loyale à la tribune avait à mes yeux des résultats sinon *certains*, du moins suffisamment probables, résultats lents, mais presque sûrs. Ce que j'ai vu depuis un an de têtes fortes et saines pense énergiquement de même. Ne te laisse pas séduire par les têtes fortes du parti contraire. Ce ne sont que des *politiques*, mauvaise race. Les autres sont d'honnêtes hommes, ce qui vaut plus. Je conviens que le système des premiers est commode et séduisant, mais il s'agit de vertu et de courage, et non de commodité et de convenances et de séduction. Ta comparaison de César est belle, mais elle cloche. César était un seul homme hors de son droit contre le monde, et nous sommes trois quarts d'une nation dans notre droit contre un autre quart ! Adieu, à revoir et à causer.

J'excepte toujours ceux qui, comme M. de Kergorlay, ne comprennent pas le serment politique et y attachent une idée qui n'est pas dans sa nature, la perpétuité et l'option. Ceux-là font bien de ne pas blesser leur conscience même aveuglée ; je les respecte sans les approuver.

Adieu encore. Garde-moi ces lettres pour un jour à venir.

DXLI

Au marquis Gino Capponi

Paris, 14 août 1831.

Mon cher marquis, je trouve ici une lettre de vous écrite depuis bien longtemps. J'étais en Angleterre et n'avais rien reçu si loin. Me voici rentré en France. J'y ai couru les hasards des élections, porté dans trois départements, à Dunkerque, à Toulon et à Mâcon. J'ai échoué partout de quelques voix seulement. A Toulon même où mes amis politiques ont été dispersés par la violence matérielle, j'avais la majorité. Cette élection est annulée par la Chambre. Elle va recommencer. Je ne pense pas que les électeurs constitutionnels royalistes osent y reparaître, mais, s'il en est autrement, je serai nommé encore dans six semaines. Je me dévouerai alors à l'orageuse lutte où le genre humain est engagé si mal à propos. Tous nos plans imaginaires de perfectionnement social et d'amélioration pour l'humanité ont été soudainement renversés par le renversement, je dirai même par le suicide de juillet. Jamais la Providence n'avait donné une plus sainte, une plus facile mission à une famille régnante. Tout s'est écroulé sous la folie d'un ministre. Aujourd'hui on pourrait reprendre avec avantage encore l'œuvre d'une civilisation progressive indépendante des hommes et des formes gouvernementales en France. Ce serait mon avis et celui de tous les hommes impartiaux, mais l'esprit de parti, cette convalescence des révolutions, corrompt tout et prépare des rechutes au lieu de guérir les grands maux. J'y suis et j'y veux être de plus en plus étranger, affranchi de tout lien de reconnaissance et d'affection héréditaire pour les hommes. Je ne veux penser qu'à la

patrie et au sort de l'avenir ; c'est ce qui me marquera une place isolée dans nos débats politiques, si je suis appelé à y prendre part. Je ne doute pas que, si vous étiez des nôtres, cet isolement ne cessât et que nous ne fussions au moins deux sur notre base parlementaire. Si au contraire je suis rejeté, comme tout l'indique, je m'en féliciterai pour moi-même, et j'irai dans quelques mois commencer mes excursions philosophiques et poétiques en Syrie, en Égypte, en Grèce où nous nous rencontrerons. Peut-être laisserai-je ma femme à Florence sous la protection de votre ciel et de votre excellent prince.

Parlez de moi à Frullani. Je pense souvent à vous deux. Il nous faudrait un renfort de quelques hommes comme vous. Nous sommes dans une extrême médiocrité d'hommes. C'est la maladie du siècle, et la France, par un instinct qui fait frémir, ne choisit pour représentants de son avenir que par exclusion de tout ce qui promet force et lumière. Elle a peur de tout et se réfugie dans des négations. Pendant ce temps-là une jeunesse folle et délirante s'amuse, comme le Satan de Milton, à se faire du mal son bien et rêve la guillotine et le crime comme un idéal qui lui promet des émotions. Il faut du cœur pour se jeter au milieu de cette arène entre l'imbécillité et l'audace. Vous en auriez, comme, grâce à Dieu, je m'en sens dans la poitrine. C'est un moment d'héroïsme civique, de haute vertu politique, c'est le moment de travailler pour une récompense qui ne sera pas de ce monde.

Adieu et amitié,

J'ai vu Poerio. Il est heureux, content, agissant, tourbillonnant au milieu de tout cela, mais il juge en étranger, c'est-à-dire mal. Parlez de moi à Pepe et à vos amis.

DXLII

A monsieur le comte de Virieu

Fontaines.

Saint-Point, 15 septembre 1831.

Ne manque pas de venir lundi 19 à Mâcon. Je te mènerai à Saint-Point mardi. Nous y resterons ce que tu pourras. Je fais partir une brochure politique pour Paris jeudi. Il est urgent que tu la voies avant, car je n'y ressemble à personne.

Nous pensons de même, mais *nos partis* ne pensent pas de même, voilà la différence réelle entre nos politiques. Je *suis* seul et *tu es* avec d'autres, *indè* la diversion. Il n'y a que nous d'honnêtes gens, crois-le bien !

Débarque chez moi à Mâcon, je te logerai bien, chaufferai bien, etc., etc.

DXLIII

A monsieur le comte de Virieu

Saint-Point, 25 octobre 1831.

J'ai reçu ta lettre. Je comprends tes raisons pour tenir à un parti auquel je tiens aussi, mais seulement métaphysiquement : je le connais mieux que toi. Tu mourras dans ton illusion si tu ne te trouves pas dans les affairés avec ou vis-à-vis de ce parti dit royaliste ; mais si jamais, *quod Deus avertat!* tu t'y trouves, alors je recevrai tes gémissements. Tu me diras : Mais toi, y as-tu été dans les affaires ? Non, mais je les ai vues se brasser autour de

mes amis ministres ou dans les officines des journaux. Je sais comment se fait une opinion, avec quels éléments, etc. Je connais le fond de ce parti, et je te répète que je le méprise autant que tout autre. Cela n'empêche pas que ce qu'il y a de vérité et de vertu en lui ne reste vérité et vertu, mais cela empêche qu'il puisse jamais rien faire de bien et de beau, et de vrai et de généreux ; cela empêche que je promette rien à l'humanité et à la France de son triomphe ; cela empêche que moi et les autres nous prenions confiance dans ses paroles, car nous savons quelles bouches les prononcent ; et cela fait que nous chercherons le salut dans la mort des deux vieux partis et dans une génération nouvelle plus désintéressée, plus sincère, plus pure, plus pénétrée d'une idée juste et morale.

Après cela, conviction d'un esprit désenchanté, déplorable amertume d'un homme qui découvre des bassesses dans sa famille et qui les voile, reste toujours la vieille habitude d'affection à ce parti dont la *queue* est cent mille fois meilleure que la tête, et même excellente et admirable. Mais n'en parlons plus.

J'attends tes prochains numéros avec empressement. C'est une lice bonne à exercer son homme que cette demi-publicité. Exerce-toi donc.

Ma brochure à moi doit avoir paru incognito, comme tout ce qui est purement rationnel. Je n'en attends ni mal ni bien ; c'est le mieux à en attendre. Tout ce que j'en désire de personnel, c'est qu'après moi, si je laisse un nom et qu'on demande dans cent ou deux cents ans : Comment cet homme envisageait-il les questions surannées de son temps et entrevoyait-il l'avenir? mes pages répondent pour moi à l'oisive curiosité ou au bienveillant souvenir qui feraient cette question.

Adieu. J'ai toujours, à tout risque, comme toi, mes soixante hommes piochant par jour. Je plante, sème, bâtis et achète pour cent mille francs à Milly et ici. Voilà

la paix pour le vulgaire. Elle était, comme tu sais, écrite dans la nécessité depuis longtemps pour moi.

J'ai beaucoup de monde à demeure constamment ici, de tout pays et de toute religion. Montherot et sa famille y sont aussi ces jours-ci. La politique ne le maigrit pas, il n'en prend que la face burlesque.

Adieu encore. Vignet, chose incroyable, vient de recommencer à m'écrire de la politique malgré moi. Je n'y sais plus rien que de me brouiller avec lui.

Mille respectueux souvenirs à ta femme, modèle des femmes, et au filleul, type des filleuls !

DXLIV

A madame de Girardin

Saint-Point, 3 novembre 1831.

Je vous donne toutes les permissions possibles pour l'insertion des vers, si vous les trouvez dignes du grand et pur nom auquel ils sont adressés. Je n'en ai pas fait depuis un an et plus. Je m'y remets aujourd'hui même. M. Sue, qui est ici, paraît enchanté du prologue de mon poëmetto (*Jocelyn*). J'espère que ce sera un morceau original et digne de nos soirées de la rue de Choiseul, si notre bonne fortune nous les rend un jour.

Vous avez donc été malade. Je croyais que c'était mieux qu'une maladie, et que vous nous promettiez une œuvre belle et poétique de plus. N'en est-il rien ? Je ne parle pas du *Lorgnon*, car son nom est venu jusqu'ici ; je parle d'une œuvre comme *Julia* (1). J'attends néanmoins le *Lorgnon* avec empressement, ainsi que le roman nouveau de madame Gay. Quand tout cela paraîtra-t-il ?

(1) La fille de M. de Lamartine.

Vous avez reçu ma lettre politique. Mais ce n'est rien ; la politique, il ne faut jamais l'écrire, il faut la faire en chair et en os : vous savez que je m'en suis toujours senti très capable, et je n'en suis pas plus fier ; car il ne faut pour cela que deux qualités bien vulgaires : justesse d'esprit et vigueur de caractère. Qui est-ce qui n'a pas plus que cela ? Mais j'y renonce, faute d'électeurs, et je me rejette pour le reste de mes jours dans l'inertie, dans la poésie et dans la philosophie, trois choses qui s'accordent bien entre elles. Nous n'attendons, M. Sue et moi, que la fin de la peste et du choléra pour voguer vers le Levant. Il ne paraît pas que les communications soient rétablies avant le printemps ou l'été ; en attendant, nous resterons ici. Arrangez-vous donc pour venir nous y voir une fois tous les trois ou tous les quatre. Nous y menons une vie pareille, je pense, à votre vie solitaire à Villers-sur-Orge. Voici les premiers sentiments d'automne qui sont tout poétiques, et qui concentrent l'imagination dans le cœur et les yeux sur le foyer, saison propice aux poètes, profitons-en l'un et l'autre.

Êtes-vous heureuse ? Je ne dis pas par M. de Girardin. Je le connais, et il vous aime ; mais par les circonstances extérieures ? Voyez-vous clair dans votre avenir et dans le sien ? La littérature se ranimera-t-elle avec la paix, comme le tissage des cotons ? Et pourra-t-on établir une fortune sur la base de la presse poétique ou périodique ? Parlez-nous souvent de vous trois, vous ne saurez jamais tout l'intérêt que j'y prends. Envoyez-moi quelques bribes de vers de vous ou quelques pages du roman de votre mère pour me ranimer un peu. Pourquoi sommes-nous si loin ? Je ne lis rien que de méchants journaux le soir, au coin du feu, à moitié assoupi après mes laborieuses journées de cheval ou de piéton. Il me faudrait quelques heures par semaine de vos douces conversations.

Parlez beaucoup de moi à votre mère. On ne retrouve

nulle part sa sève piquante, juste, gracieuse et intarissable d'esprit. Elle devrait, à mon avis, l'écrire sans forme, heure par heure, l'écrire sous le nom de conversation ou de monologue d'une femme du monde, ce serait un livre charmant, fait par elle et lu par nous.

Adieu, soyez un million de fois heureuse et toujours poète.

DXLV

A monsieur le comte de Virieu

Au château de Pupetières.

Milly, 11 décembre 1831.

Je ne me doutais guère que tu étais dans les transes pour ton enfant et dans les accidents pour toi-même, je te croyais enveloppé de pelisses au coin du feu de Pupetières, écoutant de loin le retentissement des chutes sociales. Grâce à Dieu, quand ma réponse t'arrivera, tout sera bien à Pupetières comme ici. Mais, si tu n'as pas encore l'usage libre de ta main, fais-moi, comme tu l'as fait souvent, écrire, ne fût-ce qu'un mot. Tu ne me dis pas comment l'accident t'est survenu : est-ce à pied, à cheval ou en voiture ? Raconte-moi tout cela. Que serais-je devenu si javais appris que l'accident était plus sérieux ! Il ne me reste guère que toi, hors du foyer domestique, qui me tienne fortement à ce bas monde : tout le reste s'en est allé ou s'en va grand train, et les amis épistolaires dont je surabonde ne remplacent rien.

Je suis bien aise que ma brochure te plaise, au moins par le sentiment qu'elle respire. Nul n'y a rien compris ailleurs. Il est clair qu'on lit les vers à cause de l'harmonie, mais que la région d'idées où l'on se place habituellement en les écrivant n'est pas accessible au vulgaire du siècle. Cependant nous pensons des choses qui seront

de grosses vérités dans cent ans, preuve évidente que le système est vrai et que tout marche. J'envoie ce matin une *Harmonie* nouvelle de trois cent cinquante vers à Ladvocat pour son livre des *Cent et un* sur ce thème, qui me paraît belle et forte. Je la ferai copier et te l'enverrai ; je ne le puis moi-même, j'en suis à ma cinquante-septième page ce matin de griffonnage épistolaire, c'est un supplice.

J'écris aussi quelques strophes des *Mémoires du curé de* ***, dont tu connais l'idée, épisode de mon grand poème. C'est mon chef-d'œuvre. Jusqu'ici on n'aura rien lu de ce style : c'est l'épopée de l'homme intérieur. Cela aura quatre chants et sera fait dans quelques mois, si Dieu me soutient. C'est du type de *Paul et Virginie*, ce type accompli, selon moi, des modernes.

Adieu. La politique va comme elle doit aller, selon moi aussi, c'est-à-dire qu'elle ne peut pas et ne doit pas aller du tout pendant quelques années, car chacun de ses pas la jetterait dans un abîme sans fond.

Adieu, j'embrasse filleul et toi, et mille tendresses et hommages à Pupetières et à Lemps si on s'y souvient de moi. Écris.

DXLVI

A la marquise de Raigecourt

Milly, 20 décembre 1831.

Qu'est devenu le bon temps où j'étais bien malheureux et où vous me consoliez, au foyer de la rue de Bourbon, comme un enfant de la maison ? Nous avions le loisir alors de nous voir et de nous écrire. Ce n'est, hélas ! plus de même, et cependant le cœur n'est pas changé ; mais toutes les circonstances ont changé autour de nous. Vous

êtes loin de ce Paris, centre commun où tout gravite, où tout se rencontre ; j'en vis plus loin encore dans la solitude et le travail. Je n'avais qu'une ou deux correspondances d'excellents amis que l'infortune attirait et attachait : j'en ai maintenant cinq ou six cents dans tous les coins de la France et de l'Europe, qui m'écrivent terme moyen deux mille lettres par an, exigeant réponse, sans compter celles auxquelles le feu répond. Je suis chaque matin noyé, étouffé, dans un déluge de prose et de vers. Je n'ai point de secrétaire, ma femme même ne veut pas m'aider, et je péris accablé sous tant de réponses à faire, privé de la liberté de mon cœur et de mon temps.

Voilà un prologue qui vous explique pourquoi chacun de mes amis a si peu souvent de mes nouvelles directes. Je ne veux cependant pas que l'année finisse et commence sans vous porter un souvenir qui est de tous les ans et de tous les jours, et qui sera éternel. Mes vœux de 1832 iront donc vous chercher à Draveil. Je sais tout ce qui s'y passe par Cazalès et par ma femme à qui madame de Beufvier écrit souvent. Je sais que vous êtes, comme nous, de ce petit nombre de sages séparés des deux foules, déplorant les événements arrivés, mais ne voulant pas en solliciter de plus funestes encore par une subversion immédiate qui entraînerait la société même. Vous vous tenez comme nous dans la convenance avec le passé, dans la raison avec le présent, dans l'espérance avec l'avenir : c'est la vraie situation de l'homme consciencieux et éclairé ; nous nous y rencontrons, et je m'en glorifie.

J'ai bien regretté de n'avoir pas revu Raoul depuis ces longs voyages qui ont dû vous ramener un homme tout entier. Ce que j'ai lu dans le *Correspondant* m'a donné bien bonne opinion de son journal. Il devrait nous le donner tout entier pendant cet intervalle de ses loisirs politiques,

J'emploie les miens à des travaux champêtres sur une grande échelle : je passe mes jours à cheval à la tête de cent pionniers, j'achète, je défriche, j'orne ou j'utilise. Cela fait bien à nous et surtout au pays, que je ne trouve point ingrat. Quelquefois je reviens momentanément à la poésie, et j'ébauche quelques chants de mon poème pour la postérité qui se moquera de nous et de nos œuvres. Mais c'est la loi du travail : la loi des siècles est de faire ce que les autres siècles ont fait. Au milieu de tout cela je suis resté tel que vous m'avez connu, vous aimant comme il y a quinze ans, parlant de vous tous les jours, et soupirant après le plaisir de nous revoir. Mais, hélas ! ce sera dans dix-huit mois ou deux ans, au retour d'Égypte et de Syrie.

Mille tendres souvenirs autour de vous et à vous.

ANNÉE 1832

DXLVII

A monsieur A. de Latour

Professeur au collège Bourbon, à Paris.

Milly, 7 janvier 1832.

C'est un beau jour que celui qui m'apporte souvenir de vous en vers et en prose. Je vous remercie de la prose où mon cœur trouve son aliment et des vers que j'ai relus avec une vive admiration.

Que faites-vous en 1832 ? Votre génie poétique va-t-il tenter quelque ouvrage plus sérieux que nos lyriques inspirations? Vous laissez-vous un peu accabler comme moi par le poids des événements et des jours? Cela vous serait moins permis, car vous avez comme plus jeune moins le triste droit du découragement et du dégoût. Quand je dis que je suis découragé, c'est moins des choses extérieures que de moi-même et de ma propre impuissance. Car j'ai la conviction que les choses extérieures ne sont pas pires que dans ce que l'humanité appelle ses beaux jours, et que nous marchons vite et bien à une situation sociale sinon meilleure, au moins plus belle et plus héroïque que beaucoup de notre passé. Le mal est que peu de gens ont des yeux pour voir plus loin que le jour ou l'année. Mais les poètes du moins doivent être de ce petit nombre de voyants.

Je ne vous quitterai qu'au mois de juin, lorsque la guerre de Syrie aura une terminaison, et je ne resterai

jamais six mois sans toucher terre en France. Ainsi je ne vous dis pas encore et je ne vous dirai jamais un si long adieu.

La fin de votre ode renferme une grande et belle vérité. Si l'on vous entendait, tout irait mieux. Mais les hommes n'accordent malheureusement rien qu'à l'impuissance de refuser : c'est ce qui fait que les révolutions entrent comme élément fatal mais souvent nécessaire dans les choses humaines. Quand arriverons-nous à faire une petite place à la raison dans la politique? J'espère que ce sera quand les hommes de votre âge arriveront aux affaires. Pour moi je n'espère pas avant : je connais trop mes contemporains.

Adieu et mille amitiés.

DXLVIII

A monsieur le baron Louis de Vignet

Mâcon, 12 janvier 1832.

Reçois tard mes félicitations, parce que, depuis dix jours retenu au lit par un rhume et une fièvre, je n'ai pu écrire et le puis à peine.

Te voilà bien casé : situation élevée, honorable, facile, confortable, en pays et en finances, près de tes lares. Rien de mieux ne pouvait t'arriver. Nul n'en jouit plus que Virieu et moi. Jouis-en toi-même avec tranquillité, économie et modération. Jette les racines de ta future famille.

Mon père est assez gravement malade, d'un catarrhe obstiné, pour nous avoir fait revenir ici de Milly où nous passions l'hiver.

Rien de neuf chez nous du reste. Notre hiver, grâce à Dieu, se passe paisiblement au coin du feu, au fond du

lit, c'est assez pour ce temps-ci. J'attends toujours la fin de la guerre de Syrie et du choléra pour partir. J'espère te voir avant ce grand voyage poétique.

Adieu. Tiens-moi au courant de tes marches et démarches. Quand vas-tu t'installer?

DXLIX

A monsieur le comte de Virieu

Au château de Pupetières.

Mâcon, 23 janvier 1832.

Hélas! ainsi est faite la vie! j'apprends avec stupéfaction la mort de cette excellente femme (1) à la fin d'une lettre pleine de ton bonheur. J'y prends une part plus qu'amicale, toute personnelle. Elle m'aimait à cause de toi, et je le lui rendais à cause de toi, et à cause d'elle et de ta sœur, et de ta mère et de ses enfants. Quelle désolation pour vous tous!

Je suis moi-même au milieu des malades, mon père, une tante, qui nous donnent quelquefois des inquiétudes; malade moi-même. Plus nous avançons, moins la vie a d'espérances éloignées et plus elle a de pertes journalières. C'est pour nous préparer à la laisser, au jour de miséricorde, avec moins de tristesse et de regrets. Écris-moi quelques mots souvent. Je n'ai le cœur de parler ni philosophie, ni politique ni poésie, en présence de la mort qui rend toutes ces choses muettes ou pitoyables, mais je suis sans cesse par la pensée avec toi et à Lemps, où je te prie de me rappeler dans ces douloureuses circonstances.

(1) Madame de Quinsonas, née de Virieu.

J'achève mon hiver ici, à Mâcon, près de mon père. Dès que je te saurai à Lyon, j'irai t'y voir.

Adieu.

DL

Au comte Léon de Pierreclos

Paris.

Mâcon, 1er février 1832.

Mon cher Léon, votre lettre m'a fait bien plaisir. Je vous vois provisoirement heureux et occupé, sentant votre situation, et décidé à vous en préparer une meilleure par une vie bien employée. C'est tout ce que vos amis peuvent désirer en ce moment.

Plus tard sans doute la Providence, qui sait seule le lendemain de chacun, vous ouvrira quelques voies favorables. Il suffit, pendant ces deux ou trois années, de vous tenir prêt à y marcher, si elles s'ouvrent en effet devant vos pas.

Ne vous livrez point trop à ce dégoût d'une existence à peine commencée, à cette mélancolie précoce qui n'est qu'un avant-goût vague des amertumes réelles de la vie. Réservez vos forces pour des temps plus pénibles. Cependant ne vous interdisez pas non plus tout à fait ces pensées graves et tristes, quand la nature ou le spectacle de la société vous les envoie. Elles sont bonnes aussi à leur heure ; elles prouvent un sentiment fort et juste des misères de notre existence ici-bas, elles nous annoncent d'avance le désenchantement et la vanité qui se trouvent plus tard au fond de toutes les fortunes et de toutes les jouissances. Il est donc bon de sentir la mélancolie dont vous parlez ; il serait faible de s'y abandonner sans résistance. Le moyen d'y résister, c'est de considérer le but

nécessairement plus élevé et nécessairement religieux donné par le Créateur à notre destinée. La volonté suprême qui nous a jetés ici sait comment et pourquoi ; nous n'avons pas son secret, mais nous savons qu'elle en a un, et qu'il ne peut être qu'adorable.

Adieu, mon cher Léon. Écrivez-moi tous les mois, si vous pouvez, et croyez que, malgré la différence de nos années, vous n'aurez jamais un ami plus tendre et plus dévoué que moi.

Le pauvre abbé Dumont, de Bussières, vient de mourir. Vif chagrin pour moi.

Mettez toujours votre adresse au bas de vos lettres.

DLI

A monsieur le comte de Virieu

Lyon.

Mâcon, 15 février 1832.

Comment s'étonner de ta tristesse et de ta recherche de la solitude après un si lamentable coup et dans une pareille disposition d'esprit ? J'aurais été te voir ces jours-ci sans la maladie où je languis moi-même. J'irai aussitôt que les convulsions de l'estomac auront cessé ; depuis trois semaines, à peine puis-je tenir la plume une demi-heure par journée. Le voyage de ta sœur est bien héroïque, comme tu dis, et bien digne d'elle. Je serai heureux de me trouver à Lyon en même temps que ta mère, que je vénère, et que ta sœur. Tiens-moi au courant de leur marche.

Rien de nouveau autour de nous. Nous sommes en paix et en silence. J'ai acheté encore à Milly pour cent soixante et dix mille francs. J'y ai trente vignerons d'une pièce et m'en occupe assidûment.

Je ne m'occupe pas de politique écrite, faute de lecteurs et d'entendeurs, mais beaucoup, et malgré moi, de politique pensée. Je ne crois pas toujours à une crise décisive et prochaine. Je crois de plus en plus a un *statu quo* de cinq à six ans. C'est te dire que je suis satisfait de la marche des choses, car toute crise avant est à mon avis le chaos de l'Europe et l'abîme de la France. Le temps est l'élément de tout, comme tu le dis fort bien, et, quand il est mûr, tout va de soi-même. Vouloir opérer sans lui dans les choses sociales, c'est vouloir créer de rien. Les événements passés, présents ou futurs, de Paris ou de Lyon, ne changeront que peu ou point la question. Ils retardent seulement toutes les solutions naturelles et raisonnables. La France est un malade, dont la maladie sera longue ; en la voulant courte, on le tuera. Mais c'est une chose fabuleuse que l'aveuglement volontaire de ce qu'on appelle un parti politique. Royalistes ou républicains, juste milieu même, en sont tous les jours une preuve. Ils ne savent rien, pas même se compter, chose facile au moins en politique.

Ah ! que n'avons-nous un journal ! Mais le journal que nous ferions aujourd'hui sera fait en 1860; alors seulement on le comprendra. Il leur faut à présent de la *Gazette* ou du *Constitutionnel*. Ce sont des Turcs qui veulent de l'opium, bien que l'ivresse les amaigrisse et les tue. Quand tu voudras, je t'écrirai l'histoire d'ici à 30 ans faite d'avance, sauf les accidents dans les faits. Mais j'y vois ou crois voir clair comme dans le passé, car l'avenir est toujours en germe dans les choses accomplies. Il n'y a qu'à écarter les passions personnelles et à tirer les déductions, on est dans le vrai.

Je lis beaucoup. Je te conseille et t'ordonne les quatre volumes de M. de Hardenberg sur la diplomatie de la Révolution : c'est le plus beau livre que jamais homme d'affaires ait écrit. En tout je n'aime que l'histoire, la

philosophie et la haute poésie, tout cela se tient ; c'est tout un pour l'œil intelligent. Je nage dans les livres, heureusement, car je ne puis écrire de vers, par trop plein des idées politiques. Cependant je suis si malade que je refuse une députation pour laquelle je suis vivement sollicité. Il me faut Constantinople avant. J'y serai, si Dieu le veut, cet été.

Adieu. Voilà un griffonnage illisible.

DLII

A monsieur Ronot

Avoué à Mâcon.

Mâcon, 28 février 1832.

Mon cher Ronot,

Après l'approbation de la conscience, je ne connais pas de sentiment de plus haut prix que l'estime et la confiance de nos concitoyens. C'est vous dire combien je suis fier et heureux des dispositions que vous m'annoncez parmi quelques officiers et délégués de la garde nationale. Mais, plus je suis glorieux de les reconnaître, plus je serais coupable de les tromper. Soyez donc assez bon pour présenter de ma part à ceux d'entre eux qui prononceraient mon nom devant vous les considérations toutes personnelles qu'il est de mon devoir de leur faire envisager avant d'accepter leurs honorables suffrages :

1° Je ne possède point l'instruction militaire suffisante pour commander, organiser et administrer le service en l'absence de notre respectable colonel ;

2° Ma qualité de membre de l'Institut, mes études littéraires, mes occupations rurales, me forcent à des absences fréquentes et qui peuvent se prolonger plusieurs mois de suite ;

3° Ma santé même s'oppose fréquemment à l'activité et à l'exactitude qu'un poste de vigilance exige;

4° Des arrangements, pris depuis longtemps avec des compagnons de voyage, et des nécessités littéraires, m'obligent cette année même à un voyage de quatre à six mois.

Voilà les principaux motifs qui doivent, selon moi, neutraliser dans cette circonstance les bienveillantes dispositions dont quelques officiers de la garde nationale m'ont fait part. Ils doivent considérer avant tout le bien du service, et je ne dois pas moi-même leur laisser supposer par mon silence une aptitude au rang que leurs suffrages me destineraient, parce que cette aptitude n'a de réalité que dans leur prévention trop favorable. J'espère donc que, tout en me conservant l'estime et la confiance dont leurs votes m'eussent été un si éclatant et si précieux témoignage, ils auront égard aux motifs que je vous explique sincèrement ici, et reporteront leurs suffrages sur d'autres parmi nos concitoyens, qui unissent au même zèle pour le bien public plus de capacité et plus de convenances locales.

Que s'il en était autrement, et si, après cet exposé de toute mon insuffisance, ils persistaient à m'honorer d'une candidature que je n'aurais point affectée moi-même, la responsabilité de leur suffrage ne retomberait pas sur moi, mais sur eux : ils ne pourraient m'accuser un jour de remplir imparfaitement les fonctions dont ils m'auraient revêtu, mais ils auraient à s'accuser seulement eux-mêmes de dispositions trop bienveillantes à mon égard et de préventions trop favorables contre lesquelles j'aurais protesté le premier. J'accepterais donc en ce cas, car nul, selon moi, ne peut refuser une part du fardeau public quand elle nous est décernée par ce qu'il y a de plus impératif au monde, la confiance de nos concitoyens. Leurs suffrages ne sont pas seulement un hon-

neur, ils sont aussi un devoir pour celui qui les reçoit.

Agréez, mon cher Ronot, l'assurance de ma vieille et durable amitié.

DLIII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 1er mars 1832.

J'ai reçu ta lettre et voulais t'écrire, mais j'ai de telles douleurs depuis un mois dans l'épigastre que je ne puis me courber pour tracer des mots sur une table ; c'est un martyre.

Je crois que je vais jeudi à Paris passer trois semaines pour remplacer M. de Montesquiou à l'Académie. C'est un ennuyeux devoir. Cependant, comme Julia a un rhume affreux et crache le sang depuis trois jours, il est possible que je laisse le voyage si j'ai la moindre inquiétude.

Ta lettre dernière, toute politique, est pour les faits selon mes idées, mais non absolument pour les doctrines et surtout pour les espérances. Tu parles de *définitif*, comme un jeune homme qui croirait encore à ce beau mot que les hommes ont dérobé au dictionnaire des dieux, auquel seul il appartient. Es-tu assez fortuné pour croire encore, après quarante ans de ballottement sur les vagues, que nous allons en trouver une qui nous soulèvera mollement, éternellement, et ne s'écroulera plus sous nous ? J'espère que non, et que ce mot est une réminiscence d'un autre temps. Le jour le jour est la loi de l'humanité, malgré nos belles utopies définitives. Je crois que le cours naturel et incertain des choses ramènera ce que nous regrettons par sentiment plus que par raison ; mais je crois que nous n'en serons ni mieux ni pis, et que

cela même sera loin du définitif, même d'un long provisoire. Je suis, pour mon compte, plus vieux que toi, et je ne vois pas le monde tel que je veux le voir, mais tel qu'il est. Plus une chose est vieille, moins je lui vois de raison de ne pas finir ou de revivre. L'instabilité est de droit divin ici-bas. Nous n'y changerons rien.

Je décline la députation, non par les motifs que tu me donnes, mais tout simplement parce que je crois l'époque constituante perdue et ajournée à quelques années, et puis parce que je suis malade et ne pourrais, je le crains, supporter Paris longtemps. Car, du reste, je crois qu'en ce temps-ci une forte voix de député raisonnable est plus puissante que tel ou tel nom aux Tuileries, et que l'homme doit son service, son courage, sa lumière, à l'homme, tous les ans, tous les jours, sous tous les régimes, sous tous les drapeaux : c'est pour moi article de conscience passant avant la politique, qui n'est qu'habileté humaine. Or l'habileté se trompe, et la conscience jamais. Je persiste à trouver la marche des chefs royalistes mauvaise et tant soit peu immorale. Le mal n'engendre que le mal. On est coupable de celui qu'on laisse faire comme de celui qu'on fait. Ce n'est pas à nous de calculer si nos efforts peuvent l'empêcher, mais notre obligation est de faire les efforts quand même.

Voilà ma politique, très différente de la leur. Or l'inertie même est coupable d'après cette idée. Je vois tous les jours combien dans la pratique mon système produirait des résultats différents du leur. En veux-tu une preuve? Elle se donne ici après-demain. Tu peux t'imaginer ce que moi, démissionnaire pour les Bourbons, écrivain religieux, royaliste, homme d'antipathie par une certaine élévation sociale aux masses des boutiques, des comptoirs et des cafés et des études d'avoués, etc., aux officiers de Mâcon, etc., tu peux t'imaginer ce que je dois être aux yeux de cette classe ardente, agitable, non intelli-

gente en général ! Eh bien ! sans leur avoir dit un mot, en ayant, au contraire, fortement repoussé leurs avances, malgré moi, avec certitude que je ne resterai pas trois mois avec eux, ils me nomment colonel de la garde nationale de Mâcon, envers et contre tous, et ne nomment avec moi pour candidats que des individus à qui ils ont fait jurer de ne pas accepter ! Frotte-toi les yeux, comme je me les frotte, et demande-toi où nous serions si chaque royaliste intelligent, dans chaque localité, eût tenu ma conduite rationnelle, réservée, sans adulation comme sans faiblesse.

Adieu.

DLIV

A monsieur le comte de Virieu

Julia a repris des crachements de sang à pleine bouche. Je la mène à Milly où je vais rester deux mois à la soigner. Je ne puis donc aller à mon grand regret causer avec toi et Vignet. Nous nous disputerions à coup sûr, car nos convictions à lui et à moi sont trop diverses. Je l'attends ce soir, et tu le verras demain.

Adieu. Viens donc à Milly avec mon ennemie intime et le filleul. Nous avons de quoi vous loger et vous baigner à la vapeur en cas de choléra. Cela va bien mal à Paris.

Adieu.

DLV

A monsieur le comte de Virieu

Milly, 13 mars 1832.

J'ai reçu ta lettre. J'ai vu Vignet. Le voilà lancé dans

le grand chemin de la fortune et des honneurs. Ses pressentiments de jeune homme ne l'ont pas trompé. Mais ses systèmes, maladies d'imagination, et l'amertume de ses pensées religieuses et politiques le rendent malheureux. Ah ! que l'Évangile a raison de prêcher patience, indulgence et tolérance pour nous comme pour les autres ! La passion du bien, quand elle est dépourvue de cette douceur et charité divine, nous fait mal comme une passion du mal : c'est l'homme qui se substitue alors à Dieu, c'est la doctrine des de Maistre et de tous les hommes absolus, c'est-à-dire étroits dans un système, une affection ou une idée.

Ta lettre est remarquable pendant trois pages de haute, belle et large métaphysique sociale, quoique cependant cela soit un peu trop haut et un peu trop vague pour qu'un rayon de lumière bien concentré et bien arrêté s'en détache et éclaire les situations présentes, les seules avec lesquelles nous ayons à faire. Avec cette métaphysique trop élevée, tu peux être à droite ou à gauche, agir ou ne pas agir à volonté : c'est du quiétisme politique. Or le temps n'est pas au quiétisme, et la destinée humaine et sociale de chaque individu travaillant en ce bas monde à son bien et à celui de l'ensemble ne comporte pas devant Dieu le quiétisme. Les événements n'étant jamais neutres, l'homme n'a jamais le droit de l'être lui-même. Souviens-toi de cet axiome de politique rationnelle. Cependant c'est beau, juste et vrai ; les applications seules nous divisent. Je suis contre l'inertie, je suis pour que l'homme touche les faits et ne les nie pas. La politique n'est que faits, indépendants ou dépendants de nous, comme tout l'univers physique et moral. C'est avec eux que nous avons à traiter, et il y a toujours un parti à en tirer. Le reste serait un périlleux et coupable égoïsme, et de plus une annulation continuelle de l'individualité de chacun, car qui est-ce qui aura jamais sous la main

précisément les faits qu'il veut ou qu'il rêve ? Cela ne supporte pas à mon avis la discussion. En cela donc je diffère vigoureusement et totalement du sens de ta lettre.

J'en diffère plus encore au dernier paragraphe où tu dis que l'homme doit s'abstenir, car l'individu actuellement ne peut rien, et les masses seules peuvent. C'est exactement comme si tu disais que l'*unité n'est rien au nombre;* et de quoi se compose, de quoi existe le nombre, si ce n'est d'unités? et comment s'améliorera-t-il et se grandira-t-il si vous ne lui portez pas une à une toutes vos unités pensantes, morales, agissantes, lumineuses, etc. ? qui vous écoutera si vous n'élevez pas la voix ? qui vous verra si vous vous cachez ? qui s'appuiera sur vous si vous vous dérobez sous la main d'une nation chancelante et qui cherche lumière et appui ? Réfléchis à ceci. Cela n'est pas soutenable devant la conscience et le sens droit. Encore une fois, c'est de la politique humaine et systématique, ce n'est pas de la morale et de la vertu.

Mais adieu. Je suis à Milly où je plante six mille sapins ce matin et fais une route le reste de la semaine. Mon parti de voyage, à Constantinople au moins, est pris pour juin et juillet. Je ne me mettrai pas sur les rangs pour la députation, malgré mille instances, car je suis trop malade et redoute trop l'action politique qui absorberait ma vie poétique. Je protesterai même contre mon élection, mais, si malgré cela le pays m'envoie, j'irai à mon cœur défendant ; mais j'irai avec confiance et courage, et sentant que *je fais bien* dans toute l'étendue du mot.

A revoir et à t'écrire.

Garde-moi cette lettre.

DLVI

Au comte Raoul de Raigecourt

Mâcon, 21 mars 1832.

Mon cher Raoul, le coup qui vous a frappé m'atteint bien sensiblement aussi. Vous savez que, lorsque vous n'étiez qu'un enfant encore, j'étais déjà comme un fils pour votre admirable mère, qu'elle me traitait et me dirigeait comme elle eût fait vous-même. Je n'ai rencontré chez aucune femme des sentiments si bons, si soutenus, si maternels, à mon égard. Je m'étais habitué à la regarder comme faisant la première partie de cette espèce de famille volontaire que la sympathie et la reconnaissance nous créent lorsque nous errons seuls dans le monde loin des ailes de la famille véritable. Aussi sa perte laisse dans ma pensée et dans mon cœur, comme dans mes douces habitudes de Paris, un vide qui ne se comblera plus. J'arrive à l'époque de la vie où ces vides se multiplient chaque jour pour nous détacher peu à peu d'une terre où nous ne devons rien fonder que des regrets.

Vous avez, quoique si jeune, passé déjà par de bien rudes épreuves : votre âme forte s'en fortifiera encore. Mais cette force morale que la douleur nous donne en nous trempant dans ses feux ne vaut pas, hélas ! cette simple et molle tendresse que nous apportons en ce monde et dont il faudrait jouir plus longtemps avec ce qui est digne d'être aimé. Il vous reste cependant de quoi aimer beaucoup aussi, un excellent père, des enfants qu'on dit charmants, et des sœurs dont l'une servira de mère à vous au besoin et à vos enfants. Son âme, unique-

ment consacrée aux autres ne s'est rien réservé que la pitié pour tous. Combien elle doit être accablée !

J'ai été bien touché de la bonté de madame de Lascases qui m'a instruit si vite du funeste événement. Je vois qu'elle avait compris que nul n'en serait plus affecté et n'avait le triste droit d'y participer plus tôt et plus complètement. Remerciez-la encore pour moi.

J'irai peut-être vous voir d'ici à deux mois, avant de partir pour Constantinople. Ce sera un triste et douloureux moment pour moi.

Conservez-moi tous un peu de la tendresse de votre mère. C'est ma part de son héritage, je n'y renoncerai jamais.

DLVII

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 22 avril 1832.

Madame de Montcalm n'est plus de ce bas monde. Je suis atterré. Hier elle m'écrivait qu'elle demandait à Dieu le choléra pour la délivrer de tristesses et de fardeaux. — Peu d'heures après elle était emportée ! Tout s'en va, nous restons seuls. Je perds en elle Paris tout entier, et je vois combien profondément je lui étais attaché. Pour elle aussi, elle m'aimait véritablement, et l'amitié entre nous était plus forte que nous ne le pensions. Je suis démoralisé.

Nous nous occupons à force préparatifs ici. Je suis de la commission de salubrité. Nous préparons des souscriptions. Mon avis est que c'est un de ces cas nombreux où le riche propriétaire doit montrer qu'il est homme, et qu'il ne possède pas seulement à condition de jouir et d'entasser pour lui-même. Montrons une large sympathie, si nous voulons exiger qu'on en ait plus bas pour

nous. La maladie du pauvre, c'est l'envie; la maladie du riche, c'est son stupide égoïsme. Je ne sais en vérité jusqu'où il ne va pas; cet égoïsme mal entendu le perdra, c'est le pire des choléras. Je me révolte contre l'humaine engeance quand je vois de braves gens de cent à cinq cent mille livres de rentes souscrire à Paris bravement pour cinquante ou cent francs, prix d'une loge aux Italiens d'un soir, et cela pendant que la mort plane au-dessus et au-dessous d'eux et décime l'humanité. Oh! que je voudrais que la misanthropie ne fût pas un vice! Il y a de quoi en avoir.

Je ne vois pas possibilité de nous voir, à moins que tu ne viennes à Milly. Le choléra me retiendra là, et tous les deux jours à Mâcon, pour les comités, secours, etc., et pour tranquilliser et surveiller mon père et mes tantes. Je ne partirai pour la Méditerranée que lorsqu'il sera fini ou qu'il sera constaté qu'il ne viendra pas, mais ce dernier cas me paraît impossible. Ainsi adieu aux conversations politiques, et puis à quoi cela sert-il? A rien : la politique est chose de passions, de fantaisie, de goût, de naissance, de position, plus que de raisonnement. Les principes les plus clairs, les plus élémentaires, ceux qu'on rougirait d'avoir contestés, dans cinquante ans, y sont tordus jusqu'à ce qu'ils disent le contraire de ce qu'ils doivent dire. Il faut penser et agir chacun selon sa conscience et son bon sens, et ne pas songer à un prosélytisme immédiat. C'est le temps qui est le grand convertisseur, c'est l'histoire qui juge entre les opinions. Les tiennes et les miennes sont à peu de chose près identiques. Le but est le même, le point de départ le même, la base la même, peu importe donc les petites circonstances accidentelles dans lesquelles nous différons.

Adieu. Écrivons-nous, ne pouvant nous parler. Je viens de faire quelques centaines de jolis vers à Walter Scott, c'est pour mon deuxième tribut au livre des *Cent*

et un. Il y a un beau passage sur la politique du moment et le duc de Bordeaux. Tu liras cela, comme tu as lu les *Révolutions,* par extraits détestables dans les gazettes. Tu ne lis pas assez pour un homme de ton temps : il te faudrait comme à moi deux mille correspondants et dix-neuf journaux, c'est l'aliment de la pensée politique, philosophique et littéraire, c'est le *fait.* Plus le séjour où tu vis est étroit d'horizon, plus tu devrais jeter les yeux au dehors. Le mouvement réel et immense des esprits t'échappe, ou, si tu le conçois, tu le conçois à ta manière, à ton idée et non selon la réalité. La réalité d'aujourd'hui, c'est la presse ; tu en fais comme document trop peu de cas.

Adieu encore.

DLVIII

A monsieur Dubois

A Saint-Laurent, Cluny.

Mâcon, 21 mai 1832.

Monsieur,

Votre lettre m'a été bien sensible. Je jouis de vos bons souvenirs et de vos aimables souhaits pour mon pèlerinage poétique.

Quant au suffrage électoral, je vous dirai avec pleine sincérité que je redouterais plus que je ne désirerais mon élection en ce moment. Mais, d'un autre côté, ma conscience d'honnête homme me ferait un éternel reproche si, par ma faute et par ma répugnance, un mauvais choix avait lieu dans mon pays. Je reste donc entièrement neutre, désirant toute autre nomination que la mienne, mais prêt à me dévouer si les honnêtes gens m'imposent cette redoutable mission.

Adieu, monsieur. Recevez à votre tour tous mes vœux et l'assurance de ma considération la plus distinguée, et soyez, je vous prie, mon interprète auprès de M. Gacon.

Je pars lundi.

DLIX

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines.

Mâcon, 3 juin 1832.

Je reçois ton mot. Je suis encore ici : le 28, jour même de mon grand départ, les chevaux commandés, voitures chargées, bagages à Marseille, Julia tombe malade à grand danger, d'un catarrhe aigu, suffocant. Je fais accourir Véryssel, la maladie tourne à mieux, mais dure et durera grave encore jusqu'au 11e ou 14e jour, et me voilà attendant l'issue pour partir, moi le premier, et ma femme ensuite qui me rejoindra à Marseille où j'aurai préparé le navire. Nous cinglerons 1° à Constantinople, 2° en Syrie, 3° en Égypte, 4° l'hiver à Smyrne, 5° le printemps en Syrie encore, 6° la fin de 1833 en France.

On parle en effet de moi pour député, mais je n'en veux pas, sans refuser, et je le voudrais que je ne le pourrais. C'est une élection de cabaret et de café de Tournus, etc. ; il leur faut un Jacobin. J'ai écrit dans le journal que je ne m'en souciais pas.

Adieu. J'attends encore Véryssel ce matin. Je t'écrirai dans deux jours. Comment va ta rougeole ?

DLX

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 12 juin 1832.

Je suis hors d'inquiétude, et je passerai pour te voir à Lyon, *samedi soir*. J'en repartirai dimanche après déjeuner et messe.

Les élections se font : je me suis dévoué encore pour l'opinion des honnêtes gens, J'ai eu hier 35 voix contre 400. J'espère que ce sera de même aujourd'hui et demain, car pour moi personnellement je le redoute par-dessus tout.

DLXI

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines.

Lyon, hôtel de Provence, 15 juin 1832, matin.

Mon cher ami, adieu, adieu, adieu! Je passe deux jours plus tôt, tu n'y es pas. Ne viens donc pas samedi. Sans une migraine horrible je serais allé hier soir t'embrasser Mais je t'embrasse en cœur et en esprit, et, vivant ou mort, tu peux compter en moi l'homme qui t'a le plus apprécié et aimé.

Je t'écrirai de Marseille.

DLXII

A monsieur Ronot

Mâcon.

Marseille, 20 juin 1832.

Je vous remercie, mon cher ami, du souvenir que vous me demandez. Il m'est la preuve de celui que vous me conserverez. Croyez que je sais attacher le prix qu'elle mérite à une amitié de vingt ans, survivant aux révolutions et aux circonstances : c'est le caractère des amitiés fondées sur ce qui plane au-dessus des instabilités d'ici-bas, la philosophie et la poésie.

Pour répondre à vos questions obligeantes, voici ma marche :

Je m'embarque dans huit jours sur un brick dont je terminerai ce soir ou demain le marché, c'est l'*Alceste*, de 250 tonneaux, capitaine Blanc. J'emmène ma femme et ma fille, plus trois compagnons de voyage, dont un médecin distingué du département du Nord. Je vais d'abord relâcher à Constantinople où je visiterai les belles rives du Bosphore, la Troade, et de là sur toutes les côtes de Syrie. Je pénétrerai à Jérusalem, au Liban, à Palmyre et à Balbek, si les Arabes le permettent. Je passerai de là en Égypte ; je remonterai le Nil jusqu'à Thèbes et ferai dans le désert les incursions les plus intéressantes, comme les Pyramides, Denderah, etc. Je reviendrai à Smyrne passer l'hiver. Au printemps je me remettrai en mer pour visiter les îles de l'Archipel et la Grèce, puis Malte et la Sicile. Je reviendrai par l'Adriatique et par Venise. Voilà le plan arrêté de mon long et aventureux voyage. Je ne compte point l'écrire : j'y vais

chercher des impressions toutes personnelles, sur ce grand théâtre de tous les événements religieux et politiques du monde ancien ; j'y vais lire, avant de mourir, les plus belles pages de la création matérielle. Si la poésie y trouve des images et des inspirations nouvelles et fécondes, je me contenterai de les recueillir dans le silence de ma pensée, pour colorer un peu l'avenir littéraire qui pourrait me rester, voilà tout.

Pendant ce temps-là mes yeux seront souvent tournés vers notre triste pays où se dénoue le grand drame du monde moderne, et où je laisse tant d'objets d'une forte affection. Je ferai des vœux pour que la France, si pleine de bonnes intentions et même d'énergie, sorte enfin du cercle étroit des partis et des rancunes politiques, pour s'élever à la haute et large sphère à laquelle les destinées qu'elle n'entend pas semblent l'appeler. Mais la lumière lui manque encore. Il ne faut pas se lasser de lui en donner, il faut lui faire comprendre enfin qu'un peuple ne fera jamais rien de grand et de beau s'il s'obstine à repousser de ses conseils ce qui est religieux, élevé, moral, généreux et intelligent, en un mot, la jeune génération politique dont le crime est d'avoir eu vingt ans quand la Restauration est venue apporter à la France les promesses et l'aurore de la liberté légale. Nous l'avons répété souvent, et chaque circonstance le prouve, la France est en retard de ses institutions : elle a toutes les lois d'un peuple éclairé et libre, et les trois quarts de ses habitants n'aiment pas la lumière et ne comprennent pas la grande liberté. Croyons donc à l'avenir puisque le présent nous trompe comme le passé.

Je ne puis vous rien dire encore de décisif sur votre fils. D'après ce que j'ai vu ce matin du vaisseau, quoique grand, je n'aperçois pas comment nous pourrons être logés, et je crains que, les dames placées, il ne nous reste qu'un coin obscur de l'entre-pont avec un porte-

manteau pour oreiller. Cependant, si je signe ce soir le contrat, je chercherai avec le capitaine quelques possibilités nouvelles d'encaissement, et, d'après ces arrangements, je vous écrirai oui ou non dans deux jours.

Mille adieux et amitiés.

Notre suite se composera en tout d'une douzaine de personnes. Le vaisseau est à moi seul, et la totalité du voyage peut s'évaluer d'ici à 60 ou 80,000 francs au minimum.

DLXIII

A monsieur le comte de Virieu

Fontaines.

Marseille, 25 juin 1832.

Pendant que mon vaisseau, *l'Alceste*, capitaine Blanc, de 250 tonneaux, beau brick ressemblant à un brick de guerre, achève sa quarantaine pour nous emmener le 6 ou le 10 juillet, je suis ici, et je pense à toi et je t'écris. J'y suis au milieu de tout le mouvement d'un accueil universel auquel je ne puis rien comparer de tout ce que j'ai vu d'enthousiasme poétique ou personnel jusqu'ici pour un simple et pauvre particulier. Ce serait à en faire des récits interminables. Figure-toi seulement ce que tu peux te figurer de plus prononcé en faveur générale et en démonstrations de tout genre. J'en suis enivré et accablé. Je reçois, ce soir encore, un dîner d'honneur de tous les corps littéraires escortés de toutes les notabilités de tous les régimes. Je serais député ici s'il y avait lieu.

Mon vaisseau, que j'ai tout à moi et où je m'embarque escorté de Capmas, ancien sous-préfet démissionnaire, de M. de la Royère, ancien maire d'Hondschoote, méde-

cin et poète et excellent homme, d'Amédée de Parseval, excellent garçon, de six domestiques dont un parfait cuisinier, de chèvres, moutons, chiens, poulets, etc., ne me coûtera cependant que trois mille francs par mois, et, si je le garde tout le temps de ma longue pérégrination, 2,400 francs par mois seulement. C'est prodigieusement peu pour un beau navire, un capitaine le premier de la Méditerranée, un second et quatorze matelots. Mais, hélas! nous avons peur d'avance du mal de mer, en voyant l'énorme mer et l'horrible mistral qui ne cesse de souffler depuis huit jours. Priez pour nous, vous qui n'entendez le vent que sous vos tilleuls! Nous serons, malgré notre vaisseau tout à nous, dans des trous sans lumière et sans air auxquels on ne peut même comparer un cachot de prison. Ce sont des cachots qui remuent, cela fait frémir à voir, et, si j'eusse connu la construction des bâtiments de la Méditerranée, ma femme et Julia ne m'auraient pas accompagné. Mais le sort en est jeté! Il faut un fier courage et une ferme confiance dans la protection de Dieu. Je l'ai.

Nous avons déjà parmi nos nouveaux amis d'ici le consul général de Syrie, M. Guys. Avec lui nous avons interverti et réglé de nouveau nos plans. Nous allons 1° à Constantinople et Smyrne, puis l'automne et l'hiver à Beyrouth, en Syrie, au pied du Liban (chez lui); de là il nous donne des chefs de tribus arabes, liés de père en fils avec leur famille, pour nous mener successivement à Jérusalem et au Liban, à Balbek et à Palmyre, sans périls ou avec peu de périls, et avec des litières portant femmes et hommes. Nous passerons ensuite en Égypte, puis en Grèce. Nous ferons par terre les voyages de Constantinople à Smyrne, de Smyrne en Syrie, voyages de 15 ou 20 jours, avec les Turcs et Arabes, les tentes, chameaux, etc. Comment, riche, paresseux et frileux que tu es, ne fais-tu pas ce que je tente avec des moyens

si inférieurs aux tiens? Cela vaut la peine : une page immortelle du monde!

Marseille est superbe. Le climat chaud me rétablit. J'ai la verdeur de quinze ans, au soleil. Tu l'y retrouverais, toi qui au fond en as plus que moi en toute saison. Pense qu'avec 40 ou 50,000 francs tu ferais et au delà tout cela, une année de revenu tout au plus! Allons! prends un navire et voguons de conserve, car je ne t'offre pas place pour madame de Virieu, ou, grand Dieu! quelle place!

Ma fille et ma femme vont bien. Tu peux m'écrire en tout temps ici, chez M. Freyssinet, banquier. Il m'enverra tes lettres en Orient. Fais-le quelquefois et longuement. Je te le rendrai brièvement. Mais, au retour, nous causerons.

Je persévère de plus en plus à me nourrir de ma propre sève et à déplorer des deux côtés la fausse et criminelle politique de parti. J'ai été étonné et affligé de voir à Lyon, en passant, ton beau-frère espérer quelque chose de possible et de bien de ces manœuvres sans nom. Miséricorde!

Adieu encore.

DLXIV

A monsieur le comte de Virieu

Fontaines.

En quarantaine à Malte, 24 juillet 1832.

Je n'ai pas eu le temps de répondre de Marseille à ton excellente et admirable lettre d'adieu. Il n'y a pas de frère qui ait un cœur plus fraternel que le tien pour moi, que le mien pour toi. Tu blâmes un peu mon entreprise,

et, à vue d'œil, tu as raison. Quand on a déjà traversé les deux tiers de la Méditerranée, qu'on s'est réfugié dans une anse de la Sardaigne, qu'on a touché à la côte de Tunis et de Carthage, et passé maintes nuits orageuses ballottés par une grosse mer dans un vaisseau dont les flancs mugissent, en songeant à sa femme et à son enfant, on se repent, et l'on se dit : Pourquoi les ai-je confiés à la même fortune? Mais ensuite, en réfléchissant bien que toutes les mesures de prudence, de sûreté et de bien-être sont prises pour cette magnifique excursion, autant que la prudence humaine peut pourvoir, que nos santés même nécessitaient une longue pérégrination au soleil et à la mer, qu'une fois touchant à la côte d'Orient les difficultés et les périls diminuent beaucoup, qu'on est dans le Liban aussi tranquilles qu'à Saint-Point, et qu'enfin la Providence nous tient aussi bien dans sa main ici que là, on se raffermit, et l'on va.

Il faut nourrir l'esprit et l'âme, et quoi de mieux pour eux que Jérusalem, l'Égypte, la Turquie, la Grèce, tous ces peuples primitifs, toutes ces scènes de nature, de religion ou d'histoire de l'humanité ! C'est une belle année de l'éducation d'un homme et même d'un enfant qu'un pareil voyage fait ainsi, avec une bibliothèque à bord, choisie *ad hoc*, et racontant tout ce qu'on voit à mesure que le flot y porte. Ainsi donc je me confie au ciel et aux prières de toi et de beaucoup d'excellentes âmes qui nous les prodiguent. Prodiguez-les-nous davantage encore, maintenant que nous allons traverser les pirates grecs qui infestent la mer où nous entrons.

Nous avons un brick charmant et excellent, un capitaine admirable, un équipage choisi des hommes les plus forts, les plus alertes et les plus doux et les plus religieux que tu puisses imaginer : figure-toi une réunion de tout ce que tu connais de mieux parmi les plus excellents paysans. Nous avons quatre canons, deux tromblons et

vingt-deux fusils, plus pistolets, etc., pour armer nos vingt-deux hommes. Nous espérons être vainqueurs si nous sommes forcés à combattre. Nous manœuvrons admirablement.

Arrivés ici avant-hier, nous avons été tout surpris de nous trouver en quarantaine. Notre consul, M. Miége, ancienne connaissance et ami à moi, avec l'aide du gouverneur, nous fait traiter en vaisseau de guerre et entrer ce soir en pratique. Nous resterons quelques jours à nous reposer, puis nous remettrons à la voile pour Cérigo, à l'entrée de l'Archipel. Il nous faudra quatre ou cinq jours de grande mer, si le temps est bon. Une fois là, tout sera bagatelle, car nous pourrons, jusqu'à Constantinople, relâcher tous les soirs dans quelque île ou dans quelque rade.

La Grèce est, dans ce moment, d'après les nouvelles d'ici, à feu et à sang. Nous n'irons qu'au printemps. Nos troupes mêmes, retirées dans la citadelle de Napoli de Romanie, y sont, dit-on, en mauvaise position. La peste est à Constantinople, et Saint-Jean d'Acre est décidément pris par le pacha d'Égypte. Tout cela fait un ensemble peu attrayant, mais nous verrons en approchant. Nous ne quitterons le vaisseau qu'à bon escient, et nous aurons toujours ou Smyrne ou le Liban inaccessibles à toute agitation. Or la Syrie est mon but principal, peu importe le reste.

Malte, où nous nous sommes déjà promenés par faveur en gondoles, nous semble un ravissant séjour. Rien de ce que nous connaissons en Italie ou en Angleterre ne peut donner une idée des délicieuses maisons qui bordent ses quais et couvrent ses rochers. On se croit à Grenade ou à Séville. Nous allons parcourir. Cela a trente ou quarante lieues de tour. Je me figurais un rocher à la lettre, mais ce rocher nourrit cent trente mille âmes. Mœurs arabes comme la langue, et maisons espagnoles comme le costume.

Nous ne trouvons la chaleur que là aujourd'hui. En Afrique, il y a trois jours, j'avais mon manteau le 20 juillet. Je ne t'écrirai pas, comme tu dis, de descriptions, j'écris trop péniblement; mais je t'écrirai souvent deux mots personnels. Donne de mes nouvelles à Montherot; il t'en donnera à son tour une autre fois. Je vous écrirai de Constantinople; après cela en Syrie, en Palestine, au Liban, en Égypte, à Syène, cela ne sera pas fréquent. Je griffonne beaucoup de notes telles quelles au crayon, sous la forme de pensées et d'impressions plus que de voyage. Je te lirai tout cela, et cela vaudra plus que des lettres décousues. Je t'en adresserai, pour me les garder, un immense paquet au printemps par Constantinople.

Adieu. J'ai pour compagnons Capmas, excellent chasseur, La Royère, médecin distingué, pour ma fille, et Parseval, excellent garçon et ancien ami; douze personnes de suite, bon cuisinier, etc... Tout le matériel va bien, et je me porte bien mieux déjà. A revoir.

DLXV

A monsieur de Montherot

Fragment communiqué à monsieur de Virieu.

Nauplie, 10 août.

... De Malte une superbe frégate anglaise nous a escortés et même remorqués jusqu'ici; sans cela nous ne pouvions traverser les îles et surtout longer les rivages, repaires de pirates et de brigands.

Nous voyons Argos et Mycènes de nos fenêtres, mais impossible de sortir des murs sans être pillés et massacrés. La Grèce est une scène de dévastations, de pillages, de massacres quotidiens. A peine pourrons-nous aller à

Argos, à une lieue d'ici, avec une escorte de trente palikares. Rien ne peut vous peindre le pays. La Calabre est une Salente en comparaison.

Un brick français va nous accompagner à Athènes, Égine, Salamine, Corinthe, etc., et nous escorter ensuite jusqu'à Rhodes, Chypre et en Syrie. La santé de Julia, encore légèrement atteinte, nous fait changer de plan et, pour diminuer la navigation, aller tout de suite en Syrie pour huit à dix mois ; de là à Constantinople et retour par terre ou par Corfou et l'Italie, si la Grèce est moins lamentable dans un an, quand elle aura son roi et plus personne à piller.

Missolonghi a été saccagé et brûlé il y a huit jours, Modon avant-hier. Il en est de même partout. Ce matin, sous mes fenêtres, on se battait à coups de pistolet. Les Français seuls empêchent provisoirement la combustion de Nauplie ; on se bat de tous les côtés du golfe sous nos yeux.

Soixante Turcs tiennent en ordre et en respect toute l'Attique et Athènes, et là on est en sûreté.

Si vous communiquez ces horribles détails, ne les donnez pas comme de moi.

Adieu, donnez à Virieu de mes nouvelles. Écrivez à Constantinople.

DLXVI

A monsieur le comte de Virieu

Nauplie, capitale de la Grèce, 12 août 1832.

Je t'ai promis de te donner souvent de nos nouvelles : en voilà. Nous sommes, après onze jours de mer, arrivés au centre de ce qu'on appelle la Grèce. Une frégate anglaise nous y a escortés et, sans cette marque admirable

de bienveillance du gouvernement de Malte, il m'eût été impossible de voir même les rivages de ce pays de nos souvenirs. Dedans et dehors, sur terre et sur mer, tout y est ruine, dévastation, brigandage, incendie, meurtre et pillage, anarchie la plus complète et la plus horrible que l'œil puisse contempler. Il ne reste plus debout que la ville de Nauplie où le fantôme de gouvernement grec, qui n'est qu'un parti triomphant de Klephtes et de Roméliotes, se déchire lui-même.

Missolonghi a été pillé et brûlé ces jours-ci ; Tripolitza subit ce sort en ce moment ; et, ici même, nous sommes entourés de hordes qui se battent sous nos yeux, qui menacent d'incendier la ville tous les jours, qui coupent les eaux et ne laissent pas passer un Grec ou un étranger sans coups de fusil. Nous ne pouvons même aller sans un corps de troupes à Argos que nous voyons sous nos fenêtres. La petite garnison française, moitié dans la ville, moitié dans la citadelle, et les trois escadres, russe, anglaise et française, qui sont en rade, ont bien de la peine à sauver la ville.

Nous y sommes cependant pour faire respirer à Julia un air plus doux que l'air de mer qui la fatigue, et pour attendre l'arrivée d'un brick de guerre que l'amiral Hugon nous donne pour continuer nos courses dans le golfe de Corinthe et d'Athènes et nous escorter ensuite jusqu'à Chypre. De là nous allons droit en Syrie pour abréger d'autant nos navigations. Nous n'irons à Constantinople que l'année prochaine, et pour le retour que nous ferons peut-être par terre.

Nous partons donc dans deux ou trois jours pour Égine, Salamine, Corinthe et Athènes. Nous resterons à Athènes quelques jours : on y est sûrement et fort bien, hélas ! parce que c'est le seul pays où les Turcs soient encore et maintiennent ordre et sécurité.

Quant aux Grecs, aucune expression ne peut donner

idée des abominables convulsions dans lesquelles ils enfantent leur ruine et engloutissent tout ce que l'Europe a fait pour leur belle cause. Si les troupes bavaroises ne viennent pas vite les arracher à leur propre brigandage, il ne restera pas une masure debout pour recevoir leur régence et leur roi. Depuis six mois ils ont pillé et brûlé chez eux-mêmes leurs propres villes et leurs villages (six villes), et il n'en reste plus, et encore quelle ville que leur capitale! Un faubourg de Lemps est plus digne de ce nom. J'ai vu, de Navarin ici, soixante lieues de Grèce sans avoir vu ni un arbre ni une maison. Tout est mensonge. Il n'y a de beau que les lignes et les groupes à cinq ou six plans des montagnes du Taygète ou de la Laconie. Le ciel même ne vaut pas celui d'Italie, il est brumeux et peu profond. Mais on dit qu'il ne commence qu'en Attique, dont nous sommes encore à un jour de distance. Je t'écrirai avant de quitter Athènes : il paraît que c'est surhumain, si l'on en croit même les détracteurs de ce pays-ci. J'y suis obligeamment accompagné par M. Gropius, consul d'Autriche, second Fauvel, qui s'y délecte depuis trente ans.

Nous nous portons assez bien, sauf Julia qui ne se remet pas aussi vite que je le désirerais. Nous n'avons cependant ni inquiétudes ni fatigue; et, d'après mon organisation de vaisseau, nous avons tout le nécessaire et l'agréable sous la main, jusqu'à un bon médecin. Nous vivons aussi magnifiquement qu'à terre : viande fraîche, œufs, lait, rien ne nous manque. Nous trouvons de plus parmi les Français, les Russes et surtout, il faut le dire, parmi les Anglais, l'accueil et les protections vraiment royales qu'un prince pourrait désirer sur sa route. Nous recevons fêtes sur fêtes des amiraux et des commandants des trois escadres. Ils sont à l'envi à nos ordres. Nous sommes comblés aussi par M. Rouen, qui t'aime vraiment beaucoup et avec qui je parle de toi. Il est très

bien en tout genre ici. Mais quel métier il a ! Que je suis heureux que le ciel m'ait détourné ce calice !

Adieu. Écris-moi toujours à Constantinople, quoique j'aille en Syrie. On m'y enverra tes lettres. Ibrahim est heureusement maître de la Syrie, quoi que les journaux vous en disent. Il le sera bientôt de Constantinople, si l'Europe ne l'arrête. J'ai des lettres de son père, le pacha d'Égypte, pour lui. Adieu encore. Priez pour nous.

DLXVII

A madame la comtesse de Lamartine de Villars

En mer, en face de l'île de Naxos, dans l'Archipel, le 24 août 1832.

Ma chère tante,

C'est à vous aujourd'hui que je donne de nos nouvelles, et c'est vous que je charge d'en donner à la famille et à nos amis. Je ne vous écris que peu de mots, premièrement pour épargner vos yeux, secondement parce qu'il n'est pas commode d'écrire longuement et lisiblement, au roulis d'une forte mer, sur le pont chancelant d'un vaisseau.

Nous sommes partis hier d'Athènes, et nous sommes ce matin à cinquante lieues sur la route de Syrie, où nous allons directement aborder à Beyrouth, au pied du Liban. Nous avons visité toute la partie intéressante de la Grèce : Égine, Salamine, Athènes, etc. Excepté Athènes, nous sommes peu satisfaits de cette partie de notre voyage. Ce pays, que les voyageurs peignent comme si beau, nous a paru affreux et ne nous laisse nul désir d'y revenir. Il n'y a que le passé qui y donne quelque intérêt, et les noms seuls y ont quelque charme. Il en est de même de toutes les îles de l'Archipel, que nous avons visitées ou que nous voyons. Ce ne sont que des rochers noirs, nus

et stériles. Saint-Point et Péronne sont des paradis terrestres en comparaison. L'Asie nous promet mieux.

Nous y serons, j'espère, dans peu de jours. Ce soir nous devons toucher à Rhodes, dans trois jours à l'île de Chypre où nous nous arrêterons un jour ou deux, et, vers le 1er septembre, nous arriverons à la côte de Syrie. Nous nous reposerons à Beyrouth une quinzaine, puis nous prendrons en caravane la route de la Palestine par les déserts et les montagnes du Liban, allant doucement de monastère en monastère, de tribus arabes en tribus arabes, et nous arrêtant souvent huit ou quinze jours quand les lieux seront agréables et intéressants. Toute cette marche est néanmoins subordonnée aux vents, qui nous contrarient souvent : nous avons eu deux tempêtes assez fortes depuis huit jours.

Nos santés sont bonnes malgré les fatigues de la mer. Julia, qui avait été incommodée de nouveau, s'est bien reposée à Napoli et à Athènes ; elle va très bien maintenant. Je ne pense pas cependant que nous revenions par mer en Europe. On dit que la route par Constantinople et l'Allemagne est sûre, praticable, et qu'on peut y trouver en litière ou même en voiture moyen de ramener des femmes agréablement. Nous déterminerons cela au printemps, à Constantinople même. Nous n'y serons pas avant cette époque.

Je vous écris ce mot par le brick de guerre français *le Génie*, capitaine Cuneo d'Ornano, qui nous a été donné pour nous escorter par l'amiral français Hugon, et que nous renverrons quand nous serons en vue de Chypre. Jusqu'ici nous avons voyagé sous les ailes des vaisseaux anglais ou français, mis obligeamment à notre disposition, et reçu dans tous les pays des honneurs et des bontés qu'on ne peut vous peindre. A Égine et à Athènes le gouverneur grec et le pacha turc nous ont également bien traités. Notre vaisseau est encore encombré de pré-

sents, de fruits et de toute espèce de choses utiles et agréables. Nous vous donnerons à loisir et au retour tous ces détails.

Adieu, chère tante. Embrassez mon père, ma tante de Lamartine, Cécile, etc., et parlez-leur à tous de notre pensée constante qui est avec vous toujours. Nous soupirons après vos nouvelles que nous espérons en Syrie, par Constantinople.

DLXVIII

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines.

Beyrouth, en Syrie, au pied du mont Liban, 6 septembre 1832.

Mon cher ami, me voici enfin, après soixante jours de mer, au terme le plus pénible de ma longue et périlleuse entreprise. Combien de fois ne me suis-je pas dit : Ah ! que Virieu avait raison ! et combien je me repens d'avoir mené femme et enfant et confié ce qui m'est plus cher que la vie à la même chance que ma propre vie ! Grâce à Dieu, nous avons traversé pirates, brigands de terre, deux pestes et trois tempêtes, sans malheur, et le repos et la sécurité paraissent nous accueillir ici.

C'est enfin beau, grandiose, pittoresque, gracieux, vert, original.

Rien du reste ne vaut un regard ; mais l'Asie se présente mieux. J'ai eu le temps de bien saluer ses rivages, car j'ai été ballotté cinq jours devant les cimes de neige et de pierres de feu du Liban. Nous y sommes : nous buvons de sa glace, et nous reposons sous son ombre. Je t'en parlerai mieux dans un mois. Voici ce que nous allons faire maintenant :

1° Repos ici, bien doux et bien nécessaire, de quinze

jours, pendant lesquels je loue une maison entourée de jardins aux portes de la ville pour un an, quartier général que j'habiterai peu, excepté deux mois d'hiver, mais où seront ma femme, ma fille, domestiques, etc. Le 20 septembre, nous partons tous pour l'intérieur du Liban, nous allons de monastère en monastère chez les Maronites, puis chez lady Stanhope, puis chez l'émir des Druzes et dans son palais de Fakardin. Puis je descends seul aux ruines gigantesques de Balbek. Nous revenons ici, et nous repartons pour Jérusalem où j'ai retenu pour deux mois la maison des Pères de terre sainte ; je visite à fond la Judée et les environs. En décembre, retour ici, hiver passé. Puis, par caravane à travers le désert, nous passons au grand Caire. Je reste deux mois à monter le Nil. Je reviens ici. Mon vaisseau revient m'y prendre, au 1er mai, pour me conduire à Smyrne et à Constantinople, si je n'y vais pas par terre et la Caramanie. De Constantinople, où je passe l'été 1833, je reviens par terre en Allemagne. Je ne veux plus exposer ma fille à l'air trop actif de deux ou trois mois de mer. Cet air est très mauvais pour sa poitrine ; à terre elle est à merveille.

Maintenant veux-tu savoir comment nous voyagerons dorénavant, le voici : deux litières, appelées *tartarawan*, fermées, grillées, matelassées et couvertes, portées sur le dos de quatre mulets pour les femmes ; des mulets et chevaux pour chacun de nous, maîtres et domestiques ; une quantité de mulets portant bagages, tentes, provisions ; un interprète arabe (drogman) en tête avec moi et des janissaires ; un interprète en queue avec des Égyptiens ; le tout formant soixante à cent hommes et une trentaine de chevaux. Je fais venir de Damas, qui n'est qu'à trois journées d'ici, ces équipages et ces conducteurs de caravanes : grâce à l'hospitalité admirable de l'Orient, et à la vileté du prix de toutes choses, cet immense attirail de choses, d'hommes et d'animaux, n'est pas énormément

cher, et je puis m'en tirer longtemps et légèrement.

Quant à l'accueil que je reçois partout des Européens, des nationaux, des Turcs, des Égyptiens, des moines, des Arméniens, etc., il surpasse tout ce que je pourrais t'en dire. L'Orient est digne de sa renommée hospitalière. J'ai, dès le premier jour, toute une ville, toute une province à mes ordres. Nulle part on n'attend que je sois débarqué, on accourt nous offrir tout ce que le pays possède.

Nous allons voyager ainsi chez les Druzes et chez les Maronites. J'ai déjà, pour cet hiver, la plus belle maison d'Alep à moi, et des gens distingués d'Alep viendront au-devant de moi jusqu'à Latakieh, à six journées de leur ville. J'irai seul à Alep et à Damas. Nous espérons, grâce aux scheiks arabes avec lesquels nous lions des relations, braver les Arabes Bédouins. Le plus périlleux est Jérusalem et les environs. On ne peut, en ce moment, aller à Palmyre, où les Arabes du désert se battent avec les Égyptiens. Mais je le pourrai au printemps. Au reste, Balbek, dit-on, est fort supérieur.

Adieu. Je te quitte pour aller recevoir la visite du corps des consuls européens, négociants et autorités égyptiennes. A revoir. Écris un mot de mes nouvelles à mon père, et ne m'écris plus que par Alexandrie d'Égypte, les lettres par Constantinople ne passent pas à cause de la guerre. Le pacha d'Égypte triomphe partout.

DLXIX

A monsieur le comte de Virieu

Beyrouth, 12 novembre 1832.

Voici seulement un petit mot de duplicata, mon cher

ami, pour te dire que tout va bien autour de moi. Voici ce que je viens de faire et ce que je vais faire :

J'ai établi femme, enfant, et gens et amis, ici, dans une campagne, au pied du Liban, avec toutes les précautions et sûretés possibles. Puis j'ai organisé ma caravane à moi, de vingt-cinq chevaux, escortes arabes et égyptiennes, interprètes, et je viens de visiter à fond, pendant quarante-cinq jours de bivouac et de cheval non interrompus, les deux Galilées, la Palestine, etc., depuis le Liban jusqu'au désert d'Égypte, et depuis la mer jusqu'aux montagnes d'Arabie, cours du Jourdain, lac de Tibériade, mer Morte, etc... Je suis revenu par la côte, Césarée, Tyr et Sidon. J'ai trouvé la peste à son apogée à Jérusalem, tous les couvents fermés et communications interrompues. Malgré cela je suis entré, et j'ai tout visité en pensant à vous. Personne de mon immense suite n'a été atteint, grâce à mes précautions et à l'obligeance fabuleuse d'Ibrahim Pacha. Les troupes même sont mises par lui à mes ordres, et j'ai pu camper au milieu des tribus arabes les plus redoutées sans inconvénient et sans insulte. Au contraire, à chaque ville, à chaque tribu, des trentaines de cavaliers et de chefs venaient fort loin au-devant de moi et m'accompagnaient de même au départ. Ma santé résiste bien à cette vie de soldat en campagne et aux nuits sous la tente. Le climat est superbe jusqu'à présent.

La santé de Julia, dont j'étais en peine, et une quarantaine de quarante-cinq jours pour ceux qui viennent de Jérusalem, m'ont empêché d'aller jusqu'au Caire. Je remets l'Égypte à une autre campagne.

J'ai retrouvé Julia bien rétablie. Je lui ai fait construire une étable à vaches donnant sur une fenêtre et ouvrant sur son lit. Cet air onctueux et la bonté de l'air l'ont remise complètement. Je vais la garder pendant quinze jours que ma femme veut employer à aller voir et dessiner les ruines de Balbek auprès desquelles *Rome n'est rien.*

Elle est accompagnée de ma caravane et de Parseval et Capmas.

A son retour je pars pour Damas et Balbek et Palmyre, si Palmyre est possible, ce dont je doute à cause de la guerre à mort entre les Arabes du désert et Ibrahim Pacha. Je passerai ensuite ici six semaines d'hiver, puis je partirai pour Alep et de là jusqu'à l'Euphrate. Au 1er mai, Dieu aidant, j'aurai exploré tout ce beau pays, et je m'embarquerai pour Smyrne et Constantinople. J'espère revenir par terre et vous revoir vers l'automne 1833. Malgré l'énorme dépense que supposerait ailleurs un pareil train de voyageur, et huit ou dix chevaux arabes charmants dans mes écuries dont je ramènerai un pour toi et plusieurs pour moi, mes finances vont bien et suffiront au delà à mon entreprise.

Les nouvelles seules de la famille et des amis me manquent cruellement et me font regretter d'avoir voyagé tant et si loin. Je ne le ferai plus. Hier cependant, j'ai eu, par un seul et premier hasard, d'excellentes lettres de mon père de moins d'un mois de date, et vos journaux jusqu'au 10 septembre. Les choses vont comme je les ai prévues. Nos politiques de système exclusif et de partis tombent bien bas à l'œil de la raison quand on les contemple de si loin et de si haut, et les ruines d'empires et de religions qu'on foule au pied dans ce vieux monde rendent bien humble et bien résigné à la destinée inconnue du monde futur. Fais attention à ce que je te dis là, et élève-toi au-dessus de cette tourbe qui crie à la fin du monde, dès qu'on lui brise un nom, une forme, une idée. Ce n'est pas là de la philosophie. Elle est ailleurs. Dieu seul est Dieu!

Adieu. Donne de mes nouvelles par un mot à mon père, à Mâcon et à Montherot.

DLXX

A monsieur le comte de Virieu

Lyon.

Beyrouth, 20 décembre 1832.

Mon cher ami, tu seras le premier à mêler une larme aux miennes : nous n'avons plus d'enfant ! L'ange céleste qui fut le nôtre vient de nous être enlevé en cinq jours de maladie de poitrine. Le 6 décembre, à 2 heures de la nuit, elle est montée au ciel de mes bras où elle a rendu son âme pure et parfaite à son Créateur. Tu juges où nous en sommes! Nous ne vivons plus. Nous croyons encore à un rêve de bonheur, puis de désespoir. Cependant c'est ainsi, et voilà tout le bonheur et tout l'espoir, et tout l'intérêt et tout le charme de notre vie détruits à jamais. — Il n'y a de réponse à cela que dans le ciel, et Dieu seul peut parler. — Il le fait, j'espère, car, quoique dans l'horreur du premier sentiment de ce plus fort coup de ma vie je ne prie pas, je tâche de conformer ma volonté à la volonté divine, seul culte que je puisse avoir désormais. Je reconnais cette volonté plus forte et meilleure que les nôtres, même quand elle nous écrase.

Je revenais d'un voyage de cinquante jours, je la retrouvais brillante en apparence de santé, ravissante de caractère et d'âme, elle avait seize ans en tout ! elle était adorable de sensibilité, et de vertu et de tendresse pour nous, et d'intelligence supérieure. J'avais pris toutes les précautions humaines pour remettre sa poitrine toujours menacée depuis deux ans : sa chambre était une étable à vache, je la faisais monter à cheval tous les jours deux fois avec nous, elle buvait le lait d'une ânesse, elle était

grasse et fraîche, le pouls seulement ne me satisfaisait pas depuis plus d'un an, surtout depuis le catarrhe de Mâcon. Aux premières atteintes de la saison fraîche ici, elle a recommencé à tousser; un second catarrhe s'est déclaré, en cinq jours il l'a enlevée, malgré deux bons médecins, le mien et un médecin anglais que nous lui avions adjoint. Tout a été vain. — Elle n'a heureusement pas vu la mort, elle n'a vu que le visage de son père et de sa pauvre mère s'efforçant de la lui dérober. — Elle n'a souffert que quelques heures et, quand la souffrance a commencé, l'intelligence s'est voilée! — Je l'ai fait embaumer, et je la rapporte près de ses grand'mères et près de nous, à Saint-Point.

Nous restons frappés de stupeur et d'isolement où nous sommes jusqu'au printemps. On ne pourrait voyager par mer à présent. Au premier beau temps, vers le 15 mars, nous reviendrons par terre, par Alep et Antioche et Alexandrette, où un vaisseau nous prendra et nous portera à Constantinople d'où je ramènerai ma femme par terre, je crois, et par l'Allemagne et l'Italie. Elle a horreur de revoir Milly et Saint-Point. Je le conçois trop. Je la laisserai en Italie, et je reviendrai seul. Quel retour!

Adieu. Priez pour nous, et aime-moi encore comme je t'aime toujours. Sois heureux!

Écris-moi à Constantinople, à l'ambassade de France. J'y serai, je pense, au commencement de mai.

Si tu apprends par Montherot que ma famille n'a pas reçu par terre ces tristes communications que je lui ai fait donner, donne-les toi-même à Mâcon, à madame de Cessia, qui préparera mon pauvre père et mes tantes, etc.

ANNÉE 1833

DLXXI

A monsieur le comte de Virieu

Voici deux mots, mon cher ami. Tu as su par moi, et par deux lettres que je t'ai fait écrire, de quel malheur le ciel m'a frappé. Je n'ai plus d'enfant! Je n'ai plus rien dans l'avenir que vide et tristesse et indifférence sur moi-même.

J'écris aujourd'hui par un bâtiment qui ira à Marseille dans un mois. C'est seulement pour te dire que nous vivons. Ma femme a bien de la peine à vivre, et son désespoir augmente au lieu de diminuer par les jours. Le mien est si profond que rien n'y fait, mais j'ai la fibre forte et accoutumée aux chagrins. Je vis, et je me porte même bien. Mais mon âme est frappée plus à mort qu'elle ne le fut jamais.

J'attends ici à la campagne, et dans la solitude monotone, le temps de la navigation. Nous avons décidé ma femme à venir à Jérusalem où la vue des lieux saints lui promet quelque religieuse consolation. Il est possible que je suive jusqu'en Égypte quelques jours. Puis retour ici, et départ pour Constantinople par Damas et Alep. Quel long et triste retour, et pour quel but!

Je serai près de toi, j'espère, en août ou septembre au plus tard.

Voici un petit écrit que tu me garderas cacheté. Si je venais à périr dans le désert ou sur la mer, je ne voudrais pas qu'il pérît avec moi. Je t'adresserai, dans quelques

jours, cachetés de même, deux autres écrits pour le même objet.

Rien ne me touche plus. Je suis bien changé en cœur et en esprit. Cependant je sens encore, mais seulement par les sens, la magnificence des lieux et des climats où je suis. Le Liban et la Syrie sont à Naples ce que Naples est à Paris. Pourquoi faut-il qu'un tel lieu ait vu une telle scène!

Adieu, sois heureux, si ce mot a un sens pour vous!

Écris un mot à mon père pour dire que tu as de mes nouvelles. Écris un mot à C... pour lui dire que, quand je lui écris, c'est pour lui et non pour les journaux. Il a imprimé tout au long une lettre au courant de la plume que je lui avais écrite en arrivant ici.

Fais donner de ma part de mes nouvelles à Montherot et à M. de Veydel; ne l'oublie pas.

DLXXII

A monsieur le comte de Virieu

Lyon.

Beyrouth, 8 janvier 1833.

Tu as reçu les deux lettres sans doute, mon cher ami, où je t'annonçais ou te faisais annoncer mon irréparable malheur, la ruine de tout mon avenir, la mort de mon ange, de ma Julia! — Rien de nouveau depuis ce jour affreux que des jours plus sombres et plus tristes que tous ceux passés en ma vie, avec l'espérance de moins. Nous restons où nous sommes, frappés de stupeur, attendant le printemps pour nous remettre en route et revenir lentement en France. J'écris aujourd'hui un mot par Constantinople. Nous restons sous le coup; ma vie me semble

finie en ce qui concerne ce triste monde. Je ne sais à quoi, ni pour quoi, ni pour qui l'employer, je vis comme une brute. Tu as senti une fois cela, mais pour un enfant à peine né à la raison et non pour un esprit et une âme développés comme à vingt ans ! et puis tu avais une jeune femme et de l'espérance, et je n'en puis avoir. La volonté de Dieu au-dessus de tout !

Je n'ai pas la force de t'écrire. — Je me porte bien, et je tâche de soutenir ma malheureuse femme. Mes compagnons de voyage, surtout deux, sont admirables de bonté et de dévouement. Le pays est excellent pour nous aussi : tout y est à mes ordres, et Mehemet Ali et son fils me comblent de tout ce qui peut s'imaginer. Tout cela est fort au-dessus de ce que nous jugeons en Europe. Je reviendrai, je crois, par Constantinople et l'Allemagne et le Tyrol, pour ne pas conduire ma femme directement à des places si vides maintenant ! Moi je reviendrai après l'avoir laissée à Turin. Je te verrai bien vite à mon retour, car, en regardant sur cette terre, je ne vois presque plus que toi ! Tout le reste mort ou indifférent.

Adieu.

Écris par duplicata : à Marseille, M. Rostand, à Constantinople, Ambassade de France.

DLXXIII

A madame la comtesse de Lamartine de Villars

Beyrouth, 10 janvier 1833.

Vous savez maintenant notre affreux malheur, ma chère tante. Depuis ce jour nous ne vivons plus, nous restons frappés de stupeur, et les jours et les nuits dans les lar-

mes, voyant toujours à côté de nous l'image de l'adorable enfant que nous avons perdue. Nous n'avons pas quitté la maison ni la chambre où elle s'est envolée de nos bras au ciel : Marianne n'en est encore sortie que pour descendre une ou deux fois avec moi au soleil dans les jardins. Elle est cependant entourée par nos compagnons de voyage, et par tous les Européens et Arabes de notre connaissance, de tous les soins et de toutes les attentions affectueuses que la bienveillance la plus universelle peut leur inspirer. Mais, malgré tout ce qu'ils font et tout ce que je puis prendre sur moi de faire moi-même pour soulager sa souffrance, elle n'a comme moi qu'une pensée, et sa santé en est fortement affectée. Ses douleurs physiques, qui avaient disparu depuis quelques années, l'ont reprise un peu. Cependant son extrême religion la soutient et lui donnera, j'espère, la force nécessaire pour arriver sinon à une consolation impossible, au moins à une résignation qui lui rende l'existence supportable. Son état est à peu près le mien quant au moral, mais quant à la santé, excepté les crises de douleur qui ont eu leur réaction sur elle, je n'ai pas à m'en plaindre, et Dieu m'en donne assez pour soutenir à la fois le désespoir de ma femme et le mien. Le magnifique climat dans lequel nous sommes contribue sans doute à contre-balancer ce qu'un pareil événement devait y apporter de trouble et de souffrances nouvelles.

Un vaisseau d'Alexandrie nous a apporté ces jours-ci toutes vos lettres du commencement de novembre et celle que vous m'aviez écrite de Péronne. Malgré la déplorable situation où cette lettre m'a trouvé, elle m'a fait un vif plaisir, elle m'a été d'une vraie consolation. Il est si doux d'entendre une voix de famille de si loin et dans l'abîme de douleur où nous sommes. Cette lettre est pleine de votre affection pour nous, et vos pressentiments ne devaient que trop se réaliser! Combien je

déplore ce voyage! Puisque je devais subir ce coup, combien j'aurais préféré qu'il nous eût frappés auprès de notre famille et que ma femme eût eu des cœurs où épancher le sien dans ce moment terrible où tout ce qu'on a de cher n'est pas encore assez pour nous retenir à l'existence! Quant au coup même, j'ai la triste consolation de ne pas l'attribuer au voyage et la pénible certitude qu'il nous aurait également atteints à Mâcon : il avait été porté de plus loin, et nous ne pouvions pas la conserver. Notre vie devient bien vide et bien indifférente à présent. La seule consolation que je puisse offrir à Marianne, et qui puisse occuper son esprit quelques minutes, c'est d'employer son existence à faire quelque bien autour de nous et de convertir en soins et en bien-être pour les autres le désespoir où nous sommes à jamais condamnés.

Je pense sans cesse à vous tous, et je ne doute pas du profond chagrin que vous partagez tous avec nous. Lisez cette lettre à mon père et à ma tante de Lamartine. Je désire vivement vous revoir le plus tôt possible. Marianne est partagée entre ce désir et l'horreur que son imagination éprouve à rentrer dans nos maisons vides et à retrouver si tristes et si dénuées d'intérêt toutes les places à Milly et à Saint-Point que cet ange animait et remplissait pour elle et pour moi. Mon projet actuel est de la ramener par Constantinople, Vienne et Turin, de la laisser à Turin cinq ou six semaines avec madame la marquise de Barol, son amie, et mesdemoiselles de la Pierre, et de revenir d'abord seul pour supporter le premier coup et lui sauver les plus tristes spectacles. J'irais la prendre ensuite et la ramener à Saint-Point. Nous ne pouvons quitter la Syrie à cause de la saison, et faute de notre vaisseau, avant la fin d'avril. Nous irons par terre, par Damas et Alep, au golfe d'Alexandrette où nous nous embarquerons pour Smyrne et Constantinople. Nous res-

terions peu dans cette dernière ville, et nous prendrions notre chemin par Andrinople, Belgrade et l'Allemagne. Nous pouvons espérer de vous revoir à la fin de juillet. Tout ce projet est subordonné aux circonstances de l'Europe, car, si la guerre éclatait, nous reviendrions nécessairement par mer et à peu près à la même époque. Je renonce à toucher à l'Égypte qui nous retarderait jusqu'en octobre. Je n'ai plus d'intérêt à rien au monde qu'à Marianne et à vous tous à Mâcon.

Nos amis, et surtout Amédée de Parseval, ont été pour nous plus que des frères dans cette circonstance. Rien ne peut rendre les soins, le dévouement, l'oubli de lui-même, d'Amédée. Capmas est excellent aussi. M. de La Royère est toujours tellement accablé des suites de sa maladie qu'il ne peut pas beaucoup s'occuper des autres. Nous le soignons de notre mieux. Il ne faut pas en parler à Eugénie pour qu'elle n'inquiète pas sa famille. Nous commençons ces jours-ci à recevoir quelques-uns de nos amis de la ville qui ont été admirables de bonté pour nous. Il y a une trentaine de personnes à voir et cinq ou six avec lesquelles nous nous sommes particulièrement liés. Les gouverneurs de la Syrie continuent à nous donner toutes les protections et toutes les faveurs imaginables. Le pacha d'Égypte m'a écrit deux fois pour mettre à ma disposition tous les commandants de ses troupes et de ses villes et, dernièrement encore, pour me presser de venir le voir en Égypte. Son fils, Ibrahim Pacha, qui vient de remporter une victoire décisive sur le sultan, où il a pris le grand-visir et toute son armée, est également excellent pour nous. Je le verrai en allant en Caramanie où il est à présent. Il n'y a pas de souverains d'Europe dont nous puissions espérer tant d'égards et d'attentions délicates et qui fissent plus d'efforts pour nous rendre leur pays sûr et agréable et nous y retenir. Ne soyez donc nullement tourmentés à cet égard ; hélas ! plaignez-nous

seulement de ne plus pouvoir jouir de rien, même dans cette admirable nature dont nous sommes environnés!

. . . .

(*La suite de cette lettre manque.*)

DLXXIV

A monsieur Aubel

Mâcon.

Constantinople, 25 juin 1833.

J'ai reçu avec plaisir, mon cher Aubel, cette voix de vous, qui me disait que quelqu'un souffrait avec nous ; je n'en doutais pas de votre part. Plus vous avez perdu vous-même, plus vous devez compatir à ceux qui ont tout perdu. Mais je vous remercie de me l'avoir dit. Si rien ne console, l'amitié, la pitié du moins conservent encore leur accent pour le cœur, et on aime ceux qui vous le font entendre.

Je reviens le plus malheureux des hommes, ma femme plus malheureuse que moi encore. Je ne vois rien dans l'avenir que désenchantement, solitude et abandon. Ma vie est finie, et je ne la voudrais pas recommencer à tel prix. Ce voyage, ces choses vues de près, cet affreux malheur m'ont changé et bouleversé. Je ne suis plus le même homme au physique et au moral ; ma philosophie même, si une misérable pensée humaine mérite ce nom, n'est pas ce qu'elle était. C'est une grande leçon que tant de spectacles des vanités humaines, cela enlève le prestige du passé comme les illusions d'avenir. J'ai désiré une action politique, je ne la désire plus, je n'ai plus assez de foi en moi-même et dans les choses pour en donner aux autres. Je désire vivement qu'une dissolution des chambres me dispense, sans qu'il y ait de ma faute, d'aller

pérorer à froid sur les vanités du siècle qui ne m'émeuvent plus.

Je passe ici le temps nécessaire pour nous reposer de soixante jours de navigation. J'y congédie mon vaisseau, et nous entreprenons par terre le voyage de la Turquie d'Europe par Andrinople et les Balkans. C'est pénible, mais tout est préférable quand on a le cœur brisé et plein d'une seule image à la solitude muette et toujours la même de la chambre d'un vaisseau pendant des jours et des nuits sans fin. J'ai d'ailleurs tout ce qu'il faut pour rendre ce long voyage de terre tolérable ; chariots, tentes, chevaux de selle, interprètes et escortes. J'espère en un mois arriver à Belgrade et de là en un autre mois en France. Nous en avons désir et horreur à la fois, vous le comprendrez. Revoir si vide ce qu'un être si charmant remplissait de bruit, de joie et d'espérance ! c'est trop fort pour le cœur d'une mère. Je la laisserai à ses amis à Turin, et je rentrerai seul.

Adieu. J'aurai bien besoin alors que vous me rendiez les tristes heures que j'ai passées avec vous. Donnez de mes nouvelles à mon père, et parlez de moi à toutes les personnes de Mâcon qui nous conserveront souvenir et amitié.

DLXXV

A monsieur le comte de Virieu

Semlin, sur le Danube, 5 septembre 1833.

J'ai été si errant et si accablé, mon cher ami, depuis mon malheur que je n'ai écrit à personne, même à toi ; à peine un mot de temps en temps à mon père pour lui dire que j'existais. Mais j'ai sans cesse pensé à toi, et, dans les nombreux moments où le poids de la vie pré-

sente et surtout future m'écrase, la pensée de ton amitié éclaircit un peu le brouillard et me console encore d'exister. Il y a cinquante jours que je n'ai tenu une plume. J'essaye de la reprendre pour toi.

Je viens de traverser la Turquie d'Europe, et je suis prisonnier pour dix jours au lazaret de Semlin. Parti de Constantinople par terre, le 25 juillet, avec cinq chariots couverts et des chevaux de selle, j'ai fait un voyage facile jusqu'au mont Hémus. Là, au milieu d'un village de Bulgares et dans une hutte sauvage, j'ai été atteint d'une pleurésie qui m'a retenu dix-huit jours en péril, sans médecin ni amis, ni secours autour de ma femme. Mon médecin flamand et M. de Parseval étaient partis avant moi de Constantinople et nous avaient laissés au plus pénible de la route. Capmas seul restait. Il a été de quelque diversion à ma femme, mais, vieux et malade lui-même à présent, c'est moi qui le soigne à mon tour : son état nous donne même des inquiétudes depuis quelques jours. Ici au moins il est sous la tutelle d'un bon toit et de bons médecins hongrois. Dieu et ma femme m'ont tiré seuls d'affaire, et je vais assez bien maintenant, quoique avec de fréquents ressentiments du mal qui pourrait bien être une forte grippe régnant dans ces contrées comme chez vous. Aussitôt la quarantaine finie, et Capmas en état de monter en voiture, je pars pour Vienne et puis pour la France. J'espère te voir en novembre. Hélas ! je rentre avec horreur dans ces lieux si vides à jamais pour moi ! Sans mon vieux père, je serais resté en Syrie ou en Égypte indéfiniment.

Notre voyage dans la Turquie d'Europe, chez les Bulgares et chez les Serviens, a été, de la part des Turcs, des Bulgares et des Serviens, un enchaînement continuel de prévenances, d'hospitalité, de bontés inexprimables. Nous aurions, sous ces rapports, des choses incroyables à raconter. Partout où nous avons passé, les pachas, les gou-

verneurs, les primats, venaient au-devant de nous avec des escortes nombreuses, jusqu'à cinq ou six lieues de leurs villes, nous faisaient préparer la meilleure maison ou la meilleure hutte du pays, nous envoyaient en présent des chevaux, des bœufs, des veaux, des moutons, des fruits, quelquefois même des esclaves, mettaient des gardes à ma porte, et nous accompagnaient jusque sur le territoire du prince ou du gouverneur voisin. Un des principaux habitants de Philippopoli, chez qui j'avais logé deux jours, comblé d'accueil de toute espèce, ayant appris par un bruit public répandu par les Tartares qu'un Européen était tombé malade dans un village du mont Hémus, partit à l'instant, accompagné d'un médecin grec et avec une suite de domestiques portant tout ce qu'on peut prévoir ou imaginer pour un malade, et vint de trois journées de distance à notre secours. Le prince de ces montagnards l'avait déjà prévenu et m'avait envoyé des médecins, des secours de tout genre et des officiers chargés d'exécuter mes moindres désirs. Quand tout cela est arrivé, le danger était déjà passé. Mais pendant dix-huit jours ils sont restés auprès de moi et ne sont repartis que quand je suis monté à cheval moi-même. Le prince des Serviens insurgés, Milosch, ne nous a pas moins offert et donné. Je regrette de rentrer chez les peuples policés, tant les barbares d'Asie et d'Europe ont été excellents pour nous. Nous ne voyagerons plus maintenant qu'enchaînés dans les formalités pesantes d'une civilisation qui ne donne rien pour rien. J'ai congédié toute ma suite turque au Danube, et je change cet appareil oriental contre trois vieilles calèches hors de service que je trouve par fortune à acheter ici.

Je n'ai aucune nouvelle de France et aucuns journaux depuis quatre-vingt-dix jours. Je ne sais où en est l'Europe et ne le saurai qu'à Vienne. La politique m'importe moins de jour en jour ; il y a longtemps que tu me vois

marcher du mépris à l'indifférence. La question n'est plus là. Je prie Dieu de ne pas m'y jeter et de permettre que je ne sois pas forcé par honneur et égard de représenter des hommes dont je ne représente réellement plus les opinions. S'il me reste quelque intérêt dans ce bas monde, il est tout philosophique et religieux, mais dans un sens plus élevé que je ne l'ai compris jusqu'ici.

Adieu.

De tous mes sentiments humains mon amitié pour toi, modèle des amis, vit et vivra tout entière tant que je vivrai moi-même.

DLXXVI

A monsieur le comte de Virieu

Fontaines.

Mâcon, 23 octobre 1833.

Je passe à Lyon. Je loge à l'*Hôtel des Ambassadeurs* samedi soir. Si ma lettre t'arrive, et que tu sois bien, viens un moment ; autrement ne te dérange pas. Je te verrai en revenant de Marseille où je vais chercher, hélas ! ce qui me reste de plus sacré dans ce bas monde.

Adieu.

Ma femme est à la campagne. Mon voyage sera de quinze jours.

DLXXVII

A madame Émile de Girardin, née Delphine Gay

Chez madame Sophie Gay, rue de Choiseul, n° 11, à Paris.

Au château de Monceau, 5 novembre 1833.

Hélas ! non, je n'ai point à m'excuser. L'affreux mal-

heur m'excuse. Je n'ai écrit un mot à personne. Qu'aurais-je dit? Qu'y a-t-il à dire? A courber la tête sous la Providence, à gémir, à se cacher et à se taire. C'est l'instinct de toute douleur sans espoir, c'est le mien. De plus je n'avais rien reçu de vous, et c'est à Marseille seulement, l'autre jour, qu'on m'a remis vos deux premières lettres avec un paquet arriéré de soixante autres. En revenant ici je trouve la troisième.

Je n'ai été ni à Paris ni près de Paris; je suis arrivé ici nuitamment comme un misérable. J'y ai déposé madame de Lamartine dans ce qui nous reste de famille, et j'ai été chercher, moi seul, à Marseille mes précieuses et chères reliques. Jugez de mon voyage! Hélas! c'est hier que je suis allé les porter à Saint-Point et les déposer de mes propres mains sur le cercueil de ma mère qui aimait tant cette enfant. Le soir, je suis revenu joindre madame de Lamartine ici; elle ignorait le but de mon voyage et le motif vrai de mon absence. Je ne le lui ai appris que ce matin. Dans une vie depuis un an semée de telles scènes quelle place reste-t-il au bonheur? Mais il en reste, il s'en fait même une plus grande à l'amitié : nous cherchons au dehors ce qui nous manque autour de nous. Que je plains madame votre sœur, et que je désire que vous n'appreniez jamais le malheur par vous-même!

Je suis très souffrant, dans une impuissance de facultés totale, anéanti, perdu; j'ai vécu. Je ne désire que repos et silence, et malheureusement il faut peut-être que j'aille m'asseoir sur un banc politique quelques mois. Ma consolation, si j'en suis réduit là, sera de revoir vous et ce peu d'excellents amis que la mort nous a pu laisser dans ce monde. En attendant, croyez à des sentiments qui ne disent rien, mais qui répondent dans mon cœur à tous les vôtres, et écrivez-nous, quoique je puisse à peine tenir une plume. Parlez de moi à M. de Girardin et à votre aimable mère dont je trouve deux volumes sur ma

table. Je lirai quand je pourrai lire. A présent je ne puis rien. Adieu, adieu, adieu.

DLXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

A Virieu (Isère).

Monceau, 7 novembre 1833.

C'est hier que je suis arrivé de Marseille, où j'étais allé, après avoir déposé ma femme ici, chercher tout ce que la mort pouvait me rendre. Arrivé de nuit, j'ai été à Saint-Point reporter un moment dans notre chambre vide ce qui la remplissait jadis de vie, de bonheur, d'avenir, et, le jour venu, j'ai porté de mes propres mains et déposé ce cercueil sur celui de ma mère. Te figures-tu ces huit jours de rêve horrible dans ma vie ? Maintenant tout est fini, et je suis revenu me renfermer avec ma femme à Monceau, que la mort de ma tante vient de me laisser. C'est là que tu me trouveras. Je ne puis pas en sortir. Je suis anéanti au moral et au physique. Je te croyais à Lyon. Je t'avais écrit mon passage, et je suis allé t'y chercher.

Sois béni pour les lignes que tu m'envoies ! Ta voix seule, comme celle du seul ami véritable que j'aie eu et conservé de tant de passé, vibre avec quelques accents consolants dans mon cœur sourd à tout le reste. Il y a eu peu de jours où je n'aie longuement pensé à toi : tu étais de moitié dans ma pensée à tout ce que je voyais et sentais, — hélas! pauvre et triste partage, comme ceux de notre jeunesse où tu mettais tout et moi rien.

Comme toi maintenant je vis assez hors de ce monde, mais je ne pense pas pour cela que nos idées aient acquis

plus de sympathie ; peut-être au contraire nous éloignons-nous maintenant pour nous retrouver ensuite. Les astres ont leurs orbites et les esprits aussi ; la volonté n'y peut rien, la conviction est inflexible comme la conscience, et comme la conscience elle a toujours raison, elle est à elle-même sa loi. Au reste je pense le moins possible, je ne désire que silence et ténèbres. — Je négocie pour me tirer, si je le puis avec convenances et honneur, de la mission du Nord. Je suis dans le dénûment complet de facultés, forces et volontés nécessaires. Si je n'obtiens rien, j'irai, mais à toute extrémité.

Adieu. Je n'ai pas la force d'écrire. Viens causer ici : j'ai appartement bien complet et assez chaud à te donner.

J'ai fait adresser, à Lyon, chez toi, du riz de Piémont en sac. Paye le port, ou fais-le payer, et réexpédie-le sur-le-champ à mon adresse à Mâcon : c'est pour des gens malades et pressés.

DLXXIX

A monsieur le comte de Virieu

Lemps.

Mâcon, 23 novembre 1833.

Je reçois ta lettre touchante et bonne comme toute ta vie. Je ne réponds qu'un mot, car je suis si malade qu'une lettre m'est un coup de poignard. Je vais demain à Lyon ; tu n'y seras pas, j'en suis désolé.

Je serai à Monceau (une lieue de Mâcon, route de Saint-Point) jusqu'au 15 décembre. Tu y auras une bonne chambre, du bois à brûler en profusion, un excellent lit et muni de dix à douze couvertures. Je m'en occupe. Nous causerons, et tu me feras du bien. Adieu.

DLXXX

A monsieur le comte de Virieu

Lyon.

Monceau, 7 décembre 1833.

J'allais t'écrire pour te demander pourquoi tu n'arrivais pas. Ton feu était fait tous les jours depuis le 1er décembre ; mais, puisque tu souffres aussi et que tu ne peux venir avant mardi ou mercredi, ne viens pas. Je pars moi-même à la fin de la semaine, et un rendez-vous de quelques heures, interrompu d'affaires et d'emballages à Mâcon et ici, ne me suffirait pas. Il nous faudrait du temps et du loisir au coin de feu. Je suis non envieux mais heureux de ton bonheur et de tes enfants et de celui que te promet encore madame de Virieu. Le bonheur d'un ami n'augmenterait pas ma peine et ma viduité de cœur. Mais je ne puis quitter ma femme, et je suis accablé de toutes sortes de manières, maladie, affaires importantes, correspondances de vingt lettres par jour. Je perds la raison de lassitude en tout genre.

Adieu, à revoir.

DLXXXI

A monsieur le Docteur P.

Monceau, 10 décembre 1833.

Monsieur,

Votre lettre m'étonne. Je n'ai nul souvenir du propos que vous citez. Peut-être devriez-vous savoir mieux qu'un autre quelle foi on doit ajouter aux prétendues

paroles attribuées à certaines personnes, vous à qui sans doute on en a prêté que vous seriez heureux de désavouer. J'ai su vaguement que vous aviez plusieurs fois écrit contre moi, et je ne m'en suis jamais occupé : les opinions sont un terrain neutre sur lequel on peut combattre sans blesser souvent autre chose que des opinions ; je n'ai pas même senti contre vous la moindre irritation à cet égard. Je sens qu'en politique comme en philosophie sociale je pourrais combattre moi-même des hommes que j'aimerais et que j'estimerais profondément du reste. Je sais aussi que, lorsqu'on attaque les opinions présumées d'un homme avant qu'il les ait professées lui-même, on combat dans les ténèbres, et les coups ne portent pas.

Je suis persuadé, comme vous me le dites, que vos études et vos efforts n'ont que l'amélioration de la société pour objet. Si vous cherchez cette amélioration, que j'espère aussi, par le jeu sincère des institutions libres, par l'expansion et la propagation de toutes les lumières et de toutes les vertus, comptez-moi au nombre de vos amis politiques ; si vous l'attendez et la provoquez par la violence et la tyrannie d'une volonté populaire, comptez-moi parmi vos ennemis. Je n'ai que ces deux mots à vous dire : trop accablé par la souffrance et la douleur, je n'ai ni force ni temps pour de stériles polémiques.

Cependant, monsieur, je dois, après vous avoir remercié de quelques expressions bienveillantes de votre lettre, vous demander ce que vous avez voulu exprimer par votre dernière phrase : *J'en appelle à votre prudence.* Si c'est une menace, je dois vous dire et je vous dis que des opinions politiques sincères et consciencieuses comptent le danger pour rien et la conviction pour tout, et que je ne tiens pas assez à la vie pour que la crainte d'un homme et d'un parti me fasse jamais déguiser ou taire ce que je croirai la vérité ou la justice.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Je n'ai pas besoin de vous dire, je pense, que cette lettre est pour vous et non pour aucune publicité de journal, etc., etc.

DLXXXII

A monsieur le comte de Virieu

Lyon.

Mâcon, décembre 1833.

Je pars demain, bien que très malade. Je t'envoie 1° une pipe de Constantinople montée et quelques chibouks, 2° une provision d'admirable tabac turc, 3° un sac de Damas pour mettre le tabac, 4° quelques livres de véritable café moka, acheté par moi-même de la caravane de Bagdad avant son entrée à Damas, et par conséquent aussi pur que sur sa tige à Moka. J'ai de plus pour toi une vingtaine de bouteilles de vin de Chypre, vin d'or du Liban, vin de Jérusalem, vin des Cèdres de Salomon. — 5° chapelet pour madame de Virieu, qui a reposé et a été béni sur le Saint-Sépulcre. J'ai un beau poignard arabe pour ton fils, mais il n'est pas encore déballé ; plus, pour lui encore, une superbe bride turque-arabe. Je lui amenais un cheval, mais, le plus beau des miens ayant péri à Magnésie, j'ai renoncé à conduire les autres.

Mon beau-frère, Ligonnès, te portera ce petit paquet à Lyon, après-demain.

Je pars demain à petites journées. Je serai rue de l'Université, n° 82. Souviens-toi de ce chiffre.

Adieu. Je n'en puis plus de tristesse, de fatigues et de

maladie, mais je t'aime toujours. Ne m'oublie pas auprès de madame de Virieu, et de ta mère et de ta sœur quand tu leur écris. Tu devrais bien venir à Paris cet hiver.

Écris-moi souvent.

ANNÉE 1834

DLXXXIII

A Monsieur de Lamartine père

A Mâcon.

Paris, 9 janvier 1834.

Mon cher père, 1° envoyez-nous la peau de tigre, puisque vous l'avez; 2° faites mettre le tabac dans mon cabinet. Nous sommes bien contents de votre lettre et de votre santé ; la mienne va un peu mieux, malgré l'étourdissement des lettres et des visites.

J'ai parlé hier, pour la seconde fois, en réponse à M. Bignon (1). Quoique ce fût une idée neuve et hardie, elle n'a pas été trop mal écoutée par la Chambre. Faites-vous donner le *National* où mon discours est bien et complètement rendu. Je parlerai dans quelques jours vigoureusement sur la grande question des partis, la réforme parlementaire et l'élection universelle. Vous serez content, je l'espère, de la sagesse et de l'indépendance de mes opinions dans ces difficiles sujets. Je veux m'exercer, tant que je pourrai, à parler hardiment et souvent sur toute chose pour vaincre la difficulté extrême de tribune et conquérir l'improvisation. Je commence à espérer que j'y parviendrai en six mois de temps, au lieu de trois ans que je croyais nécessaires.

Je suis dans ce moment-ci, et environ pour un an au

(1) Sur l'Orient (Discussion du projet d'adresse). Voir la *France parlementaire*, t. I, p. 8.

moins, en proie à toutes les hostilités les plus acerbes des journaux de tous les partis, surtout des petits journaux carlistes. Les partis ne veulent ni bonne foi ni indépendance, et, à ce titre, ils vont tour à tour m'écraser d'injures et de calomnies. Vous savez que je m'y attendais et que j'y ai le cœur impassible; ainsi ne vous en inquiétez pas pour vous ni pour moi. Il ne reste rien de tout cela que la vie et le caractère d'un honnête homme, et tous ces coups ne laissent pas de cicatrices ou n'en laissent que d'honorables. Vous ne vous figurerez jamais toutes les absurdités qu'ils débitent dès le premier jour où ils me supposent vendu au gouvernement. Dans quelques semaines ce seront ceux du gouvernement qui me tomberont sur le corps à leur tour, puis ceux du parti républicain, car j'ai à les blesser profondément tous les trois, et je dois subir leur triple salve d'injures. Cela est nécessaire à mon plan d'organisation future d'un nouveau parti de royalisme avancé et impartial qui ne prendra son appui que dans la conscience du pays. J'ai déjà des offres nombreuses dans ce sens, mais je serai seul jusqu'aux élections prochaines.

Genoude s'est bien conduit et m'a offert son journal pour répondre aux calomnies. J'ai refusé. La suite justifiera seule le présent. Quelque chose qu'on vous dise de mon passage au juste-milieu, n'en croyez rien. Je ne passerai à aucun parti dénommé actuellement, et c'est ce qui les rend furieux. Mais je suis plein d'égards pour tout ce qu'ils renferment de loyal et d'honorable. Je vous écris ceci une fois pour toutes, pour que vous ne vous troubliez pas du grand tapage que vous entendrez, et que vous lirez surtout dans votre journal, qui est, je crois, le *Rénovateur*, où Berryer et son parti me font lacérer. Il leur en cuira dans six mois.

Marianne a du rhume et un peu de fièvre depuis hier, mais rien de sérieux. Elle a ici son cousin à la maison

et plusieurs de ses parents d'Angleterre et de Bretagne. Nous ne sortons pas du tout le soir, et quelques amis viennent alors en visite. Nous nous couchons de bonne heure, et je travaille de bon matin. Je fais une préface à mes œuvres pour payer mes vingt-quatre mille francs de Gosselin, que j'ai touchés et qui me feront vivre cette année ici. Nous sommes délicieusement logés et chauffés.

La Chambre finira, j'espère, en avril, mais je crains d'être obligé d'y revenir pour formuler jusqu'au bout ma politique. Puis je m'en irai quand elle aura un corps et un journal et pourra vivre toute seule. Je ne pense guère dans ce tumulte pouvoir m'occuper de poésie. Cependant, pendant la loi des douanes, j'aurai du loisir six semaines et je l'utiliserai. Vous n'aurez un beau discours capital de moi qu'à la discussion de l'instruction publique.

Adieu, et tendresses à tous. Écrivez-nous beaucoup.

DLXXXIV

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, 10 janvier 1834.

Mon cher ami, bien loin que ta lettre me soit un fardeau de plus, elle m'est une fleur dans ce désert de sable de mon salon, désert dont chaque grain est un ennuyeux volume ou un insupportable journal, et je me repose en te répondant entre deux visites d'importuns. Je suis bien aise que tu sois content de la pipe et du tabac. Uses-en largement; je te le réserve en entier, je n'en donne à personne, et j'en ai un quintal peut-être. Ce que je regrette profondément, c'est la perte du cheval arabe que j'amenais pour ton fils.

Nous sommes établis très confortablement, et nous vivons solitaires, le soir au moins. Je ne sors jamais ; la journée est prise par les ennuyeux et par la Chambre. Je travaille à me former à force de chutes et d'audace à la tribune, et je vois bien qu'au lieu de trois ans que je croyais nécessaires, un an ou six mois me suffiraient, mais cela prend trop d'attention et de peine et me forcerait à renoncer à toute production intime et forte. Je n'y resterai donc, si Dieu le permet, que le temps strictement nécessaire pour ouvrir le premier sillon, formuler un symbole de bonne foi, d'indépendance des partis et de progrès moral ; après quoi je rentrerai dans mon nuage.

J'ai commencé à parler deux fois, et je m'en suis mieux tiré que tu ne le verras dans les journaux, qui sont tous acharnés sur moi, parce que les uns me comprennent trop bien et les autres pas assez. C'est égal, j'ai du cœur et de la conviction, je sais sur quel immense appui, invisible encore, je me soutiens, et je vais dans quelques jours les déchaîner davantage quand je parlerai sur la réforme électorale que j'admets, et sur l'instruction secondaire où je leur apporterai des idées hardies qui les feront tous cabrer. Ma position est donc on ne peut pas plus pénible à présent, et pour environ un an, où je dois tout blesser et tout m'aliéner. Il le faut, ma force future est là. Tu le verras, si Dieu me donne temps et vie et talent. En attendant, je n'ai que moi avec moi sur la brèche. C'est un hourra universel contre mes idées, mon talent, mon caractère surtout. Je suis vendu à tant la parole, etc., etc., renégat, judas, etc., etc. Je n'ai pas besoin de te rassurer sur tout ceci. Je suis vendu comme toi, et dans peu de jours je ne le paraîtrai pas assez. Tout cela m'afflige, mais je m'y attendais, je le voulais, je dois le supporter, et cela me rend même de l'énergie morale. Je pense que la Providence m'accou-

tume ainsi au feu que j'entendrai plus roulant encore dans quelques années.

Du reste voici notre vie. Ma femme s'occupe assez des visites, lettres, ménage, et cela lui fait quelque bien, mais peu; moi, je me lève matin et travaille ou prie, ou pleure en paix, jusqu'à onze heures; alors viennent les coureurs de crédit que je ne veux pas avoir, jusqu'à deux heures. A deux heures la Chambre jusqu'à six. On en sort la tête brûlante et vide et résonante. Nous dînons. Viennent un ou deux amis, et nous nous couchons à dix heures, vie de couvent. Ma consolation est d'être admirablement logé, chaudement avec calorifère, etc... Tu me manques terriblement. Cependant nous serions peut-être brouillés par la politique qui n'est pas homogène en nous. Il vaut mieux que tu attendes deux ans : alors nous serons, je crois, assez d'accord. Comment va ton journal? Je n'en ai rien vu. Le mien ne doit sortir des choses que lorsque nous serons douze à la Chambre : à présent nous sommes *un*.

Adieu, écris-moi souvent et souvent pour me consoler du reste.

DLXXXV

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, 13 janvier 1834.

J'ai reçu la première et la seconde lettre, et j'ai lu l'article de défense indirecte. Il est très adroit dans son but et dans sa forme. Je ne m'inquiète pas, du reste, de tout ce que ce journal et autres peuvent dire et diront d'absurde sur mon compte. Je n'en suis même pas poli-

tiquement fâché ; plus ils iront loin, plus ils auront à rétracter un jour. La réaction sera égale à l'action.

Reçois mon compliment bien senti, hélas ! sur ton nouveau bonheur de famille. Bien loin que ton bonheur en ce genre m'afflige, c'est la seule chose qui me console.

Je suis tel quel, malade, triste, seul et persécuté par les amis autant que par mes ennemis, mais je persiste dans ma résolution d'être impopulaire et méconnu longtemps, pour défaire tout ce que le royalisme de coterie a fait si stupidement depuis trois ans, et ne prendre de point d'appui que dans la conscience impartiale du pays. Le succès m'est géométriquement démontré, si je puis tenir bon trois ans et acquérir la parole. Je n'y épargne ni courage ni peine, j'affronte le ridicule, plus difficile à affronter que le poignard. Je vois le but et j'oublie la route. Ne te tourmente pas pour moi de ce que feront journaux et salons de Lyon, ne me défends même dans le *Réparateur* qu'autant que je tombe, comme j'y tomberai fréquemment, dans ta ligne. Une amitié comme la nôtre est au-dessus de toutes vicissitudes, de tous les malentendus d'opinions.

Parle de moi à ta femme, et félicite-la sur un bonheur que je ne comprends plus que par son côté terrible.

Adieu. J'ai trente lettres là du matin à répondre, dont moitié d'injures anonymes. Il faut du temps, je n'en ai pas. Mais écris souvent et donne-moi quelques grandes idées sur l'instruction publique; j'en ai de colossales moi-même.

On revient à mon discours sur l'Orient, et on sera forcé de l'entendre. Il n'y a que cela de possible.

Je viens de relire ton article : il est remarquablement formulé et écrit. Pourquoi n'es-tu pas député ?

P.-S. Ne cite jamais rien de mes lettres.

DLXXXVI

A monsieur Ronot

Avoué à Mâcon.

Paris, 16 janvier 1834.

Je reçois votre lettre, mon cher Ronot, et je vous remercie de votre bienveillant encouragement. J'en ai besoin, car, pour parvenir à me faire comprendre, il me faut un an d'efforts pénibles et d'impopularité systématique. Je dois, pour chercher mon point d'appui hors des partis existants, dans la conscience du pays, commencer par blesser tous les partis en leur échappant. Cette situation doit donner lieu pendant quelque temps à toutes les accusations dont vous me parlez et dont je suis accablé de toutes parts. La situation est dure, mais j'ai le cœur de l'embrasser de l'œil et de l'affronter parce que j'ai le sentiment de la surmonter peut-être plus tard. Je n'ai pas besoin de vous dire d'attendre et de ne juger que dans un an après un symbole complet successivement formulé à mesure que les questions se présenteront.

J'ai vu hier votre beau-frère et votre fils, et je les aurai à dîner ces jours-ci. Il ne me reste ni temps ni force pour la poésie dont vous parlez ; mais elle couve au fond de mon âme.

Adieu, mon cher ami. Je n'ai pas besoin de vous dire que mes lettres doivent rester entre vous et moi et ne pas transpirer dans le journal. C'est bien assez de toutes les absurdes suppositions, interprétations, etc., de tous ceux de Paris. Je vous le répète, empêchez qu'on ne me juge avant de m'avoir entendu au moins toute une session. Je ne demande que cela.

Mille amitiés.

DLXXXVII

A monsieur de Lamartine père

A Mâcon.

Paris, 17 janvier 1834.

Mon cher père, nous avons de vos nouvelles aujourd'hui par Ligonnès, excellentes nouvelles et qui nous font bien plaisir. N'oubliez pas ou de nous en donner ou de nous en faire donner bien régulièrement tous les huit jours : c'est notre premier besoin, notre plus douce consolation.

Nos nouvelles à nous sont toujours les mêmes. Nous menons la même vie retirée et occupée. Le soir, après le dîner, il nous vient plus ou moins d'anciens amis nous visiter et causer jusqu'à dix heures.

Quant à la politique, elle n'est pas très ardente dans ce moment-ci. Dans quelques jours elle se ranimera sur la question d'élection universelle. Je ferai ce que je pourrai pour parler alors, et je suis prêt à le faire dans un sens de liberté et de raison qui aura votre assentiment. Il ne faut pas vous attendre cependant à ce que cela obtienne l'assentiment des journaux, cela sera attaqué par tous ; mais ne vous inquiétez pas de ce déchaînement général. Il passera dans un an et se changera en applaudissements. Je veux de l'impopularité des partis, parce que mon système, que je révèlerai successivement, ne doit prendre son point d'appui que sur la conscience et les intérêts du pays. Vous vivrez assez pour le voir éclore. Nous serons une douzaine déjà à la session prochaine. J'ai des offres d'hommes pensant comme moi, très capables de me seconder. En attendant, ne prenez aucune inquiétude. Celui qui m'inspire me soutiendra ;

et puis il n'y a aucun danger autre que le ridicule, les injures, les calomnies. J'y suis cuirassé, je les veux. Tout cela aura sa réaction plus tard. Comme ma conscience est nette, et que je ne veux que le triomphe des honnêtes gens par la raison, on le reconnaîtra en son temps, et tout le reste s'évanouira. Croyez-moi bien, j'ai l'instinct des masses. Je suis déjà vu avec bienveillance et amitié dans les rangs opposés de la Chambre. Mon second discours a été réimprimé et a fait un véritable effet politique. Il sera exécuté d'ici à quelques années.

Tout est parfaitement tranquille à Paris, et au plein repos. Mais je suis accablé de quarante lettres par jour, de vers, de prose, d'hymnes et d'insultes. Cela me fatigue les yeux, et voilà tout.

Adieu. Mille tendresses à madame du Villars et à toute la famille.

DLXXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, 1er février 1834.

J'ai reçu tes deux lettres et ton jeune homme qui paraît admirablement bien. Mais je n'ai rien à lui offrir. Ma maison est une maison de deuil et de tristesse. Plût à Dieu qu'elle en fût une de solitude ! Mais non, c'est un déluge d'ennuyeux, et jusqu'à quarante et soixante lettres par jour. Je perds la tête de fatigue. Tous les coins de la France m'écrivent et m'obsèdent, excepté mon arrondissement de Bergues, qui ne veut de moi que des défenses d'intérêts généraux. Quel métier ! qu'il faut de dévouement pour s'y condamner quand on n'y porte pas d'ambition !

Je devais parler trois ou quatre fois cette semaine, mais il n'y a plus de Chambre depuis quinze jours, et je ne sais si je pourrai avoir la parole demain, c'est le plus difficile ; aujourd'hui nous enterrons nos morts.

Ton journal ne donne pas même mes discours, à ce que me dit Montherot. Tâche seulement d'obtenir qu'il les insère avec ou sans réflexion pour ou contre, peu m'importe ; mais c'est abominable de ne pas donner les opinions que l'on combat à juger aux lecteurs. Je ne m'y abonne pas par la grande raison que je ne m'abonne à aucun. J'ai bien assez de donner cinquante à soixante francs par jour à tous les misérables qui assiègent ma porte de poète et de député, et je n'ai pas le sol de plus. Je vis de mon libraire. De plus, ce n'est pas mon opinion, à ce qu'il paraît, que le *Réparateur*. Je ne souscris pas non plus pour Berryer, tout beau qu'il est, parce que son talent ne sert qu'à fourvoyer le royalisme. Il faut de la conscience, même en politique.

J'ai trouvé ton article admirablement bien écrit et bien fait. Je viens de donner une préface à mes poésies, de 120 pages, que je t'enverrai dès que j'en aurai des épreuves. Je vais m'occuper de préparer un ou deux discours sur l'instruction publique, et puis je ferai des vers pendant six semaines de lois de douanes. Tu n'as pas idée de la difficulté de monter à une tribune pareille et d'y parler sans radotages et sans être stupéfié par les regardeurs et les auditeurs et les interrupteurs. Quant à lire, il n'y faut pas penser, cela ne s'écoute pas du tout.

Adieu, écris-moi.

DLXXXIX

A monsieur de Lamartine père

A Mâcon.

Paris, 6 février 1834.

Hier je n'ai eu qu'une minute pour vous écrire et vous envoyer mon improvisation orageuse sur la Vendée (1). Les clameurs étaient telles qu'il y avait de quoi être stupéfié à la tribune. Heureusement j'ai eu mon sang-froid parfait, comme dans toutes les occasions graves ; j'ai tenu ferme, et j'ai achevé ce que je voulais dire contre cette loi absurde et digne de la Convention. Je vous enverrai le discours pour être donné à nos voisins et amis, avec un ou deux autres que je dois prononcer samedi prochain, et dont un est un discours d'une heure au moins. Je doute que la Chambre l'entende jusqu'au bout ; mais, c'est égal, on parle là pour le pays et non pour une majorité de trois cents députés presque tous liés par des places et qui ne veulent rien autre que ce qui les flatte.

Je commence là à dessiner plus clairement le parti nouveau d'avenir que je voudrais former. Je ne tiendrai certainement pas longtemps à la Chambre, c'est un métier odieux : six heures par jour à ne rien faire dans cet air brûlant et méphitique, c'est trop pour ma santé, et cela m'empêcherait trop de travailler à la partie poétique de ma destinée. Je n'y resterai qu'un an ou deux, le temps nécessaire pour formuler un acte de foi politique et organiser un petit noyau d'hommes qui le professeront ensuite tout seuls.

(1) Séance du 3 février 1834. V. *La France parlementaire*, t. I, p. 21.

Tous les partis sont fort en colère contre moi de ce que je me refuse ferme aux avances de tous. Mais déjà certains hommes qui pressentent l'avenir me font des propositions de venir à moi. Je ne le veux pas encore avant la session prochaine. Les journaux qu'on m'offre m'absorberaient dans leur couleur, et toute la nouveauté et le crédit de notre parti d'avenir se trouveraient ainsi perdus avant de naître. Je n'accepterai ou fonderai un journal que lorsque notre parti aura un certain nombre, une certaine individualité, et qu'il absorbera, au contraire, les couleurs ou les journaux qui viendront s'y rallier. Je parlerai, qu'on m'écoute ou non, sur cinq ou six grands sujets encore pendant cette année. Nous aurons fini au mois de mai; je n'en vois les heures. Marianne est bien souffrante et moi assez depuis quelques jours. J'ai cependant plus de tranquillité qu'au commencement, et toutes mes matinées, interdites aux visites et aux solliciteurs, sont exclusivement à moi. Je monte à cheval ensuite dans le bois de Boulogne, jusqu'à trois heures où je vais à la Chambre. Je tâche d'en prendre le moins possible. J'y ai quelques amis, mais pas d'ennemis personnels du tout. On m'y aime assez, sauf la terreur que leur causent mes opinions dont ils soupçonnent la sincérité encore.

Vous ne nous écrivez ou faites pas écrire assez. Donnez-nous bien souvent de vos nouvelles. C'est notre seul plaisir que de nous reporter en pensée auprès de vous. Il ne nous reste que cela au monde. Parlez de moi et de tout ce train-train politique à madame du Villars, et dites-lui de ne pas se tourmenter de tout ce que les journaux écrivent chaque jour sur moi. Il n'y a pas un seul mot de vrai ni en un sens ni dans l'autre. Attendez deux ans pour y voir clair. Alors nous aurons nos journaux, et nous représenterons exactement notre nuance et notre action. D'ici là, n'y pensez pas ; il faut ce temps-là. Tout est, au reste, parfaitement tranquille à Paris et au de-

hors. Le gouvernement a plus de force qu'il ne lui en faut, et aucune révolution ne menace de longtemps, selon les probabilités.

S'occupe-t-on de mes plantations de vignes à Monceau, et de préparer mes vins pour l'Amérique? Dites à Révillon d'être actif, et qu'il m'envoie ici deux pièces de vin de Milly, pour domestiques.

Adieu, et mille tendresses à Cécile, Sophie, aux nièces et à ma tante.

DXC

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, 17 février 1834.

Tes lettres me font toujours bien et plaisir. C'est ma seule grande affection dans ce bas et triste monde que la tienne. Je suis fâché seulement que nous n'ayons pas à combattre sous le même drapeau pendant quelques années peut-être. Mais je ne puis faire violence à ma conscience de cœur et d'esprit, qui me dit que le parti royaliste, depuis le ministère Polignac jusqu'à aujourd'hui, est dans le faux et même dans le mal. Le faux le perd et le perdra, lui comme parti, le mal perdra la société, c'est bien pis. La différence entre nous vient du différent point de vue d'où nous voyons les choses. Tu les vois de France, et du sein de tes idées de famille, d'opinions, d'habitudes, etc.; je les vois du haut d'une philosophie plus générale et plus hors du temps et des courtes sympathies d'hommes et de choses. Espérons que des événements nous ramèneront au même centre. Je n'en ai pas de doute, mais ce ne sont pas ceux que tu prévois : ceux-là pourront apparaître encore, mais il est difficile

qu'ils subsistent d'après la manière dont on les prépare. Le faux et le mal ne produisent que le faux et le mal.

Je suis bien aise que mon mot sur la Vendée t'ait plu. Nous nous rencontrerons souvent sur la route. Mon mot d'avant-hier sur les frères des Écoles chrétiennes (1) t'aura plu davantage. Il a fait une grande impression sur la Chambre, et j'ai emporté l'ordre du jour. L'improvisation a été presque complète et bien débitée. Il y a eu un bravo presque général sur tous les bancs et dans la galerie. Lis-le dans le *Moniteur* que je t'envoie, et tâche de le faire insérer en entier et tel qu'ici, comme en effet il a été dit. Les journaux du jour l'ont défiguré.

Ce matin je viens de préparer une immense harangue sur l'instruction publique. Arrange-moi un moyen, en payant, de le voir inséré tout entier, sans réticences, dans vos journaux de Lyon. Ce sera mon œuvre de la session. Je désire qu'on le lise complet, quoique mon opinion soit choquante peut-être pour vos idées. Tu verras si je mâche les vérités à tous.

Je suis accablé d'ouvrage. Nous allons accrocher des atomes flottants et faire une revue politique, première expression de nos idées gouvernementales, entre moi, Ballanche, l'abbé de Lamennais, Pagès, non Garnier-Pagès, mais Pagès député et écrivain, plus un nombre d'autres hommes jeunes et de toutes couleurs, réunis seulement sur le terrain des idées avancées, sans personnification, mais sans répugnance à rien ni à personne. Cela se prépare et éclora invinciblement.

J'ai de plus vendu hier *cent mille francs*, comptant, mes œuvres faites et à faire pendant quinze mois, trois volumes de notes de voyage, et mon joli petit poème du *Journal d'un Vicaire*, non fini. Je fais trente pages d'impression par matinée, plus vingt autres choses, plus la

(1) Séance du 15 février 1834. V. *La France parlementaire*, t, I, p. 27.

Chambre et les correspondances inouïes. Je me lève matin et ne vois personne.

Adieu, lis cette lettre à Montherot, si tu le vois. Je n'ai pas le temps d'écrire à deux à Lyon. Mille tendresses.

DXCI

Au marquis Gino Capponi

Paris, 12 mars 1834.

Votre souvenir me manquait, mon cher marquis. A tout ce que je voyais d'Italie, je demandais de vos nouvelles et de celles de Frullani. Enfin M. Tommaseo m'en apporte. Mais il ne m'a pas laissé son adresse sur son billet, et je ne sais où le prendre. M. Berlinghieri, à qui je l'ai envoyé demander, l'ignore. J'ai écrit à Didier, correspondant de Vieusseux, pour qu'il me la fasse découvrir. Je l'invite à dîner. Je brûle de parler de vous avec lui.

Je n'ai pas douté de vos sentiments dans mes tribulations et dans ma profonde infortune. C'est un coup dont mon cœur ne se relèvera jamais ! La vie est finie à qui n'a plus d'avenir. Que Dieu soit obéi et glorifié en tout ! il n'y a que cela à répondre aux atteintes sans remède dont il nous afflige.

J'ai voyagé deux ans dans les plus belles régions du monde. J'ai refait, hélas ! à un rude prix mon cours d'histoire, de philosophie et de religion. Me voici rentré dans l'arène politique et prenant une position volontairement excentrique, hors de tous nos hideux et stupides partis. Cela me met en butte à toutes les attaques de toutes les passions ; mais le courage ne me manquera, j'espère, pas tant que la conviction et la conscience me soutiendront.

Je voudrais ramener à une situation un peu nationale les restes dispersés du parti honnête de la Restauration et lancer l'opinion politique de la partie jeune libérale dans une voie plus avancée, plus morale que tout ce qu'elle a frayé jusqu'ici. De plus je fais mon éducation parlementaire. C'est difficile à quarante ans. Je n'y mets aucune ambition ni goût personnel. Je ne fais tout cela que par devoir, et je serai heureux le jour où j'en sortirai.

Venez donc nous voir avec Frullani. Le souvenir de Varamista est toujours là sous mes yeux. Venez dans mes tristes Varamista. Vous y trouverez pain, tristesse et liberté !

J'irai pour ma femme aux bains d'Acqui en juin. Sachez-le pour m'y trouver. Nous irons voir les lacs, Venise et Manzoni.

Adieu, je vous aime de toute mon âme et bien sincèrement. Où sont, hélas ! nos jours passés ?

DXCII

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 15 mars 1834.

Tes vingt pages m'ont enchanté. Je n'y réponds que vingt lignes, parce que j'ai la fièvre et une surabondance d'affaires, au delà de l'expression. Mais il y a là dedans, je parle de tes pages, bien du beau, bien du bon, bien de l'amitié. Pourquoi ne prends-tu pas le courage difficile de dire tout haut à ton parti ce que tu penses. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut lui être utile. Le seul courage vraiment héroïque est celui de se brouiller avec ses amis pour leur dire ce qui doit seul les sauver. Hélas ! je ne parle pas d'à présent, ceci n'est qu'un jeu ; mais je vois venir le temps où Dieu m'appellera peut-être à cette

rude mission : *transeat a me calix iste!* ou qu'il me donne la force que seul il possède !

Mais ta lettre m'a touché profondément. Peu m'importe l'article. Je ne désire pas être loué, je désire seulement, et non pas pour moi, être lu par nos amis et ennemis quand je parle pour ou contre eux. Tâche que cela soit. J'ai improvisé hier (1) une heure sur des points délicatissimes, et, quoique j'aie mal parlé, ayant le front vidé par la fièvre, j'ai eu, à mon avis, le plus grand succès que, dans ma position, je puisse avoir sur cette Chambre. Ils m'ont entendu définir jusqu'au bout notre parti nouveau, et, quand je suis descendu, soixante personnes de tous les coins de la Chambre, inconnues, hostiles, rancuneuses, sont venues me serrer les mains et me dire : Voilà enfin l'homme qu'il nous faudrait, les doctrines élevées, morales, conciliatrices, qui nous réuniraient tous sous *tous les drapeaux!* De ce nombre sont des noms qui te feraient peur. Maintenant, le drapeau est sur la brèche, vous n'auriez qu'à venir me renforcer dans des idées de nationalité et d'avancement et de politique morale, et, dans cinq ans, le pays serait à notre discrétion, presse et Chambres. Mais, au lieu de cela, la *Quotidienne* et les journaux carlistes me disent ce matin plus d'injures que les journaux des sociétés populaires. Ils prétendent que mes apostrophes, qui faisaient bondir le juste milieu du ministère sur ses bancs, sont de l'éloquence du juste milieu ; et, sans ce qu'il y a de force conservatrice dans le juste milieu, que ferez-vous jamais?

Je t'envoie un numéro du *Moniteur*. Mon discours, comme partout, y est tronqué et très incomplet ; chacun a enlevé la partie qui le choquait, et tous un beau morceau sur le christianisme, où je leur disais qu'avec une loi pareille il n'aurait pu enfanter. Comme une grande

(1) Sur la loi contre les associations, séance du 13 mars 1834. Voir *La France parlementaire*, t. I, p. 30.

partie était réellement improvisée, beaucoup de choses y manquent. Je le regrette. Je le ferai imprimer. Tâche, en attendant, de le faire insérer à Lyon.

Adieu. Je vais me coucher, puis me relever pour voir la pauvre princesse de Polignac qui me fait demander un rendez-vous. Mon mot d'amnistie, qui retentit encore, leur donne espoir, et elle vient me consulter. Mille choses à ta femme et aux enfants.

Donne de mes nouvelles à Montherot. Lis une préface qui paraît de moi lundi.

DXCIII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, 18 avril 1834.

Je commence par te remercier le plus vivement qu'il m'est possible de l'exactitude et de la fidélité de tes rapports pendant ces jours affreux où nous étions si tourmentés pour toi et pour tout ce que nous connaissions à Lyon. Je m'étonne et j'admire que tu aies eu tout ton sang-froid et la bonne idée exécutée de m'écrire à fond sur tout cela. Continue pendant que tu en auras la force, car je n'ai rien vu de si bien éclairci et de si intéressant.

Ici nous avons eu tout l'aspect d'une grande bataille républicaine, mais les troupes ont été si bien présentées, les gardes nationaux si fervents et sitôt prêts, l'esprit de la ville si répugnant aux hommes atroces qu'on lui mettait pour enseignes de l'ordre futur des choses, que la bataille a manqué aux combattants. Il y a eu lutte d'une nuit seulement, et accompagnée, comme toutes ces luttes, des horreurs que produisent toutes les guerres

civiles. Je compte en parler dans quelques jours, si la Chambre recouvre assez de vie pour entrer dans aucune discussion. Quant à présent, elle est morte et n'écoute rien. On n'y vient plus que pour la forme.

J'ai eu l'espoir de te voir arriver ici depuis quinze jours, M. de Quinsonas me l'avait annoncé. Est-ce que tu y as renoncé? Je m'en irai dans un mois, et je te supplierai de venir nous voir quelques jours à Monceau, car, dans notre triste situation, je ne pourrai quitter ma femme pour aller à Fontaines.

Les affaires générales du pays ne me paraissent pas devoir être modifiées d'une manière grave par les événements récents. Je crois que l'horreur qu'a éprouvée le pays en ayant le pied sur la boue républicaine le rejettera de plus en plus dans l'ornière actuelle. Je pense que le pouvoir en profitera pour prendre une position plus décidée et plus forte, voilà tout. Les événements de ce genre, qui sont les remords de conscience de la révolution de Juillet, ne poussent pas à la répudier cependant, tant qu'il n'y a qu'elle de possible. Il n'y a aucun temps d'arrêt entre ceci et le gouffre anarchique sans fond. Tant que rien ne se présentera entre eux, ceci subsistera et se consolidera. Si jamais une idée, un fait, un sentiment, se présentait tout existant entre Juillet et la République, alors les batailles deviendraient sérieuses. Je vois avec peine, ici comme à Lyon, les colères d'une partie du pays contre les hommes qu'on invoquait la veille comme sauveurs. Cela n'a lieu ici que dans la presse jacobine et dans les salons du carlisme à tout prix.

A Lyon vous êtes mal placés, quoique au milieu de tant de calamités, pour juger bien l'ensemble de la situation. Votre population, même irritée et combattante, a une certaine morale innée qui fait comprendre la vie avec elle ; mais ici, ce qui compose le parti remuant et anarchique est au-dessus de la description. Si le Dante les

avait connus, il aurait ajouté un cercle nouveau à son enfer. Tomber entre de telles mains, c'est bien pis que mourir. Quant à moi, je ferai toujours des vœux contre eux, et je combattrai de toutes armes et sous tous drapeaux contre eux.

Adieu, écris-nous. Mille et mille tendresses chez toi.

DXCIV

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines.

Paris, 9 mai 1834.

J'ai été si souffrant, mon cher ami, que je n'ai pas eu la force de t'écrire, mais je t'ai bien remercié de tes lettres excellentes. Je te crois dans ta douce retraite de Fontaines, cela vaut mieux que notre champ de bataille. J'ai parlé quatre fois encore ces temps-ci à la Chambre, contre les Impérialistes du 20 mars (1); pour les évêchés (2), et nous l'avons emporté, la Chambre est revenue sur sa réaction de 1832 ; sur Alger (3); et enfin, hier, un long discours de doctrine d'avenir (4), très médité et tout improvisé pendant trois quarts d'heure. Celui-là a eu un immense succès d'attention et d'impression, difficile à obtenir à la fin d'une session. Comme il contient des germes de notre politique pratique future, propres à se développer avec succès pour nous dans la jeunesse toute-puissante, tâche à tout prix de le faire insérer dans un journal de Lyon quelconque. Crois ce que je te dis. C'est

(1) Séance du 25 avril 1834. V. *La France parlementaire*, t. I, p. 49.
(2) Séance du 26 avril 1834. *Ibid.*, p. 51.
(3) Séance du 2 mai 1834. *Ibid.*, p. 62.
(4) Sur l'Instruction publique. *Ibid.*, p. 68.

là ce qu'il faut toucher. Rapporte-t'en à moi. Ne néglige pas de faire constater que c'est nous qui les premiers mettons le doigt sur une plaie si vive et saurons la guérir : c'est sur l'instruction populaire sous son rapport politique. Ces jours-ci je compte parler, si la discussion s'anime, sur les lois, à propos des derniers événements, et quelques mots pour l'indemnité de Lyon, bien que je trouve Lyon très coupable, ayant eu 15,000 hommes de garde nationale en 1831, de s'être laissé faire la loi par la première émeute. Quand on veut être libre, il faut savoir défendre sa liberté avec sa propre poitrine.

Je suis toujours mécontent du *Réparateur*. Comment ces gens-là ne veulent-ils pas voir qu'en attisant toujours le feu, ils auront l'incendie inévitable, qu'en déconsidérant armée, pouvoir, garde nationale, petite propriété, seules forces résistantes, ils laisseront le flot noyer la société et eux! Ah! que de larmes et de grincements de dents ils auront, si nous ne les sauvons pas, car ils veulent absolument se perdre eux-mêmes!

L'événement ici, c'est le livre de Lamennais, que j'ai gardé un mois sous clef pour l'empêcher de paraître ainsi. C'est en deux mots l'Évangile de l'insurrection, Babeuf divinisé. Cela me fait grand tort à moi et à mon parti futur, parce que rien ne tue une idée comme son exagération. C'est à ma politique ce que la Saint-Barthélemy est à la religion. Il y a des beautés incomparables de style : cela fait horreur à tout le monde et fanatisme dans la jeunesse.

Je pars ces jours-ci pour le Nord où je me laisserai porter sans le demander. Mais j'en doute, ne voulant contenter aucun parti. Je suis de fer contre toutes les tentatives de séduction ou d'insultes de leur part. Mieux vaut seul que compagnie suspecte. Ma devise est *conscience du pays*. As-tu lu ma préface? Je te l'envoie sous bande à tout risque. Adieu, voici un bon

moment de causerie; ils sont rares. Mille tendresses. Cherche-moi dans le *Moniteur* du 9 mai, je crois.

DXCV

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 3 juin 1834.

J'arrive d'une tournée électorale dans le département du Nord, accablé de banquets, de musique, de discours, de couronnes. Je trouve deux cents lettres à répondre, et je leur fais banqueroute pour toi. Je n'ai pourtant pas lu la tienne, elle est emballée pour être lue quand j'aurai le temps à Mâcon : je pars cette nuit pour m'y rendre. Je dîne tout à l'heure en adieu chez moi avec plusieurs de nos amis et en outre l'admirable M. Lainé.

Ma femme me dit que ta lettre n'est qu'une injure contre mes opinions, discours, etc., etc., et entre autres contre ceux de l'Instruction publique et des Crédits supplémentaires (1). Où diable as-tu l'esprit? ou bien ne les as-tu pas lus? Peut-être les as-tu lus dans la *Gazette* ou autres feuilles qui me font dire le contraire de ce que je dis. Si tu les as lus tout entiers et selon leur texte et que tu ne les approuves pas dans leur esprit, je donne ma démission de ton suffrage, car ils sont la raison et la justice même, et je n'en rabattrai jamais un mot. Viens donc me causer, car écrire me tue. Je crains que l'isolement où tu vis ne te fasse vivre trop loin aussi de l'état des choses et des esprits. Si tu ne vois en effet la vérité sociale et politique et la vérité des faits que dans les journaux de ton opinion, tu ne peux pas juger. Ils rendent le français en arabe.

Mets-toi dans l'esprit une fois pour toutes que mon

(1) Séance du 13 mai 1834. V. *La France parlementaire,* t. I, p. 78.

parti n'est en deux mots que vérité et probité politique, et que je n'ai aucune autre ambition que de réconcilier sur le terrain de la raison et de la conscience politique les haines impuissantes et coupables des deux partis, le tien et le mien bien compris. Ce parti a complètement germé malgré ma faiblesse et ma disette d'organe. Il est né viable, il a des racines qui ne périront pas : que je vive ou que je meure, que je rentre ou non à la Chambre, il a été saisi et formulé par tant de cœurs droits et de fortes intelligences qu'il sera maître des choses avant dix ans et, je crois, avant cinq. Il va passer l'année prochaine dans les limbes pendant l'opposition en apparence brillante du royalisme et des républicains coalisés, coalition honteuse, coup de grâce de ce royalisme-là. Il reparaîtra plus brillant à la chute inévitable de cette coalition de passions et reprendra son chemin droit à travers la conscience du pays. La force que Dieu a mise dans les choses fera le reste, et tu seras confondu. Souviens-toi de ce que je te dis ici.

Je regrette profondément qu'un caractère et un pensée comme la tienne ne nous viennent pas en aide. C'est la grande faute de ta vie, dont tu te repentiras, je crois, plus tard, pour toi et ceux que tu laisses derrière toi. Tu cèdes, comme une fois tu me l'as dit, à la politique de bonnes femmes, bonne en effet pour les bonnes femmes, mais non pour nous, hommes commandés à l'action, et à l'action héroïque, par le temps même de tempêtes où nous vivons. Songes-y, examine ta conscience, brise avec le respect humain. Eh mon Dieu ! ces bons royalistes de quartier qui te réprouveront aujourd'hui seront dans deux ans à tes pieds. Il y a honte à passer d'un parti dans l'autre, jamais honte à créer le parti de son siècle et de son idée sans participation d'intérêt avec le pouvoir existant. La honte ne reste qu'aux actions honteuses en elles-mêmes, jamais au courage d'esprit et au devoir

social énergiquement accompli. La gloire vient un jour après le martyre momentané.

Adieu. Tu es, dit-on, à Toulouse : tu as esquivé les élections. Je t'en blâme fortement encore. Quand reviendras-tu? Je te pardonnerai alors. Viens vite à Saint-Point. — Le département du Nord tout entier m'a compris comme un seul homme. Les royalistes sans exception se sont rejoints en mon nom à tous les hommes de bien de toute couleur. Mes vingt jours ont été utiles.

DXCVI

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines.

Monceau, 21 juillet 1834.

Je reçois ta lettre et te remercie. Voici ma marche : je serai ici jusqu'à lundi 20, jour où j'irai à Saint-Point ; à Monceau ou à Saint-Point nous serons également paisibles et seuls. Viens donc le jour et l'heure qui te permettront de m'en donner davantage ; nous nous verrons, c'est encore mieux que causer. Nos esprits et nos cœurs s'entendent sans paroles.

J'ai fini hier la session du Conseil général, qui me laisse libre, mais avec cinq volumes à écrire dans mes cinq mois. Je ne vais pas à la session des Chambres.

Ta politique de bonnes femmes est bien celle de mes rêves et de mes désirs, mais non celle de ma raison et de mon devoir. Nous ne nous entendrions pas de mille ans à ce sujet, il y a *évidence* contraire dans nos deux esprits. Dieu ne dit pas à l'homme : Tu nieras les faits qui t'entourent, et, lorsque les éléments de ton action civique et politique ne seront pas ceux que tu aurais choisis, tu te

reposeras à l'ombre du travail d'autrui. Il lui dit par les cent voix de l'instinct, de la raison et de la religion : Tu accepteras, avec ou sans répugnance, les éléments que ma Providence te donne, et, tout misérables et corrompus qu'ils sont, tu travailleras à les améliorer pour ton salut et celui de tes semblables, et tu conduiras avec ta faible force les hommes du mal au mieux : à moi seul est réservé de les mener au bien par le pire, parce que je sais tout, vois tout, juge tout et rectifie tout. Voilà la seule morale. La tienne n'est pas de ce code impérissable, écrit dans toute conscience humaine qui se consulte à froid ; c'est la morale du dégoût et de la répugnance. Je l'excuse, mais, pour ma tête, je ne la sanctionnerais pas d'une approbation. Au reste, *Alla kérim!* Dieu est bon et grand et en sait plus que nous ! Suivons chacun la voix de nos cœurs ; c'est un crime de lui désobéir, et Dieu peut la faire parler différemment en vous et en moi.

Adieu. Mille hommages respectueux à madame de Virieu et mille amitiés à toi.

Apporte-moi dix livres, en grandes pastilles, de chocolat Casati, première qualité, sans vanille.

DXCVII

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 24 septembre.

Je partage bien le chagrin de ta femme et le triste ennui de la circonstance. Je connais cela : deux personnes sont venues mourir chez moi, l'une sans que j'aie pu lui dire même bonjour. Cela aura retardé ton départ, et aussi peut-être n'iras-tu qu'après ces violentes chaleurs. Nous sommes ici à 23 et 24 degrés. Je vendange partout. J'aurai fini bientôt. Je suis venu à Mâcon chercher une

caravane anglaise qui vient à Saint-Point, à mon grand ennui. Je suis toujours en route et toujours à cheval. Je trouve si délicieux Saint-Point que je tarde toujours à le quitter. Je n'ai pas entendu parler de Vignet. Cazalès m'écrit qu'il ne vient pas, il se fait professeur au service des évêques belges, dans une université catholique à Malines. J'en suis fâché, c'est du réchauffé. L'université de ce temps, c'est la presse et la tribune ; le reste a les limites du gymnase et de la coterie, il erre de limbes en limbes, ne voulant pas voir le grand chemin.

Je termine la copie de mes mauvaises notes, et vais me mettre à des vers que je trouve délicieux. Mais l'inspiration me viendra-t-elle ? J'en serais sûr s'il y avait silence autour de moi, car l'harmonie intérieure y est. Mais ce maudit bruit la trouble, s'il ne l'étouffe pas.

Adieu. J'aimerais à causer sans cesse avec toi malgré nos dissentiments qui sont de dialectique et non de cœur. Entreras-tu enfin dans la politique par le Conseil général? C'est la bonne voie. Si les choses marchent aussi bien qu'à présent, j'en sortirai avant peu. Je ne l'aime qu'en temps d'orages. Le métier de matelot est insipide sans vent ni flot. Mais j'en rends grâces à Dieu, l'Europe a besoin de repos et nous aussi.

Mille respectueux compliments à ta femme. J'irais te voir certainement si tu restais un mois encore à Fontaines.

DXCVIII

A monsieur le comte de Virieu

Saint-Point, 19 octobre 1834.

Tu me demandes des vers ; j'en fais trop pour avoir le temps de t'en envoyer ces jours-ci. Je m'y suis remis depuis dix jours, et j'en ai écrit déjà *mille*. Si je continue

quelques semaines, comme je l'espère, j'aurai ma *livraison* obligée. Levé tous les jours à cinq heures du matin, le poêle allumé, je reste jusqu'au jour dans mon repaire, et j'y retrouve les seules délices qui me restent, celles de la pensée et de l'imagination solitaire. Ce que j'écris me plaît infiniment pendant que je l'écris, cela suffit. Après, tout me dégoûte, mais c'est égal. Je ne doute guère qu'à une deuxième ou troisième lecture tu ne sois content des huit mille vers que je t'enverrai dans un an. J'en ferai ensuite soixante mille autres, si Dieu me laisse vie, et nous aurons aussi nos poèmes indiens, infinis comme la nature dont tout poème doit être la vaste et profonde et vivante réflexion. Nous n'avons eu jusqu'ici que des chambres obscures en fait de poésie. Ce que j'écris ne peut sérieusement se détacher par fragments sans se décolorer et se tuer. Qu'est-ce que la partie d'un tout où tout se correspond ! Tu n'y comprendrais rien : un mot explique l'autre et lui donne sa valeur. C'est de la poésie large et récitative plus que mélodieuse, mais le sentiment qui y est la rendra mélodie dans son ensemble. Passons.

Te voilà aussi dans tes heures de paix à Pupetières. Écris donc, mais n'écris rien de convention, rien qui ne soit la vérité de ton esprit. Toute notre philosophie est *parti* comme notre politique. Fais-en une qui soit sincérité et vérité. Je n'en connais aucune de ce genre. Je suis dégoûté au dernier point de tout ce que nous avons sur ces matières, et cela me rejette dans la seule vérité incontestable, l'instinct. On frémit quand on voit tout ce qui est de fausse logique et de vérité convenue faites pour un temps, un peuple, une opinion, une tyrannie ou une autre. Dieu n'est pas là, il est dans la nature. Je me suis mis à étudier depuis trois ans avec sincérité, et tout ce que cette étude, face à face des choses, a fait écrouler dans mon esprit est immense.

Dans quelques années j'écrirai certainement une *philosophie*, mais, ne voulant pas écrire à la légère sur ces sujets si divins, j'attends et je mûris mes convictions. Il faut sortir de France et des coteries européennes pour voir le vrai en politique ; il faut sortir de nos rhétoriques pour voir le vrai en poésie ; il faut sortir du temps et s'élever au-dessus de tous les temps pour voir le vrai en philosophie. L'horizon borné est toujours faux, et celui d'où nous envisageons ces choses n'a jamais que le rayon de nos patries, de nos ères, de nos habitudes. Aussi presque tout faux ; voilà où j'en suis.

Quand reviendras-tu de tes bois ? Il se fait un grand silence en France et en Europe, bien propre à la méditation et à la vie morale. Profites-en ; l'horizon est clair pour plusieurs années, agis et écris ; pas de paresse, c'est un cruel péché pour des êtres qui ont si peu de temps que nous.

Quand tu reviendras à Fontaines, avertis-moi. J'irai te voir. Je n'irai à Paris qu'à toute extrémité de temps. Je ne me supporte que dans la solitude occupée de Saint-Point. J'y ai quelques visites d'hommes, qui se succèdent et aident à passer les heures du soir. Pour celles du matin, Dieu et la poésie s'en chargent. Adieu, mille tendres compliments à ta mère, à ta sœur, à ta femme.

DXCIX

A madame la vicomtesse de Marcellus

Au château d'Andour.

Saint-Point, 1834.

Voici Fido. S'il vous donne la moitié de l'affection et du plaisir que son père m'a donnés dans sa vie, je vous

fais un cadeau au-dessus de toute reconnaissance. Mais l'amour du chien vient de l'amour du maître : saurez-vous aimer le vôtre comme j'ai aimé le mien?

S'il ne pleuvait pas, j'aurais été vous le porter. Je comptais faire une seconde tentative ces jours-ci. Je ne suis pas libre de mes jours. Si j'en ai encore un de vide, à coup sûr, il sera pour vous.

Nous sommes encore pour quinze jours ici. Nous ne pouvons nous en arracher. J'aurais bien désiré voir M. de Marcellus. S'il repasse par la route de Mâcon, il me trouverait à Milly tout novembre et décembre, c'est près de Bussières.

Rappelez-moi à Sercey. Je l'aime comme à Florence : le temps, qui change tout si tristement au dehors, n'a pas de puissance au dedans.

Madame de Lamartine vous verrait avec bien du bonheur si le premier regard était passé. Il faut que le hasard amène ce moment. Je suis heureux de penser qu'il pourra se rencontrer à Paris.

Adieu, madame. Mille amitiés à M. de Marcellus, et à vous les plus affectueux et les plus respectueux souvenirs.

J'ai lu hier des vers de M. de Marcellus le père, dont quelques-uns m'ont fait un vrai plaisir. J'essaye d'en faire moi-même depuis quelques jours, mais ce n'est plus le temps.

DC

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 10 décembre.

J'ai ta lettre. Ceci n'est qu'un mot pour y répondre. Plus de loisir, plus d'épanchement ; j'ai deux cent vingt-quatre lettres là, sans réponse depuis sept jours d'arrivée.

Mon opinion grossit au delà de mes prévisions, tout y afflue, de la jeunesse libérale et même du vieux royalisme qui se décompose, renie ses hommes et ses journaux, et sent enfin que, hors du bon sens et du nationalisme, il n'y a pas d'action pour lui.

Souviens-toi que je t'ai prédit que dans cinq ans le pays, et bien plus que le pays, serait dans nos mains. Avant ce temps il passera, si cela continue, en des mains sévères. J'ai voté hier pour empêcher la chute complète et instantanée du ministère, parce que le pouvoir tombait dans la boue et qu'en trois mois nous étions à la sale émeute. Mes amis se sont étonnés, mais j'ai dit mes raisons tout haut. Demain je vais l'attaquer sur l'amnistie, etc. Mon désir est qu'il tienne seulement trois mois, pour donner le temps à la Chambre de se reconnaître et à un système transitoire mais décent de se personnifier. J'ai déjà plus de vingt voix votant à mon image; j'en aurai quarante à la fin de l'année, trois cents dans quatre ans. C'est nous qui livrerons le combat du désespoir à la mauvaise république et qui ferons ou une restauration passable ou une république rationnelle. Voilà du moins ce que les faits me présentent à la faible conjecture. Mais les faits passés me donnent confiance dans les faits futurs. Je sens assez bien l'instinct des masses.

Quant à la poésie, c'est fini jusqu'à l'été. Quant à philosophie et religion, âme de l'âme, je ne m'explique pas encore. Mais il se fait depuis deux ans en moi un grand et secret travail qui renouvelle et change mes convictions sur tout. Je crois que nous sommes dans le faux, et que les hommes ont mêlé trop d'humanité à l'idée divine. Une réforme est indispensable au monde religieux plus qu'au monde politique. Quand mes pensées seront mûres, je les laisserai tomber, comme le doit tout arbre fertile. Adieu, écris-moi, je ne lis que toi.

DCI

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 27 décembre 1834.

Un mot donc à défaut d'une lettre, car je succombe au mouvement qui m'enveloppe, je n'ai pas cinq minutes à recueillir pour mes amis. Or, *mes amis*, c'est toi tout seul, comme les anciens disaient Eloïm, *les dieux*, pour leur Jéhova. Je suis bien aise que nous nous retrouvions à la même région des choses et des idées. Deux esprits justes, deux âmes droites, gravitant dans la même atmosphère et de même valeur spécifique, doivent ainsi se perdre et se retrouver. Hélas ! faut-il t'en féliciter ou t'en plaindre ? La place est *bonne*, puisque c'est celle où Dieu nous jette, mais elle n'est pas douce. La vie m'est un poids bien lourd. Je n'ai pas ce lest délicieux d'une race à élever qui t'y attache. Chaque jour mon lien se relâche, et, si j'étais digne de l'autre région, bientôt j'y monterais sans peine. Mais nous avons tous notre mission petite ou grande à accomplir. Jusque-là la mort ne nous peut rien ; puis vient l'heure de notre Golgotha à subir, heureux si nous y marchons en portant volontairement notre croix, et si notre dernier soupir lègue une vérité, une charité de plus, à notre famille d'hommes.

Mais je poétise. Où en étais-je ? J'ai déjà été interrompu par deux messages, un album et trois lettres. Le diable emporte la célébrité ! Il n'y a pas de porte contre elle assez fermée.

La politique marche sous terre admirablement. J'ai, au lieu de deux, vingt amis dévoués déjà dans la Chambre, votant comme un seul homme, et beaucoup d'amis

occultes n'osant se déclarer. Tous les partis viennent à moi comme à une idée qui se lève. Je n'accepte rien ni personne, sans rien refuser. Ces jours-ci j'ai eu les plus *vives* et les plus étranges sollicitations de me laisser produire pour symbole d'un pouvoir nouveau par l'opposition même la plus antipathique. Je dis à tout le monde : « C'est une mauvaise plaisanterie. Quoi ? moi, homme de la Restauration, moi qui ai dit subir la révolution de juillet, vous vous jetteriez dans mes bras ? Dieu vous en préserve ! et moi-même je serais perdu. Je ne suis rien, je ne veux rien être, plus tard je serai votre réserve à tous. » Voilà mon langage, et malgré cela la sympathie secrète s'établit et subsiste. Tout afflue à la *vérité vraie* et non conventionnelle où je me suis placé. Écoute un fait curieux et symptomatique.

Il y a quatre jours je dînais avec M. de Talleyrand. Après le dîner il s'approche, me demande une demi-heure d'entretien tête à tête, me mène sur un canapé, et, de l'air solennel et oraculeux que tu connais, il me dit : « Vous êtes entré dans les affaires *admirablement*. — Moi, mon prince, dans les affaires ? vous vous moquez ; je suis en dehors, je suis à côté, je suis à l'état d'idée tout au plus, et pas à l'état de parti. — Trêve de modestie, reprit-il, j'exprime et je définis un fait. Vous êtes entré dans les affaires de ce pays-ci plus qu'aucun homme depuis juillet, plus *profond*, plus *juste* et plus *avant* que qui que ce soit. Les choses marchent vite, et vous, vous marchez vite ; il ne s'agit pas de dix ans comme vous dites ; un, deux, trois peut-être, vous ne pouvez manquer, dans la marche que vous avez tracée et suivie, d'être au *cœur* du pays. » Et là-dessus il m'a pendant trois quarts d'heure déroulé ma propre pensée et mon plan de campagne, comme moi qui l'ai inventé, puis parlé de lui et de son œuvre de restauration et de juillet, comme l'histoire. Que penses-tu d'une telle tête à 82 ans ? Je croyais

qu'il me prenait, comme une partie de la Chambre, pour un rêveur en dehors de tout fait.

J'ai fait hier une chose *dure*, mais nécessaire. Le parti légitimiste pur de la Chambre perd la tête, se décompose, me fait des confidences désespérées et des avances fortes. Ils m'ont fait demander de vouloir bien me réunir à eux, chez M. Hennequin, dans une conférence préalable à leur plan de conduite. J'ai répondu : *Non, point de concert, indépendance* et *conscience ;* si je m'alliais à vous dans des réunions, je ne vous fortifierais pas, et vous me perdriez à l'instant même. Ma force future tient toute à l'idée vraie que je n'agis que nationalement, personnellement, consciemment ; si l'on me supposait d'accord avec vous, toute confiance en moi périrait, et ma parole ne serait qu'un inutile écho affaibli de la vôtre. — Adieu, en voilà assez.

Sauzet est prodigieux de ton, mais il n'y a nul sens dans cette tête : avocat sublime, puis rien.

Je vais parler après demain. Je t'enverrai mon discours, si un journal veut le donner, mais j'en doute. *Tous* s'offrent en désespérés à moi, à moi tout seul ; je suis obligé de les refuser tous, de là colère et haine universelle. Il faut cela dans mon plan d'action éloigné. Fais-toi donc nommer bien vite député. Que tu nous serais utile ! tu serais la pensée, moi l'action, un autre la parole. Penses-y.

ANNÉE 1835

DCII

A monsieur de la Forestille Saint-Léger

A Mâcon.

Paris, 9 janvier 1835.

Mon cher ami, je suis d'autant plus sensible à votre lettre et à l'expression de votre satisfaction que, s'il n'y a nulle différence entre nous quant au fond des sentiments, il y a diversité et souvent opposition dans les voies et moyens. Cette Chambre sera belle dans deux ans. Berryer a été sublime à entendre, mais, comme à l'ordinaire, choisissant mal son terrain. Il nous a fait perdre vingt-cinq voix en réunissant tous les amis de juillet ; cela ne manque jamais. Je devais parler hier sur les tabacs. J'en avais fait une question de haute politique, vous eussiez été content. La parole n'est pas venue jusqu'à moi. Tout est en pleine décomposition depuis notre victoire morale sur l'amnistie (1). La Chambre est divisée en vingt groupes cherchant à s'allier. Les légitimistes purs font, contre mon avis, la faute de ne vouloir s'unir qu'aux républicains et d'avoir des conférences et un parti séparés. Je leur ai fait sentir l'absurdité de ce congréganisme politique au moment où ils entraient libres et purs dans une Chambre nouvelle et n'avaient qu'à se fondre individu par individu dans les groupes indépendants et nationaux

(1) Séance du 30 décembre 1834. V. *La France parlementaire*, t. I, p. 90.

mais conservateurs du pays. Un jour donné ils pouvaient ainsi se trouver très forts. Ils sont convenus que j'avais raison, mais que le respect humain et leurs journaux leur faisaient la loi. J'ai tenu bon, seul dans ma position, et leur ai dit adieu.

Parlons finances. J'ai pris des renseignements sur les fonds espagnols: il n'y a ni *crainte de baisse* ni *espoir de hausse*, cela restera là à peu près longtemps ; aucun autre fonds ne présente de chances de bénéfices. J'ai le peu qui me reste en Belgique ou à Naples.

Si je voyais un bon placement pour moi, je vous en ferais part. Mais je suis hors de toute pensée d'affaires, le tourbillon politique qui tournoie autour de nous ne me laisse pas une minute. La vie est une galère. Tous les groupes viennent nous solliciter, nous tâter, nous demander du concours. Je crois que l'impossibilité de trouver des successeurs au ministère fera revenir le maréchal Soult, rester Thiers, renvoyer les doctrinaires, et que cela marchera une session ainsi.

Donnez de mes nouvelles à mon père. Nommez donc Aubel.

Adieu.

Respects et hommages à madame de Saint-Léger!

DCIII

A monsieur Guichard de Bienassis

1835.

Mon cher ami,

Plains-moi de ne t'avoir pas répondu plus tôt. Littéralement je n'ai pas une minute. Je ne voulais pas te répondre par un sécrétaire, cela aurait brisé l'amitié. Tu étais en réserve dans mon cœur pour un instant de liberté.

Un tourbillon d'affaires, de cinquante lettres par jour, de visites à recevoir, de réunions politiques ou littéraires, absorbe toutes forces et tout temps.

J'ai vu et reçu en ton honneur M. Timon. Je lui ai donné à dîner, et puis je ne sais ce qu'il est devenu. Je l'aimais pour parler de toi, de ta retraite, de ton bonheur paisible, des charmantes tourelles de Bienassis que je vois d'ici briller, dans ma mémoire, aux rayons du soleil, avec les treilles de la terrasse et les bois de la montagne. Hélas! tout cela ne se verra plus des mêmes yeux. La vie du cœur est finie ou bien avancée pour nous : tu sais mon malheur.

Je vis triste mais si occupé, ou plutôt si ennuyé, qu'une heure ne me reste pas pour penser à moi. Le mouvement politique, auquel je ne désire participer que philosophiquement à présent, m'emporte néanmoins un peu. Tu ne comprends pas mon attitude ; en un quart d'heure tu la comprendrais, et tu en serais sans aucun doute. C'est la seule qui suffise à toute échéance d'avenir, et qui puisse rendre les formes gouvernementales toutes utiles au large développement d'une idée vraie, féconde et divine. Je regrette de ne pouvoir t'entretenir un moment et t'amener à la Chambre, lors même que tu serais républicain. Je ne suis pas antirépublicain, le jour et l'heure donnés. Tu ne peux pas me comprendre en entier, ni personne en entier, parce que je ne veux m'expliquer en entier qu'au jour le jour pour ne pas effrayer le milieu par lequel je veux agir. Suis-moi de l'œil et prie du haut de la montagne, si tu ne veux pas venir combattre. Mais en ce temps-ci tout le monde doit combattre :

> Le salut est dans tous et n'est plus dans personne.

Voilà un vers pour te consoler. Dans un an je t'enverrai un ou deux volumes renfermant un rêve de jeunesse, un épisode de vie cachée et intime qui te plaira,

j'espère. A présent, je vais aux commissions du budget.

Adieu. On va imprimer de moi trois ou quatre volumes ces jours-ci de mauvaises notes de voyages non destinées à l'impression. Cela ne vaut pas que tu les lises.

Parle de moi à ta mère et à ta femme. Certes si je puis t'aller voir, je n'y manquerai pas en été, mais toi-même pourquoi ne pas venir?

DCIV

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, 17 janvier 1835.

Je t'ai écrit des pages sans fin, à Pupetières, et aussi intimes que le papier peut les porter. Tu ne les as donc pas reçues? Ta lettre d'aujourd'hui m'annonce ton retour à Lyon et bientôt ton arrivée ici. J'ai un appartement chaud et confortable à t'offrir chez moi, si tu veux bien l'accepter : je n'aurai qu'à louer des couvertures pour ton lit. Tu m'avertiras.

Je ne sais, non plus que toi, un mot de Vignet. Je pense qu'il ne veut pas même être en communion avec ce qui respire l'air de France en ce temps-ci.

Des chevaux de rencontre et pas chers, ici c'est difficile. Lyon vaut mieux pour cela. Tout ici est hors de prix en ce genre.

Tu me parles de notre discussion de l'amnistie. J'ai été pour la première fois hostile au ministère parce qu'il a été pour la première fois hostile au sens commun politique et au sentiment moral qui commandait l'amnistie. Je n'en suis ni plus ni moins dans l'opposition ou dans le gouvernement. Je me refuse très sciemment à me po-

ser sur aucun terrain défini actuel, ni légitimiste, ni républicain, ni juste milieu. Il faut un terrain neutre ou parti nouveau qui les absorbe tous et les sauvera d'eux-mêmes. J'aurai la persévérance de le tracer, d'y tenir seul dix ans, s'il le faut, parce que toute autre chose serait absurde. Nul parti n'a en soi la force de conquérir la France. On me loue beaucoup sur mes progrès oratoires ; on se moque beaucoup de moi sur mon inapplicabilité d'esprit politique. Je m'en moque, parce que c'est faux : quand je voudrai m'expliquer, j'appliquerai mieux qu'eux. Mais l'heure n'est pas venue. Il faut rester suspendu quelques années avant de se poser, il faut voir les flots se retirer et laisser à sec un point solide ; il n'y en a pas encore. Les hommes habiles de la Chambre ne s'y trompent pas et m'entourent et m'offrent tout au monde pour une adhésion en faveur d'eux, de leur système ; depuis des ministères jusqu'à des ambassades à mon choix, tout m'est étalé avec supplication. Les royaumes de la terre ne me tenteraient pas. De la montagne où je suis, je vois plus large et je reste humblement tel quel. Nous aurions bien à causer pour un mois, si tu étais ici.

Je vois peu Sauzet. Talent sublime, intelligence, je crois, peu ferme et peu étendue jusqu'ici en politique. Il entrera dans tous les ministères à faire. Je l'aime au reste et je l'estime, mais comme cœur plus que comme portée. Cette Chambre sera au-dessus de toutes celles que nous avons eues depuis l'invention du gouvernement représentatif. Il faut l'attendre et faire notre éducation deux ou trois ans.

Tout va à la diable du reste et fait pitié, mais la *nécessité* est la suprême habileté, et elle est longtemps encore pour ceci.

Adieu. Viens donc et viens vite, car nous ne durerons pas. La session sera nulle et est finie presque. A revoir.

DCV

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, 27 janvier 1835.

Ma foi ! mon cher ami, je ne sais ce que tu trouves de bon sel dans mes lettres, mais celui qui sale mes pensées est bien amer. Je te réponds quelques lignes ce matin, harassé de la journée d'hier, où je devais parler à la Chambre sur la Pologne et la Russie, dans un sens qui me plaisait beaucoup, éminemment gouvernemental, et de plus expliquer aux avocats qu'ils sont des bavards rendant toute affaire impossible. J'ai été à midi sur mon banc à cette fin. J'ai changé cinq fois l'économie de mon discours que je trouvais superbe, et n'ai pu avoir la parole par une de ces nombreuses tactiques de la Chambre qu'on ne comprend pas dehors, qui sont toutes-puissantes dedans. Ni le président ni mes amis n'ont voulu me permettre matériellement de prendre la parole, pour empêcher que je ne soutinsse la vérité parce que la vérité était avec le gouvernement. Je suis fatigué à mourir de la contention de la tête que six heures d'attention et d'improvisation intérieure sur des questions de dates et de chiffres exigent. Mounier m'avait prié de parler, je possédais seul la question. Au diable !

Que trouves-tu donc dans mes lettres qui n'y fût l'année passée ? Je n'ai pas changé. C'est toi qui changes et qui marches rapidement de l'étroit à l'infini, de la nuit à la lumière. Pourquoi n'es-tu pas député ? Nous ferions à nous deux un banc plus fort que tu ne penses, si tu avais le courage de vaincre le respect humain un jour ne

entrant dans la Chambre. Lyon te nommera quand tu voudras, et je puis y contribuer.

Je t'enverrai bientôt quatre petits volumes de mes misérables notes intimes et paysagistes qui s'impriment à la hâte. C'est abominable. J'en ai honte, je voudrais les racheter. Mais je suis aussi embarrassé d'argent que j'ai été au large jusqu'ici. J'en suis même préoccupé quelquefois. En sacrifiant temps et liberté aux libraires j'en aurais ; mais temps et liberté, cela ne vaut-il pas plus que tout quand on a pensée et volonté à conserver intactes. Pour du pouvoir actuel, et du plus haut, il n'y a pas de jour où les hommes qui en veulent ne viennent me conjurer d'en prendre avec eux ou d'en recevoir d'eux. Je regrette que tu ne sois pas ici pour te conter toutes ces choses qui montrent bien notre nudité, car le pouvoir est à tout le monde avant nous, et il faudrait être insensé pour en vouloir avant qu'il soit échappé à tous pour retomber *au vrai*. Nous sommes à dix ans de ce point où nous devrons en effet le saisir. D'un autre côté le parti jacobin me fait gravement menacer de me comprendre dans le 18 fructidor qu'il médite. Souviens-toi de ce mot, 18 fructidor : ne te l'ai-je pas annoncé il y a deux ans? ne t'ai-je pas dit : Dans leur marche actuelle les royalistes ne peuvent arriver qu'à un 18 fructidor avec les modifications et variations du temps? Eh bien ! hier leur mot m'a été apporté, et la chose est indubitable à mon avis dans un temps donné. Voilà ce que c'est qu'une fausse voie.

Je vois beaucoup de monde chez moi, au delà de mes forces. Il y a des jeunes gens bien complets, des Tocqueville, des Beaumont, des Carné, des Janvier, des Corcelles, etc., etc. Tout cela sera à nous au jour où une forme nouvelle se produisant dans le pays fera irruption dans l'étroite circonvallation des centres qui ne veulent rien comprendre qu'eux-mêmes. Je compte parler samedi sur

la réforme électorale et dire la radicale vérité, mais sous des formes et avec des délais éminemment conservateurs. Tâche de lire mon discours au milieu de cent autres. Je le ferai imprimer et te l'enverrai, car les journaux ne peuvent donner celui-là qui les blessera tous. Je serai extrêmement modéré et gouvernemental ; mais je veux lâcher la vérité sociale en quelques phrases au milieu ou à la fin de mon oraison.

Viens-tu, ne viens-tu pas ? Décidément tu devrais venir. Les Sainte-Aulaire sont ici. Je ne les vois guère à cause de la politique.

Adieu.

DCVI

Au marquis Gino Capponi

Paris, 8 janvier 1835.

Mon cher marquis,

J'ai bien reçu Tommaseo en mémoire de vous, et souvent nous parlons de Varamista avec regrets et désirs. Micali qui est ici m'a appris la mort de Frullani. J'en ai été très affligé. Que son âme soit avec celle des poètes et des philosophes dont la nature était la sienne, et qu'elle soit avec nous aussi ! car je crois à la communion des vivants et des morts.

Pourquoi ne venez-vous donc pas nous voir ? Nous sommes toujours curieux et intéressants. Notre révolution n'y a rien changé. Les hommes ont repris déjà leur pesanteur spécifique, et nous sommes tous acteurs dans ce drame d'avenir dont Dieu seul sait le dénouement. Je commence aussi à y jouer mon petit rôle faible et peu compris pendant quelques années, fort et très puissant, je n'en doute pas, d'ici à dix ans : et quand je dis moi, je

dis mon idée sociale, car moi je ne suis rien que le souffle qui passe à son tour dans l'instrument.

Depuis mon retour de mon long et malheureux voyage dans l'Orient, seul, sans enfants, sans avenir, je vis triste et malheureux ; ma vie est une philosophie, tantôt en action tantôt en méditation. La pensée religieuse dans son acception la plus large fait le fond de mes autres pensées. Mais il est trop clair à mon esprit que la forme religieuse veut et crie révolution comme toutes les autres formes.

Que faites-vous ? que pensez-vous ? qu'écrivez-vous ? N'avez-vous ni volonté ni loisir de venir nous voir ou me voir à la campagne, auprès de Mâcon, un mois ou deux, cet été ? Pensez-y. Nous sommes deux esprits de même sang qui se sont rencontrés, non par hasard, dans ce bas monde, et qui doivent se revoir et s'entretenir pendant que Dieu les y laisse. Vous trouverez vos anciens amis, les libéraux de quinze ans, passés au rôle des ultra de 1815, ultra dans la folie du jacobinisme, et nous philosophiquement assis sur cette double ruine et résistant au mouvement prématuré des esprits qui nous pousse à notre tour au pouvoir et à la chute.

Vous avez marié vos filles. Vous vivez seul à Varamista Je sais tout cela. Je sais l'état de Florence, *quantum mutata !*

Donnez-moi des nouvelles de madame de Larche et son adresse, si elle n'est pas morte aussi comme notre ami Frullani. Parlez de moi à ceux qui daignent s'en souvenir, et comptez sur un ami fidèle et persévérant de ce côté des Alpes.

Adieu.

DCVII

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 8 avril 1835.

Il y a trois semaines que j'ai ta lettre à côté de moi, sur ma table, sans trouver un quart d'heure pour te répondre. J'ai vu M. de Miramont, et je lui ai dit de t'expliquer à quel point j'étais surchargé. Cela croît et embellit sans cesse. Dehors je suis assiégé de journalistes qui veulent que je me mette à leur tête, dedans de trente à quarante députés qui veulent former un noyau, se réunir sous ma direction, chez moi, et me reprochent de temporiser. Puis les solliciteurs, puis soixante lettres par jour; puis la littérature fourmillante, puis l'impression et la publication de mes quatre volumes de notes de voyage; puis une médiocre santé, enfin pas une minute. Demain tu liras, si les journaux le donnent, un bon discours que je rumine en faveur du traité des 25 millions (1). C'est un discours d'impopularité complète. Les journaux, qui me rendent bien maintenant, ne voudront sans doute pas m'insérer ce jour-là. C'est une affaire odieuse que le rejet de ce traité, à qui l'examine pièces en mains et en conscience. Nous ferions une iniquité, et nous perdrions cinq cents millions. De Sade, Ducos, Tracy et autres membres de l'opposition ont passé avec moi ; toute la droite est contre.

Tu auras vu par les journaux que, volé chez l'imprimeur avant d'avoir été imprimé ici, j'avais paru à Bruxelles ; de là nécessité de paraître sur-le-champ. C'est fait. J'ai paru avant-hier. Les journaux sont pleins de ci-

(1) Ce discours fut prononcé le 13 avril 1835. V. *La France parlementaire*, t. I, p. 126.

tations qui ont un bon succès. Une édition de 3,000 est déjà presque écoulée. L'éditeur en fait une autre. Il sera couvert de ses cent quatre mille francs, c'est tout ce que je voulais. Tâche de me lire, je ne puis t'envoyer de longtemps. Je n'ai pas pu en avoir quatre exemplaires moi-même. Cela me paraît quelquefois très bien. Je le lis comme d'un autre, n'en ayant rien revu et pas corrigé une épreuve ; c'est pour moi comme si tu l'avais écrit. Cela me touche et me ravit quelquefois et quelquefois m'ennuie.

Rien de nouveau que cela à Paris. Les *Tories* s'en vont, comme je l'ai toujours cru. Un mouvement rétrograde ne peut avoir lieu sur aucun point de l'Europe. C'est un rêve absurde. En avant ! est la devise du temps. Cette conviction gagne tout le monde.

La politique dort ici et fait de mauvais rêves. Il y a stagnation complète des esprits. Le juste milieu, si beau et si bon s'il avait de l'esprit et du cœur, n'en a que juste pour vivre au jour le jour. Hors de lui rien n'est possible. L'opposition à gauche est plus stupidement mauvaise qu'aux beaux jours du *Constitutionnel*. Elle tombe dans le mépris général. Les royalistes de la Chambre la soutiennent seuls de doctrines et de votes et en reçoivent tous les jours en récompense de honteux soufflets sur la joue de la Restauration. Ils en sont réduits à se faire les alliés d'hommes qui ne veulent pas d'eux pour alliés et le disent tout haut tous les jours. C'est une situation intenable et sans dignité comme sans portée. Les braves gens le sentent et me le disent tout bas à chaque occasion. Mais le remède serait de changer de langage, de chef et de place ; ils ne l'oseront jamais. Le courage de conscience est ce qui manque le plus en ce triste et beau pays. On brave une batterie de canons, mais on meurt devant une raillerie de journal. Tant qu'un parti en est là, il n'est pas parti politique.

Adieu. J'irai dans un mois au Nord saluer l'urne de mon élection. Je reviendrai vite à Saint-Point écrire quelques vers selon mon cœur. A Dieu le reste! Il sait ce qui arrivera. Je crois à un repos assez long. C'est ce qu'il te faut et au pays matériel. Pendant ce temps une révolution forte et sérieuse se mûrit. Il faut y être prêt par l'esprit et par le cœur. Gare au réveil!...

Adieu encore.

DCVIII

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 13 juin 1835.

Il y a, mon cher ami, deux mois que ta lettre est là à côté de mon pupitre, attendant une heure de bon loisir pour t'écrire, et cette heure n'est jamais venue. D'abord j'ai été un mois absent et malade. Arrivé dans le Nord, j'y ai pris la fièvre. Depuis mon retour je n'ai que cette minute de paix, tout le reste a été au tumulte de la vie presque publique.

D'hier nous avons terminé. J'ai fermé ma porte et la porte aussi de mes idées. Je pars pour Mâcon dans quatre jours. J'espère aller te voir avant peu et que tu viendras après. J'ai parlé hier à la Chambre pour la liberté d'enseignement (1). Je t'envoie pour toi qui ne lis rien une épreuve du *Moniteur*. J'avais un superbe discours dans l'esprit sur les loteries, je n'ai pas pu avoir la parole. Mais tu seras content, je pense, du mouvement très inattendu que j'ai eu à la fin et que la Chambre a reçu au milieu de ses murmures et de sa colère contre toute vraie liberté sentant la licence, car au fond je persiste à

(1) Séance du 11 juin 1835. V. *La France parlementaire*, t. I, p. 167.

dire que jamais la France n'a eu ni n'aura une Chambre aussi antirévolutionnaire, aussi bien intentionnée, aussi honnête, aussi dépourvue de toute mauvaise passion. Ah ! si les Bourbons en avaient eu une pareille, ou si celle-ci avait les Bourbons, tu verrais un beau temps ! Personnellement je n'ai pas beaucoup à m'en louer : elle ne me comprend pas, elle me craint, elle voit une arrière-pensée sous toutes mes opinions, sous toutes mes paroles ; mais je lui rends justice, et elle m'aime en général tendrement comme homme tout en lui répugnant comme député.

Je te porte mes notes. Les as-tu lues ? Elles sont extrêmement critiquées par toutes les opinions politiques, littéraires, religieuses, mais extrêmement lues et goûtées par ce qui n'est que lecteur. Vingt mille exemplaires tant en Belgique qu'ici sont déjà écoulés. L'Allemagne et l'Angleterre en débordent. J'ai deux traductions anglaises. Les articles de journaux sont extrêmement amers en général contre moi sur toute chose : royalistes, républicains, hommes de lettres, j'ai tout sur le dos ; j'en ai reçu cinquante-quatre depuis un mois. Quelquefois cependant je suis bien compris. Tout cela ne m'affecte pas plus que la goutte de pluie qui tombe sur mon chapeau dans un orage de printemps.

Tu me parais bien triste depuis quelque temps. Je brûle de te voir pour savoir ce qui te tourmente. Il n'y a qu'un moyen contre toutes ces tristesses de la vie, c'est de croire de plus en plus fermement en Dieu et de l'appeler à son aide à toute heure et à toute pensée. Or, pour y croire, il n'y a qu'à contempler son œuvre qui parle si clairement de lui, soit dans la nature matérielle organisée, soit dans l'histoire, soit dans l'humanité. Moins je crois à présent à la parole de l'homme, plus je crois à celle de Dieu dans ses œuvres et dans notre intelligence.

Je vois un peu maintenant l'abbé Cœur, et avec tout le

charme que tu m'avais promis. Il sera grand et beau. Mais, comme orateur, il est comme moi, il a besoin de former le talent et l'homme physique. On a pris une haute idée de sa portée à venir, on le recherche. Nous faisons demain ensemble un dîner fin chez Mignet avec Ballanche et la princesse Belgiojoso.

Le procès occupe peu Paris maintenant. On a vu que les républicains n'étaient que des Jacobins, c'est ce qui les perd ; sans cela ils triomphaient. On voit de même que les légitimistes militants ne sont que des boute-feux rajeunis de 1815 ou de 1829, c'est ce qui les tue. Ils viennent du reste de faire un pacte nouveau avec les républicains déconcertés qui ont passé à eux et se sont mis sous leur direction et à leurs ordres. Si cela réussissait, une fois l'anarchie faite, elle appartiendrait bien vite aux républicains. C'est ce qui trompe les royalistes. Il n'y a que l'ordre qui produit l'ordre.

Je laisse là toute politique pendant six mois, et je vais tailler des crayons sous les chênes de Saint-Point. Paris m'obsède et m'ennuie ; je n'ai plus de séve que pour la nature et Dieu : leur langue est la poésie. Adieu donc, viens bientôt ou attends-moi bientôt. Je serai à Mâcon sous huit jours. Écris-moi là.

Ne m'oublie pas auprès de ta femme et de tes enfants.

DCIX

Au marquis Gino Capponi

Paris, 13 juin 1835.

Mon cher marquis,

Voici une lettre pour Mme de Larche, que vous avez eu la bonté de m'autoriser à vous adresser. Faites-la lui parvenir, et vous m'aurez fait plaisir une fois de plus.

J'ai voulu vous écrire tous les jours cet hiver, mais dans les jours je n'ai plus une minute à moi. Je suis un petit centre d'idées, de mouvements et de choses philosophiques et politiques ici. C'est assez pour n'avoir plus possession de soi-même : on est en possession de son idée. Tout va misérablement mais supportablement ici. Les nations ont leur lassitude. Il y en a dans les affaires et dans les esprits. La jeunesse n'en a pas. Elle est là pour nous relayer. J'avoue que je n'en ai pas non plus : l'esprit qui comprend l'infini ne se fatigue pas pour y arriver. Mais je suis triste quand je n'envisage que moi. Je n'ai de courage que politiquement et philosophiquement.

Je vois par votre dernière lettre que vous êtes dans la même disposition d'esprit. Il faut changer d'air contre les maladies de l'âme comme contre les maladies du corps. Venez passer un an à parcourir le monde. Vous ne le reconnaîtrez plus. Il faut lui tâter le pouls à différents âges de son existence. Je n'espère pas de longtemps repasser vos belles Alpes que j'ai passées si souvent avec tant de délices, dans l'âge où l'on croit qu'il y a un monde nouveau derrière toutes les montagnes. Vivre, souffrir, penser, parler, écrire, quelquefois chanter, c'est toute ma destinée à présent. *Jouir* est un mot déchiré de mon dictionnaire.

L'amitié pour le peu d'hommes vraiment éminents que j'ai connus dans la vie me reste et me restera toujours. Vous êtes au premier rang. Pourquoi êtes-vous d'une autre patrie ?

Adieu. Avez-vous lu mes quatre volumes de notes de voyage ? Je n'ai su comment vous les envoyer. Je publie en automne deux volumes de poésies de jeunesse. Lisez-les. Cela vous rajeunira.

Nous avons terminé notre année politique. Je pars demain pour les champs près de Mâcon. J'y serai six mois.

Écrivez-moi, et à revoir. Saluez pour moi la colline de Varamista.

DCX

A monsieur le comte de Virieu

Monceau, 2 juillet 1835.

Mon cher ami, ce n'était pas un tour d'écolier que ma maladie retentissant dans les journaux et venant t'inquiéter et t'inspirer cette fraternelle résolution de partir pour Paris et de me soigner ou de me voir mourir plus paisible dans tes bras. Je tiens le voyage pour fait, et mon cœur t'en a la même obligation. A une autre fois donc! Je désire certainement que l'un de nous deux assiste à sa dernière heure celui que Dieu rappellera le premier de ce triste monde, et, comme je n'ai pas comme toi des petits à nourrir à la becquée et à guider dans ce ténébreux labyrinthe, je désire que ce soit moi. J'ai été profondément attendri de ta bonne et courageuse pensée. Je n'avais qu'une indisposition assez légère, quelques accès de fièvre de printemps chez ma sœur à Hondschoote où j'étais allé visiter mes bons électeurs. Les journaux l'ont su et, comme à l'ordinaire, ont grossi le mal. J'en ai été désolé à cause de mon père et de toi. Mais, règle universelle, il ne faut rien croire d'un journal, cela ne vit que de mensonge, par nature. Je crois que personne en France ne peut t'en parler plus pertinemment que moi, attendu que je connais leur conscience par l'intimité de leurs aveux : il n'y en a guère qui ne soient venus cet hiver me proposer de changer, si je voulais, de conscience et d'opinions, et tu serais bien étonné des noms. Il faut voir par qui se fait notre cuisine politique, religieuse et morale,

pour arriver à une juste appréciation des choses humaines.

Je suis ici depuis quinze bons jours. J'ai recommencé à écrire quelques vers, c'est-à-dire de cinquante à cent par matinée. J'en ai pour un mois, et puis je serai libre. Mon premier jour de liberté sera pour Fontaines, car je brûle de te voir et n'ose te demander de revenir. Je sens que c'est à moi d'aller, et, sans ma pauvre femme seule et si triste que je ne puis abandonner avant qu'elle ait quelqu'un, j'y serais déjà. Mes vers ne marcheraient pas moins bien le matin pour avoir passé avec toi des journées et des soirées nonchalantes sur les canapés de Fontaines. C'est une de mes grandes contrariétés de n'y pas être encore. Attends-toi du reste à la possibilité de me voir arriver tous les jours. Je ne manquerai pas le premier possible. Nous parlerons là politique et métaphysique tout à l'aise.

Je suis fort tracassé d'affaires : les miennes, si belles jusqu'ici, vont mal ; j'ai perdu tous mes capitaux disponibles dans des banqueroutes, des entreprises mal exécutées, en Amérique, et dans une grêle qui vient de ravager *entièrement* mes propriétés où j'avais mis des avances énormes; je dois beaucoup et je ne puis vendre. J'ai besoin de tes conseils en tout genre de pensées et d'affaires. Ma santé n'est pas brillante, mais, sauf quelques heures de la nuit et du matin, elle est portable.

On m'annonce à l'instant la mort du duc de Bordeaux, je n'y crois pas. Mais, si cela était, quel bouleversement de choses et d'opinions! Les cent partis deviendraient deux. J'envoie à Mâcon pour savoir ce qui en est. J'aurai le Conseil général qui me retiendra quinze jours bientôt. As-tu pensé à t'en faire nommer? C'est admirable. Je te le conseille. Une fois que tu y auras mis le pied, tu voudras toujours en être. C'est la Chambre des députés native et sincère

Parle de moi à ton admirable femme, malgré nos abîmes politiques qui se creusent de plus en plus. J'ai eu ici madame de Barol ces jours-ci, je l'ai convertie au sens commun. Adieu donc. Écris.

DCXI

A monsieur le comte de Virieu

Rue du Plat, à Lyon.

Saint-Point (1835).

Celle-ci n'est que pour te dire que le cuisinier *Capus*, qui se présente à M. de Quinsonas, est le roi des hommes et un fort bon cuisinier, l'honnêteté même, l'économie même. Je suis bien aise de lui être utile. Tâche qu'il sache le juste témoignage que je me plais à rendre de lui.

Tu as ma lettre d'avant-hier. Rien de nouveau, si ce n'est la paix du bon Dieu et quelques vers le matin pour saluer la journée.

Ah ! si tu pouvais venir à présent ! Je te rendrais cela après le Conseil général parce qu'alors, étant à Monceau et ma femme entourée de famille, j'aurais trois ou quatre jours à disposer pour mon plaisir ; or mon seul plaisir est avec toi.

On m'apporte avec ta lettre trois nouveaux articles de journaux où je suis fort malmené, deux politiquement, un littérairement. Je ne réponds rien et je chemine.

Le procès en vérité m'émeut peu. Nous avons protesté dans le temps pour l'amnistie, mais le procès use les deux parties, juges et accusés. Je suis loin de les confondre, je connais les deux.

Voyons si tu viendras. Mais, je te le répète, je ne te

réclame pas : c'est à moi d'aller. Je suis dans mon tort ou plutôt dans mon malheur. Je viens d'avoir la confirmation de ma ruine et une banqueroute ici. *Alla kerim!*

Que lis-tu? qu'écris-tu? Je voudrais que tu écrivisses enfin de la haute philosophie sans regarder autour de toi. Dans quelques années j'en écrirai inévitablement moi-même. Mais tu es né plus philosophe que moi. Le raisonnement est ton fait, l'évidence est le mien; je serais prophète et toi philosophe. Je te promets de te lire des vers si tu viens, mais prosaïques et nullement prophétiques.

DCXII

A monsieur Guichard de Bienassis

A Bienassis

Saint-Point, 12 septembre 1835.

Mon cher ami,

Ta lettre me trouve en effet en repos à Saint-Point, et la bonne pensée que tu as d'y venir me comble de joie. C'est remonter le cours des années que de revoir ceux qu'on a aimés jeune et qu'on aime encore dans un âge qui s'avance. Viens donc. Seulement, si tu veux que nous soyons plus tranquillement et tête-à-tête ensemble, ne viens qu'après le Conseil général de département, c'est-à-dire les premiers jours du mois prochain. Si néanmoins ton temps est limité par quelque convenance de ton côté, viens tout de suite. Demande-moi à Mâcon, j'y serai tous les jours pour le Conseil. Je reviendrai tous les soirs dîner et coucher chez moi à Monceau, habitation que j'ai plus près de la ville. Tu y auras ta chambre de même qu'à Saint-Point, des livres, des journaux, et ton ami le soir. Mais le pays est bien moins pittoresque que mes montagnes.

Adieu. Mille respectueux remercîments à ta mère et à ta femme. Je serai bien heureux d'aller un jour te rendre ta visite et de retrouver tout ce que j'aimais à Bienassis, plus une femme charmante et qui fait ton bonheur. Bien des amitiés à M. Timon, et à toi tout ce que tu sais.

Écrire à M. de Lamartine, député du Nord, à Mâcon (Saône-et-Loire).

DCXIII

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines.

Mâcon, 13 septembre 1835.

Mon cher ami,

Tu n'avais donc pas reçu ma lettre ? La tienne me trouve venu à Mâcon pour attendre ta réponse et partir selon tes plans. Je vois qu'ils sont contraires à notre rencontre avant et pendant le Conseil général. Écris-moi donc précisément quel jour tu seras de retour à Fontaines pour que j'aille me donner mes trois bons jours de l'année 1835 avec toi. Guichard m'écrit qu'il m'arrive. Je te le ramènerai, et nous rajeunirons, sinon par un bonheur qui n'est pour nous ni dans le passé ni dans l'avenir, au moins par les seuls sentiments qui ne sont pas morts et froids en nous, nos vieilles amitiés.

Adieu. Je vais repartir bien contrarié pour Saint-Point ; j'avais ces deux ou trois jours jusqu'au 15 devant moi. J'en ai bien peu, car tu ne peux te figurer combien j'ai de travail cette année. Mille tendres respects à ta femme, et vive Pupetières !

DCXIV

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines.

Mâcon, 22 septembre 1835.

Mon cher ami, nous sommes en plein Conseil. Impossible de bouger. Toute l'opposition et toute la raison roulent sur moi seul ; je parle six fois par jour. J'ai conquis mes éperons oratoires hier et ce matin. S'il y avait journaux et publicité, tu entendrais un beau bruit. J'ai fait pleurer tout le Conseil animé contre moi, trois fois de suite, dans un discours et trois répliques. Je vois se réaliser ce que j'avais toujours senti, que l'éloquence était en moi plus que la poésie qui n'est qu'une de ses formes, et qu'elle finirait par se faire jour s'il n'était pas trop tard. Dieu m'assiste ! j'ai du mal à fonder notre religion nouvelle, mais cette fois je les ai sinon convaincus, au moins réduits à l'enthousiasme. C'était sur la barbarie administrative des exportations d'enfants trouvés, etc. Que n'étais-tu là ! Je donnerais mille écus de t'avoir eu seulement toi pour auditeur. Je tâcherai de retrouver dans ma mémoire et dans la mémoire des autres les lambeaux de mes répliques et de les écrire.

Aujourd'hui j'ai moitié du Conseil à dîner à Monceau. Les deux oppositions m'avaient porté pour président, elles ont échoué faute d'un retardataire. A trois mois donc ! Va à Pupetières ; il n'y a froid qui tienne, j'irai te voir. Je suis accablé. Cela brise la tête.

A revoir.

DCXV

Au comte Léon de Pierreclos

A Paris.

Mâcon.

Mon cher Léon, vous m'aurez trouvé bien négligent de tarder si longtemps à vous répondre. Il n'en est rien cependant. Mais je suis depuis six semaines accablé d'un si grand nombre d'affaires que je n'ai pas eu un moment pour les correspondances. Ce n'est pas que je n'aie bien souvent pensé à vous. J'irai quelques jours à Paris, aussitôt que mes affaires seront terminées, et je vous verrai. Nous causerons alors avec détail de l'objet de votre lettre, et je jugerai par moi-même et par le rapport de vos instituteurs si une année d'études abrégée pourra vous être plus ou moins utile. Dans l'état présent des affaires politiques, je vous trouve trop heureux d'avoir encore quelques années à attendre avant d'entrer dans une carrière : le choix serait difficile, et l'on ne saurait guère par qui vous faire protéger. D'ici à deux ou trois ans le gouvernement aura pris plus d'aplomb, les hommes y seront classés de nouveau, j'aurai peut-être des amis au ministère, et je ne négligerai rien pour les bien disposer en votre faveur.

L'essentiel pour le moment est donc, sans vous occuper de l'avenir, de vous fortifier le plus possible dans vos études et de vous préparer autant par une instruction solide que par un caractère moral et grave à une vie que les événements traceront devant vous. Plus l'époque dans laquelle nous sommes nés est orageuse et forte, plus notre caractère doit s'élever et se fortifier en proportion

par des études substantielles et par un exercice assidu de nos propres forces contre nous-mêmes. C'est cet exercice qui nous forme à la vertu morale et à la vertu politique. Jamais on n'en eut plus besoin. Je ne vous en plains pas. Je préfère ces temps de révolutions pour vous, quelque pénibles qu'ils soient, à la mollesse et à la corruption des temps qui les ont précédés. Ils trempent l'âme plus vigoureusement, ils font mieux juger et mieux atteindre à l'homme son seul but sur la terre : le dévouement et la vertu.

Voilà le moment pour vous de vous occuper spécialement de l'histoire. Elle vous fera comprendre le présent et vous empêchera de vous faire des illusions trop communes sur les promesses des partis politiques. Priez M. Bailly de vous en faire lire avec choix. Redoublez de travail et de zèle pendant les dernières années de votre éducation classique ; songez que vous ne retrouverez plus le temps perdu si la guerre européenne venait à éclater, et que vous fussiez obligé de marcher vous-même. Songez aussi que tous les conseils que je vous donne sont dans votre seul et véritable intérêt. Dites-moi tout ce qui vous serait utile ou agréable pour compléter votre éducation en livres, maîtres, etc., je tâcherai de pourvoir à tout. Parlez de moi à votre maman, et dites-lui de ne pas vous gâter par trop de condescendance féminine, de vous aimer pour vous et non pour elle.

Adieu, mon cher Léon. Ne craignez pas de me fatiguer en me demandant conseils ou assistance en tout genre. Je tiendrai ce que j'ai promis à votre pauvre père en vous soignant comme un fils, jusqu'à ce que vous puissiez vous soigner vous-même et qu'une route soit ouverte devant vous.

Mille compliments à M. Bailly.

DCXVI

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 26 septembre 1835.

Je reçois ton mot. Voici le mien. Je comptais que le Conseil irait au 30 ou au 2. J'ai en conséquence des dîners chez moi jusqu'à mardi, et le Conseil vient de finir il y a une heure. Comme, hier au soir, après une discussion indécise de six heures, je suis parvenu à emporter seul la préfecture pour Mâcon, la ville vient à Monceau demain me donner une sérénade ; il faut y être. J'en suis secrètement informé, ainsi je ne puis m'en aller. Sans cela je partirais à l'instant. Viens donc, tu me trouveras sans faute et libre et tout le jour à Monceau, tous les jours indéfiniment.

Je suis accablé de la tête et de la gorge, mais bien content parce que enfin, comme tu disais pour la poésie, je possède mon instrument, l'improvisation la plus spontanée et la réplique la plus nette, la plus abondante et souvent foudroyante. *Nunc dimittis!* Arrivent les affaires, et un parti derrière moi, et je puis affronter qui que ce soit à une tribune. Je ne le croyais pas. Il m'a fallu deux ans.

Viens donc.

DCXVII

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines.

Monceau, 1er octobre 1835.

Si ta lettre me fût arrivée dans la journée de mardi,

j'allais te voir après l'ovation que la ville de Mâcon m'a apportée ici ce soir-là pour l'avoir sauvée au Conseil général. Maintenant il est trop tard, il y faut renoncer. Ton lit était fait et muni de douze couvertures, un poêle et un feu dans la chambre ; nous avions trois jours à causer. A présent mes vendanges commencées dans les deux endroits et la nécessité absolue d'être à cheval de onze heures à six parmi mon monde ne me laissent pas une heure. Puis j'ai un travail commencé à achever en un nombre de jours donnés. Ces jours sont comptés, pas un de trop. Je ne te verrai donc qu'à ton retour du Dauphiné, en novembre ou décembre, quand tu me feras signe.

Moi aussi j'ai à causer. Nous suivons une ligne parallèle pendant quelque temps. Elle divergera, je pense, ensuite. Il se fait, depuis mon voyage et mon incursion dans l'histoire, un grand travail de renouvellement en moi. L'élément intellectuel que nous ont donné nos nourrices, ces bonnes et braves femmes d'Europe, ne suffit plus à mon estomac ; tu parais plus disposé à t'en contenter par paresse ou par intelligence. T'en contenteras-tu toujours? Ne sens-tu pas que tout a besoin d'être rénové, car rien ne suffit dans son dépérissement actuel. Bref, je deviens de jour en jour plus intimement et plus consciencieusement révolutionnaire. Il y a deux lois du monde, le repos et le mouvement. Certains esprits, certaines époques, sont ordonnés par Dieu pour servir de tous leurs moyens l'une ou l'autre de ces lois divines. C'est à la conscience de juger. Je médite sans cesse, et à genoux, et devant Dieu, et je crois qu'il faut que nous et ce temps-ci nous servions courageusement la loi de rénovation. Or pas de rénovation par le passé, c'est le flot qui a coulé et qui n'abreuve plus une seconde fois les mêmes générations. Je ne me prononce pas cependant encore tout à fait. J'y mets temps, religion, examen, prudence. Puis, une fois le parti pris, j'irai très loin.

Mais adieu. Ceci n'est que pour toi seul. Je n'ai d'autre confident de mes pensées que Dieu. Puisse-t-il, quand l'heure sera sonnée, me donner le courage et la clarté qui sont seuls à lui ! Je regrette bien vivement que tu te places ainsi en dehors de la route avec toutes tes forces de cœur et d'esprit : à nous deux nous serions une armée.

Adieu encore. Je vais faire des vers, mais j'en ferai peu maintenant.

DCXVIII

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines.

Monceau, 6 octobre 1835.

Mon cher ami, Guichard est ici. L'abbé Cœur est venu y passer trois jours délicieux et t'a accusé d'avoir pu venir avec lui. Viens donc si tu es à Lyon encore. Si j'avais eu moi-même cette certitude, j'y serais allé te voir en accompagnant M. Cœur. C'est un homme qui a du fond et qui ira loin. Nous concordons mieux lui et moi que toi et lui. Nous avons absolument besoin de nous revoir pour nous concorder mieux. On s'imagine de loin tout autre qu'on ne se trouve de près. Il y a trop d'optique entre les hommes ; en se rapprochant, ils rectifient ces erreurs de la vision.

Je suis au cœur de mes misérables vendanges, ayant énormément à faire en tout genre ; plus, me levant à cinq heures pour avoir quelques silencieuses heures à donner à la poésie. L'année prochaine, si Dieu veut, je serai moins surchargé. Mes affaires de fortune vont mal et me tiraillent aussi comme toi, mais je crois les tiennes bien en meilleur avenir.

Je n'ai passé encore qu'une soirée avec Guichard. Il est rajeuni, ses yeux vont bien, il n'écrit pas, il est comme toi spectateur de la vie, mais il prend plus d'intérêt au drame et ne dédaigne pas de toucher à ces époques que Dieu soumet à notre action et avec qui il nous donne à faire. Il te blâme de ne pas te lancer dans la politique, et, s'il le pouvait, il s'y lancerait lui-même. Toi, tu le peux, et tu ne le fais pas.

Adieu, à revoir. Si par hasard tu étais pour un temps encore à Fontaines, écris-le-nous vite ici.

DCXIX

A M. A. de Latour

Saint-Point, 22 novembre 1835.

Monsieur,

Vous serez étonné d'une réponse si tardive. Mais votre lettre adressée à Paris m'est arrivée ici, et il y a peu de temps. Elle attendait une occasion avec une des six ou huit mille lettres qui m'arrivent par année et dont je ne lis plus que celles dont la signature a un sens pour mon esprit et pour mon cœur. Vous savez que la vôtre est de ce nombre et tout à fait de l'élite la plus agréable à mes yeux. Merci donc quoiqu'un peu tard.

Merci pour ce que vous me dites de ces vers que la vague n'écrase pas trop. Hélas ! c'est qu'ils ont été faits devant la vague et sur la vague. Sa tristesse infinie doit se refléter dans leurs images. Et puis c'est que votre âme est vaste et contient avec délices ces vastes images aussi.

Quant à la politique, j'ai partagé, vous n'en doutez pas, l'horreur et le déchirement de cœur que l'attentat qui frappait d'un coup toute une famille que je vénère et que j'aime plus qu'on ne pense, devait inspirer à ceux sur-

tout qui, comme moi, ont reçu respect et reconnaissance et attachement dans les traditions de leur famille et par les lèvres de leur mère. Vous savez que, malgré mon scrupule d'isolement et d'indépendance politique, je l'ai dit tout haut à la tribune. Mais, quoique vous en disiez, je regarde la mesure sur la presse comme une *erreur capitale* et envers le pays qui ne peut vivre sous terre et envers le pouvoir lui-même qui ne peut vivre d'une autre vie que celle du pays. Il n'y avait pas dans mes pensées à ce sujet le moindre levain d'opposition. J'adore l'indépendance, je déteste l'opposition. *Faire* est l'œuvre du génie, *empêcher* est l'œuvre de l'impuissance.

Dans l'atmosphère où vous êtes on se préoccupe trop de ce bruit extérieur qui n'est pas du trouble. Le roi, si sage et si habile, me semble avoir cédé cette fois à une impulsion au-dessous de son imperturbabilité politique.

Au reste pourquoi parler politique ? Je n'y pense que sur les bancs de la Chambre ou du Conseil général. Le temps de la nôtre n'est pas venu. Je suis, depuis deux mois, dans la poésie pure et juvénile. Je viens ce matin d'achever pour l'impression la copie de huit ou neuf mille vers perdus sur des pages d'album ou sur des marges de Pétrarque in-folio. C'est ma poésie de seize ans. Cela paraîtra bientôt sous le titre d'*Épisode*. C'est en effet un épisode de mon poème *humanitaire*. Vous en recevrez un des premiers un exemplaire, car nul n'aime plus les vers parce que nul n'en a plus dans l'âme que vous.

Vous voyez que je vous envoie quatre pages contre trois. C'est vous dire assez que votre correspondance me fait fortement et agréablement rejaillir. Hélas ! il y en a tant qui m'écrasent.

Mais adieu. Quelle que soit mon attitude fixe et persévérante d'isolement politique, que l'on prend à tort pour hostilité et qui n'est qu'honneur et scrupuleux désintéressement, ne manquez pas une occasion, si vous la trou-

vez, de soutenir à la Reine, et à ce qui l'entoure, que personne n'a pris plus de part aux sentiments qui l'ont déchirée ou consolée que moi, et que si l'auguste famille dans laquelle vous vivez n'a pas en moi un serviteur politique, elle y aura toujours un cœur sympathique et un souvenir éternellement reconnaissant. Mes sentiments pour elle tiennent à la mémoire d'une mère, c'est assez vous dire de quelle nature ils sont pour moi.

DCXX

A monsieur le comte de Virieu

A Lemps.

Monceau, 22 novembre 1835.

Je t'ai écrit deux fois à Lyon. Tu ne m'as pas répondu. J'en conclus que, recevant peu de lettres, tu n'as même pas dit à ton portier de te les expédier en Dauphiné où sans doute tu es pris par les neiges comme nous ici. Donc je t'adresse un mot à Lemps où l'on saura ton nid actuel.

Qu'y fais-tu ? Tu ne peux plus bâtir ni même remuer du terrain et des pierres. Les mains gèlent aux ouvriers. Je suis revenu à Monceau, ne pouvant plus faire travailler à Saint-Point. Je voulais te dire que dans ce moment-ci j'avais des jours libres assez souvent, et que, si tu es bientôt à Lyon ou à Fontaines, tu peux me faire signe, et j'irai, à condition que tu me donnes une chambre bien chaude aussi, car je crains le froid presque comme toi, cette année. Nous bavarderons tant qu'il te plaira, je ne m'en lasse plus.

Que si en six heures avec tes chevaux tu veux venir à Monceau, tu trouveras un salon où le thermomètre ne

descend jamais au-dessous de 14, et je te donnerai au-dessus des cuisines une chambre que tu tiendras au degré voulu. Tu nous rendrais bien heureux.

Ceci dit, il ne me reste rien à dire, espérant d'une manière ou d'autre te voir bientôt.

J'ai un peu de loisir enfin après une année fabuleusement laborieuse. J'ai achevé la copie de *neuf mille* vers que l'on va imprimer, et j'en ai écrit bien d'autres pardessus pour une autre année.

Je lis maintenant, j'étudie de la politique, de la philosophie, de l'histoire, de temps en temps cent vers, plus souvent des chiffres et des toisages avec mes vignerons. J'organise trois terres à la fois. Je n'ai pas le sou, je suis forcé, en arrivant à Paris, d'accepter des travaux pour vivre. Je veux des travaux qui me laissent du temps pour les vers, du temps pour la politique, du temps pour la philosophie, indépendance de situation et d'opinion absolue, et cependant de l'argent pour vivre. C'est un problème presque insoluble. J'ai des offres magnifiques, mais la liberté d'action et d'opinion serait ébréchée. J'aime mieux le pain sec.

Adieu. On vient m'avertir que mes chevaux m'attendent pour aller à Mâcon. A revoir.

DCXXI

A Monsieur Guichard de Bienassis

Monceau, 6 décembre 1835.

Mon cher ami,

Monceau est encore triste de ton départ, et nous espérions t'y revoir, lorsque le précoce hiver des derniers jours de novembre nous a interdit de te solliciter de nouveau. Maintenant nous allons partir. A l'année prochaine

donc ! Reviens me rendre dans notre âge sérieux les nombreux pèlerinages que je faisais à Bienassis dans la saison de nos folies.

J'ai lu tes trois lettres en famille, et, sans aucune exagération épistolaire, elles ont non seulement enchanté mais touché tout le monde.

Rien de nouveau depuis toi. J'ai passé six semaines à Saint-Point, occupé à planter et à bâtir. J'en fais autant ici maintenant, et je vois avancer avec douleur le moment de quitter ma vie de poète et de paysan pour la vie politique. Mais je ne cède ni aux conseils ni aux tentations de la quitter. L'homme n'est homme que par la pensée et l'action ; l'une complète l'autre. Cette époque exige le concours de tous. S'isoler dans un loisir méditatif, à moins d'y être forcé comme toi par une infirmité physique, ta vue, c'est de l'impuissance ou de l'égoïsme. La poésie ne doit être que le délassement de nos heures de loisir, l'ornement de la vie. Mais le pain du jour, c'est le travail et la lutte.

Nous finirons de bonne heure cette année, et alors, j'espère, au mois de mai, aller me faire présenter par toi à ta mère qui ne me connaît plus, à ta femme qui ne me connaît pas encore. Prépare-moi, dans leurs cœurs, la réception que j'attends du tien. Adieu. Nous avons toujours du monde nouveau. Voici deux poètes qui m'arrivent. Je te quitte pour entendre et lire des vers, comme dans notre bon temps. Mais, dans quinze jours, adieu les vers ! — Mille tendres souvenirs de tous et surtout de moi.

ANNÉE 1836

DCXXII

A monsieur le comte de Virieu

Lyon.

Paris, 14 janvier 1836.

J'étais en inquiétude sur toi. « Pourquoi ne m'écrit-il pas ? A-t-il, pour la première fois de sa vie, quelque chose contre moi ? » Je cherchais dans ma conscience, et je n'y trouvais rien qui ne fût dans le cœur d'un frère. Enfin ta lettre est arrivée au moment où je ne pouvais y répondre. J'avais et j'ai encore une ophthalmie qui prive bien ma vue. Aujourd'hui je n'ai plus qu'un mal de dents, et mes yeux vont mieux, quoique mal encore.

Je t'ai attendu, espéré. J'ai eu Montchalin et M. Cœur et mille autres, t'attendant et t'espérant tour à tour avec moi. Arrangeons-nous mieux l'année prochaine.

Je te pense rentré à Lyon. Me voici à la Chambre. J'ai même obtenu par surprise d'elle et à contre-cœur sa confiance pour l'adresse, en parlant bien dans mon bureau. Du reste ma situation est pire toujours, ils m'exècrent tous, ceux-là par philippisme, ceux-là par jacobinisme, ceux-ci par carlisme. Ils me contestent non seulement le sens politique, que je me sens mille fois plus clair qu'eux tous, mais même le talent de parler qui me vient de plus en plus malgré eux. Je suis le seul, non avocat, de premier ordre, qui puisse dans la Chambre soutenir une lutte quelconque avec les avocats de métier. Mais ils ne

veulent pas le voir. Il n'y a pas de pays comme celui-ci pour les partis pris. Te souviens-tu du temps où j'étais écrasé par la poésie de l'Empire, où Luce de Lancival, Legouvé et Baour étaient des géants dont l'ombre m'étouffait? Eh bien, c'est la même chose sous tous ces Baour de tribune. J'espère encore que, dans quelques années, chacun reprendra sa place. A présent il faut subir. Avant-hier j'ai improvisé une demi-heure admirablement et éloquemment et politiquement selon moi (1). Il n'y a eu que moi qui s'en soit aperçu. Ils sont convaincus que je rêvais et débitais des sornettes. Vois le *Moniteur*. Cela n'est pas ailleurs.

Mais passons à la poésie : c'est la même histoire. Brouillé maintenant avec toutes les coteries littéraires de tel ou tel drapeau, je n'y ai que des ennemis qui disent : Son talent est mort au seuil de la Chambre ; qu'il fasse des discours sur les chemins vicinaux !

Cependant *Jocelyn*, épisode de poésie intime, va paraître dans peu de jours. Lis-le au soleil ou à l'ombre, mais en repos et en plein air, un jour de jeunesse. C'est de la poésie de seize ans, mais selon mon cœur et mes rêves. J'en suis confidentiellement ravi. Je veux que cela me survive un demi-siècle. Je publierai dans dix-huit mois un fragment dantesque d'un tout autre ton. Tu vois que ma terre ne se repose pas, et que le système des jachères n'est pas le mien. Je t'expédierai cela par la diligence avant le public, et je t'en demande ton avis, non après première mais après troisième et quatrième lecture. On n'y voit rien à la première que de la pastorale un peu niaise.

Je prophétise que cela sera trouvé bête pendant six ans, et dans les poches des cordonniers ensuite. Cependant les vers qui en courent font fureur, mais isolés.

(1) Discours sur la Pologne et la politique de la France en Orient. V. *La France parlementaire*, t. I, p. 191.

Veux-tu maintenant sonder mon âme? Elle est triste et travaillée. La philosophie la creuse et la transforme, non en mal, mais en autre. Je prie Dieu tant que je peux, et j'adore la prière des Chrétiens et des Turcs : *Alla kerim!* et Ta volonté soit faite! résumé divin de tout l'infini d'ici-bas.

Point de société. Je n'ai pas le temps. Tout le monde ambitieux me cajole, me tend des pièges, tout en me détestant. Quelque chose dit à plusieurs que l'avenir est dans ma pensée ; et la déconfiture finale, irrémédiable, de tout ce qui s'est fait parti et a pris une autre route, aide un peu à cette conviction du bon sens.

Nous entrons sous une douce et flasque tyrannie d'une classe qui reprend juste nos sottises en reprenant notre place. A Dieu l'avenir, à nous le bon sens et le bon désir! Écris-moi beaucoup, et aimons-nous pendant que nous vivons ; le reste n'est rien.

J'apprends la mort de M. de Dijon. Que t'a-t-il laissé? Tu sais que je suis ruiné, au point de chercher, pour vivre, du *travail* de librairie pour garder indépendance poétique et indépendance politique.

DCXXIII

A monsieur Dargaud

A Paray-le-Monial (Saône-et-Loire).

Paris, 27 janvier 1836.

.... Nous sommes dans un coup de feu de discussion sur la rente. Je suis presque seul contre la réduction après avoir été dix ans pour. Je n'avais vu qu'à la surface la question. Le fond est un abîme d'iniquité et d'absurdités. J'ai parlé hier une heure dans les bureaux contre

tout le monde et les ai réduits au silence et à dire : Nous le voulons quoique injuste, quoique illusoire, parce que nous avons peur des électeurs.

Rien de nouveau que cela. Le ministère passe aux réductionnaires. Nous restons cinq ou six seulement contre la Chambre, et la presse et les électeurs.

Tout va très bien du reste. Ma femme corrige mes épreuves, et je parais dans huit jours sous forme de poète. Quinet est à Paris et dîne aujourd'hui ici avec douze hommes de vers auxquels j'ai voulu le réunir. Son talent est apprécié, mais je ne crois pas à la popularité de la forme : c'est trop beau et trop abstrait pour l'orgue de Barbarie.

Adieu. Mille amitiés.

DCXXIV

A madame la comtesse du Villars

A Mâcon.

Paris.

.... Nous nous portons bien. Nous sommes très occupés : la Chambre, la poésie, la société, les solliciteurs, tout cela mange le temps. Dans quelques jours mes deux volumes vous seront envoyés.

Vous avez vu la chute du ministère. Il n'y a rien pour le remplacer, et cela va pitoyablement. Vous auriez bien fait de vendre quand je vous ai avertie.

J'ai changé d'opinion sur la conversion des rentes en examinant la question de près. J'ai parlé seul contre l'injustice que nous ferions aux rentiers. Je suis en ce moment très impopulaire à cause de cela. J'ai tous les journaux et les électeurs contre mon opinion. Mais lisez

mon premier discours dans le *Moniteur* (1), vous verrez une partie de mes motifs.

J'ai gagné au reste bien du monde à cette idée à la Chambre, et M. Royer-Collard est venu ce matin m'en parler et me dire que c'était un des plus forts et des plus beaux discours de discussion qu'il eût jamais lus, etc. Je marche mon chemin sans m'inquiéter des injures ou des dédains.

La session sera courte et nulle, nous nous reverrons bientôt.

Adieu, chère tante. Mille tendresses à vous, à mon père, à Cécile, etc.

DCXXV

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, samedi 15 février 1836.

J'ai ta lettre de quatre pages qui m'est arrivée hier et que j'ai emportée pour la lire dans ma loge à la Cour des pairs, où je passe mes journées depuis quinze jours à étudier ce misérable Fieschi. Nous n'avons pas de nature semblable dans la boue de Paris. Je voudrais avoir été chargé, non de le justifier, mais de l'expliquer à la France et de faire son discours expiatoire.

Donc tu n'as ni n'auras jamais rien de refroidi dans la poitrine à mon égard. *Cosi va bene.* Je trouvais cela inintelligent et inintelligible de ta part. N'en parlons plus. Perdre ton amitié, ce serait pour moi perdre soixante-quinze pour cent de ce qui me reste de lest pour cette pauvre vie. J'espère que Dieu me le conservera jusqu'au terme.

(1) Séance du 5 février 1836. V. *La France parlementaire*, t. I, p. 199.

J'ai lu attentivement tes bons conseils. Je n'ai chez moi, à la campagne, rien autre chose que la dépense d'un gros fermier. Il n'y a donc moyen de retrancher quoi que ce soit que Paris et la députation qui me coûtent 22,000 fr. par an ; mais cela se peut-il, en conscience? et une question d'argent pour un homme sans enfants et sans avenir doit-elle prévaloir sur une question de devoir, de patriotisme et d'idée? Je répugne à le croire. Je ne fais pas le tiers de la dépense que tu crois et que l'on dit. Tu sais l'effet d'optique sur les hommes célèbres, on triple leurs qualités et leurs vices. Je suis en cela dans le très juste milieu, je dirai même dans l'économie réelle. Je suis gêné cependant et très gêné.

Mais ma situation est donnée, c'est-à-dire je suis obligé de représenter un peu chez moi, d'être honorable ici et dans le Nord pour mes électeurs, d'ouvrir ma porte au moins à cinquante personnes par jour, de recevoir de huit à dix mille lettres par an, etc. Ou il faut quitter Paris, ou il faut vivre ainsi, car il est impossible d'y vivre à moins. Dans toute mon apparence tu ne trouveras de trop que deux ou trois chevaux de selle, mais ils sont ma *santé, ma vie*. Les retrancher, c'est me retrancher des années ; ce serait folie.

Je tenais à ce que tu connusses rigoureusement les choses. Maintenant n'écoute personne. Voilà la vérité vraie. Dis-moi ce que tu en penses en conscience, y a-t-il péril ou inconvenance?

C'est lundi que paraît l'épisode en deux volumes du *Curé de village*, autrement dit *Jocelyn*. Je ne doute guère que cela ne t'aille aux dernières fibres du cœur, car c'est toi et moi peints à seize ans dans le style que tu aimes sans bruit, sans éclat, sans draperies : style de poésie domestique et évangélique. Il en court, depuis quelques jours, des exemplaires d'épreuves reliées, confiées aux grands critiques, et j'entends parler de leur *enthousiasme* à

chaque minute. Cependant j'ai la certitude qu'ils ne le comprendront que dans cinq ou six mois, et le public dans six ans. Mais j'entends dire et j'aime à croire et je crois avec certitude qu'alors cela sera populaire comme *Paul et Virginie* en grand et en vers. Dans dix-huit mois je publierai deux volumes de poésie bien différents, *antédiluvienne*, primitive, orientale. C'est la seconde page de mon épopée *indoustanique*.

Maintenant parlons politique. J'ai pensé dix ans comme toi sur la réduction. Je me trompais lourdement parce que je n'avais pas examiné. Ayant pris du temps et de l'examen, j'ai changé. C'est brutal, c'est démagogique, c'est injuste, c'est absurde, c'est funeste en finances, tu peux tenir tout cela pour certain ; c'est une mesure à la Cambon, cela sent la spoliation révolutionnaire de cent lieues. Je ne doute pas que dans quelque temps tu ne le sentes. J'ai déjà parlé seul trois fois contre dans les bureaux et une à la tribune. Je t'envoie le *Moniteur* où est le dernier discours. Il n'y a que les principaux aperçus moraux, mais le vilain est dans les détails approfondis.

Notre 5 pour 100 n'est pas comme en Angleterre un emprunt, il est en majorité une compensation à des spoliations et c'est un *maximum* qu'on veut rétablir sur les capitalistes. C'est révoltant de principes et de conséquences. Laisse-moi aller là-dessus, tu verras dans trois ans que j'aurai eu cent fois raison. On vient de faire imprimer ici mon discours par les cercles de Paris, et hier les hommes des trois journaux qui combattent pour me disaient : Il n'y a que vous qui soyez dans le *vrai ;* cela est violateur, absurde et illusoire, nous le pensions *tous;* mais il y a une question de cabinet, nous vous combattons.

Rappelle-toi de plus qu'en résultat cela ne rendra pas un centime au contribuable.

Passons !

Voici neuf pages contre huit, mais j'en ai cent peut-être à griffonner aujourd'hui, et j'ai mal aux yeux. — Adieu donc. Écris beaucoup.

Je t'envoie *Jocelyn* par Fréminville qui est ici. J'ai à peine le temps de lui parler au milieu de quarante personnes. La métaphysique nage dans la politique, mais plus que jamais elle couve dans mon âme et elle éclora un jour.

Adieu encore. Aime-moi comme je t'aime, et, malgré toutes nos différences de pensées, jugements, opinions, etc., dis à ta femme de ne pas trop me haïr.

DCXXVI

A monsieur le comte de Virieu

26 février 1836.

J'ai la fièvre encore et ne puis écrire. Voici le sucre en deux mots : nous imposerons, et nous devons imposer. Nous imposerons peu. Je connais la matière à fond. Les 52 fabriques du Nord sont venues en députation à moi. Je leur ai déclaré que j'imposerais, et nous sommes d'accord.

Le sucre indigène n'a pour bénéfice que la différence entre la taxe que paie le sucre colonial et l'absence de taxe sur lui-même : c'est-à-dire qu'il y a prime de 70 fr. par hectare donné par l'État à ceux qui plantent la betterave. Or un État peut-il payer 40 millions par an de prime à une culture privilégiée ainsi de fait? Non. Voilà toute la question. Je crois bien que les planteurs sont heureux ! mais c'est toi et moi qui payons ce bonheur.

De plus il y a une question coloniale indépendante de la question économique qui complexe la question.

On imposera donc, mais très sagement et très peu et le plus tard possible. *Ecco*, et il n'y a rien à dire. Ne perds pas de papier là-dessus, il n'y a pas moyen de prouver le contraire. Si quelque chose est imposable, c'est le sucre, etc., etc., etc.

Passons à *Jocelyn*. Il a fait son trou plus large que je ne croyais. C'est une fureur, c'est une rage. Cela passe les *Premières Méditations* en succès unanime. Cela se lit dans les cours de tous les professeurs, dans les collèges, et cela s'en va par milliers d'exemplaires. C'est, dit-on, un nouveau Lamartine tout différent et pourtant aussi beau. Je suis écrasé. Adieu, à revoir.

DCXXVII

A monsieur Ronot

Avoué à Mâcon.

Paris, 26 mars 1836.

Mon cher ami, je vais m'occuper demain de votre affaire et vous rendrai compte.

Je vous ai envoyé *Jocelyn* par votre fils. Jamais livre n'a encore tant vécu en peu de temps. J'en suis à 24,000 exemplaires en 27 jours et sept éditions à Bruxelles, *idem* en Allemagne. On me critique sévèrement sous le rapport d'orthodoxie.

Je suis fâché que cela ne plaise pas à Mâcon. C'est bien peu de chose, il est vrai ; et puis les poètes ne sont pas heureux en patrie, et j'aime la mienne malgré tout, à cause de vous et d'un si bon nombre d'amis qui m'y consolent de quelque injustice.

Adieu, à revoir sous peu. Il n'y a pas de Chambre, il n'y a qu'une comédie. Je ne la joue pas, et je m'en vais.

DCXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

. . . .

Rien de nouveau en politique que platitudes. Je travaille beaucoup. Je ne parle pas. La Chambre me traite fort mal à présent : à mesure que je forme mieux ma parole, elle me ferme l'oreille davantage. Elle m'en veut de ne pas prendre parti dans les groupes qui datent tous de Juillet. J'en veux un qui date de plus haut et embrasse plus large. Je resterai seul et muet, s'il le faut, jusqu'au jour d'une action plus rationnelle.

Les sucres ont été présentés hier, et la loi a été huée à cause de l'exercice stupidement offert. On retirera, je pense, le projet. Je suis ferme pour un impôt modéré : nous ne sommes pas assez riches et assez injustes pour donner une prime de 70 fr. par hectare à la betterave en ruinant nos colonies et notre marine. Cela peut se huer, mais non se soutenir. Réfléchis-y. Pour la rente je ne suis pas de ton avis. Il y a iniquité patente en mille points : or l'injustice ne profite pas, de quelque sophisme ou nécessité qu'on la colore.

Rien autre. Je travaille ce matin sur la peine de mort. Je t'enverrai cela. Cazalès est chez moi pour 15 jours. A revoir bientôt.

DCXXIX

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 2 juin 1836.

Ton amendement est juste et bon. Rappelle-le-moi

dans le temps, c'est-à-dire l'année prochaine. Mais comment es-tu si juste avec les planteurs de betteraves et si injuste envers les rentiers de l'État ? *O altitudo !* Aux uns on enlève un cinquième de leur revenu et de leur capital parce qu'ils sont faibles ; aux autres tu veux une indemnité parce qu'ils sont puissants et possesseurs réels d'une protection de vingt millions par an ! N'importe, ton idée est juste et morale, je la soutiendrai.

Mais tu n'y comprends rien : la cause de l'impôt n'est pas le déficit des douanes. Que nous importe ! il n'y en a même pas.

En une phrase, voici le principe qui rend l'impôt indispensable :

Les colonies ont un privilège de vingt-cinq millions, ou une protection de vingt-cinq millions, contre les consommateurs de sucre. Voulez-vous transporter ce privilège aux planteurs de betteraves contre les colonies et les consommateurs ? Voilà tout. Or moi, je dis non. Je me souviens du fer, il nous écrase. Le sucre, sucre indigène, nous écraserait avant cinq ans de soixante-dix millions par an : qu'il vive de lui-même, rien de mieux ; d'une protection si ruineuse pour les autres malheureuses industries agricoles, jamais ! — Tu ne connais pas le premier mot de cette profonde question ! tu la connaîtras en un quart d'heure en causant. Elle me fera destituer de ma députation, mais conscience avant tout. Celui qui refusera l'impôt impose à la France à tout jamais quatre-vingts millions et ruine ses colonies en donnant les quarante mille blancs à manger aux noirs. Mille fois non. Mais sois tranquille, nous ne le ferons que trop doux. Mon arrondissement y est, ma sœur y est, j'y suis, et cependant je te parle ainsi.

Mais encore une fois comment es-tu si juste avec les betteraves et si *révolutionnaire* avec les rentes ?

Je vais, à cause de toi, parler à Sauzet de M... Mais ce

qu'il y a de mieux et de sûr, c'est de lui écrire *toi-même :* il sera flatté et fera sans aucun doute.

Je suis mal avec eux tous, mais de mieux en mieux avec la Chambre. Voilà neuf fois de suite que je prends la parole, et que la Chambre devient muette, attentive, ou même enthousiaste à ma voix. Je progresse en éloquence improvisée et chambrière. Dans quatre ans j'aurai, si Dieu m'aide, conquis cette faculté si énormément difficile. Je travaille immensément, comme à aucune époque de ma vie. Les deux dernières fois que j'ai parlé, j'ai eu, la dernière surtout sur les Affaires Étrangères (1), un grandissime succès dedans. Dehors, j'ai tous les journaux contre moi, mais cela perce toujours dans Paris.

Dans huit jours, je pars. Je ne vais pas à Venise. J'aspire à toi, et nous nous verrons beaucoup. Dieu vous bénisse et protège tous, femme, mari, enfants ! C'est comme si je le priais pour moi.

DCXXX

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines.

Monceau, 19 juin 1836.

Je suis de retour, mon cher ami ; et j'avais le temps de t'aller voir, mais une contusion très grave au genou me tient immobile indéfiniment. Ce serait donc à toi, si tu avais un moment, de venir. Je vais passer huit jours à Monceau et le reste du temps à Saint-Point *verseggiando.*

Rien ne me serait si agréable que de bons jours passés

(1) Séance du 25 mai 1836. V. *La France parlementaire*, t. I, p. 265.

avec toi ici ou là. Je n'ai rien à faire qu'à causer et baguenauder. Après cela je me mettrai à écrire le beau pendant à *Jocelyn*, grande poésie antiquissime.

Je ne t'écris ces deux lignes ce matin que pour que tu ne m'écrives pas à Paris, et que tu viennes s'il y a moyen.

Adieu donc. A toi et à tout ce qui t'entoure.

DCXXXI

A M. de Latour

Précepteur de S. A. monseigneur le duc d'Aumale, au château des Tuileries, à Paris.

Mâcon, 24 juin 1836.

Un mot seulement, car je suis seul, et j'en ai des milliers à répondre ce matin. Non : je n'ai jamais rien écrit ni pour ni contre Don Pedro. Je ne connais du Portugal que Cintra et le Camoëns. Sa politique m'est aussi étrangère que celle de Lahore. Lavez-moi donc de ce soupçon de vers auprès de la noble et charmante personne qui veut en avoir l'esprit net. J'aime mieux faire ce que je fais ce matin, des vers au Mont Liban.

Me voici tranquille et enseveli dans un inaccessible vallon où les journées, si courtes et si vides à Paris, ont 48 heures. J'ai le temps de respirer l'air des montagnes, de suivre mes travaux d'agriculture, de lire un ou deux volumes, d'écrire une centaine de vers, de monter à cheval, de rêver, de gémir ou de prier Dieu, et même de m'ennuyer le soir. Je n'ai pas à Paris le temps de penser à mes meilleurs amis, et n'y rien faire est même une fatigue. Je désire sincèrement que les électeurs ne me réélisent pas, sans qu'il y ait de ma faute, et de rester ici ou d'aller vieillir en Syrie ou en Égypte.

A vous maintenant vers ou prose. Allez respirer aussi au château d'Eu et mettre âme, poésie et grandiose dans ces cœurs de princes qui vous sont confiés. Le monde en a grand besoin.

Mille affectueux compliments.

J'ai eu à mon retour l'inappréciable bonheur de retrouver huit volumes manuscrits de mémoires intimes de ma mère, depuis sa première jeunesse jusqu'à sa mort. Ils sont pleins à chaque instant des souvenirs et des bontés de Madame Adélaïde et de Madame la Duchesse d'Orléans, sa mère. Vous savez, toute politique à part, que ces souvenirs et ces reconnaissances sont un héritage dont j'ai ma part. Je serais désolé qu'on s'y trompât où vous êtes. Faites-moi l'amitié de rectifier toujours mes sentiments toutes les fois que vous les entendrez fausser. Ils n'ont rien de commun avec ma séquestration parlementaire, commandée selon moi par des antécédents et des sentiments qu'il faut également honorer et respecter.

DCXXXII

A monsieur Martin Doisy

Saint-Point, 9 juillet 1836.

Pour vous seul.

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre. J'ai lu les premiers numéros de la *Presse*, j'en suis extrêmement content, sans compliment. C'est parfaitement diriger la proue vers un horizon inconnu et large. Je vous dois des remercîments pour le mot si aimable que l'amitié vous y a inspiré pour moi. Je félicite M. de Girardin de vous avoir compris. Nul doute que je ne sente la nécessité, je dirai même l'ur-

gence, d'un journal pour le peu de socialisme transcendant qu'il y a dans la Chambre. Je m'y dévouerai pour ma part dès que cela me sera possible. En ce moment cela ne l'est réellement pas. Il me manque MM. de Tocqueville, Beaumont, Carné, etc. S'ils sont prêts, comme je l'espère, en hiver, et moi libre de mes loisirs poétiques remplis aujourd'hui, nous verrons à nous entendre et à nous rallier sur un terrain que vous allez dessiner de votre côté. Si ce terrain n'est pas le nôtre, nous tâcherons de vous enlever, car vous n'ignorez pas le prix que j'attache à une des intelligences les plus droites et les plus vigoureuses de ce temps-ci, servie par une puissante volonté.

Je suis au fond des bois, seul avec quelques poésies dans l'âme, mais avec le souvenir de tous mes amis, au nombre desquels j'aime tant à vous compter. Si vous voyez Janvier, le sublime *guérilla*, dites-lui un mot d'amitié de ma part.

Tout à vous.

DCXXXIII

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines.

Saint-Point, 9 août 1836.

J'ai reçu hier ta lettre et je t'attends, mais tâche d'avoir au moins deux jours pleins. Je suis tout seul et nous causerons jusqu'à extinction de voix et de pensées. Tu auras frais et chaud à la fois et tu boiras à la glace.

Ce n'est ni affaire ni mollesse qui me retient. Je ne connais pas la mollesse, et, Dieu merci ! je n'ai pas d'affaire. C'est une impossibilité physique absolue à cause

de ma luxation du genou, que le moindre mouvement surexcite. Je commence à craindre d'en être estropié.

Je savais le sort de Vignet. Il est superbe et bien mérité. Je ne lui trouve pas, comme toi, la tolérance d'esprit qui vient des hautes vues. Mais, le genre admis, c'est pour son maître un fier et intelligent serviteur. Il ne pourrait mieux placer sa confiance et son ministère. Seulement cela le mènera dans un sens qui est le sien, mais qui est loin d'être le nôtre : c'est le sens du Maistre de Gênes.

Rien de neuf autour de moi. Je n'ai pas de vers à te lire encore. Tout ce qui est fait est en lambeaux au crayon, à l'état d'embryon, et je travaille encore dans ce genre tout l'été. Ce n'est qu'en automne que je puis te lire des morceaux repolis.

Mille respectueux hommages à madame de Virieu et tendres et respectueux souvenirs à ta mère et à ta sœur, si tu les vois avant de me voir. O temps de Lemps !

La vie me semble très triste et très vide, quoique remplie de bruit et de mouvement.

Adieu encore.

DCXXXIV

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Saint-Point, 16 août 1836.

J'attendais tous les jours un mot de toi, et du chocolat. Peu m'importe le chocolat, mais que fais-tu ? Tu es apparemment parti pour le Dauphiné. Dis-le-moi afin que je sache où t'aller prendre. Rien de neuf ici depuis toi. Mon genou, quelques jours mieux, va de nouveau mal,

et les douches m'ont mis dans un état affreux. Ma vie est insupportable de douleurs et d'ennuis ; partant ni vers ni verve. Le Conseil général vient dans six jours, je m'y prépare sur des questions assez localement graves. Cela fait, j'irai te voir, si le genou est supportable.

Adieu. Ceci n'est que pour cela, et pour te remercier de tout le bonheur que ta trop courte mais si bonne apparition nous a donné. Bien des tendres compliments à ta femme malgré sa perversion sur *Jocelyn*. Je lui pardonne parce que ce n'est pas d'elle.

Adieu encore. Si tu es près de Lemps, présente à ses deux habitantes les respectueux souvenirs d'un homme qui place les jours de Lemps parmi ceux qu'il regrettera toujours.

DCXXXV

A monsieur le comte Léon de Pierreclos

A Pauillac.

Saint-Point, 9 septembre 1836.

J'ai reçu avec plaisir, mon cher Léon, votre lettre de Pauillac. Je jouis de votre bonheur d'aller un peu vous reposer auprès de votre mère. Remerciez-la de ses remercîments, elle ne m'en doit pas. Votre excellente conduite est le meilleur prix des soins que j'ai été assez heureux de donner à quelques-unes de vos années. Je sens très vivement cette satisfaction et pour vous et pour moi.

Mandez-moi si la chute de M. Sauzet vous renverse aussi de votre place au cabinet. J'agirais par Janvier pour vous faire conserver. J'aime Sauzet comme talent et comme homme, mais vous n'ignorez rien de mon profond et inguérissable mépris pour le honteux accouple-

ment des lois de septembre et du soi-disant progrès dans un ministère qui s'est toujours résumé en trois mots pour moi : rouerie, duperie et platitude. C'est vous dire que son inévitable désarroi m'afflige peu. Tout vaut mieux que l'absurde. Je ne contribuerai certainement en rien à sa restauration, et je ne serai ni bien ni mal avec ceux qui rentrent. Ils ne m'auront pas pour ennemi.

J'ai vu hier votre ami Ronot qui m'avait donné de vos nouvelles. Nous sommes à Saint-Point. Je suis fort malade par suite de mon genou qui me prive de tout exercice. Je ne puis travailler, et je me ronge l'âme, comme dit notre père Homère. Mes affaires de fortune me donnent aussi de cruels embarras. Si je suis mieux en automne, j'essayerai quelques vers.

J'ai eu des affaires et du succès comme président ici. Cela vient de finir par des sérénades des Mâconnais reconnaissants dont j'ai sauvé la patrie définitivement.

Adieu, mon cher Léon. Donnez-moi de vos nouvelles. Reposez-vous, amusez-vous, et revenez-nous bien portant.

Tout à vous.

DCXXXVI

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines.

Dimanche, 2 octobre 1836.

Tu auras vu par ma lettre d'hier, partie avant la réception de la tienne, que j'étais libre ces jours-ci et empressé d'aller à Fontaines. Avant mercredi ou jeudi ce ne sera pas de même, j'attends dans deux jours ma sœur, madame de Coppens. Il faudra la voir et l'installer avant

de décamper. Écris-moi si je puis débarquer à Fontaines, sur le rivage, *mercredi* ou *jeudi* de cette semaine, et envoie-moi un char à bancs ces deux jours à l'arrivée du bateau à vapeur qui part de Mâcon vers neuf heures, je crois.

Adieu. Nous en dirons plus long là-bas. Je me porte toujours mal. *Ma basta!* madame Malibran et Raphaël étant bien morts, on peut bien mourir sans se plaindre.

DCXXVII

A monsieur Martin Doisy

Saint-Point, 10 octobre 1836.

Je me hâte de répondre à la lettre que vous me faites l'honneur de m'adresser. Vous ne pouvez pas douter que votre nomination à Montargis ne fût à mes yeux un gage de progrès politique autant qu'une satisfaction personnelle. Je ne connais pas vos concurrents, mais je connais vos sympathies et vos idées. Si elles se rapprochent toujours davantage, comme vous venez de le dire tout haut, de celles de MM. de Tocqueville, de Beaumont, Corcelle et des *miennes*, mes vœux seront certainement pour vous. Plus ces idées sont neuves et isolées encore dans la représentation du pays, plus elles ont besoin de talent et de renfort. Vous le savez depuis longtemps, toutes mes espérances sont dans un symbole politique nouveau, symbole que les vieilles ignorances, les vieilles rancunes, les vieilles haines, se refuseront longtemps à comprendre, parce qu'elles se refusent à l'accepter, mais qui se formulera en dépit d'elles et auquel chaque crise nouvelle amènera de nouveaux adhérents. L'avenir n'est d'aucun parti que du sien. Les hommes qui surgiront un

à un des élections présentes ou futures, tout en honorant les vieux drapeaux qui ont servi de signe à nos grandes luttes d'un demi-siècle, ne se rangeront pas sous ces lambeaux usés par les combats et par le temps; ils en auront un à eux sous lequel ils marcheront à des développements sociaux dont la longue révolution des choses et des idées n'a fait que déblayer la route. La liberté est conquise, elle est assurée, elle est inviolable, quels que soient le nom et la forme du pouvoir; mais la liberté n'est pas un but, c'est un moyen. Le but, c'est la restauration de la dignité et de la moralité humaine dans toutes les classes dont la société se compose; c'est la raison, la justice et la charité appliquées progressivement dans toutes les institutions politiques et civiles, jusqu'à ce que la société politique, qui n'a été trop souvent que l'expression de la tyrannie du fort sur le faible, devienne l'expression de la pensée divine qui n'est que justice, égalité et providence. C'est vous dire assez que la loi, seule arme de la société nouvelle, doit appartenir à tous et non à quelques-uns; c'est vous dire assez que cette société ne doit constituer aucune aristocratie de droit, à quelque degré que ce soit de la hiérarchie politique, car ce serait inféoder à quelques-uns cette loi qui est la propriété de tous.

A la lueur de ces vérités qui éclairent tout parce qu'elles éclairent d'en haut, il n'y a ni intelligence ni conscience qui puisse se tromper longtemps. Quelles que soient les absurdités et les péripéties des situations gouvernementales, on trouve sa route dans la mêlée des partis, et on fait faire un pas à la pensée publique, car cette route, ce ne sont pas les passions des oppositions ou des ministères qui la tracent, c'est Dieu et la conscience. On écarte tout mal et l'on vient en aide à tout bien. C'est un rôle ingrat, mais c'est un rôle utile: on n'y recueille ni les faveurs du pouvoir ni les applaudissements des par-

tis; mais c'est là pourtant le rôle que je vous souhaite, car c'est le seul qui n'ait jamais un repentir ni une déception.

Adieu, monsieur, recevez avec mes vœux bien sincères l'assurance de mes sentiments distingués.

DCXXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

Au Grand-Lemps.

Monceau, 13 octobre 1836.

Mon cher ami,

J'ai regretté plus que toi la nécessité de revenir, mais je suis prêt à retourner quand tu voudras. Mes meilleurs moments sont avec toi et ta ravissante famille. L'envie n'est pas mon péché, et le bonheur de mes amis est le mien. Je jouis de ta postérité, n'ayant que mes tristes pensées pour postérité moi-même. Dieu est Dieu, et l'univers est son prophète : ce qu'il fait est bien, ce qu'il veut est bon. Sa coupe est amère, mais la vie est au fond.

J'ai trouvé ma maison pleine au retour, et je tiens auberge à Monceau. C'est insupportable. J'y suis trop voisin de la ville. Je m'en vais à Saint-Point mardi. Mes vendanges sont finies et, quoique gâtées par ces pluies, bonnes encore. J'ai eu MM. Saulaville. Ils vont en Hollande tâter le terrain. J'aurais, comme toi, grand besoin de quelques ressources nouvelles. Je travaille beaucoup, quatre-vingts vers par matinée depuis mon retour. Dans six semaines, j'aurai bien avancé, je me remettrai à la politique.

Adieu. Ecris-moi souvent de Lemps et de partout.

Mille remercîments à ta femme qui n'est tolérante que pour moi seul, et mille amitiés aux enfants.

Tout à toi.

DCXXXIX

A monsieur le comte de Virieu

Au Grand-Lemps.

Saint-Point, 20 octobre 1836.

Voici une lettre de Sainte-Beuve, mon ami, que je te recommande. Fournis-lui ce que tu auras sur M. de Maistre. C'est en bonnes mains, mieux que dans les miennes. Je le regarde comme un saint homme, mais comme le *saint du paradoxe*, ou, si tu aimes mieux l'expression, comme le *sophiste de la conscience*. C'est de M. de Maistre que je parle.

Ton homme est ici. J'en suis très content. Je manque d'ouvriers. Il part et reviendra dans huit jours.

J'ai du monde plein ma maison. Je prends sur mes nuits. Il est cinq heures, j'ai déjà écrit quatre pages. Je suis obligé de dîmer avant le jour, car on dîme alors mes soleils.

Adieu, reviens vite. J'irai te voir encore. Mille compliments respectueux à ta charmante femme, et hommages de cœur bien enracinés à ta mère et à ta sœur. J'ai vendangé huit cents pièces seulement.

DCXL

A monsieur le comte de Virieu

Au Grand-Lemps.

Monceau, 30 octobre 1836.

Voici Frame et ses acolytes. J'en suis bien aise. Tu as calculé juste. J'ai fait le gros de l'ouvrage, avec soixante hommes qui me sont arrivés de Milly, en l'attendant. J'ai de plus douze maçons qui font la clôture, et eux feront le reste et l'ouvrage spécial pendant l'hiver, s'ils veulent rester. Cela me laissera plus libre de venir ici, où je voudrais être à présent pour voir plus souvent ma famille. Elle est toute réunie chez mon père ou ,chez moi jusqu'aux Vignet de Savoie et aux Coppens de Flandre.

Tu n'as qu'à m'envoyer à Paris un mémoire *sincère* et bien exposé sur la question des Frères. Je m'en chargerai à la tribune ou au cabinet, mais à une condition, c'est qu'ils ne demandent que ce que nous nous devons les uns aux autres en matière d'enseignement religieux et civil, *la liberté et rien que la liberté.* C'est la forme humaine de la tolérance divine. Si, comme les petits séminaires et comme les fabricants de sucre indigène, ils demandent non seulement la liberté d'enseigner et d'élever le peuple dans leurs idées de corps ou de personnes, mais encore des privilèges réels et exceptionnels, tels que l'égalité, sans laquelle la liberté n'est qu'un vain mot, soit effectivement violée, je n'en suis pas. Je veux la liberté et l'égalité intellectuelles absolues pour et contre moi. Je ne veux pas mettre ma pensée à la place de la pensée inconnue de Dieu. Je ne veux pas mettre mon poids peut-être faux ou rogné dans la balance. Je ne

veux pas mettre une pierre sur la route libre et sans terme de l'avenir. *Ecce dixi.*

Rien de neuf d'ailleurs que le froid et la neige, triste condition de ce bas globe et qui seule suffirait pour en faire désirer un autre plus chaud. J'écris quelques rimes à quatre heures du matin, au ronflement mélancolique d'un tuyau de poêle et du vent de Saint-Point dans ma tour. Ma terrasse-galerie est faite, mes petites fenêtres sont de grandes portes vitrées. Cela embellit et réconforte beaucoup mon vieux nid qui se lézarde comme moi.

Quand tu reviendras, écris-le-moi, et j'irai te voir encore. Mon genou a été plus mal et va mieux ce matin. Je suis à cheval tout le jour. Ma maison est pleine, et ce n'est pas ce qui m'amuse. Je lis le *Luther* de Michelet. Lis-le. Je ne connaissais pas Luther par lui-même, mais par ses ennemis. C'était un révolutionnaire très modéré. Quant à moi, je suis dans les aventures de deux pauvres diables d'amants qui vivaient un peu avant le déluge. A revoir.

Respects et vénération et reconnaissance à Lemps.

DCXLI

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 23 novembre 1836.

Je renvoie aujourd'hui notre ami Frame dont l'œuvre est accomplie avec un succès certain et admirable, dont j'ai été parfaitement satisfait sous tous les rapports. Rends-lui ce témoignage, il le mérite. Je lui ai donné dix francs au lieu de six par jour, et j'ai payé ses trois voyages. Merci donc.

Je reçois ta lettre de quatre pages. C'est en conscience les seules lettres qui me soient un plaisir à lire. Tu es

triste d'esprit ? Ah ! mon ami, je le suis plus que toi. Ta vie a des racines et des fruits, la mienne n'a qu'un tronc stérile orné de feuillages rapportés, qui se détacheront chaque jour, et qui, en se flétrissant comme ces arbres plantés pour des fêtes, montreront au soleil la nudité de leur mort. Mais cela n'est rien encore, il y a assez de réaction en moi pour résister aux souffrances extérieures et pour soumettre avec une énergique vigueur la volonté humaine résistante : mais ma tristesse est entre Dieu et moi et non entre la nature et moi. C'est le combat de l'esprit qui souffle et qui renverse dans mes vaines pensées celles que j'aurais voulu le plus précieusement conserver telles que je les avais reçues ; c'est cette forte voix intérieure à laquelle on résiste quelques années et qui crie à la fin si haut en vous qu'il n'y a plus de milieu entre le crime d'étouffer la conscience ou la nécessité dure d'obéir à ce qui vous semble la voix céleste. Combien de fois ne dis-je pas au Père céleste, comme son fils de prédilection le lui dit un jour : *Transeat a me calix iste* !

Reprise le 27 novembre.

Mais le calice ne passe pas, il faut le boire. Je le boirai, quelle qu'en soit l'amertume. Si nous ne sommes pas les serviteurs de la pensée divine qui parle en nous, que sommes-nous ?

Je voulais t'écrire une longue lettre, et voilà que j'avorte, on me demande au salon. Mon temps n'est plus à moi, il est à la tourbe des affaires ou des ennuyeux. De plus en plus je suis forcé de prendre ma journée sur la nuit. Il faut donc que tu viennes causer, car je ne puis plus écrire.

Je viens de passer huit jours dissipés en festins et bals pour le mariage d'une cousine qui épouse ton voisin, M. de Saint-Romain. J'ai été obligé de donner un dîner

de noces à Monceau où je suis réinstallé, parce que le père de la jeune femme, excellent homme, était l'ami de ma mère. J'ai donné cette fête en sa mémoire. J'ai eu Suleau huit jours, homme d'esprit, qui sent l'inanité de sa position et celle de son parti, mais que le respect humain retient dans une fausse ligne comme tant d'autres. L'abbé Cœur ne revient pas, il est triste et malheureux et s'ensevelit à Sainte-Colombe. Je lis l'abbé de Lamennais qui vient de m'envoyer son livre. J'ai du respect pour cet homme, bien que son esprit excessif en tout ne se combine jamais avec le mien modéré par bon sens et par praticabilité. Mais c'est une conscience de martyr, toujours prête à s'immoler à ce qu'il croit la vérité, une conscience qui, comme la mienne, ne le laisse pas dormir, mais qui l'éveille en sursaut quelquefois au milieu d'un rêve qu'il prend pour une réalité. C'est un grand athlète antique qui ne craint pas d'ôter son habit et de combattre nu devant le peuple. Nous en verrons d'autres.

Que fais-tu là-bas? Es-tu plongé dans les soins matériels de ta fortune ou dans les pensées de ton esprit? Je regrette toujours que tu vives trop en dehors de l'atmosphère du temps. Pour bien voir, il faut être quelquefois dans le milieu commun : la pensée est comme l'air, on s'affaiblit en s'en séparant trop. Tu devrais rentrer dans les affaires ou dans le mouvement intellectuel de l'Europe. Il est grand, quoi qu'on en dise.

Adieu. Je descends à regret, j'aime mieux bavarder avec toi qu'avec cent mille autres. Mille respects à ta femme et à tes excellentes et saintes femmes. Je pars pour Paris vers le 1er janvier.

DCXLII

A monsieur Aimé Martin

Mâcon, 6 décembre 1836.

Je désirerais, pour l'effet à produire sur mes électeurs du Nord, à la prochaine élection, et afin qu'ils vissent que je ne mendie pas leurs voix à défaut d'autres, que vous fissiez insérer ceci aux *Débats* ou à la *Presse* :

« M. de Lamartine, que le conseil général de Saône-et-Loire avait élu président à la dernière session et que le sort avait éliminé du conseil, vient d'être réélu par les électeurs de Mâcon à une majorité qu'on peut appeler unanimité. Sur soixante-quinze électeurs, M. de Lamartine a réuni soixante-douze suffrages. »

Adieu, je n'ai qu'une minute : je monte à cheval pour Saint-Point. Je prépare mon retour pour le 25, et j'ai mille affaires à terminer sans compter huit cents vers à écrire. — Tout au plaisir de vous revoir bientôt.

ANNEE 1837

DCXLIII

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 16 janvier 1837.

Je voudrais avoir les paroles qui consolent (1), mais Celui qui frappe l'âme peut seul la guérir. Je ne puis que pleurer et prier avec toi et regretter de n'être pas là pour porter ma part de cet horrible coup afin de t'en diminuer d'autant le sentiment. Hélas ! je me souviens combien tu portas mon triste fardeau dans une circonstance semblable et de tout ce que tu fus pour moi dans ce moment le plus cruel de ma vie. Tu as été frappé de même, mais tu as vu le bras qui menaçait, tu as vu mourir! tu as donné et reçu les suprêmes paroles qu'on achèvera en se retrouvant dans le véritable monde. Tu es plus heureux dans ton malheur. Je me représente bien la mort béatifiée de cette grande et sainte femme, béatifiée déjà depuis tant d'années ici-bas par la vertu et par l'amour divin. C'est une belle image qu'elle laisse dans tes yeux pour tes souvenirs. Personnellement j'ai été bien frappé, et je reste bien affligé de cette perte de ta mère qui eut pour moi tant de bons sentiments elle-même et me traita souvent comme un fils. Je pense à ta pauvre sœur aussi. Que va-t-elle devenir dans cette solitude qu'elle avait toute peuplée de ses soins et de son dévouement à sa mère ?

Tu ne me dis pas où tu es, où tu restes, et je te réponds

1) M. de Virieu venait de perdre sa mère.

au hasard. Ah ! certes tu sens juste quand à des coups pareils tu te retournes vers moi pour trouver sympathie et affection identique ! Il y a si longtemps que nos deux cœurs battent des mêmes impressions et les confondent, que tout ce que tu éprouves je le souffre, et à cela je n'ai pas de mérite, car n'est-ce pas toi qui me l'as appris ? M'as-tu manqué une seule fois en ma vie ? En cherchant bien, je dis non. Aussi, quand je pèse dans ma mémoire les bonnes et mauvaises parts que j'ai reçues de Dieu dans mon lot d'existence, je compte, après ma mère et ce que j'ai de plus personnel, ton amitié comme le plus grand don de Dieu. Je ne suis heureusement pas ingrat, et je le rends à lui en reconnaissance, à toi en affection entière et immuable.

Je suis à Paris depuis le 22 décembre. En arrivant, une heure après, j'ai été saisi à mon genou luxé d un rhumatisme articulaire aigu inflammatoire qui s'est bientôt étendu à toute la jambe, puis à toute l'autre jambe avec des douleurs inouïes. J'ai été treize jours sans une heure de sommeil et poussant des cris à réveiller tout l'hôtel. La crise violente a cessé, la crise maladive continue. Je t'écris du lit d'où je ne puis bouger. Je ne peux assister à la Chambre, dont j'enrage. Mais *Dieu sait le meilleur*.

Adieu. Voici mon premier effort pour écrire. Écris-moi mille détails. Parle de mes sentiments à ta femme, à ta sœur.

Où finiras-tu ton hiver ?

DCXLIV

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 4 mars 1837.

J'ai là ta lettre comme un talisman consolateur sur mon pupitre depuis huit jours. La vue de ton écriture me

soulage au milieu de ces fatras qui m'obsèdent. Mais de cinquante-cinq jours que je suis à Paris, j'en ai passé quarante-deux au lit et le reste en affaires. Je suis en arrière de quelques centaines de réponses et de quelques milliers de visites. Plus j'ai la Chambre et ses travaux qui me prennent mon temps. J'ai parlé deux heures et quart, avant-hier, au sein d'un inconcevable tumulte (1). Cela m'a dérouté, mais non écrasé. La Chambre est dans une grande considération de mon discours et de mon sang-froid. Je parlerai sans doute encore. A tout moment je me tiens prêt à l'assaut. Tu ne sais pas ce que c'est que de porter tous les jours une heure de pensées et quelquefois de passions dans sa tête.

Depuis trois jours les journaux ne résonnent que de moi. J'ai des colonnes d'injures et de quolibets et des colonnes d'enthousiasme. Heureusement Dieu m'a fait de bronze pour l'opinion. C'est une feuille sèche que le vent porte ici et là, et qui bruit en passant. Il faut marcher dessus quand on voit le but et le jour.

Pourquoi n'es-tu pas ici ? Quel bonheur de passer nos soirées en paix, à causer du jour et du lendemain ! Je pense tous les jours à vous. Ta mère est où est la mienne, où sont tes enfants et les miens. Ils nous aiment et nous assistent de là-haut. Nous les rejoindrons, ce n'est que jours à attendre et à remplir. Tu les remplis de bonnes vertus domestiques, et moi de bruit et de mouvement extérieur. Tout est bien, puisque notre nature nous fait à chacun ces destinées et fortunes diverses.

Rien de nouveau ici qu'une grande démoralisation et désorganisation générale de l'esprit conservateur. Cela va mal, très mal, je le sens, je le vois. Tout le monde y aide. Je veux m'en laver les mains au jour des désastres, et,

(1) Discours sur la Juridiction militaire, à propos de l'insurrection de Strasbourg. Séance du 2 mars 1837. V. *La France parlementaire*, t. I, p. 287.

en subissant le mal, n'avoir pas du moins le remords. Tout le monde démolit à l'envi le peu qui reste de société solide. Les voilà qui veulent démolir jusqu'à la discipline de l'armée. Malgré les injures qu'on m'écrit de toute part, et les suppositions que l'on invente d'ambassade à Naples et de ministère, l'opinion honnête, même légitimiste (Hyde de Neuville et *Chateaubriand !!!*, le duc de Noailles, Brézé, Mounier, etc.), me comprend et vient à moi. Sept hommes se sont détachés de Berryer et me suivent maintenant de la droite presque toujours. Berryer lui-même, qui le voit, est forcé de revenir en arrière. Je mène vingt-neuf voix dans cette session. Aussi, comme en se portant d'un côté ou de l'autre, cela fait cinquante voix, tu peux juger si je suis entouré de séductions d'amour-propre et d'ambition. Je n'écoute rien et vais mon chemin. Tu n'as pas d'idée de l'effet de ma dernière séance à la tribune. La Chambre a été évacuée une demi-heure après, et la séance a été réellement finie. Je ne possède cependant pas encore, en me mesurant bien, un dixième de ma force de parole intérieure. Mais, à force de travail, de volonté, et, Dieu aidant, je finirai par en posséder cinq dixièmes. Ce jour-là je serai plus fort qu'eux, non pas de talent, mais de considération et d'influence. Dans la Chambre tout le monde à présent met en dehors mon désintéressement et mon honnêteté. De plus la Chambre déteste les avocats et m'aime de ne pas l'être. Voilà notre bulletin.

Ma vie est de monter à cheval le matin deux heures quand je puis, cinq heures de Chambre, et, le soir, un canapé et le coin du feu chez moi, dérangé par quelques ennuyeux et diverti par quelques amis.

Adieu, viens nous voir. M[me] de Beufvier est ici, de Sade aussi, tombant honorablement à la Chambre, toujours à gauche. Mille respects des plus tendres à madame de Virieu et à ta pauvre sœur.

Communique cette lettre à Montherot à qui je n'ai pas le loisir d'écrire aujourd'hui, mais que j'aime bien.

DCLXV

A monsieur Dubois

A Saint-Laurent, près Cluny.

Paris, 10 mars 1837.

Monsieur,

J'ai vu M. Poisat. Je suis tout à vous, à lui, à M. F... Soyez tranquille sur mon affectueuse estime pour cette malheureuse famille. Nous allons chercher d'abord dans l'industrie, puis enfin dans le gouvernement si l'industrie n'offre rien. Mais le gouvernement n'offrirait aucun avenir.

Je ne puis vous dire combien le malheureux sort de cette famille m'a touché et affligé. Je ne savais pas l'excès de désespoir du pauvre père. Je le comprends, c'est mourir cinq ou six fois que de voir à son âge toute sa génération chassée du toit de ses pères. Écrivez-moi tout ce qui vous intéressera à me dire sur eux.

J'ai été quarante-deux jours au lit depuis mon arrivée. J'ai fait ma rentrée à la Chambre, l'autre jour, par un discours et un orage terrible qui a duré deux heures et quart. Lisez-moi dans le *Moniteur*, et ne croyez pas que je veuille être ministre ou ambassadeur, comme on m'en accuse. Je ne veux que la liberté des citoyens et la ferme discipline de l'armée, sans laquelle point de liberté.

Je ne serai peut-être pas réélu, car je suis décidé, pendant cette session, à soutenir le cabinet d'hommes plus honnêtes contre le ministère Thiers et ses alliés honteux. Mais le séjour de Paris m'ennuie tant que je

me féliciterai d'avoir encouru pour ma conscience la disgrâce de mes électeurs. Je veux un grand développement libéral, mais pas de démolition. Or tous les démolisseurs sont maintenant à l'œuvre ensemble. Cela me révolte, et je trouve ce métier trop facile et trop pitoyable.

J'envie votre douce vie occupée et paisible, et je demande à Dieu d'y rentrer le plus tôt possible. Vous me dites que si le malheur tombait sur vous, vous viendriez à moi. Le malheur ne tombera pas sur vous qui vivez à l'ombre, mais bien plutôt sur moi qui vis au soleil et aux tempêtes. Mais il n'y a point de malheur que Dieu et l'amitié n'adoucissent. Je me félicite sincèrement d'avoir un peu de la vôtre et je vous attends dans deux mois à Saint-Point pour vous en dire plus long, car je suis arriéré de quelques centaines de lettres. Je les laisse à mon secrétaire et ne réponds qu'à celles qui me vont au cœur.

Mille compliments affectueux à nos amis de Cluny, Ochier, etc., etc.

DCXLVI

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, 10 mars 1837.

Je n'ai que le temps de te dire que j'ai reçu ta lettre double. Quant à mon opinion sur l'affaire de Strasbourg et ses conséquences militaires, judiciaires et politiques, j'ai encore moins le temps de te les justifier. Je persiste, c'est une démolition complète à laquelle droite et gauche travaillent de concert et réussissent trop. Tu t'en apercevras trop tôt. Nous en causerons ailleurs.

Ton affaire de moulin n'a aucun rapport avec le gou-

vernement, l'administration ni la Chambre. C'est une affaire *contentieuse* qui va aux tribunaux et conseil d'État. Mets-la en chemin, et, quand elle sera au conseil d'État, avertis-moi, je la recommanderai à mes amis. Mais je te répète que cela ne marche ni par voie législative ni par voie administrative.

Adieu. Tout va passablement chez moi. Je soignerai ta réclamation pour les Frères, mais je ne la crois pas *légalement* juste. Nous verrons.

DCXLVII

A monsieur Dargaud

A Paray-le-Monial.

11 mars 1837.

Merci. Votre suffrage me vaut un public. Quel chagrin avez-vous donc ? Je l'ignore. Nous parlons de vous souvent avec Michelet. J'ai été cinquante jours au lit pour mon genou dans d'horribles souffrances. Me voilà mieux. Je m'occupe de la Chambre : elle va bien mal, le pays aussi. Je voudrais empêcher le ministère Thiers et ses honteuses alliances de faire les élections. C'est toute ma politique. Vous savez comme je me tourmente peu de l'opinion des journaux. Ce sont des chiens qu'on n'a qu'à siffler pour les ravoir.

Adieu. Je suis en arrière de quelques centaines de lettres. Ne venez-vous pas à Paris cet hiver ?

A bientôt. Tout à vous.

DCXLVIII

A monsieur Foulques de Belleroche

Château de Belleroche, près Villefranche (Rhône).

Paris, 26 mars 1837.

Monsieur,

Mes anciennes relations avec votre famille et tout ce que j'ai appris de vous personnellement me font vivement sentir pour ma nièce les avantages d'entrer dans une maison où elle ne trouvera qu'honneur, affection et vertu. Je regrette que mon absence me prive d'assister à la fête de deux familles que cette alliance réunit et que l'on peut féliciter d'avance du bonheur assuré de leurs enfants. J'espère qu'à mon retour à Mâcon je pourrai aller offrir à monsieur votre père les souvenirs rajeunis d'une ancienne amitié, et à vous, monsieur, les assurances d'un attachement qui passera bien vite de Célénie à celui qu'elle me présentera. Recevez-en d'avance l'expression ainsi que celle de mes sentiments distingués.

Madame de Lamartine, qui s'unit à moi dans son amitié pour Célénie, s'unit à moi aussi dans tous les vœux que je forme pour son bonheur inséparable du vôtre.

DCXLIX

A monsieur Ronot

Avoué à Mâcon.

Paris, 6 avril 1837.

Mon cher ami, merci de vos bonnes lignes. J'ai pensé que le duel avec Arago (1) vous amuserait. Je vais en

(1) Discours sur l'enseignement. Séance du 24 mars 1837. V. *La France parlementaire*, t. I. p. 310.

avoir d'autres lorsque la Chambre reprendra ses hautes discussions. Ne me croyez pas doctrinaire, mais croyez-moi ennemi acharné et inflexible du tiers parti, parti bâtard qui n'est ni la liberté ni le pouvoir. Or vous savez que j'aime les deux et que je veux l'un par l'autre. Je combattrai donc, en dépit des *conseillers municipaux*, tant que le terrain ne sera pas changé. Presse et Chambre font pitié. Quel pays ! Et cependant il faut espérer. J'espère vous rejoindre bientôt. Je soupire après Mâcon et Saint-Point. Adieu encore, et tout à vous.

DCL

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 25 avril 1837.

Il y a un mois que je n'ai eu une heure pour t'écrire, mais peu de jours où je n'aie pensé à toi ou parlé de toi. J'ai appris que ta fortune prenait un élan sublime sur les ailes de plomb et de fer de vos usines. J'en jouis comme si c'était chose mienne. Pendant que tu t'enrichis, je me ruine au service du public, mais sans porter atteinte cependant à cette sécurité d'avenir qui est le devoir de conserver ce que la Providence nous a généreusement accordé. Seulement je me gêne horriblement. J'espère partir dans une quinzaine pour mon arrondissement du Nord, et, le 5 ou 6 juin, pour Saint-Point, Chambre ou non.

Je travaille beaucoup, et il y a à travailler énormément pour nous autres amateurs avant d'arriver à posséder parole, voix, fermeté, bavardage, gestes et auditoire, comme ces vieux avocats dont la tribune fut le berceau. Je ne sais si j'y parviendrai, mais tu vois que je

ne m'y épargne pas et que j'affronte insolemment les plus forts et l'auditoire le plus prévenu et le plus orageux. J'ai été, avant-hier, montre en main, 35 minutes pour parvenir de la première marche de la tribune à la parole contre Thiers (1). Ce soir même chose m'arrivera sans doute en face de Berryer, bien autre puissance. Puis, dans sept à huit ans, ce sera notre tour de régner sur des Chambres. Les victoires ne s'apprennent que par les combats.

Tout cela ne me prend pas le cœur mais le temps; cela ne m'empêche pas d'être extrêmement triste et vide de cœur. Ces jours-ci mes chagrins passés ont été remués et soulevés en moi par une perte que vous trouveriez insignifiante et qui pour moi en a été une immense, celle de mon ami *Fido*. Il est mort entre mes pieds, après treize ans d'amour et de fidélité, après avoir été le compagnon de toutes les heures de mes années de bonheur, de voyages, de larmes. — La vie est affreuse.

Rien de nouveau ici que l'impossibilité d'avoir majorité et ministère : tout est tenté, tout est impossible ; on en est venu jusqu'à me tâter moi-même pour faire partie de deux combinaisons. J'ai répondu que je ne voulais d'autre rôle que celui de député indépendant, jusqu'au jour où des idées et des circonstances neuves pourraient effacer entièrement la question d'honneur de Juillet et commander une action entièrement neuve aussi et à des conditions toutes différentes. Tout ceci entre nous. Je vois avec peine que tout gouvernement *sans exception* devient radicalement et *arithmétiquement* impossible pour plus de sept à huit ans de durée, et que derrière ceci il n'y a qu'un *sabre* ou une *Convention* de prolétaires. Dieu nous gardera. Mais crois-moi, tu sais que je ne suis pas

(1) Discours sur Alger, Séance du 21 avril 1837. V. *La France parlementaire*, t. I, p. 338.

peureux d'aventures politiques en ce qui me concerne : ne jouez pas avec ces chances plus fortes que ceux qui les auront tirées. Je vois ici beaucoup de tes amis ; c'est l'avis de tous ceux qui n'ont pas la tête troublée par la passion ou l'ambition. Les autres raisonnent comme à Charenton, et le papier se refuse à les répéter.

Que feras-tu cet été ? Je ne sais si nous nous verrons enfin. Mon genou n'est pas rétabli entièrement et me gêne pour tout. Irai-je à la mer ou aux eaux ? Je penche pour la mer ; mais la nécessité de travailler l'automne pour gagner mon pain de libraire de 1838, me tient économe de temps.

Écris-moi encore ici deux ou trois fois.

Parle de moi à ton aimable et excellente femme que j'aime beaucoup malgré la controverse religieuse et politique. La controverse chez moi ne va pas jusqu'au buste. A revoir.

DCLI

A monsieur Dubois

A Saint-Laurent, près Cluny.

Paris, 1837.

Mon cher et fidèle voisin et ami,

Je suis dans un coup de feu tel ici que je n'ai pas une minute, mais j'en déroberai toujours pour vous.

Merci de vos bonnes communications. Je ne puis dire ni oui ni non avant d'être sur les lieux. Ma position est délicate : la coalition est ameutée contre moi principalement, car vous saurez plus tard que c'est moi seul qui l'ai combattue et vaincue. Cependant j'ai fortement désapprouvé la dissolution. N'écoutez pas là-dessus le journal de Mâcon.

On m'offre quinze ou vingt départements. Les députés se succèdent pour me prier de prendre ici et là des places certaines. Deux arrondissements de Paris même m'ont envoyé des députations, et j'en attends encore une à midi ce matin, mais je ne puis accepter ni refuser ni ébruiter à cause de Mâcon.

A Mâcon on m'assure que M. Mathieu se porte dans les deux collèges contre moi. S'il en est ainsi, je me porterai aussi dans les deux contre lui, sollicité et appuyé en ceci par Lacharme, et, Mathieu écarté chez vous, j'y prendrais enfin ma place naturelle et solide. Tournus fait les plus fortes démarches en ce sens auprès de moi. — Les chances seraient plus belles que vous ne le croyez.

Mais, si M. Mathieu ne se porte pas contre moi dans les deux, je n'aurai pas la folie de me dépopulariser partout en prenant l'offensive : je subirai mon sort mauvais, je crois, à Mâcon.

Vous voilà au courant. Dites tout cela à nos excellents amis de Cluny. Voilà ma vraie patrie politique.

Tout va bien vite et bien mal ; si nous n'arrêtons pas, nous sommes perdus avant deux ans. Vous ne vous doutez pas du mal là-bas. République et guerre, voilà la vérité. Tout cela amené en pleine paix par l'ambition enragée de cinq à six intrigants.

Que deviendra la vraie liberté, etc., etc., etc. ?

dieu.

J'arriverai vers le 18 à Mâcon.

DCLII

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 3 juin 1837.

Je viens de sortir du sucre avec honneur et bonheur. J'ai été dans le Nord. J'ai eu une conférence avec qua-

rante-deux fabricants. Je leur ai remis mon mandat de député en leur disant : Ma conviction et ma conscience sont contre l'immunité et le privilège dont vous jouissez aux dépens du Trésor, des malheureux contribuables cultivateurs, et des colonies. On vous doit un impôt, et, si vous ne comprenez pas qu'un impôt et un exercice vous sauvent et que le dégrèvement sur le sucre colonial vous perd, vous êtes des insensés. Après deux heures de discussion ils ont vu que je savais leur affaire mieux qu'eux, ils en sont convenus et m'ont à l'*unanimité* signé le mandat formel de voter et de parler pour un impôt. Arrivé ici, j'ai cabalé comme un diable, dans la Chambre, et j'ai gagné 60 voix à l'impôt. Nous avons attaqué la loi et substitué l'impôt. Mais, l'impôt étant trop fort à 15 francs les 100 kilos pour le moment, MM. Vivien, Passy et moi, nous avons présenté hier un amendement que nous avons fait accepter et qui rend la loi parfaite. Rassure-toi donc. Il ne périra que ceux qui sont morts avant la loi, et dans le Nord il y en a la moitié. Vous ne connaissez pas l'affaire : il n'y a pas un mot de vrai dans les miracles de l'industrie agricolisée dont on vous berce. Ce sont de belles et bonnes manufactures qui se concentrent de plus en plus et avec lesquelles le travail à main d'homme ne peut pas plus lutter que la fileuse avec la machine de Jacquard. Les colonies seules sont, j'en conviens, un peu trop durement traitées par mon amendement.

Je suis fatigué. J'ai eu la peine de la mouche du coche. J'ai parlé deux fois. Je t'envoie la première (1). Ce que j'ai dit hier, tu l'auras dans les *Débats*. J'ai regretté de ne pouvoir parler davantage. Je ne connais à fond aucune affaire autant que celle-là, et j'ai converti bien du monde à l'impôt. Maintenant c'est unanime.

(1) Séance du 26 mai 1837. V. *La France parlementaire*, t. I, p. 363.

Autre chapitre. — Ta tristesse m'afflige et ne m'étonne pas. J'ai le même vide sans fond depuis la perte et les illusions évanouies et l'âge triste qui s'avance; seulement je le comble d'activité et d'affaires qui succèdent aux affaires. Ton tort est de rester stagnant. L'eau qui ne coule pas se couvre de mousse et se corrompt : la vie doit avoir un courant. Les événements politiques ont trop suspendu le tien. L'erreur est de croire que nous ne pouvons prendre part à l'action du temps qu'à certaines conditions de faits qui nous conviennent. Dieu nous donne les faits qu'il veut : à nous d'en tirer le moins mauvais parti possible. Ce monde physique et politique n'existe pas pour notre plaisir, mais pour notre travail.

Je crois de plus que tu as mis ton âme à un régime substantiel trop faible pour ta mâle et vigoureuse pensée. Il n'a pu me suffire à moi-même, et j'ai senti la nécessité de vivre du pain plus fort de la *raison religieuse* qu'on appellera comme on voudra, mais qui est le don des dons de Dieu et qu'il ne faut pas jeter aux pourceaux. Tu as deux grands remèdes à ton mal : *action* et *philosophie*. Prends l'un ou l'autre et surtout tous les deux. Tu retrouveras la sève et vigueur pour traverser les années stériles auxquelles nous ne touchons pas par les années mais que nous aurons à traverser bientôt.

Le travail, l'affection, la prière, la résignation, cette prière en action, ce *Pater* en effets, cette volonté adorée, voilà les remèdes tout-puissants, le mode de la prière selon la foi sincère et non conventionnelle. Ton fardeau sera soulevé par la main de Celui qui nous l'impose. Aucune heure au fond n'est plus triste que l'autre dans la vie, car toutes sont à lui, de lui et pour lui. Je te dis ce que sans cesse je me dis à moi-même. Car j'ai de rudes déboires aussi en plus d'un genre. Je suis humilié, calomnié, méconnu ; je n'ai pas ce bel avenir des enfants que tu as. Je suis ou je serai seul, je l'ai mérité. Je n'ai

pas la foi d'en bas que tu as, je n'ai que celle d'en haut. J'ai un travail d'esprit qui me fatigue et le cœur moins rempli. Cependant, *amen!*

Ce que tu me dis de notre affection qui subsiste au milieu de tout cela me fait l'effet de deux hommes de la même patrie qui sont jetés dans la foule et séparés par elle et qui de temps en temps entendent la voix l'un de l'autre et se parlent, pour se consoler, une langue que les autres n'entendent pas.

Je vais partir dans huit jours, et j'irai te voir avant trois semaines. Adieu.

DCLIII

A monsieur Dargaud

A Paray-le-Monial (Saône-et-Loire).

Monceau, 22 juin 1837.

Nous sommes de retour, monsieur et cher ami, depuis quatre jours. Mon premier soin est de vous en informer, afin que, si quelque bonne pensée vous portait vers un pays où l'on vous désire et où l'on vous aime, vous sachiez que votre lit est fait tous les mois, tous les jours, et à toute heure à Saint-Point.

Le reste en causant avec vous et en lisant les deux nouveaux volumes de notre ami Michelet, qui sont là sous ma main.

Tout à vous de cœur et d'esprit.

DCLIV

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines.

Monceau, 22 juin 1837.

Je suis arrivé, mon cher ami, avec la ferme intention d'aller passer deux ou trois journées près de vous, à Fontaines ; mais voilà que ma femme, qui est triste et seule, s'y oppose si énergiquement, par sa tristesse même, que je suis obligé de renoncer à ce plaisir et de remettre au moment où ma maison sera peuplée d'étrangers. Ne pourrais-tu pas venir toi-même un moment ? Tu nous trouverais à Saint-Point en complète solitude. Nous serons à Monceau seulement jusqu'à la fin de la semaine prochaine. Ton lit sera fait partout.

Je suis bien empressé de silence et de repos. Je suis forcé cependant de me remuer un peu pour revendre certaines parcelles éloignées de la propriété, que j'ai ajoutées à Monceau l'année dernière, afin de pouvoir payer le reste. Ce sera ma seule affaire, j'espère, cette année. Je suis vaincu du temps et des ouvriers. De plus, j'ai à travailler beaucoup pour vivre en 1838, car mon budget c'est mon travail.

Rien de neuf à te dire. J'ai laissé la Chambre dormant depuis six semaines et la politique générale beaucoup plus satisfaisante. L'amnistie et les fêtes et le ministère Molé ont immensément apaisé les esprits. Je n'ai pas assisté à Versailles. J'ai refusé poliment une présence dynastique qui m'eût engagé à d'autres présences et à d'autres adhésions personnelles et faussé ainsi ma ligne politique. Mais tout ce qu'on en raconte est merveilleux, et l'effet à Paris est *sérieux*. La partie haute de la société

se royalise beaucoup. La partie basse, en province, à en juger par les élections municipales, marche en sens inverse. Elles sont unanimement et chaudement démagogiques et révolutionnaires. Cela me fait douter de l'efficacité des élections universelles à plusieurs degrés, auxquelles j'aurais eu quelque confiance. A Mâcon que j'ai sauvé, il y a six mois, aux applaudissements et aux sérénades du peuple, j'ai été ballotté avec un serrurier tapageur, et le serrurier a été nommé ! Or je ne crois pas qu'il y ait une condition plus populaire que la mienne à Mâcon : j'ai été nommé député deux fois ; deux fois membre du Conseil général, président du conseil, il y a un an. J'ai fait pour 40,000 francs de routes à mes frais, j'ai donné 2,000 francs, au choléra ; j'ai donné cette année 25,000 francs de livres à la Bibliothèque de la ville, etc., etc., etc. ; j'ai marché à la tête de la garde nationale, etc., etc., etc.

Dans le Nord, où la population royaliste était ou se croyait en majorité, on me mande que le même fait a eu lieu pour tout ce qui porte honneur et habit. A Bergues, à Dunkerque, c'est la démagogie sale qui a prévalu à une assez forte majorité. Ici, dans les campagnes, j'ai été élu à l'unanimité dans trois communes. Mais l'esprit de village ne prévaut jamais longtemps contre celui des villes, il ne faudrait pas s'y tromper. Je ne serai pas réélu non plus président du département : le parti jacobin y prévaudra et a voulu me faire des conditions que j'ai envoyées au diable.

De tout cela je ne m'inquiète pas beaucoup, parce qu'avec la versatilité nationale et le jeu sincère et libre des opinions il ne faut pas trois ans pour user la démagogie et ramener une réaction honnête. Je ne crains qu'une chose, la tyrannie de quelques drôles habiles exploitant la passion populaire et mettant la main sur la liberté de la presse.

Adieu, à revoir. Tâche de venir, et je tâcherai d'aller à la première minute d'indépendance.

J'embrasse tes enfants.

P. S. Cependant fais-moi savoir où tu es. Il est possible encore que j'aie deux jours de congé, et j'irai tout de suite te voir.

DCLV

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines.

Monceau, août 1837.

Je suis désolé que tu ne viennes pas. Je ne puis aller, car le Conseil général du département s'ouvre demain.

J'ai été non étonné mais frappé et désolé de la fin de notre ami (1). Il en avait assez, lui, d'après toutes ses lettres. Dieu l'avait préparé par le dégoût à renverser le calice. Il est heureux. C'est triste pour nous, surtout pour sa femme et ses pauvres enfants. Je ne sais rien de plus que sa mort. Toute cette famille n'était pas très-bien pour moi depuis 1830, comme si j'avais fait 1830 et n'y avais pas au contraire assez dignement sacrifié carrière, fortune et ambition. Mais notre pauvre ami est dans la région où ces misères et ces mensonges paraissent bien misérables.

Voici quelques vers à toi, sur sa mort, que je fis avant-hier dans mon bois. Tâche de les déchiffrer et de les récrire, je ne puis le faire.

Je suis fort malade, fièvre nerveuse, horrible toutes les nuits, incapacité le jour. Je joue mal mon rôle, mais *qu'y puis-je?* c'est la devise des humains.

(1) Le baron Louis de Vignet.

Je viens d'écrire cependant ce matin trois cents vers qui, selon moi, sont beaux. Cela est intitulé *Utopie* et montre le monde comme il sera quand il sera bien.

Maintenant je me prépare à ma rude session de quinze jours. Adieu les vers ! j'aime mieux parler, cela m'anime, m'échauffe, me dramatise davantage, et puis les paroles crachées coûtent moins que les stances fondues en bronze.

Adieu, repens-toi.

Ma femme va à Lyon demain.

DCLVI

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines.

Mâcon, 3 septembre 1837.

Je t'écris, mon cher ami, au milieu de séances de dix heures, et accablé en tout genre. J'ai été encore président et de plus orateur quatre à cinq fois par jour.

Comment ! tu n'as pas reçu ma lettre et mes stances adressées à toi sur la mort de notre pauvre ami Vignet? Il y a huit jours que cela est parti pour toi. Mais où diable es-tu ? tu ne me le dis jamais.

Je ne connais pas cet homme dont tu me parles, mais j'en connais tant que je puis l'oublier.

Ma femme est à Monceau fort malade ; moi ici malade et surchargé d'affaires, viens donc nous voir.

Adieu.

DCLVII

A monsieur le comte de Virieu

Monceau, 10 septembre 1837.

Il paraît, mon cher ami, qu'une ou deux lettres de moi

se sont perdues en chemin, car évidemment il t'en manque, entre autres, une contenant des vers sur la mort de notre pauvre camarade Vignet. Depuis lors je t'ai écrit deux fois encore. Mais où diable es-tu ? As-tu encore un logement à Lyon, place Bellecourt ? Es-tu à Lemps? à Pupetières ? à Fontaines ? Qui le sait ! Écris-moi donc où te prendre.

La perte de Vignet m'a vivement affligé, quoi qu'il ne fût plus pour nous que le souvenir de lui-même. Il nous manquera un million de fois dans la vie. Je ne sais rien de sa femme, sœur, enfants, depuis la nouvelle de sa mort. Sa famille me traite comme un réprouvé parce que je respire l'air de la France. Les de Maistre les ont fanatisés jusqu'à l'absurde. Ils ont pris tous les paradoxes à la lettre. Lui-même, à mon sens, dans ces dernières années, prenait trop au sérieux les courtes et sottes opinions de telle ou telle coterie humaine. Il ne faut jamais s'embourber trop avant dans tout cela. A quoi sert d'avoir du génie, comme il en avait, si ce n'est à s'élever plus haut et à tout voir de l'œil philosophique ! Je désire bien connaître les détails de sa fin et ce que devient sa famille. Je crois que sa femme est enceinte et qu'elle a deux filles. Qu'en sais-tu ? Je voudrais bien te voir pour causer de tout cela et de mille autres choses.

J'entends dire que tes affaires industrielles vont enfin merveilleusement et que tu recouvres plus que tes capitaux aventurés. Qu'en est-il ? Moi je n'exploite décidément que mes vignes, qui me promettent une ample récompense quand elles seront en produit complet, c'est-à-dire dans deux ans. J'ai aussi augmenté Saint-Point, j'y bâtis deux fermes en ce moment pour diviser ensuite le domaine. Tout cela marche extrêmement bien. Monceau s'est accru depuis toi de cinq vignerons et d'un domaine magnifique à ma porte. Dans deux ans il sera de 25,000 fr. de rentes tout au moins et bientôt de 28,000 ;

mais je dois immensément de rentes et d'intérêts, et Paris me ruine, quoique je m'y tienne serré maintenant.

Je viens de présider le Conseil général de mon pays. Je suis parvenu, je crois, à peu près à mon maximum comme parole dans cette session. J'improvise autant et comme toute affaire le comporte. J'ai confondu d'étonnement les avocats, députés et pairs, avec qui j'ai eu à lutter. Cela m'amuse comme un écolier qui apprend une langue : il s'aperçoit tout à coup qu'il la sait à peu près, après avoir longtemps cru que ses progrès étaient nuls. Tu devrais faire cette étude tout seul pour le moment à venir. En trois ans je suis, moi distrait par les vers, parvenu à pouvoir parfaitement être ministre répondant à qui que ce soit. Je pense que la Providence qui m'a permis d'acquérir l'instrument me donnera un jour l'ouvrage ; mais quand, comment, à quelle heure, pour quelle idée ? je ne l'entrevois pas. Tu sais que j'ai refusé deux fois cette année des avances décisives à ce sujet.

L'avenir politique, tel que tu aimes à te le figurer, me paraît à moi depuis longtemps radicalement impossible à des conditions de durée. Je ne vois aucune porte que l'anarchie pour faire rentrer une restauration, du moment que les royalistes, au lieu de se faire conservateurs et de reconquérir le gouvernement moral par la solidarité d'ordre et d'intérêts, se sont posés en *grands agitateurs* et comme une menace aux intérêts d'ordre. Ceci est un fait d'où mille autres découlent, tous contre leur règne futur. S'ils parviennent à faire anarchie, ils y périront en grande majorité, et nous honnêtes gens avec eux, et l'anarchie ne finira pas par eux, mais par la dictature soldatesque ou par l'invasion étrangère. Si par chance ils reviennent après avoir bouleversé le pays, comment gouverneront-ils deux ans, en face des démentis éclatants qu'ils donnent aujourd'hui à leur principe et qu'on leur jettera sans cesse au visage ? Leur marche, depuis le

1er août 1830 où nous en raisonnions à Fontaines, est pour moi un mystère d'absurdité. Il n'y avait qu'un rôle : ne pas accepter la solidarité des ordonnances de Juillet, rester soi, c'est-à-dire grand parti de la propriété et de l'ordre, se nationaliser toujours, s'abstenir seulement du gouvernement, mais jamais du pays. Au bout de sept ans d'une pareille route ils étaient arrivés ; mais ils tournent le dos au but et en sont, à mon sens, à mille lieues de plus que le 29 juillet 1830. Cela accoutumera ce qui a intelligence, moralité, jeunesse, avenir, dans la nation, à se passer d'eux. Il se fera deux œuvres parallèles : une œuvre de démoralisation par le républicanisme, une œuvre de consolidation par les intérêts matériels et les hommes sociaux. Les hommes de restauration feront en dehors une petite œuvre posthume qui ne pourra trouver place nulle part entre ces deux grandes réalités. Je te dis tout ceci pour tes enfants. Place-les plus haut que ce gâchis où barbottent leurs pères, et qu'ils soient plus heureux que nous !

Adieu.

DCLVIII

A monsieur le comte de Virieu

Monceau, 29 septembre 1837.

Mon cher ami, ta lettre m'est arrivée hier pendant que j'ai chez moi l'abbé Cœur, et que nous parlons de toi tous les soirs. Nous n'avons pas pu parler sur ta lettre de ta philosophie et de ta politique, attendu qu'elle ne contient que des détails de fortune intéressants pour moi et toi, nuls pour lui. Nous en attendons donc une autre que tu promets. Ah ! combien je comprends ce délicieux recueillement de la vie qui se retrouve elle-même dans les

lieux témoins de ses premières années heureuses et qui croit se ranimer en ranimant les mille souvenirs dont ces lieux sont pleins ! C'est mon histoire bien plus qu'à toi, car plus que toi je me livre aux vagues de ce monde, et je sens le charme de retrouver parfois le bord ! Tu es pour moi un de ces bords, et voilà pourquoi les années qui éteignent tout alimentent mon vieux foyer d'amitié.

Je mène une vie du diable : ma maison est une auberge où je puis à peine me retirer de cinq heures du matin à neuf heures dans mon poêle pour travailler ou penser ; le reste est dilapidé par les étrangers, les visites, les ouvriers, les solliciteurs, les correspondances et les chevaux. Les chevaux ! autre bénédiction de la vie, qui me soulage un peu. J'en ai de charmants et en bon nombre. Tous les jours je m'enfuis sur leur dos. Ils m'aiment comme des chiens, et je les caresse comme des colombes. J'en élève un digne de Franconi ou du désert.

Mais les affaires, les affaires ! les tiennes vont merveilleusement, c'est évident ; tu bâtis une fortune où s'abritera ta génération. Seulement je comprends très-bien que tu ne peux pas t'y loger toi-même à ton aise encore : hélas ! j'en suis là, mais aurai-je une génération à y abriter ? J'ai trop acheté, trop conservé des biens de ma famille ; j'y ai mis en préparation des capitaux énormes, et, maintenant que je vais recueillir, je serais insensé de vendre. J'espère que je n'y serai pas obligé : je vois le jour ; voici mes vignobles dans dix-huit mois en plein rapport et qui cette année déjà me rendront de 40 à 50,000 francs. J'élève aussi Saint-Point, en y bâtissant deux fermes nouvelles, à sa puissance de revenu, mais j'ai cinq ou six ans très-étroits à traverser, plus d'argent, et des charges viagères énormes !

Je me suis remis à la poésie depuis quinze jours, mais je ne publierai rien avant avril 1838. Je voudrais en être débarrassé, car je me sens plus de verve d'affaires et de

politique. Quel dommage que Juillet soit encore entre les hautes affaires et moi ! On m'y appelle de tous côtés. Le Nord me nommera, Mâcon veut me nommer, Cluny et Louhans me proposent de me nommer, Dunkerque veut me prendre aussi et me dispute à Bergues. De tout cela je n'aurai que Bergues parce que je ne puis accepter officiellement une autre candidature sans me perdre là-bas et manquer à la reconnaissance. Dans une heure de liberté je vais écrire deux pages aux électeurs du Nord. Je te les enverrai. Je veux leur dire qu'ils ne savent pas ce qu'ils veulent, ni la France non plus. Je veux exhaler mon mépris pour la vieille bête enragée qu'on appelle l'opposition de quinze ans. Les vieux partis sont morts, et rien ne ressuscite ici-bas. L'avenir appartient à l'avenir. Dieu ne l'a inféodé à personne.

Viens donc me voir, toi qui as du temps, toi qui n'es pas obligé d'aller faire tes 400 lieues en quinze jours et recevoir des sérénades et des banquets dans les brumes glacées de la mer de Flandre. Hélas ! cela me menace. Écris-moi souvent, et réponds-moi vite.

Adieu. En voilà assez entre deux fois cinquante fiers vers et pendant que Corcelle, l'abbé Cœur et un de ses amis m'attendent en bas pour déjeuner. J'ai cinq vendanges aujourd'hui très-belles et très-abondantes. Je vais ce soir rejoindre ma femme à Saint-Point. J'ai cinq malades là-bas qui ne peuvent venir ici, nous sommes donc séparés, moi à Monceau, ma femme à Saint-Point, et Milly entre deux. Mille tendres respects à ta femme que j'aime malgré son courroux contre moi et à ta sœur, si elle se souvient encore de moi. Ton adresse ? ton adresse ? où t'écrire ? là-bas et à Lyon ?

DCLIX

A monsieur le comte de Virieu

Monceau, octobre 1837.

J'ai reçu ta longue, bonne et belle lettre. Je n'ai qu'un moment pour y répondre au milieu des angoisses électorales. Je suis dans une diabolique complication, porté ici dans les deux collèges par des gens qui ne me demandent que de dire que j'accepterai, voulant accepter, et ne pouvant dire : J'accepte, à cause du Nord où l'on me porte aussi, prêt à manquer par conséquent de trois côtés. Je passerais alors un hiver délicieux à Monceau *verseggiando*, et nous nous verrions, cela m'indemniserait des ennuis du moment.

Nous venons de perdre une femme de chambre anglaise de trente ans, notre compagne de voyages et de vie et de douleurs, que nous aimions comme notre enfant, enlevée après trente-deux jours de fièvre pernicieuse dans nos bras. Nous avons quatre autres domestiques malades de même. Tout est chagrin.

Tu te trompes quand tu crois que je ne comprends pas et ne sympathise pas avec cette aristocratie du cœur qui attache les vieilles et grandes familles à leur manoir traditionnel. Eh ! c'est là la famille entière avec ses souvenirs qui sont ses vertus ! Seulement comme je considère ces attachements séculaires aux souvenirs matériels de la propriété comme un grand bien moral et social, je le veux pour tous et ne veux pas qu'un petit nombre, possédant la terre par privilège inaliénable, empêche les autres d'arriver légitimement à la possession et à la conservation séculaire comme nous, et j'ai raison, et c'est toi qui n'as pas examiné assez profondément la question.

Aristocratie des sentiments, des idées, des traditions, certes oui ! Aristocratie des lois et des propriétés excluant inévitablement les autres, jamais !

Égalité et Justice sont un seul mot ; or Justice et Dieu, c'est un seul mot encore. Donc démocratie libre de la propriété. Mais *basta !*

Dépêche-toi de bâtir et de bien bâtir sans lésiner avec l'espace : on jouit ou l'on souffre éternellement du pouce d'abri qu'on s'est donné ou refusé. Les arbres et les vignes poussent, l'argent vient, mais les murs ne s'élargissent pas. Si je ne suis pas nommé, et en conscience je le désirerais sauf le devoir, j'irai te voir bientôt, autrement je resterai ici jusqu'au 15 décembre. J'écris des vers tous les matins à la bougie pour gagner mon pain quotidien.

Adieu. A revoir, après le 3 novembre, élections.

DCLX

A monsieur Dubois

A Saint-Laurent, près Cluny.

26, matin.

Monsieur et cher ami,

Je suis blasé aux calomnies comme Mithridate au poison. C'est l'aliment de tout homme public, littéraire ou politique, aliment sain pour l'âme qui apprend les deux secrets de la vie : résignation et patience. Je ne m'étonne donc pas de M. B..., encore moins de M. D..., saturnales d'élection que tout cela ! Après vient le jubilé des Juifs, et tout est oublié, excepté le zèle des excellents amis comme vous.

La présidence me répugne extrêmement : tâchez d'éloi-

gner ce calice. J'aurais l'air ou de me mettre en évidence pour mon compte quand je dois m'effacer, ou de me poser contre M. Mathieu, mon collègue de Mâcon, avec un acharnement nuisible dans l'esprit de notre pays commun. De plus c'est physiquement odieux, et c'est bien la plus vraie raison. Deux jours de misère après tant de jours de fatigue, c'est trop. Faites entendre tout cela à nos amis de Cluny, et demandez-leur de m'éviter cette corvée. Bruys des Gardes est ici et au fond ne demande qu'à être pressé d'accepter la présidence. Il est venu chez moi hier.

Rien de nouveau depuis vous qu'une nouvelle lettre des chefs de Tournus, voulant me porter malgré moi. Je leur réponds non. Je vais ce soir voir M. Charmont et recruter pour Lacharme. Mais son absence et son inertie nous tuent inévitablement.

Adieu et tout à vous.

Je pars dans un instant.

Ajoutez à cela que je ne saurais pas présider légalement, ignorant entièrement la loi électorale. Il me faudrait un souffleur, et je n'ai pas le temps d'étudier la loi.

DCLXI

A mademoiselle Olympe de Vignet

Saint-Point, 27 octobre 1837.

J'ai voulu laisser passer un long temps avant de vous parler de notre douleur commune. Je sentais trop que dans les premiers moments il n'y avait pour sa sœur, sa femme, ses amis, que Dieu et le silence.

Maintenant je puis et je dois vous dire combien ce coup nous a frappés et combien nous avons suivi avec anxiété le contre-coup de désespoir et d'angoisses dont vous êtes tous atteints.

La maladie, la mort, vos maladies à vous-mêmes au même moment, votre isolement, les enfants exposés forcément à cette peste avant votre départ de Naples, enfin votre long et pénible retour en France, et à présent votre tristesse et votre éloignement de votre famille et de votre pays, sans avoir comme autrefois ce frère chéri pour occupation, consolation, orgueil, tout cela est non seulement compris, mais senti et souffert par moi en pensant à vous.

Je n'ose, à peine connu d'elle, l'écrire à sa femme; mais soyez mon interprète, dites-lui que Louis avait un ami pour lequel il s'est souvent dévoué avec la générosité d'un frère, et que cet ami se dévouera à son tour, toutes les fois que l'occasion s'en présentera, à sa mémoire, à sa femme, à sa sœur, à ses enfants. Je ne puis prouver ma reconnaissance qu'à ceux qu'il aimait comme lui-même : ils n'en ont pas besoin, mais j'ai besoin de la leur exprimer.

Si vous passez votre hiver à Paris, soyez assez bonne pour m'en informer. J'irai vous porter l'expression de tous ces sentiments que les distances n'étouffent pas et que les grands malheurs raniment. Vous savez combien nous avons souffert nous-mêmes, et par conséquent combien la langue des chagrins inconsolables nous est familière.

Nous sommes dans notre solitude de Saint-Point, où j'avais tant espéré qu'il viendrait un jour s'arrêter avec vous en passant, mais où il n'a laissé de trace que dans mon éternelle douleur.

Adieu, ces sentiments d'autrefois ne s'éteignent jamais dans mon cœur. Présentez, je vous prie, mes respectueux sentiments à madame de Vignet.

DCLXII

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines.

Mâcon, 6 novembre 1837.

Mon cher ami, ce n'est qu'un mot. J'ai été nommé hier ici député de Mâcon, et, une demi-heure après, député de Cluny, par les deux collèges de l'arrondissement, et à la même heure, dans la même ville, dans le même esprit. Je le suis de plus à l'*unanimité* à Dunkerque, et j'en ai refusé deux autres parfaitement certains : Dunkerque-ville et Louhans. Tu vois que ce n'est pas mal pour un homme marchant tout seul et disant tout haut à tous les partis qu'il les dédaigne et au gouvernement qu'il n'en dépend pas. Oh ! si vous aviez voulu me croire et marcher de mon pas, où seriez-vous en sept ans !

Voici la principale de mes allocutions (1), car dans Saône-et-Loire on m'a fait violence. J'ai été nommé en disant : Non, ne me nommez pas.

Adieu. Je suis venu deux jours ici pour la bataille. Je retourne à mes champs et à mes vers. Les légitimistes, cette fois comme les deux autres, se sont divinement comportés sous ma direction, avec politique, loyauté, sagesse et ensemble. Ils ont compris l'alliance avec les honnêtes gens et la répudiation de la gauche. J'en suis content et fier. Ils gagnent ainsi dans la faveur du vrai pays. Adieu, écris-moi.

(1) Aux Électeurs de Bergues, 16 octobre 1837. V. *La France parlementaire*, t. II, p. 1.

DCLXIII

A madame de Girardin

A Paris.

Mâcon, 7 novembre 1837.

Un service ! un service d'amie ! Il faut que vous m'obteniez dans la *Presse* l'insertion de dix lignes, sans lesquelles je répondrais mal aux sentiments des électeurs de Dunkerque. Il ne faut pas blesser des amis politiques qui nous ont adopté et caressé quatre ans. Je veux leur ménager une transition pénible pour eux et pour moi. Vous seriez-vous doutée que le cœur avait son jeu même en élection ? Eh bien ! oui, mon abdication de Dunkerque est pour moi une affaire de cœur.

J'ai eu de vos nouvelles par le chevalier ou vicomte de Launay, qui enchante ici tout le monde pendant qu'il s'ennuie à Paris, et par madame votre mère qui m'a écrit de Versailles où je devais aller la voir. Une épidémie de fièvres pernicieuses, qui a régné à Saint-Point six semaines et nous a enlevé une jeune femme de chambre anglaise, m'a retenu. Je ne suis allé à aucune élection, et j'ai été nommé à trois ou quatre.

Qu'on dise qu'il n'y a pas de bon sens en France, quand un pauvre homme comme moi qui marche seul, qui vit en dehors des coteries, qui méprise les partis, qui ne se donne qu'à la raison et au pays, a trois élections dont deux impossibles et une unanime. Il ne faut jamais désespérer d'une idée quand elle est juste.

Nous vous revenons bientôt, vers le 15 décembre ; plus tôt, si je vois que les élections ont donné dans mon sens quelques éléments nouveaux qu'on puisse grouper pour

s'asseoir ensemble près de la tribune. J'ai fait d'immenses progrès en *avocasserie*. J'ai improvisé une soixantaine de harangues aux conseils généraux et aux électeurs, vraiment dignes, par le pathos sonore et le vide plein de mots, des orateurs-avocats qui nous illustrent à la Chambre. Nous sommes des gens de bonne compagnie apprenant péniblement le patois.

Adieu. Je fais en secret des vers par milliers depuis six semaines, entre quatre heures du matin et le jour. Si les électeurs le savaient !...

Adieu encore. Je vous aime bien et je crois que cela durera, car il y a longtemps, et je n'aperçois pas de déclin.

DCLXIV

A monsieur Émile Deschamps

Paris, 15 novembre 1837.

Oui, mon cher ami, la triple élection est flatteuse et consolante pour un homme qui marche seul, mais l'élection générale me paraît désespérante pour les idées que nous voulons apporter. Pas un ami ! au contraire, tous démissionnaires par découragement ou renvoyés faute d'être compris et soutenus ! Que vais-je faire ? Je voudrais avoir été éconduit comme eux ! — Merci de votre souvenir qui arrive toujours comme un rayon d'en haut dans mes circonstances heureuses ou tristes pour les embellir ou les adoucir. Mon cœur vous le rend bien et mon esprit aussi.

La strophe des *Alpes fumantes* est, à mon avis, une des strophes du siècle, *comme dirait Lemierre*. Sérieusement, *Jocelyn* n'a pas le langage si haut. C'est superbe.... Je la sais par cœur.

Mes amitiés à votre admirable curé ; il en coûte de se

brouiller avec les braves gens, mais il faut obéir à Dieu.
A revoir.

DCLXV

A monsieur Guichard de Bienassis

A Bienassis.

Mâcon, 29 novembre 1837.

Mon cher ami, ton écriture me fait du bien à voir. Je me hâte d'écrire à M. Parent et au garde des sceaux pour toi. Mais, si tu n'es pas demandé par le procureur général, malheur à nous! Je serai à Paris dans trois semaines. Écris-moi. Cette place te va à merveille. C'est de la bienfaisance légale et de la charité officielle. Cela occupe du bien seul. Pourquoi m'as-tu informé si tard?

Nous t'avons espéré tous les jours de cet été. Je n'ai pas pu écrire, toujours accablé, voyageant, sans secrétaire et surchargé, mais le cœur toujours libre et une bonne part à toi. Ne nous oublie pas au printemps. Quelques gouttes d'ancienne amitié relèvent seules ce fade océan de vie publique ou poétique où je suis noyé. Ma femme et mes nièces parlent sans cesse de toi. Une d'elles va copier mon épître au garde des sceaux.

Adieu et amitiés. Respect et souvenirs affectueux à ta mère et à ta femme.

DCLXVI

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, 28 décembre 1837.

Sais-tu que je commence à m'inquiéter de ton long silence? Serais-tu malade, ou la truelle préoccupe-t-elle tant un homme que sa main ne puisse plus manier une plume pour ses amis? J'ai dîné hier avec madame de Beufvier qui m'a donné des nouvelles de ta sœur, mais de toi on ne sait rien. Plus ours que jamais, quittant même sa chambre à Lyon, ne venant plus à Paris, est-ce la peine de vivre? ou as-tu deux vies, une à perdre, une à employer? Je réponds *amen*. Vraiment tu devrais sortir trois mois par an de ta coquille, ne fût-ce que pour faire les cornes à cet ennuyeux monde. Mais on y a été jeté apparemment pour y vivre et s'y mêler.

J'ai été interrompu. Je recommence. Viendras-tu cet hiver ou ce printemps ici? J'irai moi à Mâcon pour les élections au mois de mars. Tu ne sais peut-être pas que j'en ai eu trois et refusé deux, ce qui fait cinq. Pas mal pour un homme systématiquement isolé et combattant tous les partis. Hier j'ai eu à la Chambre vingt-neuf voix pour la présidence, autant que Dupont de l'Eure, représentant de la gauche. Il va sans dire que Berryer et son monde ont voté pour Dupont de l'Eure. C'est conséquent pour des gens qui nomment à Toulouse Laffitte, l'homme des trois journées et le démolisseur de Saint-Germain l'Auxerrois, comme représentant et candidat de la monarchie et de la religion! J'ai donc trente hommes à moi à présent dans la Chambre, des *socialistes*. Et dans quatre

ans j'en aurai soixante, c'est-à-dire le nombre qui, en se portant où il veut, y porte des majorités.

Je vais travailler beaucoup, mais parler peu, parce que ma position veut que je sois sur les seconds et troisièmes plans. La Chambre est une Babel. Les royalistes purs sont perdus ; ils s'adressent à moi pour les recevoir, je m'y refuse énergiquement : leur couleur absorberait ma nuance. Quand on a marché sept ans en ligne divergente, on ne peut se rencontrer sans dévier.

J'ai apporté à Paris un épisode de douze mille vers à publier quand on voudra. Entre nous, cela ne vaut pas grand'chose, mais ce qui vient après, épisode du peuple et de l'ouvrier, est bon. Tu vois que je trime, comme nous disions jadis. Trimer, c'est vivre. Pourquoi n'es-tu pas là pour causer et me consoler ! Ma vie est pleine, mais creuse et triste, rien de personnel ne la remplit. C'est tout philosophie, religion, politique, poésie, affaires, tactique, vent et parole. Elle est ainsi faite, il faut l'accepter.

Je m'occupe aussi péniblement de vivre. Je cherche un marché nouveau de librairie qui me donne cent vingt mille francs et m'aide à subsister quatre nouvelles années. Je refuse ministère et ambassades, dont on me prodigue souvent les amorces, pour rester fidèle à mon indépendance et à notre passé ; cela me fait travailler pour vivre.

Adieu, écris-moi donc. Je n'ai pas l'habitude d'être deux mois sans lettres de toi.

Mille respectueux sentiments à ta femme.

ANNÉE 1838

DCLXVII

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 13 janvier 1838.

Mon cher ami, j'ai reçu tes douze pages. Bravo ! cela m'a donné une heure de bonne odeur du passé. Hélas ! elles sont rares; la vie s'affadit chez moi comme chez toi. Seulement chez moi ce n'est pas par défaut d'activité interne et de feu des passions, mais par la faute de destinée. La mienne, je te l'ai toujours dit, était l'action; les événements me la refusent et j'en sèche, car je la veux grande et à des conditions honorables. Je ne la trouve pas possible malgré ma persévérance à l'attendre. Je voudrais bien que le bon Dieu m'éclairât et me fît dire ce qu'il faut faire.

J'ai lu tes controverses sociales. Tout le monde a raison dans sa nature, c'est vrai. Cependant j'en reviens à ceci toujours : nous ne vivons qu'une fois; pendant cette vie il se passe un drame de choses et d'idées quelconque qui a son dessein providentiel et dont nous sommes parties intégrantes ; devons-nous, pouvons-nous nous mettre de côté et dire : Jouez la farce sans nous, le sujet ne nous convient pas ! Mais le sujet est donné de Dieu, nous ne pouvons pas le décliner par des désirs ou des dégoûts. La vie est un rôle obligé. Quitter son habit avant la fin de la pièce, c'est manquer à l'auteur, voilà.

Si tu me dis que tu joues ta part en élevant tes enfants, aimant ta femme et bâtissant tes murs, je te répondrai : C'est de la vie privée et non de la vie de devoir public, c'est de l'instinct et non de la vertu ; or tout homme a deux actions parallèles, l'action domestiqus et l'action sociale. Où est ton rôle d'acteur social ?

Allons, passons. Tu me donnes une seule bonne raison, la santé. Je t'en donnerai bientôt une autre, l'*impossibilité* pour mon propre compte. Je me retirerai de la vie politique parce qu'il commence à me paraître démontré que je n'y suis pas dans la proportion de mes forces réelles, et qu'il ne faut pas consommer des forces inutilement. Je ferai autre chose, car je *ferai* jusqu'à mon dernier jour. Je ferai de la haute philosophie religieuse et politique.

La moyenne d'intelligence des Chambres est un milieu qu'on ne peut vaincre. J'ai beau travailler, comprendre, me former à une parole qui intérieurement me semble au niveau et fort au-dessus même de beaucoup d'autres, je ne suis pas entendu ni compris par la masse et je n'exerce pas l'ascendant naturel et proportionné à mon effort. Mais il y a en moi quelque chose de si invincible en impulsion que je vais toujours et me brise souvent. C'est un état pénible : c'est celui d'un homme qui parle une langue étrangère dans un groupe d'hommes étrangers et qui se consume sans se faire comprendre. J'ai connu cela en un autre ordre de choses, au commencement de notre vie, quand je me sentais poète plus que Fontanes et Baour et que Baour et Fontanes régnaient.

Passons à toi encore. Tu bâtis donc ton nid définitif; j'ai eu aussi ce temps, il est passé. Un nid sans œufs n'est plus qu'un tombeau, mais je partage ton plaisir par la pensée. J'irai te voir cet été et demander à ta source et à tes beaux arbres s'ils se souviennent de moi. Pourquoi

Pupetières est-il si loin? J'aimerais bien mieux Fontaines.

Je suis bien aise que tu viennes à Paris, non que je sache ce que c'est maintenant que ton Paris. Le mien est un collège avec le dimanche de vacance pour galoper trois heures seul dans les sables du bois de Boulogne. Mais enfin tu reverras un monde tel quel, tu respireras des idées, et tu en feras respirer à tes enfants. Ce qui manque à ta vie, c'est la circulation de l'air; cela ne vaut rien. Il y a méphitisme moral à ne pas le changer de temps en temps dans sa pensée; et puis tes enfants en auront besoin : tu auras beau faire, il faudra bien qu'ils vivent de l'air du temps, et, si tu ne les y prépares pas, cet air où ils seront jetés tout à coup un jour sera trop fort pour leur poitrine.

Olympe de Vignet est ici avec sa sœur. Je vais les voir ce matin, cela me fait peine.

Cazalès est ici, il me voit souvent. M. Mounier travaille comme moi. La Chambre est extrêmement bonne et s'assied ferme comme un seul homme dans le centre droit des idées et des sentiments antirévolutionnaires, malgré les intrigues, la presse et le feu qu'on lui met sous les pieds. Tu peux planter et bâtir tant que le pays aura cette Chambre. Personne ne veut plus de révolution, pas même tes amis qui font de l'opposition gracieuse dans leurs journaux et de la conservation le matin dans le tête-à-tête. Entre la république et ceci il y a un fossé ; entre la restauration et ceci il y a la république et un abîme. On commence à le comprendre, et personne n'a l'envie sérieuse d'y jeter sa fortune, ses enfants et sa tête. Les plus honorables se bornent à faire comme moi, à donner des gages de respect et de regrets au passé, à ne pas entrer dans le gouvernement, mais à se plonger au cœur du pays pour le disputer à l'anarchie et à l'impossible.

Adieu donc. Voilà huit pages contre douze, mais je suis

député. Voilà aussi mon improvisation d'hier à la Chambre contre ton opinion (1).

DCLXVIII

A monsieur Ronot

Avoué à Mâcon.

Paris, 16 janvier 1838.

Mon cher ami,

Il faut accepter et les défendre énergiquement : c'est ce que je ferais à votre place. Je vais en parler au ministre.

On écrase le pauvre, il n'est pas étonnant que l'injustice le soulève quelquefois. C'est déplorable, mais il faut, en le déplorant, l'expliquer, l'excuser, et conjurer les conseils municipaux d'avoir une politique plus généreuse et plus libérale. Un emprunt et quelques centimes de plus sur les riches propriétaires de maisons permettraient d'alléger tout cela.

J'ai opté pour vous hier soir. Vous allez recevoir un mot de moi aux électeurs (2). J'y touche justement la question du peuple, qui est avant tout la mienne. Ce sera de l'à-propos sans le savoir.

J'ai parlé hier sur la conversion. Lisez cela au *Moniteur*. J'ai été le seul. Paris m'en sait gré. Je suis inondé de lettres de remercîments.

Je m'ennuie. Nous n'aurons pas de session politique. J'ai envie de me retirer dans la vie privée. Je suis trop

(1) Sur la Conversion des Rentes. Séance du 14 janvier 1838. V. *La France parlementaire*, t. II, p. 8.

(2) Aux électeurs du Premier Collège de Mâcon, 15 janvier 1838. V. *La France parlementaire*, t. II, p. 6.

solitaire dans cette Chambre. Son intelligence est bonne, mais *au-dessous* des deux autres. Tout à vous.

Ne craignez pas de dire à vos clients que je vous ai engagé à les défendre, tout en réprouvant l'émeute, mais en m'indignant de la malheureuse cause de l'émeute, et que je ferai d'ici ce que je pourrai pour adoucir la sévérité de la répression.

DCLXIX

A monsieur Ronot

Avoué à Mâcon.

Paris, 16 janvier 1838.

Mon cher ami, je vous adresse ci-inclus un billet de 500 francs pour faire faire immédiatement une distribution de stères de bois aux familles indigentes pendant cette horrible rigueur de saison. Je vous demande pardon de l'ennui, mais je sais que vous ne vous plaignez jamais que lorsque vous voyez des souffrances sans pouvoir les soulager.

Voici comment cela se fait : on consulte la liste des indigents au bureau de charité, les pauvres honteux aussi (ceux-là ne sont pas inscrits), le nombre des individus par famille ; on fait des *bons* en conséquence et en proportion. On achète tant de stères de bois commun et court, et, à un jour et une heure indiqués, chacun des indigents va armé de son bon prendre son quart ou demi-quart ou moitié de stère sur le quai, près du bateau, où vous placez un homme pour vérifier la fourniture. J'ai fait cela souvent quand j'y étais. Soyez assez bon pour me remplacer.

Tout à vous.

Ce qui m'y fait penser, c'est treize degrés de froid que nous avons ici et les misères dont vous me parlez là-bas. Nous recommencerons si la rigueur du temps continue.

DCLXX

A monsieur Ronot

A Mâcon.

Paris.

Vers charmants et touchants ! Merci, mon cher ami. Vous récompensez en poète ce qui ne doit pas être récompensé, car ce n'est que devoir.

Je soigne votre affaire de l'émeute de manière à la tempérer.

Rien de nouveau ici. Je m'ennuie et me fatigue de vivre politiquement si seul. Le découragement qui n'est pas dans ma nature me prend un peu. Cependant j'ai dehors une légion d'amis. Mon discours sur la rente a ici un *retentissement* qu'aucune de mes discussions ne m'a jamais valu. On est bien étonné qu'une intelligence qui a rimaillé quelques vers plus ou moins bons puisse s'élever jusqu'à comprendre que deux et deux ne font pas six. Plaisante race que la race médiocre ! elle se croit inaccessible. Sérieusement, cela m'a donné ici une immense popularité financière. J'en ris tout bas.

Je fais copier mes douze mille vers, ces jours-ci, puis je les corrigerai, et on les imprimera. Je vous les enverrai.

Adieu, tout à vous.

DCLXXI

A monsieur le comte de Virieu

Paris, février 1838.

J'ai reçu tes dix-huit pages, mais j'aime mieux les intérêts que le capital en fait de correspondance avec toi. Je ne réponds rien. J'ai du travail depuis huit heures du matin jusqu'à minuit. Nous causerons quand tu viendras. Hier nous causâmes beaucoup de toi chez M. de Brézé. Tout le monde t'accuse, et je ne te défends pas. Tu quittes la colonne, tu restes en arrière, tu seras un traînard. Tout le monde agit, parle, écrit, lit, travaille ; tu t'assieds sur le bord du chemin, et tu te bornes à critiquer l'armée humaine. Il n'y a qu'une raison bonne, la santé. Mais, si 1830 n'eût pas eu lieu, aurais-tu trouvé ta santé trop mauvaise pour être podestat de Lyon et pair de France? J'en doute.

Je te chercherai ton petit libraire, mais ceux que je connais ne feraient rien de cela; d'ailleurs je n'en connais plus.

Comment peux-tu t'imaginer que je sois assez simple pour accepter un rôle dans les pièces parlementaires que nous jouons? J'en ai pris un excellent, et que tout le monde commence à confesser fort et grand dans l'avenir, c'est celui de ministre de la haute opinion philosophique, libérale, honnête et gouvernementale, dans un certain ordre de la pensée publique. Cela vaut mieux que d'être ministre de je ne sais quelle pauvre administration, même des affaires étrangères. Tous les mois il y a une insurrection d'opinions contre mon désintéressement. On dit : Il veut être ministre, il va l'être, le voilà. Puis le jour d'ensuite ces bêtises tombent, et l'on dit : Non

c'est un homme qui ne sait ce qu'il dit, mais c'est un homme indépendant. Mais toi, tu sais bien ma pensée : une expectative grandement, lentement, largement, rationnellement dessinée ; créer une force, et attendre le jour où les affaires viendront la chercher par une nécessité évidente et invincible sans contestation ni avec soi-même ni avec les autres, voilà mon rôle.

Je suis très aimé dans la Chambre. Comme talent on ne conteste plus que la moitié, comme honnêteté rien du tout, comme opinion libre je suis admis. J'ai des offres et des offres toutes les semaines. En vérité j'ai parlé soixante fois cette année dans les bureaux, tribunes ou commissions, avec un étonnant progrès d'improvisation, qui a atterré les ennemis des poètes. Mais je confesse que c'est difficile. Avant hier, et sur l'émancipation (1) et sur la conversion, j'ai été seul entendu avec un religieux respect. Voilà où j'en suis, et je travaille, travaille, travaille comme au collège. C'est ainsi seulement qu'on peut vaincre les innombrables difficultés que la situation délicate et les préjugés et les haines accumulent contre mon système et contre moi. Réussirai-je? Dieu le sait. En tout cas il est le maître. Tout sera bien s'il le veut. *Alla kérim !* c'est ma religion.

Je t'envoie un mauvais numéro d'un journal où tu verras moitié de ma réponse à M. Parès sur la peine de mort (2), et je te quitte pour aller combattre Salvandy, à la commission du budget, qui veut absolument nous faire enseigner la théologie par l'État et que la religion libre devienne une fonction publique. Je mourrais pour qu'elle reste une liberté absolue de la conscience. Organiser la pensée dogmatique quelconque dans un gouver-

(1) Sur l'Émancipation des esclaves. Séance du 15 février 1838. V. *La France parlementaire*, t. II, p. 33.

(2) Sur l'Abolition de la peine de mort. Séance du 18 mars 1838. *Ibid.* t. II. p. 47.

nement humain, c'est emprisonner la vérité à venir.

Viendras-tu enfin? On t'attend, et moi surtout, car tes amis t'oublient à la fin. On dit : Oui, c'était un homme de bien des facultés, est-il donc mort? Non, mais c'est bien pis, il vit enseveli.

Parlerons-nous politique générale? Non, tu es sur des données trop en arrière : tu crois au *Réparateur* et à la *Gazette*, hélas! MM. de Brezé, de Noailles eux-mêmes, et Genoude qui écrit la *Gazette*, n'en sont plus là. S'il y a quelque chance, et Berryer me le disait hier, elle n'est plus à vue d'homme, elle est à un horizon inconnu. Ces gens ont tout perdu par la détestable ligne qu'ils ont suivie depuis 1830, et aujourd'hui ils en conviennent, mais il est trop tard.

Au reste qu'importe! la question n'est pas là. Elle est dans le progrès de l'esprit humain. Toutes voies lui sont bonnes; il fait de beaux pas depuis huit ans malgré les innombrables malédictions dont on essaye d'arrêter tous ses essors, de tous les côtés.

Tu te tiens trop en dehors de tous ces mouvements intellectuels. Je te le répète, sois au moins spectateur : lis tout ce qui paraît, observe pour juger, abonne-toi à cinq ou six journaux et revues de Paris et de l'étranger, converse avec tes ennemis; sans quoi, l'âge amenant tes fils au monde, tu les y laisseras entrer dans une mer trop inconnue.

Adieu. Écris-moi surtout, car rien ne me charme comme les disputes avec ce que j'aime.

DCLXXII

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines.

Paris, 2 avril 1838.

Mon cher ami,

J'ai remis ton mémoire au ministre avec recommandation. Mais je n'ai pu y donner un coup d'œil, j'ai deux cents articles à préparer pour discussion dedans ou dehors la Chambre et une pensée trop absorbée pour se distraire utilement sur d'autres détails; mais j'ai fait comme si je l'avais tout lu, et l'attention y sera portée. Quant à ton petit libraire, j'ai cherché en vain jusqu'ici. Je t'en trouve bien, mais ce ne sont que de grands libraires, et je ne te répondrais pas de l'économie de leurs petites transactions. Donne toutefois ton ordre définitif, et je te mettrai en relation directe; mais tous sont juifs comme des libraires, même envers moi.

Je suis à étudier pour la quatrième fois la stupide question de la réduction forcée des rentes, question où nous différons parce que tu ne l'as pas étudiée, question immense, profonde, de finance et de politique. Suis-moi bien ces jours-ci lors de la discussion. Sauzet sera mon antagoniste.

Je ne me répèterai en rien, j'en aurais pour parler six heures. Le mensonge est sans fond et la vérité en a. J'ai longtemps pensé comme toi avant d'avoir vu, connu, étudié le Grand Livre et ses effets. Il m'est arrivé ce qui arrive dans toute question économique, c'est que le premier mouvement est faux, parce que ces matières ne sont pas régies par une seule loi, mais par un ensemble

de lois et de faits dont il faut découvrir et apprécier la moyenne ; ce n'est plus instinct, c'est *science*.

J'ai eu un maître d'armes ici qui me disait : Défiez-vous de vos premiers mouvements, en fait d'escrime ils sont toujours mortels pour celui qui s'y livre. L'économie est comme l'escrime. Au reste mon premier discours dans l'Adresse (1), que tu n'as pas lu, a produit une révolution réelle dans l'opinion ici, et bien des conversions se sont faites. On agira encore, mais sans foi et sans espérance. On ne s'est jamais joué d'un pays à ce point.

Il y a là de quoi travailler trois mois sans relâche. Je m'occuperai ensuite des chemins de fer sur lesquels mes études sont à faire ; puis d'Alger où j'ai mes convictions. J'ai parlé sur Alger deux heures au bureau l'autre jour sans pouvoir me faire nommer, mais en me faisant fort applaudir.

Tout va bien au reste en politique générale. Il n'y a plus de passions d'aucun côté. Tes amis mêmes sont devenus tout bas les miens et confessent que leur situation n'était que passion. J'ai passé la soirée avec M. de La Rochejaquelein hier, il me disait : Je ne diffère pas d'un iota d'avec vous ; vous avez pris la seule voie menant à quelque chose ou à tout.

M. de Sade est venu hier. Nous avons parlé de toi. il déplore ton sommeil. Madame de Beufvier va enfin perdre son maudit mari ; elle n'affecte pas la douleur, et elle a bien raison.

Adieu.

Procure-toi donc mon premier discours sur la rente en janvier, et je t'enverrai les autres. Je publie ces jours-ci un épisode de douze mille vers, la *Chute d'un ange*. C'est *détestable*, mais indispensable à mon œuvre future. Mille choses à ta femme, etc.

(1) Sur la Conversion des Rentes. Séance du 14 janvier 1838.

Pour la vingtième fois, envoie-moi donc ton adresse normale.

DCLXXIII

A monsieur le comte Léon de Pierreclos

A Mâcon.

Paris, avril 1838.

Mon cher Léon,

Je jouis bien de votre bonheur à tous deux, et je prie Dieu qu'il continue. Je n'en doute guère : votre destinée conjugale était écrite puisqu'elle s'est réalisée toute seule et par force d'attraction. J'ai su tous les détails de votre mariage qui a été splendide. Maintenant je conçois que le travail vous ennuie un peu. Mais vous finirez par être au-dessus de vos occupations, et un bon loisir en rentrant repose du travail du jour.

Nous espérons pouvoir retourner dans six semaines à Mâcon, et vous viendrez quelquefois passer de ces jours de repos à Monceau.

Je travaille moi-même au-dessus des forces ordinaires. Je parle ou j'écris du matin au soir, et de plus je publie dans huit jours mon épisode. Chute affreuse, mais qui ne me fera aucun mal, car je m'y attends.

Demain, je vais plaider pour les rentiers à la Chambre contre Sauzet qui reprend courage et talent. Mon rôle est ingrat, mais bon pour l'avenir.

Tous les journaux me font ministre des cultes. N'en croyez rien. Je suis très ministériel pour M. Molé, mais je lui ai déclaré que, depuis une épingle jusqu'à un ministère, je n'accepterais rien. Dites bien cela à mon père pour qu'il ne croie pas à ces bruits que la Chambre croit tout à fait.

Je resterai ici jusqu'après les chemins de fer, et, cela passé, je m'en irai. J'ai soutenu mon ministre des affaires étrangères, il y a quatre jours, devant la commission du budget, et j'ai tout fait passer, malgré la coalition que j'enfonce de plus en plus.

Adieu et amitiés, embrassez votre femme pour nous.

DCLXXIV

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 12 avril 1838.

Cette fois-ci je conviens que tu ne m'as jamais écrit une lettre plus spirituelle. Malheureusement je n'ai ni force ni temps pour y répondre qu'en deux mots griffonnés entre deux chiffres de la rente. Je viens de réétudier cette question avec une profondeur qui m'y a fait découvrir cent fois plus d'absurdités. Autre chose est le monde à sa surface, autre chose dans ses entrailles : ainsi des idées économiques et politiques.

Je parlerai lundi ou mardi (1). Je veux parler comme politique cette fois, car pour le droit, bien que la source du mal soit là, la Chambre est passionnée contre le rentier comme le paysan de nos villages est passionné contre le château. C'est le même sentiment, la même bêtise. Il n'y a rien à faire qu'à lever les épaules. Je t'enverrai mes principales paroles.

Tu me demandes ce que je ferai, tels événements survenants. Je prendrais conseil de ces événements, et, s'il m'était en conscience démontré que je puis servir mon pays et mon idée, et que *seul* je puis le servir, je

(1) Sur la Conversion des Rentes. Ce discours fut prononcé le 17 avril. V. *La France parlementaire*, t. II, p. 56.

n'hésiterais pas, j'entrerais dans l'action gouvernementale, sous quelque drapeau que ce fût. Mais il faut pour cela devant Dieu et devant les hommes évidence irrésistible et nécessité. Or je ne crois pas que ce cas se présente une fois ou deux par vie humaine, autrement je resterais homme du pays en dehors, et non hostile, de tout gouvernement du pays.

S'en séparer en se séparant de son temps et des faits donnés par Dieu, ce n'est pas vivre, c'est ajourner sa vie, et l'homme n'en a pas deux.

Je travaille immensément. J'ai parlé dix fois hier devant la grande Commission du budget, et j'ai emporté toutes les questions d'affaires étrangères quoique l'opposition y fût en majorité ; mais cela fatigue rudement. Si tu voulais, comme moi, vaincre le temps et la nature et devenir un avocat à quarante-six ans, je te dirais non : tu aurais trop de peine, et ta santé ne le comporterait pas. Mais t'asseoir noblement comme Royer-Collard et M. de Fitz-James, et faire entendre une fois par session une voix philosophique et grave, surtout à ton pays, c'eût été ton rôle. Il serait superbe, utile et grand. Le général a plus de gloire que le soldat, et il ne brûle pas tant de poudre.

Adieu. Je te quitte pour préparer mes paroles de lundi, qui ne seront peut-être pas même écoutées, en me promenant dans mon cabinet et en pindarisant. *La Chute d'un Ange* paraît dans quelques jours. Ici je n'ai pas à la lettre le temps de la lire. Je te l'enverrai. Adieu.

DCLXXV

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 25 avril 1838.

J'ai tes belles pages. Nous sommes ces deux fois

d'accord sur tout, car ce que tu me proposes sur le 5 p. 100, je l'ai dit cinquante fois à la Chambre, bureaux, commissions : immobilisez. Mais je m'en dédis, car ce serait dénaturer la rente et attacher du plomb à une feuille de monnaie, elle ne circulerait plus. Non : déclarez seulement le non remboursement forcé en principe. Tout s'accomplit par ce seul fait. Maintenant avez-vous la manie de secouer votre fortune publique absolument?

Voici mon plan :

Réduire l'amortissement de 1816 à 1 p. 100, dorénavant : cela produit 25 millions;

Remboursez les cautionnements, et ordonnez qu'on vous les dépose en rentes existantes : 9 millions;

Ouvrez un registre *facultatif* où s'inscriront les rentiers qui voudront accepter du 4 1/2 à la condition de 25 ans d'irremboursabilité; cela produira, je crois, 15 millions.

Total certain : trente millions.

Total probable : quarante-cinq millions d'économie aux contribuables, pas une lésion, pas un mode, pas un cri.

Le reste n'a pas le sens commun.

Je ne m'en mêlerai plus *par politique*. La Chambre, depuis mes cinq dernières discussions et les vingt ou trente que tu ne vois pas dans son intérieur, est *passionnée* pour moi, tout me vient, tout se groupe, tout me presse. *Je ne veux pas*. Mais, après des coups très éclatants, les anciens me disent qu'il faut se taire. Or tous me disent que, depuis les beaux discours de la Restauration, et y compris et depuis Berryer sur l'Amérique, il n'y a pas eu d'effets de tribune si merveilleux. Le reste est petit, il ne faut pas s'y mêler. Mon plan était de soutenir M. Molé le surlendemain ; j'avais un discours, chiffres et politique, très beau pour monter à son secours. Il a tout abandonné au moment où il était vainqueur. On va se débattre sur des modes. Je ne puis pas défendre un mode ou préférer

un mode dans mon opposition à tous les modes. Je ne dirai rien.

J'attends les chemins de fer pour plaider puissamment ma centralisation, notre antagonisme. Je suis plus convaincu que sur la rente. Mais je viens de voir que je n'aurai pas moyen peut-être d'aborder la tribune, tout le monde est inscrit.

Je fais, à l'Hôtel-de-Ville, lundi, un *superbe* discours, comme on dit, contre les horreurs de l'administration actuelle relative aux enfants trouvés (1). Je veux sonner ce tocsin. C'est affreux, c'est du meurtre en théorie et en pratique, c'est la lutte de l'école matérialiste et de l'école chrétienne. Je te l'enverrai.

Je lis ce soir mon rapport des Affaires Étrangères (2). J'étudie vingt volumes de chemins de fer; je parais en deux volumes de poésie dans sept jours; j'ai quarante lettres et deux ou trois séances par matinée; je monte à cheval au bois de Boulogne deux heures; je ne dîne pas chez moi un jour par semaine; j'ai cent vingt personnes le soir, deux fois par semaine; je suis malade et triste. Je me console en t'écrivant entre vingt lettres encore non ouvertes.

Tu te trompes quant au rôle de Royer Collard : c'est le plus beau de ce temps-ci comme spéculation active; c'est le rocher, et nous sommes les vagues. Je ne te plaçais pas mal, et certes tu es haut dans ma pensée.

(1) Ce discours fut prononcé à la séance publique de la Société de Morale chrétienne, le 30 avril 1838. V. *La France parlementaire*, t. II, p. 88.

(2) Rapport sur le budget du Ministère des Affaires Étrangères. Séance du 27 avril 1838. *Ibid.*, t. II, p. 76.

DCLXXVI

A monsieur le comte Léon de Pierreclos

A Mâcon.

Paris, mai 1838.

Je vous remercie de vos bonnes nouvelles, mon cher Léon. Faites-en mes compliments à Alix. Nous irons dans un mois vous les faire à tous les deux.

Je suis d'ici là bien occupé ; mon poème paraît demain. Le ministre vient de m'envoyer trois messages pour me faire parler ce matin en faveur du gouvernement dans les chemins de fer où ils craignent encore d'être battus, et j'ai les Affaires Étrangères à étudier sur tous les points. Il ne me reste pas une minute pour mes amis.

Je vous envoie le poème. Lisez aussi un discours des *Enfants trouvés*. Rien n'a jamais eu de moi ce succès fou ici. Cela renverse l'administration départementale. Quatre mille cinq cents exemplaires ont été dévorés en huit jours ; j'en fais imprimer encore deux mille, et cela ne suffit pas.

Nous avons un monde fou à la maison tout le jour. L'opinion me fait ministre chaque matin. Je suis décidé à rester dans les rangs du pays indéfiniment, et vraisemblablement dix ans ; aussi ne comptez pas sur mon crédit.

Adieu. Je vous prie de présenter mes hommages à tout le monde.

Mes amitiés à Ronot.

DCLXXVII

A madame de Girardin

A Paris.

Monceau, 16 juin 1838.

Et d'abord merci d'un article charmant et profond de la *Presse* d'avant-hier. Voici un petit mot à son auteur inconnu, que je recommande à votre patronage, car il y a un reflet de votre amitié dans ce morceau.

Quant aux lettres de madame Malibran, je vous promets de les chercher ; mais j'ai cinq maisons et dix ou douze cabinets où s'enfouissent au hasard de leur arrivée mes lettres et papiers : je suis en ce moment à Monceau. Saint-Point est plein d'ouvriers. Je n'irai que dans dix jours : j'y chercherai toute une matinée pour vous, et, si je trouve, je vous enverrai.

Votre lettre m'accuse à tort. Je vous ai moins vue par un sentiment que vous auriez compris à ma place. Il faut laisser à la main de Dieu ce qui serait blessé par la main des hommes. La solitude et la pensée vous rendront sérénité triste et courage ferme. C'est à ces deux points qu'il faut borner son ambition morale, quand on a vécu le tiers de sa vie.

Le travail, qui est la loi suprême, vous soulagera aussi. Entreprenez, comme moi, quelque œuvre magnanime, bien qu'avec la certitude de ne rien mener à terme. Qu'importe le but, pourvu qu'on marche ! Et le but n'est-il pas toujours là où la Providence vous arrête ?

Pour moi je ne fais rien du tout que rester au lit, à côté d'une fenêtre, au soleil, trois levriers sur mes pieds chauds et un livre quelconque dans ma main distraite ;

puis déjeuner, monter à cheval, ressortir, effleurer des journaux : voilà une délicieuse vie, pourvu que cela ne dure que quinze jours. J'en jouis très sensuellement. J'ai déposé le fardeau des cent mille pensées qu'on porte à Paris. Je me sens les épaules bien légères, et je me moque des critiques qui m'injurient de toutes parts. Dans quelques jours je ferai des vers pour moi, puisqu'ils n'en veulent pas pour eux. Souvenez-vous de toute ma poétique : Être amoureux de son sujet, et songer à se plaire à soi-même.

Une seule chose me tourmente, c'est la gêne extrême dans laquelle sont mes finances. S'il me fallait vendre une terre, je me sentirais déraciné. Ce serait comme vendre mon père et ma mère et moi-même dans tout mon passé. Cela me rend triste quelquefois, et j'embrasse mes arbres pour qu'on ne nous sépare pas.

Viendrez-vous nous voir quand vous aurez appris par expérience de trois mois ce que c'est qu'une vie de paysanne des montagnes de Guéret ?

Adieu, et mes amitiés à votre mari.

DCLXXVIII

A monsieur le marquis de la Grange

Député.

Monceau, 19 juin 1838.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre discours sur Alger. J'en ai été bien content, cela est parfaitement saisi et exprimé. Néanmoins je me félicite que vous n'ayez pas fait vos débuts dans une conversation sans conclusion comme cette pauvre et posthume discussion. Il n'y avait pas de combat.

Je vois quelque chose de plus nul, c'est la discussion sur les chemins de fer, d'hier. Allez-vous-en, faites comme moi : il n'y a de bon que la campagne, même grêlée comme la vôtre, même gelée comme la mienne ; il y a au moins silence, coin de feu, rayon de soleil, et audience donnée aux pensées.

Ce que vous me dites des doubles tentatives des deux éléments ministériels m'afflige. Ils sont trop faibles pour se diviser. M. Molé seul peut résister quelques mois en manœuvrant, mais cela en vaut-il bien la peine ?

Je vous remercie de m'avoir écrit ces bonnes lignes. J'avais, du reste, de vos nouvelles par la main de madame de la Grange, mais j'aime mieux en avoir des deux mains.

Ne pensons plus à la politique pendant six mois. Je ne pense, quant à moi, à rien du tout qu'à boire de l'eau de mes sources, plus pures que la Seine, à manger des fraises, et à rester au lit jusqu'à dix heures avec ma fenêtre ouverte au soleil et un livre à la main ; puis à cheval, puis à table. Véritable vie de Salomon après sa chute, aux cinq cents femmes près. Je donne aujourd'hui un festin de vingt couverts, et ainsi de suite jusqu'à Saint-Point où je vais dans huit jours. Que la Providence nous gouverne en attendant ! Quoiqu'on me dise panthéiste, personne ne croit plus ferme qu'il y a un Dieu, et que nous sommes des cirons qu'il daigne aimer et régir comme des enfants.

Adieu. Je voudrais bien que vous fussiez mon voisin comme notre aimable et capable voisin Morangiès. Faites-lui mes amitiés ainsi qu'à MM. Pagès, Staplande et autres bons voisins de nos tristes bancs.

Tout à vous.

DCLXXIX

A monsieur le baron Carre de Vaux

A Paris.

Saint-Point, 15 juillet 1838.

J'ai reçu ta lettre, mon cher Alexandre, et je t'en remercie, non seulement comme cousin mais comme philosophe et comme poète, sans compliment. C'est un bon et beau morceau digne de la raison la plus mûre et du talent le plus exercé. Je voudrais l'avoir écrite, et j'attends avec empressement celle où tu traiteras de la partie artistique.

Quant au fond de la question, je te dirai que je rougirais de le traiter à propos de quelques médiocres vers jetés dans un petit épisode. Je n'ai eu nulle intention dans ce morceau de professer quoi que ce soit en matière dogmatique, mais de formuler seulement le culte rationnel tel qu'il apparaît devoir être à un œil philosophique en dehors des faits existants. Ne pas dire autre chose que ma pensée en matière religieuse, là se borne, comme poète, toute ma tendance.

Peut-être plus tard écrirai-je sérieusement de la religion et de la philosophie pure, mais ce sera en prose et en chiffres, si je pouvais.

Tu partages donc à tort l'erreur commune qui m'attribue l'intention d'hostilité envers le christianisme dans ceci ou dans *Jocelyn*. Je suis chrétien à peu d'interprétation près. Le peu de bien qui est en nous vient de là, et je vénérerai toujours la source où nos âmes ont tout puisé.

Maintenant le christianisme à la lettre est-il le chris-

tianisme en esprit ? le christianisme qui a traversé, en s'en imprégnant, les ténèbres des âges les plus honteux de l'esprit humain est-il le christianisme de ses âges de développement et de lumière ? là est la question. Là nous différerons sans doute, mais toujours en glorifiant la même doctrine.

Au reste mon poème futur n'a nullement cela pour objet. Je veux le laisser soigneusement en dehors des dogmes ; c'est précisément pour cela que mon homme est, sans exception, un ange tombé.

Adieu. Je n'ai que le temps de te dire que j'ai été charmé et non offensé ; je ne verrai jamais qu'affection dans des conseils qui ont l'éternité pour objet.

Nous sommes seuls ici, et j'y jouis en paix d'un loisir qui me repose. Je ne m'occuperai de nouvelle poésie qu'en septembre, et celle-là ne touche qu'au cœur.

Mille respectueux hommages à ta femme.

DCLXXX

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines.

Saint-Point, 28 juillet 1838.

Je t'ai attendu aussi de mon côté, mon cher ami ; voilà pourquoi je ne t'ai pas écrit pour remercier madame de Virieu de son excellente hospitalité. Je n'ai pas pu aller te la demander de nouveau parce que j'étais entre une affaire et l'autre. Si tu ne viens pas, j'irai à mon retour ; mais il vaut mieux que tu viennes.

Quant à mon dernier épisode, je ne te l'ai pas envoyé parce que j'en préparais une cinquième édition avec *deux mille* et tant de corrections de style. Autant valait-

il que tu eusses la moins mauvaise. Bien corrigé, encore te paraîtra-t-il pitoyable ; mais n'importe, tu l'auras dès qu'il me reviendra de Paris. J'ai trouvé à mon retour une trentaine d'articles fulminants contre moi dans mon paquet, et j'y suis maintenant fait. Néanmoins, bien que je conçoive la véhémence des colères d'opinion qu'il excite, je ne puis pas rester bien convaincu que, dans la place et dans le rôle que je lui destine dans mon œuvre générale, il n'ait pas une certaine valeur de conception relative et de poésie absolue. S'il n'en est pas ainsi, *basta cosi !* Je n'y pense plus, je m'essuie, et je fais autre chose qui certes te plaira, ou je ne m'y connais plus : c'est l'épopée populaire de la chaumière et du grenier ; puis viendront *les Pêcheurs* que j'ajourne.

Je suis absolument seul avec ma femme à Saint-Point, souffrant, baguenaudant, lisant, rêvant, priant, n'écrivant pas encore. J'attends la fin de la politique qui ne sera finie pour moi qu'après le Conseil général. Je t'enverrai un discours que je n'improvise pas, mais que j'ai écrit tout à l'heure pour une séance de l'Académie, à Mâcon, que je préside devant le Conseil et le public, à la fin d'août (1). Demain j'envoie une circulaire relative aux Enfants trouvés à tous les conseils des hospices du royaume. Je ne ferai des vers qu'après tout cela. Dans mon poème de *l'Ouvrier* il n'y aura controverse ni religieuse ni politique, sentiment tout pur et pathétique élémentaire par le pain et le sel. Homère et la Bible, et un peu les Anglais, ont seuls touché ces cordes les plus résonnantes de la destinée misérable de l'homme.

Pourquoi diable es-tu si loin et ne nous voyons-nous que tous les ans un jour ! Si tu étais derrière la colline de Saint-Point, nous aurions bien à deviser de choses légères ou graves. Te revoilà dans la philosophie, tant

(1) Discours prononcé à l'Académie de Mâcon (25 août 1838). V. *La France parlementaire*, t. II, p. 126.

mieux ! Et moi aussi je vis depuis dix ans dans la philosophie. Mais la philosophie indienne m'éclipse toutes les autres : c'est l'Océan, nous ne sommes que ses nuages. A propos de philosophie allemande, voici Edgar Quinet qui débarque chez moi de Heidelberg et qui vient passer huit jours à parler de Herder et de Strauss, du panthéisme et du symbolisme. Je te quitte pour aller le rejoindre dans mon bois où je l'ai laissé pour te répondre.

Mais il n'y a qu'une philosophie de bonne : Dieu dans le ciel et la conscience en nous. Cela seul est incontroversable, et tout ce qui est controversable n'est plus assez vrai pour moi. Adieu donc, à revoir.

DCLXXXI

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 19 août 1838.

Je ne fais que des corrections littéraires et des corrections de *chasteté* d'images et de style dans *la Chute d'un Ange*, point ou peu de corrections d'idées rationnelles : on corrige son esprit, mais non sa conscience religieuse et philosophique. Je ne professe rien du tout dans ce livre, ce n'était pas la place. Seulement je fais tenir à mon sage le langage que, dans cet état primitif du monde, il devait, selon mes idées, tenir pour rendre à Dieu le culte en esprit et en vérité, c'est-à-dire le culte d'adoration, *rationnel* et non symbolique.

Je ne partage pas ton antipathie irrationnelle contre le rationalisme. Je crois, au contraire, qu'après s'être beaucoup et vainement soulevé de soi-même pour monter plus haut que le simple bon sens, l'homme revient à sa raison sainement et consciencieusement consultée, et que ce qu'elle lui dit avec évidence c'est la vérité pour

lui et pour le temps où elle parle. Le reste n'a fondement que dans nos désirs et nos imaginations avides d'ultra-vérités. La raison seule est le principe, le moyen et la fin, c'est le verbe parlant en nous. Quand j'en aurai le temps j'écrirai ce que j'en pense, mais je ne le ferai qu'en cheveux blancs. En attendant je me borne, pour ne pas mentir à Dieu, à ne pas dire autrement que je ne pense.

Me voici au milieu du mouvement d'intrigues et d'affaires du Conseil général commençant demain. Je serai à Monceau ces quinze jours, venant tous les matins et repartant tous les soirs. Je reviens à Saint-Point ensuite.

Adieu, respects bien affectueux à ta femme et amitiés à toi.

DCLXXXII

A monsieur le comte de Virieu

12 septembre 1838.

Je m'afflige du délai et de l'incertitude. Qu'est-ce que des affaires? On a toujours le temps; mais des amitiés, non.

Quand je dis que mon discours à Mâcon est un discours pour rire, cela veut dire, non pas qu'il est un jeu d'esprit, je n'aime pas les jeux d'esprit, mais que c'est une babiole peu importante.

Mais tu ne comprends pas ma pensée centralisatrice et décentralisatrice, quand tu m'accuses de contradiction. Ma pensée, en cela conforme à la nature des choses, a toujours été ceci : décentraliser les forces intellectuelles et centraliser l'action administrative, car la pensée est une chose essentiellement libre, multiple, diverse et décentralisée, et l'action est une chose essentiellement une

et centralisée. Sans unité et centralisation, nulle action concordante, efficace et forte. Décentraliser un pays, c'est le démembrer, c'est le tuer.

Je ne vous comprends pas de ne pas le comprendre. Si on vous laissait faire il n'y aurait pas de France dans dix ans, il n'y aurait que des provinces, et, comme le même principe appliqué à l'unité provinciale la démembrerait et l'énerverait aussi, bientôt il n'y aurait plus de provinces, il n'y aurait que des municipalités, puis bientôt plus de municipalités, mais des individualités. Votre système se résout par l'individualisme, la chose la moins patriotique et la *moins humaine;* le mien par la collection et l'unité donnant à l'action humaine l'intensité et l'irrésistibilité d'une action divine. Vous oubliez trop la grande utilité des gouvernements, c'est de produire non pas seulement la liberté, le droit, la sécurité, mais la *force sociale* pour opérer ce que Dieu veut opérer par l'homme et pour l'homme. Les nations sont de *grandes machines*, vous les disloquez.

Adieu. Viens causer, je ne sais pas écrire.

DCLXXXIII

A madame de Girardin

A Bourganeuf (Creuse).

Votre lettre m'a plu par ce sentiment juste, que dans le malheur on pense à ses amis. Vous avez pensé à moi un jour de tristesse, donc vous n'êtes pas sans quelque amitié au fond du cœur pour moi. Je ne vous réponds cependant que deux mots, car je sors de mon lit où j'ai été quatre jours avec une névralgie, et je suis au coup de feu d'un Conseil général où je pérore vainement, dix fois

par jour, contre des esprits plus étroits que leurs petites villes et plus arides que les pierres de leurs chemins.

Je passe, comme vous, mon été à souffrir de corps et de cœur. Si cela peut vous consoler, en vous montrant l'égalité du destin, consolons-nous ainsi. Mais je sens que le bonheur d'autrui consolerait mieux, et où est-il? Je ne vois que des figures en deuil d'un bonheur qu'elles n'ont jamais eu. Il faut penser à là-haut, et tourner son regard intérieur vers de meilleures régions où nous marchons à grands pas. Je n'ai jamais trouvé de remède à l'âme sur la terre. Prier et espérer, c'est notre foi. Cela n'a pas de dogme, et cela est d'autant plus sûr.

Vous me parlez de mes détresses de fortune. Elles sont en vérité grandes et presque extrêmes; mais je ne vois aucun moyen d'y pourvoir par le journalisme. Cela ne va pas aux idées hors des partis. L'avenir n'a pas d'abonnés chez les hommes pressés par le présent. Cela ne va pas non plus à un député qui doit parler au-dessus des têtes des hommes de partis. Je ne verrais de possible que des travaux de pure littérature, et les libraires sont des maquignons dont les poètes sont les rosses ou les chevaux de sang. Ils gagnent ou perdent leurs paris avec nous et nous vendent ensuite à l'écorcheur. Bref, je ne vois rien qu'accepter une ambassade, et *je ne veux pas absolument*, ou donner ma démission de la Chambre et me retirer dans une montagne ou en Égypte, et j'hésite, parce que je crois que la nature est la voix de la destinée, et que la nature me pousse sans cesse à l'action politique, sans ambition pourtant. Je suis donc fort triste, fort embarrassé, et je prie Dieu, tout impie et panthéiste qu'on prétend que je sois.

Je vous vois d'ici dans vos loisirs laborieux de fermière. C'est une bonne activité, cela vaut mille fois les salons. Vous y prendrez goût, car vous avez séve et verve pour tout ce qui est vrai. Cela seul est vrai pour une

femme surtout. Je voudrais que Bourganeuf fût à portée de visites. Mais je n'y puis songer. Je vais partir après-demain pour m'enterrer jusqu'à l'hiver dans une maison de paysan au fond de montagnes comme les vôtres. J'essaierai quelques vers. J'ai écrit l'autre jour les plus tristes et les plus beaux qui fussent en moi. Faites-en. Il y en a dans la source des larmes. Adieu et tendresse.

DCLXXXIV

A monsieur Guichard de Bienassis

Saint-Point, 6 octobre 1838.

Mon cher ami, voici l'heure et le moment où tu nous as promis de venir passer quelques bonnes semaines avec nous. Quand tu auras fini de vendanger les treilles de Bienassis, tâche donc d'obtenir un congé bien long, et donne-nous le plus de jours que tu pourras. Tu sais qu'aucun plaisir ne t'attend, excepté ceux que tu m'apporteras : un coin de feu avec des livres, des journaux et quelques causeries, de longues courses à pied ou à cheval dans les montagnes, de courtes soirées passées presque tête à tête, voilà tout. Mais tu sais aussi mieux que personne combien il est doux de retrouver au milieu de la vie quelques doux reflets des premiers soleils. Il n'y a que nous pour nous les rendre, car la mort nous a déjà bien décimés.

Nous ne serons point à Monceau cette année mais à Saint-Point, retraite encore plus isolée. Nous n'avons point à vendanger, par conséquent point de nécessité de séjour ailleurs, et celui-ci convient plus à la triste monotonie de nos habitudes. Depuis deux mois c'est une auberge, mais dans quinze jours le passage des voyageurs sera fini. C'est alors que tu devrais venir, si tu as sécu-

rité et liberté. Je demande pardon à madame de Bienassis de te dérober quelques jours à elle, mais elle doit aimer, puisqu'elle est si bonne, que tu viennes de temps en temps retremper ton âme dans les amitiés de jeunesse.

Tu me trouveras ne faisant rien du tout, fort souffrant et fort solitaire. Nous en aurons plus de loisir pour causer et remonter au passé.

Adieu. Rappelle-moi à ta bonne mère, et puis à tous les rochers, arbres, fontaines, murs et treilles de la terrasse et du bois de Bienassis. J'y ai droit puisque je ne les ai pas oubliés moi-même.

Tout à toi.

DCLXXXV

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaines.

Saint-Point, 18 octobre 1838.

Mon cher ami, je t'attendais avec Montherot et son fils qui sont ici. Je ne t'attends plus guère. Cependant tu dois savoir que je ne bougerai pas de Saint-Point avant le 15 novembre et de Monceau avant le 20 décembre. Ton lit et ton feu seront faits à toute heure.

Je ne fais rien. Je suis depuis toi toujours souffrant : névralgies de toutes sortes. Je lis tant que mes yeux fournissent. La politique seule a la puissance de me susciter de mon sépulcre vivant.

Rien de neuf ici. Mauvaises et nulles vendanges, pas le sou en caisse, caves pleines, temps détestable, découragement physique et non moral, voilà le bulletin, et puisse le tien être meilleur! Si j'avais des enfants, cela me donnerait séve à la vie. Tu en as, vis donc tout entier.

Nous nous sommes de bonne heure disputés sur le ra-

tionalisme. Montaigne était ton père spirituel ; il dit : Que sais-je ? Fénelon était le mien ; il dit : Pensons et prions. De là deux écoles. En vivant je me suis découragé quelquefois de penser, et jeté dans la pensée toute faite, par désespoir. En vivant davantage et en m'améliorant un peu, j'ai rougi de ce désespoir qui dégrade la raison, et je reviens énergiquement et pieusement au rationalisme. Parce que le flambeau n'est qu'une étincelle vacillante, est-ce une raison de l'éteindre ? Non, c'est une raison pour le garder dans le creux de sa main et pour le souffler de toute son haleine. Or à cette lueur beaucoup d'ombres s'évanouissent et beaucoup d'écailles tombent des yeux de l'âme. Faut-il les pleurer ? Non encore, il faut suivre le sentier que cette raison éclaire et qui mène à une idée de Dieu et des choses plus hautes et plus grandes. Tel est mon état moral actuel : il est triste, car on est seul en apparence, mais il est bon, car il est sincère et pénible. Le feu consume avant de transformer.

J'espère dans quelques jours être assez bien pour écrire encore quelques vers. Je t'en enverrai, tu les brûleras si tu veux.

Que tu viennes ou que tu t'en ailles à Pupetières, la paix et la lumière soient avec toi !

DCLXXXVI

A monsieur le comte de Virieu

A Pupetières.

Monceau, 25 novembre 1838.

Mon cher ami, je ne t'ai pas écrit depuis ton départ parce que j'ai été en comptes, en monde ou en affaires sans relâche, et que de plus j'ai écrit un millier et demi

de mes meilleurs vers, entre autres une *canzone* pétrarchienne sur la mort de ma vénérable et pieuse amie, la duchesse de Broglie, qu'on assure être une de mes moins faibles inspirations. Je n'ai pas temps pour te l'*écrire* et j'en suis marri. Si j'en fais faire une copie à Paris, je te l'enverrai.

Je suis à la veille de mon départ pour Paris. C'est toujours l'heure où la poésie me prend. Je coupe la maladie avec un discours de Dupin ou de mon antipathie bavarde, l'illustre M. Odilon Barrot, remède héroïque, rien n'y résiste. Nous partons samedi, 1er décembre. J'ai besoin d'être à Paris douze jours avant la session pour fourbir mes armes rouillées ; mes chevaux et bagages sont déjà partis.

Le baron d'Eckstein est toujours ici jusqu'au départ. Il nous enchante par son intarissabilité, sa science énorme, son parler brillant et passionné et sa faculté de traducteur de sanscrit et d'allemand. C'est un dictionnaire qui se feuillette lui-même et qui n'a pas de sinet. Notre ami Guichard est parti, il y a huit jours : excellent garçon aussi, vrai spectateur du mouvement du monde qui le retrouve toujours à la même place.

Pour moi je m'afflige et m'ennuie de ma vie sans but à présent. La politique est si plate qu'il n'y a rien à y brasser pour qui a horreur des personnalités et des intrigues. Je donnerais ma démission si le bon Dieu me donnait parole contre les grands événements d'ici à dix ans. Je les attends, mais il sait que je ne les souhaite pas et que je mourrai pur de faiblesse même à cet égard.

Écris-moi à Paris tant que tu pourras pour me retremper et me rafraîchir. Je jouis d'ici, et surtout de là-bas, de ta vie de Pupetières : coin du feu, femme, enfants, projets, plantations, neige qui tombe ou qui fond, rayons de soleil sur le givre, promenades nonchalantes en sabots, livres retrouvés en rentrant, puis l'oiseau qui chante et

qui vous dit : L'hiver est fini. Heureuse chose qu'un hiver aux champs ! Quand en aurai-je un !

Adieu. Nous t'aimons de tous nos cœurs.

DCLXXXVII

Au marquis Raoul de Raigecourt

Au château de Germancy (Nièvre).

Monceau, 27 novembre 1838.

Mon cher Raoul, je suspends un moment les embarras de mon départ pour Paris pour vous remercier de l'envoi de votre profession de foi électorale. Elle m'a enlevé. Il n'est pas possible, selon moi, de parler un langage plus noble, plus modeste, plus convenant et plus persuasif à la fois. Vous avez ma voix. Je voudrais la transporter et la multiplier dans la Nièvre. Sérieusement vous débutez admirablement. Cela ressemble peu à toutes les pasquinades populaires où les candidats graissent la corde comme de vrais sauteurs du peuple pour retomber sur leur tête ou sur leurs pieds. C'est le style d'un gentleman Anglais qui s'honore et qui honore ses électeurs en leur disant ce qui est dans sa conscience et non ce qui est dans son rôle sifflé. Nous sommes peu habitués au ton, même par *nos amis* de l'année dernière, dont les révérences à la gauche et à la droite m'ont fait peine et pitié. Assez dit. Il faut que j'aie de l'enthousiasme pour votre circulaire puisque je griffonne entre vingt malles et cent paquets.

Je m'attends à une Chambre terrible et absurde. J'y vais plus tôt pour ce motif. Nous partons après-demain. Dites-le à M. de Champeaux qui du reste ne doit pas vous quitter dans le coup de feu de l'élection. Peu importe le succès. Je ne m'y attends pas. Mais souvenez-

vous de cette vérité, c'est moi *grand électeur* qui vous le dis : Une belle candidature manquée est une élection assurée à la première occasion.

Nous avons bien regretté que madame de Raigecourt ne soit pas venue consacrer d'un rayon de ses yeux le paysage de Saint-Point et d'un rayon d'amitié l'ermitage où elle a des admirateurs aussi passionnés que celui qui vous écrit. Nous avons eu un monde immense depuis deux mois, et encore à présent nous en avons, entre autres le baron *sanscrit* d'Eckstein, homme charmant ici parce qu'il sait se suffire et lit mieux qu'on ne joue à Paris.

Adieu. Point de vœux, le bon Dieu vous fera nommer au jour et à l'heure qui lui conviendra, mais vous avez fait ce qui était de l'homme.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

1827

1828

1829

1830

1831

1832

1833

1834

1835

1836

1837

1838

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

4011-81 — Corbeil. Typ. et stér. Crété.

DC
DC
DC
DC
DC
DC
DC
D(
D(
DC
DC
DC
D(
D(
D(
D(

D
D
D
D
D
D
I
I
I
I
I
I
I
I



